SANGUIS MARTYRUM[1]

TROISIÈME PARTIE (2)

Semen est sanguis christianorum...
(TERTULLIEN, *Apologie*, 50.)

Le caractère de tout héros, en tout temps, en tout lieu, en toute situation, est de revenir aux réalités, de prendre son appui sur les choses et non sur les apparences des choses.
(CARLYLE, *Les Héros*.)

I. — LE CHANT DU COQ

Birzil à Cécilius, salut.

« Notre Zéphyr, ô Cécilius, te remettra cette lettre, écrite aussitôt que je l'ai pu, afin de tranquilliser ton esprit toujours prompt à s'alarmer pour ta Birzil. Cesse de te tourmenter. J'ai fait un très bon voyage. A peine t'avais-je laissé sur la route de Sigus, que nous nous sommes arrêtés au bord du lac Royal, non loin de la sépulture de tes ancêtres, illustre descendant des rois numides, et j'ai goûté là avec mes femmes, en regardant les cigognes pêcher des grenouilles dans les trous d'eau. Nous avons beaucoup ri. Le soir, nous couchâmes à Lambiridi, petite ville au nom plaisant, mais à l'aspect maussade, où je n'ai rien vu de curieux qu'une assez belle porte triomphale. Puis, ayant repris la route, nous fîmes un maigre repas à la Basilique de Diadumène, et, pendant des heures, nous cheminâmes à travers des montagnes farouches, sans nul encombre,

(1) *Copyright by* Louis Bertrand, 1918.
(2) Voyez la *Revue* des 1er et 15 mars.

sauf qu'une roue de notre voiture se détacha de l'essieu, entre la Ferme de Symmaque et l'Auberge des Deux-Rivières. Cet accident fut promptement réparé par un de nos esclaves, habile forgeron, et, le même jour, très tard dans la nuit, nous arrivâmes enfin à ta maison du Calcéus.

« Comme je l'aime, cette maison! Comme elle me plaît! Je suis sûre que tu la connais beaucoup moins bien que moi, toi qui ne bouges jamais de Muguas. Chaque jour, j'y fais de nouvelles découvertes. Elle est si grande, plus grande même que le fortin qui est au-dessus et où se trouve en permanence une compagnie d'archers syriens qui nous protégeraient en cas d'incursion des nomades. Je te dis cela pour te rassurer davantage, très cher Cécilius!... Ce qui me ravit par-dessus tout dans ton logis du Calcéus, c'est la cour intérieure avec son pavé de marbre, son jet d'eau et son bassin. Elle est toujours si fraîche au lever du soleil! Chaque matin, j'y fais mes ablutions, puis je monte Diomède et je pars avec Trophime, ton écuyer, pour une grande course à travers les oasis. Quand je rentre, la chaleur est déjà forte. Je me tiens dans la cour, accroupie, comme une femme du Sud, au bord de la vasque murmurante. Je lis ou j'écris. Dès avant midi, il fait tellement chaud que je dois m'enfermer dans une haute chambre voûtée et pleine d'ombre, dont il faut encore boucher les ouvertures avec des rondelles de feutre. Là, je dors ou je rêve jusqu'au moment où l'air se rafraîchit. Je remonte à cheval avec Trophime. Je galope en plein désert jusqu'à la nuit close. Quelle volupté que ces courses sans but et sans fin! Je vais très loin. L'autre jour, j'ai été jusqu'aux Thermes d'Hercule, où je me suis baignée dans la grande piscine d'eau froide. Je reviens ivre d'espace et d'air pur, mais non harassée, et, comme je ne puis pas dormir, je passe une partie de la nuit à jouer de l'orgue ou de la pandore et à chanter avec mes femmes. L'une d'elles, qui est du pays de Thadir, m'apprend les danses des Nomades...

« Ah! qui dira l'enchantement de ce pays! Le Sud!... Il me semble que c'est mon royaume. Peut-être est-ce le beau jardin terrestre, dont parlent tes chrétiens, où la seule douceur de vivre est une jouissance si parfaite qu'on n'a plus besoin d'autre chose. Tous les jours, avant l'aube, je reste des heures à écouter, sur le balcon de ma chambre, l'écoulement sans fin des torrens dans les gorges et l'étrange sanglot des eaux aux

flancs des roches sonores. Même aux heures les plus brûlantes, dans l'accablement et le silence de la terre, il passe des brises légères, suaves comme une caresse. Les lauriers-roses frémissent le long des berges, les feuilles des palmiers font un bruit ténu d'ondée printanière. En bas, dans le lit de la rivière, des femmes agenouillées lavent des linges couleur de pourpre. Venue on ne sait d'où, une modulation de flûte, d'abord à peine perceptible, monte peu à peu avec une acuité déchirante, puis expire soudain dans l'horreur splendide de midi... Je voudrais demeurer ici toujours! Je t'en prie, cher Cécilius, laisse-moi passer tout l'été sur cette terre de flamme et de joie. Ne crains rien! Trophime est un père pour ta Birzil. Quant à Thadir, elle veille sur moi comme sur un trésor nuptial. Porte-toi bien! »

Cécilius reçut cette lettre, en arrivant à Muguas, quelques jours après avoir quitté Sigus. Il s'était arrêté, chemin faisant, à Buduxi, chez un riche propriétaire, qui était avec lui cofermier des mines, Julius Proculus, païen zélé, néanmoins esprit très libre, maître très humain et très respecté. Celui-ci était aussi fort au courant de tout ce qui touchait à l'exploitation minière. Natalis, agité par mille projets de réforme, désirait conférer longuement avec Proculus sur le régime des condamnés. En même temps, comme les confidences de Mappalicus lui faisaient redouter le soulèvement, si souvent annoncé, des montagnards de l'Aurès, il avait envoyé un homme sûr au Calcéus, avec un message qui enjoignait à Birzil de regagner Cirta en toute diligence. Sans doute, la lettre de la jeune fille s'était croisée avec la sienne. Il tremblait que le messager n'arrivât trop tard.

Une foule d'autres soucis s'ajoutaient à celui-là : l'approche des Barbares, la révolte couvant dans la mine et surtout le sort du vieux Privatianus, heureusement évadé du puits, grâce à la ruse du contremaître. Mais Pastor le voiturier l'avait amené mourant à Muguas. Le vieillard était hospitalisé dans une petite maison, dépendance de la villa, où il recevait les soins d'une vierge consacrée, que Jacques, le diacre de l'église de Cirta, avait chargée de cette œuvre charitable. Malheureusement, le pauvre homme était si faible que, d'un moment à l'autre, on s'attendait à ce qu'il rendît le dernier soupir. Par surcroît de disgrâce, des bruits continuels de persécution

semblaient vérifier les craintes de Cyprien... Et voici que Birzil, avec son inconscience ordinaire du danger, s'exposait, comme à plaisir, aux pires mésaventures! Il relut la lettre de la jeune fille, dans sa chambre à coucher, à la lueur d'un flambeau, avant de s'endormir. Moins que la légèreté, l'insouciance, l'égoïsme ingénu à quoi elle l'avait accoutumé dès longtemps et qui se reflétaient naïvement dans ces lignes, ce qui le peina plus que tout le reste, ce fut de constater encore une fois l'emprise de Thadir sur sa fille adoptive. Cette manie du Sud, ce goût de la vie nomade, ce culte des religions, des traditions et des légendes barbares, tout cela était l'œuvre occulte et persévérante de la vieille maîtresse du gynécée. Elle essayait d'attirer Birzil à sa race et à ses dieux, c'était trop évident et, jusqu'ici, elle n'avait que trop réussi à la séduire! Mais, peut-être qu'en lui soufflant la contradiction perpétuelle avec son beau-père et comme un esprit de rébellion, peut-être que la vieille poursuivait un dessein plus profond, quelque chose comme une vengeance contre lui, Cécilius!... Oui, c'était bien cela! En lui prenant la fille, elle voulait le punir d'avoir dérobé autrefois la mère à son influence, à son affection jalouse et tyrannique!... Et il se rappelait douloureusement son intimité, d'abord tout intellectuelle, avec Lélia Pompeiana, puis bientôt son grand amour pour la femme de son ancien condisciple. Comme il l'avait aimée! Aujourd'hui, le chrétien qu'il était devenu jugeait sévèrement cette passion coupable... Mais même maintenant encore, après neuf ans qu'elle était morte, est-ce qu'il ne l'aimait pas toujours, peut-être plus follement que jamais? Et voilà qu'un soupçon angoissant traversait son esprit : n'était-ce point par désespoir d'amour qu'un an après la mort de Lélia, il avait cédé aux instances de Cyprien et s'était converti?...

Dans un angle obscur de la chambre, sur un guéridon de bronze, il y avait un portrait d'elle, un portrait en miniature, peint sur verre et enchâssé dans un médaillon de forme ronde que supportait un pied de vermeil. Cécilius se leva de son lit, contempla un instant la fragile peinture, en l'approchant du flambeau de cire, puis il la baisa pieusement. Aussitôt sa pensée revola avec plus de tendresse vers Birzil. Cécilius ne le savait que trop : quelque chose de la morte revivait dans cette enfant indisciplinée, vagabonde et fantasque. Soudain, pris d'une terreur inexplicable, cédant à une impulsion désordonnée, il

frappa dans ses mains, manda son secrétaire et lui ordonna de faire partir immédiatement un nouveau coureur au Calcéus, afin de hâter encore le retour de la jeune fille. Après quoi il s'endormit d'un sommeil pénible, coupé par des réveils fréquens, où il ressassait en son esprit les tâches qui l'attendaient, les résolutions qu'il avait à prendre.

Le lendemain fut une superbe journée d'été. Dans la bibliothèque où Cécilius travaillait, une fenêtre s'ouvrait sur la pente d'une colline pierreuse, plantée de très vieux oliviers. Parmi ces arbres vénérables, il y en avait deux surtout qu'il affectionnait, à cause de la silhouette presque humaine de leurs troncs, des reploiemens et des gestes tragiques de leurs branches. Entre les brindilles traînantes des deux plus basses, on apercevait dans le lointain les montagnes de Cirta, enveloppées de vapeurs bleuâtres, où transparaissait un peu de rose. Pour le maître de Muguas, habitué à les contempler chaque matin, cette trouée sur l'azur, à travers les nobles feuillages argentés, c'était la porte du rêve... Mais, ce matin-là, il n'avait pas le temps de caresser des chimères. Il se sentait agité de sentimens contraires, en homme qui cherche à retrouver l'équilibre de son esprit, et il était malade de son indécision. Si Birzil restait toujours sa grande inquiétude, d'autres soucis le tiraillaient. Il n'avait pris encore aucune détermination au sujet des mines. Et ce qui le tourmentait et l'humiliait le plus, c'était de voir que toute sa bonne volonté était inutile en cette affaire. Ses généreuses indignations ne pouvaient que rester sans effet. Proculus, homme sage, le lui avait bien dit! Tout dépendait de l'Empereur lui-même, et l'ingérence de l'État se faisait sentir jusque dans les plus petits détails de l'administration. Un fermier ne pouvait même pas faire déplacer un comptable ou un contremaître sans l'assentiment du procurateur. Celui-ci nommait jusqu'au coiffeur et jusqu'au maître d'école, fixait le prix des moindres denrées. Le pouvoir central s'arrogeait les plus humbles monopoles. Les droits des fermiers se bornaient à toucher leurs revenus, après avoir versé au fisc les sommes convenues pour leur fermage... Mais peut-être qu'on pourrait au moins adoucir le sort des condamnés?... Alors quoi? Relâcher la discipline? Or, Mappalicus ne lui avait-il pas déclaré que, sans cette contrainte terrible, les

mineurs se massacreraient entre eux... Les remplacer par des hommes libres? Mais, à moins d'y être forcé, qui consentirait jamais à subir ce régime effroyable de la mine, — d'ailleurs si promptement meurtrier? Pourtant, il y avait là une œuvre de nécessité publique! Sauf en temps de persécution, les chrétiens n'y participaient que pour une infime minorité. Les autres, la grande masse des autres, étaient ou des prisonniers de guerre, ou des condamnés de droit commun, justement punis!... Mais ces rigueurs barbares, ces atrocités inutiles? Cécilius allait-il continuer à se faire le complice de ces infamies?... Sans doute, il pouvait résilier son contrat de fermage. Il le résilierait avec perte, c'était certain! Et quelle diminution de ses revenus! La plus grosse part en venait de Sigus... Lui, sans doute, il pouvait vivre dans la médiocrité, dans la pauvreté même! Mais Birzil, accoutumée à une existence fastueuse, pouvait-il la condamner à une vie plus modeste, qui lui paraîtrait misérable? Car, réduite à son seul héritage, la jeune fille était pauvre. Son père avait gaspillé une fortune énorme en constructions insensées, en réceptions ruineuses.

Birzil pauvre! Il ne pouvait supporter cette idée... Qu'il était donc malaisé d'accorder l'enseignement du Christ avec les exigences de la pratique! Il le sentait : son amour pour sa fille adoptive allait peu à peu endurcir son cœur pour tout le reste... Eh bien! oui; il ne penserait plus à la mine, ni aux tortures des condamnés. D'ailleurs, n'en avait-il pas retiré le dernier survivant chrétien? Cyprien ne pourrait plus l'accuser d'être indifférent aux souffrances des frères!

Dans le même moment, derrière les ifs du jardin, du côté des basses-cours, tout à coup un coq chanta. Cécilius se souvint du récit évangélique : une rougeur lui monta au front. Il était un renégat! Il trahissait les promesses, les engagemens pris devant sa conscience. Nerveux, agité, il se leva brusquement de la table où il s'était accoudé, en se murmurant à lui-même :

— Puisque c'est impossible!...

Et il descendit vers la pergola où la fille de Lélia Pompeiana avait coutume de lire ses histoires merveilleuses.

Quelques jours après, la nouvelle parvint à Cirta d'une grande défaite infligée aux Barbares du côté d'Auzia. Les auxiliaires germains, qui s'étaient joints aux montagnards des

Babors, avaient été massacrés jusqu'au dernier. On respirait. La Numidie se trouvait désormais à l'abri de l'invasion. En même temps, la réponse de Birzil, qui avait beaucoup tardé, en raison des mouvemens de troupes qui parcouraient la province, parvint enfin à Cécilius. Elle mettait une obstination incompréhensible à ne point quitter le Calcéus. Comme toujours, elle parlait avec enthousiasme de ses courses dans le désert, de ses visites aux chefs indigènes et de la façon pompeuse dont elle avait été reçue sous leurs tentes. Mais aucune allusion à un danger, ou même à une alerte quelconque. Cécilius, en lisant cette lettre, entra dans une véritable fureur contre Thadir, qu'il accusait plus que jamais de suborner la jeune fille. Puis la pensée qu'elle était en sécurité le calma peu à peu. Une autre constatation qui ressortait des événemens lui procura un véritable soulagement : c'est que la révolte des mineurs devenait impossible. Un instant, il songea à dénoncer au procurateur le contremaître germain qui l'avait fomentée, cet Hildemond dont la cruauté aussi l'avait révolté, lors de sa visite à Sigus. Mais comment expliquer que, lui, Cécilius, eût découvert le complot, sans compromettre en même temps Mappalicus, qui n'avait rien dit? Et puis la répression serait terrible. Une foule d'innocens seraient mis à la torture, le plus grand nombre d'entre eux condamnés à périr sur la croix. Du moment que tout était apaisé, il aima mieux se taire que de provoquer ces châtimens féroces.

D'ailleurs, des préoccupations et des tâches plus urgentes le réclamaient. L'église de Cirta menaçait de se dissoudre dans des discordes intestines. L'évêque Crescens venait de mourir subitement, aussitôt après le départ de Cyprien. On avait élu à sa place un prêtre selon le cœur de l'évêque de Carthage, Agapius, homme doux et ferme, qui avait fait ses preuves de fidélité pendant la persécution de Dèce. Mais il était désavoué et combattu par le parti de Paulus, ce prêtre usurier et débauché, qui avait déjà combattu Crescens et qui était considéré comme l'évêque légitime par toute une catégorie de fidèles. Celui-ci ralliait autour de lui, avec les violens et les intransigeans, pour qui l'on n'était jamais assez pur dans ses mœurs, assez intègre dans la doctrine, toute une démagogie turbulente de prétendus confesseurs. Pour mériter ce beau titre, il suffisait d'avoir confessé le Christ publiquement. Un séjour en prison, des

traces de fers ou de bastonnade transformaient en martyrs des gens sans aveu, dominés par les vices les plus vulgaires. Ces individus suspects ou tarés criaient sans cesse à l'hérésie, dénonçaient des personnages au-dessus de tout soupçon, et, sous prétexte qu'ils avaient versé leur sang pour l'Église, prétendaient la régenter, imposer leurs caprices aux clergés comme aux évêques. En vain Cyprien, dans ses lettres à ses collègues, prêchait-il le respect de la discipline : à Cirta, comme en beaucoup d'autres villes, les énergumènes paraissaient devoir l'emporter.

Sur ces entrefaites, le vieil exorciste Privatianus finit par succomber aux suites des mauvais traitemens qu'il avait endurés si longtemps dans la mine. Ce fut la cause d'un incident des plus graves.

Quelques fidèles de Cirta, ayant appris son long martyre, venaient le visiter dans sa retraite de Muguas. Les femmes surtout se signalaient par leur zèle. Elles apportaient des friandises au malade, touchaient ses vêtemens, baisaient les stigmates de ses blessures. Cécilius avait déjà blâmé ces manifestations excessives autant qu'imprudentes. Lorsque le vieillard eût expiré, il fut d'avis, en raison des menaces de persécution, qu'on l'enterrât secrètement. D'accord avec Agapius, le nouvel évêque, il décida que les funérailles auraient lieu la nuit et qu'on déposerait le corps, à la villa des Thermes, dans une sépulture creusée à même le roc, à l'endroit le plus retiré et le plus inaccessible des jardins. Mais déjà Paulus et ses partisans avaient comploté de s'emparer du cadavre. Désireux de relever le prestige de leur faction, en revendiquant ce martyr authentique, ils protestèrent contre cet enterrement clandestin, criant que c'était une indignité et que les lâches qui n'avaient point combattu voulaient étouffer la gloire des vrais soldats de Dieu...

Néanmoins, le cortège funèbre quitta Muguas un peu après minuit, comme Cécilius et l'évêque l'avaient résolu. Il se réduisait à un petit nombre de personnes, qui cheminèrent sans lanternes, dans l'obscurité d'une nuit sans lune, afin de dépister la surveillance de la police. Mais ceux de Paulus veillaient.

Il fallut au moins deux heures pour aller à pied de Muguas à la villa des Thermes. Quand la troupe arriva sous les murs des jardins, des hommes armés de matraques, des paysans fanatiques se précipitèrent sur les serviteurs de Cécilius qu'ils dispersèrent. Enveloppé d'un simple linceul, le corps du mar-

tyr gisait par terre, sur un brancard. Les dissidens arrachèrent le linceul comme impur et ils le remplacèrent par un autre qu'ils avaient apporté : un voile de soie verte tout brodé d'inscriptions de l'Écriture, en lettres d'or. Puis, soulevant le mort sur leurs épaules, ils descendirent à tâtons vers le grand pont de pierre qui enjambe les gorges de l'Amsaga. L'aube commençait à poindre quand ils y parvinrent. Des gens de la campagne armés, eux aussi, des mendians avec leurs bâtons les attendaient à l'entrée : tout décelait le complot organisé par Paulus et ses sectaires. Leur idée était de traverser Cirta en grand tapage pour gagner le cimetière chrétien, qui se trouvait à flanc de coteau sur la route de Sitifis, et qui était le siège légal de l'association funéraire.

Précédé par les hommes aux matraques et suivi par toute une foule aux figures non moins inquiétantes, le brancard mortuaire s'engagea dans la principale rue de la ville. Ceux qui venaient en tête chantaient des psaumes. Étonnés de ces psalmodies et de tout ce piétinement matinal, les gens accouraient aux fenêtres et aux balcons, et, de leurs yeux mal éveillés, ils regardaient passer sous leurs pieds ce cadavre à peine voilé, oscillant sur les épaules d'individus qui paraissaient furieux et qui, tout en chantant, lançaient à droite et à gauche des regards de défi. Ce fut une stupeur d'abord, puis une colère parmi les païens exaspérés d'une telle audace. Ils n'avaient pas encore eu le temps de se ressaisir que déjà le convoi était aux portes du cimetière. Là, il fut arrêté sur le seuil par Jacques, qui, en sa qualité de diacre, avait la direction du clergé et du cimetière de Cirta. Au mépris de ses services et de ses blessures reçues pour la foi, les fanatiques, sous la conduite de Paulus, le bousculèrent et passèrent outre. Ils s'acheminaient vers la cella où un sarcophage tout préparé attendait le cadavre, lorsque les orthodoxes massés autour du bâtiment tentèrent de leur barrer le passage. On en vint aux mains. L'échauffourée se prolongeant et menaçant de tourner à l'émeute, la police dut intervenir. Mais les forces dont pouvaient disposer les magistrats municipaux se trouvèrent trop faibles : ils furent obligés de recourir aux pompiers de la ville pour disperser les combattans.

Cependant, comme il fallait bien enterrer ce cadavre abandonné sur son brancard et qu'un sarcophage était tout prêt

dans la cella, on y déposa le corps de Privatianus. Ainsi Paulus triomphait, avec l'appui apparent de l'autorité. Cela ne lui suffit pas. Huit jours plus tard, il s'avisa de célébrer une agape funéraire sur la tombe du martyr. Après avoir distribué la sportule à une foule de miséreux, il convoqua pour le soir même les principaux meneurs de sa faction à un repas aux flambeaux qui devait se donner à ses frais dans la cella du cimetière.

Cette cella était une chapelle en forme de trèfle, fort somptueusement construite et aménagée, comme toutes les bâtisses appartenant à l'église de Cirta. A l'entrée, dans le vestibule, il y avait un autel pour le Banquet dominical, et, de chaque côté, dans les deux absides latérales, des sépultures de martyrs. Celle du centre était un triclinium avec un hémicycle massif, en maçonnerie, dont les bords s'abaissaient comme ceux des lits de salle à manger. Dès la veille, Paulus l'avait fait garnir de couvertures, de coussins, d'oreillers et de tapis. Des piles de serviettes, des vêtemens de table s'entassaient sur les bancs, le long des murs. Au milieu de l'hémicycle, se creusait une sorte de bassin semi-circulaire, où les mets étaient disposés : les convives mollement couchés tout autour, sur les plans inclinés du lit, n'avaient qu'à étendre la main pour y prendre les morceaux qui leur plaisaient.

C'étaient, en général, des hommes du peuple, gens grossiers, plus soucieux d'abondance que de délicatesse. Connaissant leur goût, l'usurpateur épiscopal avait prodigué les nourritures épaisses et copieuses, les jambons fumés, les saucisses, les fromages de chèvre, les boulettes de viande. Des dattes, des gâteaux au miel, toute espèce de pâtisseries et de fruits desséchés débordaient du bassin, au milieu de la table. Les boissons coulaient avec non moins d'abondance, gros vins de plaine, fumeux et brutaux, qui montaient vite à la tête. A un bras de lumière, près de la porte, on avait suspendu une outre en peau de bouc remplie de vin de Lalétanie. Le liquide noirâtre jaillissait, comme le sang d'une artère, par une des pattes que liait une cordelette. Continuellement des mains violentes déliaient la corde, et des bouches s'ouvraient pour recevoir jusqu'au fond de la gorge l'éclaboussement du jet. Avant la fin du repas, tous les invités étaient ivres. Ils ne tardèrent pas à se colleter. Ceux qui purent rentrer chez eux causèrent un tel vacarme et de tels attroupemens dans les rues, que la police

dut intervenir de nouveau : la prison municipale, qui se trouvait sur le forum, près de la curie, était trop étroite pour tous les délinquans.

Des incidens pareils provoquèrent à Cirta une recrudescence de haine contre les chrétiens englobés indistinctement dans une même réprobation. Cécilius, affligé de ces désordres et de ces discussions, s'efforça vainement de réconcilier les deux partis qui divisaient l'église et d'apaiser le ressentiment des magistrats. Paulus demeurait intraitable. Julius Martialis, le duumvir, à qui il avait demandé un rendez-vous, s'arrangea pour ne pas le recevoir. Manifestement, le vieillard craignait de se compromettre, en continuant des relations avec un homme suspect de christianisme. Il l'évitait. Celui-ci s'en étonna d'abord, puis cela l'amena à réfléchir sur la prétendue tolérance des sceptiques et sur la douceur de certaines âmes sensibles, qui se glorifient sans cesse de leur humanité. Si Martialis tolérait les opinions hardies ou subversives entre gens bien élevés, il se montrait impitoyable pour la canaille. Et même, il en avait la conviction maintenant, ce cher ami n'hésiterait pas à le faire arrêter, pour peu que ses opinions à lui, Cécilius, vinssent à causer du scandale dans le public. Ce scepticisme-là, qui n'était que faiblesse ou indécision d'esprit, comme il se limitait rapidement et de lui-même dans la pratique! Et quelle supériorité avait-il sur le fanatisme le plus obtus, si, malgré son parti pris de ne pas juger les doctrines, il les punissait néanmoins avec la même atrocité?...

Il méditait sur le cas de Julius Martialis, lorsque, déplaçant des volumes dans sa bibliothèque, il déroula l'un d'eux et tomba sur ce passage de Pline le Jeune : « J'ai eu ces temps-ci des esclaves malades. D'autres, à la fleur de l'âge, sont morts. J'en suis accablé!... » Ah! le cœur tendre que voilà! C'est le même qui, étant légat impérial en Bithynie, faisait appliquer la torture aux chrétiens récalcitrans et conduire au supplice des servantes, des femmelettes qui persévéraient dans leur foi et, de ce chef, contrevenaient aux lois de l'Empire! En vérité, l'homme est un animal bien singulier!...

Le même jour, à sa grande surprise, on lui annonça la visite de l'avocat Marcus, le fils de Martialis, grand jeune homme à la figure pâle et à l'air mélancolique, qui semblait la vivante antithèse de son père. Comme catéchumène encore

secret de l'évêque Agapius et peut-être aussi comme prétendant éventuel à la main de Birzil, il venait avertir Cécilius que des poursuites allaient être intentées contre les récens fauteurs de désordre et que, par la jalousie de Roccius Félix, duumvir en exercice, il serait très probablement impliqué dans cette affaire :

— Il y a un moyen, dit-il, de tout arranger : c'est de te démettre de tes fonctions de flamine en faveur de Roccius. Je sais par des amis communs qu'à cette condition il ne formulera aucune plainte contre toi. Quant à mon père, qui est son collègue, je réponds de son silence...

— Je te rends grâce, dit Cécilius, de tes bons sentimens à mon égard. Mais ta démarche était inutile. Depuis longtemps, j'ai l'intention de renoncer au flaminat. Le faire en ce moment, au prix que me propose Roccius Félix, serait une lâcheté. Je n'y consentirai jamais !

Marcus, un peu gêné par le ton péremptoire de son hôte, balbutia :

— Laisse-toi fléchir ! Il y va peut-être de ta vie !

— Qu'importe ! Je n'ai pas peur ! Tu peux le dire à Roccius ou à ceux qui t'envoient.

Et il congédia assez rudement le visiteur.

Au milieu de ces tribulations, de cette effervescence continuelle du populaire, l'édit de persécution contre les chrétiens, qui menaçait depuis si longtemps, fut enfin promulgué. Au nom de Valérien et de Gallien Augustes, le crieur public l'annonça à son de trompe et le lut à haute voix dans tous les carrefours de la ville. Sans cesse, sur le forum, des groupes stationnaient devant le texte du rescrit impérial, affiché à la porte de la curie. On y lisait que « les évêques et les prêtres étaient requis de sacrifier aux dieux de Rome et au génie des Empereurs. Défense aux laïcs comme aux clercs de se réunir et d'entrer dans les cimetières, qui allaient être mis sous séquestre. Quiconque tiendrait une assemblée, ou y prendrait part, serait puni du dernier supplice... »

Ce fut une panique dans la communauté de Cirta, d'autant plus que les pires nouvelles arrivaient des églises voisines. Bientôt on sut que Carthage était en révolution et que Cyprien avait été une des premières victimes. Cécilius, tremblant pour la vie de son ami, reçut de lui une lettre, qui adoucit un peu

son angoisse et où l'évêque lui apprenait son exil à Curube. Mais déjà un procès-verbal de son interrogatoire par le proconsul courait toutes les églises, pour l'édification des fidèles. On admirait son attitude, digne d'un vrai citoyen romain. Sommé de sacrifier, cet homme d'ordre avait répondu au gouverneur : « Fais ton devoir ! Je ferai le mien. » Et, sans vaines récriminations, en juriste qui connaît toutes les conséquences d'un acte illégal, il était parti pour le lieu de son exil.

La lettre qu'il écrivait à Cécilius reflétait cette même sérénité d'âme. Le ton était presque enjoué. Il disait à son ami : « L'épreuve que le Seigneur m'envoie est vraiment trop douce. Je suis à Curube, au bord de la mer, dans une contrée riante et arrosée de fontaines. Autour de ma maison, il y a un jardin plein d'arbres fruitiers. Tout offre ici l'image de l'été : les grenades commencent à rougir, les figues se gonflent d'un suc laiteux. C'est une solitude charmante, environnée d'ombrages, où je prends comme un avant-goût du rafraîchissement céleste. » Et plus loin il ajoutait : « Tu vois, mes prévisions ne m'avaient pas trompé, ou elles ne m'avaient trompé que de bien peu. Tu me cites Sénèque à ce sujet : « *Ne sis miser ante tempus,* ne sois « pas malheureux avant le temps! » Permets que je te paie de la même monnaie. Je me souviens que ce sage selon le monde écrivait à un ami : « Prends soin de ton corps, mais dans un « tel esprit que, si la raison l'exige, ou l'honneur, ou la foi, tu « n'hésites pas à l'envoyer au bûcher! » Cher Cécilius en ces conjonctures de plus en plus menaçantes, c'est à toi de voir ce que la raison, l'honneur et la foi prescrivent à ta conscience... »

Ce langage ne choqua point Cécilius. Il était prêt à tout événement. Cette fois, la mauvaise fortune ne l'avait pas surpris. Avec une volonté toujours ferme et lucide, il avisait aux tâches les plus pressantes. Avant tout, il importait de mettre à l'abri les clercs et les évêques particulièrement visés par le rescrit impérial. Comme Agapius venait d'être arrêté et conduit à Lambèse, il recueillit à Muguas le diacre Jacques, Marien le lecteur, avec quelques clercs de Cirta. Une foule d'autres réussirent à se cacher dans les nombreuses fermes qu'il possédait un peu partout en Numidie. De nouveau, il s'agissait de sauver l'avenir.

Le présent devenait, chaque jour, plus épouvantable. Si nombre de chrétiens se montrèrent pusillanimes, les païens, en général, furent ignobles. Comme aux temps de Dèce, Cécilius

atterré assistait à la débandade du troupeau. Celui-ci était littéralement terrorisé par les fureurs de l'adversaire. Avec la complicité des magistrats, les vengeances de quartier, de palier et d'étage s'assouvissaient librement entre gens du peuple. Ayant pour eux l'avantage du nombre, les païens en profitaient pour assommer l'ennemi à coups de matraques et à coups de pierre. On lapidait et on brûlait couramment dans les rues de la ville et dans les campagnes. On poussait les victimes dûment ligotées sur des tas de bois et de chiffons arrosés d'huile et on y mettait le feu. Un prêtre récemment marié vit brûler sous ses yeux sa jeune femme. Lui-même, roué de coups et lapidé, fut laissé pour mort sur le terrain. Par excès de zèle (car selon le décret, les clercs, seuls, étaient tenus de sacrifier), des maris y contraignaient leurs femmes, les traînaient aux temples, et, leur tenant la main, les forçaient à jeter quelques grains d'encens sur les brasiers des autels. On racontait qu'une nourrice païenne avait étouffé un enfant chrétien, en lui bourrant la bouche de pain trempé dans du vin qui venait d'être consacré aux idoles.

Un matin, des processions et des cérémonies lustrales se déployèrent par toute la ville. Pieds nus, bannières en tête, des confréries païennes firent le tour des remparts en chantant des hymnes. Des prières et des sacrifices publics étaient officiellement ordonnés afin de purifier l'Empire de l'impiété chrétienne, à la veille de l'expédition que Valérien Auguste projetait contre les Perses. Ce jour-là, Cécilius, en traversant le forum, aperçut devant le temple de Saturne, parmi tout un attirail de marmites et de chaudières fumantes, des victimaires en train de râcler une tête de bœuf ébouillantée, sur une espèce de tréteau encombré de tripailles et d'abatis. A côté, un rassemblement de forcenés entourait un vieil homme à genoux, les bras liés derrière le dos, dont un fort gaillard entr'ouvrait la bouche avec une cuiller à libations. On l'obligeait à manger des viandes consacrées, qu'un prêtre païen tout de blanc vêtu lui tendait au bout d'une fourchette.

Beaucoup de chrétiens, affolés par ces sévices, se précipitaient d'eux-mêmes au Capitole pour sacrifier. Les riches corrompaient les gens de justice et se faisaient délivrer à prix d'argent de fausses attestations de sacrifice. Des défections retentissantes attristèrent la communauté de Cirta. Un évêque

du voisinage, un certain Nicostrate, ancien esclave affranchi dès sa conversion, avait pris la fuite, après avoir volé sa patronne et emporté des sommes considérables mises en dépôt chez lui par les fidèles. La couturière Euphrosyne, une veuve qui avait fait vœu de viduité perpétuelle, apostasia publiquement et se remaria avec un païen. Ceux qui persévéraient dans leur foi se voyaient en butte aux vexations des fanatiques et des prétendus intransigeans. Les faux confesseurs, ces professionnels du martyre, dès qu'ils avaient reçu quelques coups, vivaient aux dépens de la charité publique. Certains se mutilaient eux-mêmes. Ils étalaient par les rues une ivrognerie crapuleuse et plusieurs furent surpris faisant la débauche dans les églises. Au fond de sa retraite de Curube, Cyprien s'indignait de ces hontes. Dans des lettres d'une éloquence enflammée, il criait aux coupables : « Si vous n'épargnez pas vos corps sanctifiés et illustrés par la confession du Christ, épargnez au moins les temples de Dieu! »

Mais l'arrogance de ces bandits se croyait tout permis. Soudoyés par les « faillis, » par ceux qui avaient acheté des billets de sacrifice et qui désiraient néanmoins rester dans l'Église, ils se faisaient forts de les réconcilier, en leur appliquant le mérite de leur martyre, et, comme on disait, ils leur « donnaient la paix. » Ils écrivaient aux évêques et aux prêtres : « Nous, martyrs du Christ, nous donnons la paix à un tel et à tous les siens. Qu'ils soient admis dans votre communion! » Et l'on voyait s'approcher du Banquet dominical des renégats, qui n'avaient manifesté aucun signe de repentir, des chefs de famille, suivis de leurs enfans, de leurs domestiques, de leurs villages ou de leurs tribus, tout ce monde réconcilié en bloc et d'un seul coup par le bon plaisir d'un soi-disant confesseur. Agapius et Cyprien protestaient énergiquement contre cet indigne usage du Sacrement et contre ce renversement de toute discipline. Aux véritables confesseurs, ils disaient : « Soyez humbles, soyez modestes, soyez paisibles! Conservez l'honneur de votre nom. Ne flétrissez pas la gloire de votre confession par le déréglement de vos mœurs! » — A ceux qui avaient failli, ils ne cessaient de répéter dans leurs mandemens : « Pénitence! Pénitence!... Que nul d'entre vous ne se hâte de prendre sa tunique déchirée et de s'en revêtir, avant de l'avoir fait recoudre par un bon tailleur et blanchir soigneusement par le foulon! »

Ces turpitudes et ces lâchetés, non plus que les violences et les cruautés des païens, n'étonnaient Cécilius. Il avait trop mauvaise opinion des hommes pour ne pas s'y attendre. Mais, dans le désarroi de l'Église, les argumens de Cyprien, qui le poussait à la confession publique, prenaient une force de plus en plus grande. Si chacun s'empressait de déserter le combat, et, sous prétexte de concilier des choses inconciliables, essayait de biaiser, de ruser avec la loi, que devenait l'esprit d'une doctrine fondée tout entière sur le sacrifice? Et si chacun tirait de son côté, c'était la dissolution à bref délai. Une âme droite ne devait pas accepter le mal, se résigner à l'injustice triomphante, quand sa protestation devenait l'unique moyen d'empêcher ce mal et d'abolir cette injustice. Or, ce monde brutal méritait d'être nié dans son culte exclusif de la force, dans son appétit de l'or et de la jouissance immédiate, dans son matérialisme hideux. Et qui donc le nierait, si les cœurs les plus fermes se dérobaient à leur devoir? Ce n'étaient pas ces cohues de misérables, qui tremblaient devant un soldat de police et qui n'étaient bons qu'à recueillir les aumônes des frères, ni non plus ces bourgeois riches en biens de toute sorte et si pauvres de charité!... Et Cécilius se prit à sourire amèrement en pensant aux philosophes païens qui expliquaient les progrès rapides de l'Évangile par la fraternité entre chrétiens et par l'assistance mutuelle. Il se disait : « Tout cela n'est rien. Les païens en font autant. Ce ne sont pas nos pauvres qui assureront le triomphe de l'Église, ce sont les âmes intrépides, les corps indomptables de ces hommes, qui, comme Privatianus, se laissent torturer et arracher la vie, pour affirmer que le Christ est ressuscité d'entre les morts et que son royaume est la réalité unique. » Alors il lui semblait entendre Cyprien, qui se penchait vers lui, en murmurant d'une voix brisée par l'émotion : « Cette Réalité unique, y crois-tu vraiment, mon frère?... Et si tu y crois, peux-tu vivre en niant, ne fût-ce que des lèvres, ce qui est le principe même de ta vie?... » En même temps, il songeait à ce qu'allait devenir son existence sans cesse espionnée et traquée. Être traité en suspect, être surveillé par la police comme les cabaretiers, les gladiateurs, les tenanciers de mauvais lieux! Quelle ignominie et quel dégoût!... »

S'il en était ainsi, il ne lui restait plus qu'à se sacrifier, pour donner l'exemple et pour affirmer sa foi!... Mais la pensée

de Birzil lui revenait et le bouleversait de nouveau. Il n'était pas seul au monde. Allait-il abandonner cette enfant, livrée par sa faiblesse à tant d'influences délétères? Ne devait-il pas s'efforcer de reconquérir son âme, de l'arracher à Thadir?... Une sorte d'apostolat s'offrait à lui, une tâche noble qui lui cachait la laideur de son inconscient égoïsme. Hésitant, il finit par conclure : « Lutter? pourquoi? Il n'est pas de victoires définitives. Durer vaut mieux. » Et le sophisme habituel auquel il se laissait prendre se représentait à son esprit : « Durer, pour se sauver, pour sauver l'Église! On pouvait, à la rigueur, s'accommoder de la loi. Aucune abjuration n'était exigée, pas même des évêques ni des prêtres. Le tout était de s'arranger pour n'être pas mis en demeure de sacrifier. D'ailleurs, les laïcs n'y étaient nullement obligés!... » Une voix méchante, sarcastique, prononçait au fond de sa conscience : « *Ils* n'auront pas ton sang! *ils* n'auront pas ton sang! » Et une joie ironique et âcre le remplissait à la pensée que, par cette abstention dédaigneuse, il attestait son mépris pour les païens qui ne valaient pas le sacrifice de sa vie, et aussi qu'il faisait échec à Cyprien, dont l'héroïsme l'humiliait.

Il essayait de s'affermir dans cette résolution sans gloire, lorsqu'il se rappela tout à coup qu'il devait une réponse à son ami. A cet exilé, à ce martyr volontaire qui s'apprêtait à marcher au supplice, il écrivit avec une dureté de cœur, dont il eut conscience, mais contre laquelle il ne pouvait réagir, et qui, plus tard, lui apparut comme une instigation satanique. Il terminait sa lettre par ces phrases d'une sécheresse calculée : « Mon intention est de me tenir dans la légalité. Quant à toi, je te conseille encore de te dérober. Jamais tu n'as été plus nécessaire à l'Église. »

Cette ligne de conduite n'était pas aisée à suivre. A moins de se séparer complètement de la communauté, il était obligé de concéder quelque chose au sentiment populaire, et aussi de tenir compte des avis des chefs, d'autant plus qu'il était un des dirigeans de l'Église. Il ne tarda point à constater combien sa position était délicate et difficile.

Aux termes du rescrit impérial, toute réunion était interdite aux chrétiens. Leur cimetière venait d'être fermé par l'autorité. Il ne leur restait, pour leurs offices, que « l'église » propre-

ment dite, la vieille maison cachée au fond d'une impasse et qui appartenait à Cécilius. Pour cette raison, parce que c'était une propriété particulière, les magistrats n'y avaient point apposé les scellés. Néanmoins, on n'osait plus s'y réunir, dans la crainte d'exciter le fanatisme des païens. On se retrouvait chez Cécilius, à Muguas, où l'on arrivait le soir, par petits groupes. Cependant le parti de Paulus, toujours avide de manifester, accusait les orthodoxes de couardise, et, d'autre part, le clergé de Cirta comprenait lui-même la nécessité d'une assemblée générale, afin de relever le courage des fidèles. Jacques, le confesseur, proposa une synaxe nocturne à l'église, avec agape et allocution. A l'aube, on célébrerait le Sacrifice divin et le Corps du Seigneur serait distribué aux frères. Les portes devaient être ouvertes après minuit. Il y avait trois entrées, par lesquelles on pénétrerait en cachette et par groupes restreints, comme à Muguas. Malgré l'opinion contraire de Cécilius, qui jugeait l'entreprise fort dangereuse, le projet de Jacques l'emporta. Et, parce que sa situation l'engageait à donner l'exemple, le prudent ami de Cyprien se vit obligé d'assister à la synaxe qu'il désapprouvait.

Ceux qui vinrent n'étaient guère plus d'une cinquantaine, tellement les récentes horreurs commises par les païens avaient épouvanté la communauté. A tâtons, ils se cherchaient, comme perdus, à travers la crypte faiblement éclairée. On avait préféré cette salle souterraine à celle des agapes, qui était au rez-de-chaussée et qui paraissait moins sûre... Soudain, au moment où Jacques commençait son exhortation, un tumulte s'éleva à l'entrée de l'escalier. Les hommes qui gardaient les portes se précipitèrent, en criant que la police était là. Les barres et les verrous allaient sauter. Un affolement s'empara des assistans. Comme à un souffle de déroute, les lampes et les candélabres s'éteignirent. Dans l'obscurité subite, où il se sentait foulé et meurtri par tous ces gens éperdus de terreur, Cécilius, très maître de soi, malgré la trépidation de ses nerfs, se disait froidement : « Est-ce que tu vas fuir, toi aussi?... Non, tu resteras là! » Une force mystérieuse qui se confondait avec le meilleur de sa volonté le retenait, le clouait au sol, malgré l'entraînement de la foule, malgré la sagesse pratique, — malgré Birzil... Il allait contredire toutes ses résolutions, être héroïque en dépit de lui-même! Mais un remous le poussait vers un point

lumineux, la petite flamme tremblotante d'un cierge, que protégeait une main tendue. Tous se ruaient vers cette lueur, qui éclairait vaguement un énorme pilier. Le portier de l'église, agitant un trousseau de clés, chuchotait à mi-voix qu'il y avait là, dissimulée dans la maçonnerie, une descente secrète aboutissant aux gorges de l'Amsaga. Cécilius crut se souvenir d'avoir entendu son père parler de ce passage souterrain, lequel datait des rois numides. Mais ce ne fut qu'un éclair dans sa pensée. Un flot humain le roula. Derrière le portier qui brandissait une torche, on s'engouffra dans un escalier à vis, aux marches glissantes, interminables, où bientôt l'on suffoqua dans l'air raréfié, et dans les ténèbres, la torche, qui fumait, s'étant éteinte... Enfin, une bouffée d'air frais annonça la sortie. On débouchait, parmi des pierres, des morceaux de roches, sur une bande étroite de terrain, où il était difficile d'avancer. Le portier ralluma son flambeau de résine. On était au fond des gorges, sous une voûte naturelle, d'une hauteur prodigieuse, percée au sommet d'un large trou par lequel on apercevait les étoiles. Le torrent du fleuve, peu profond à cet endroit, coulait presque au niveau du sol, parmi d'énormes cailloux, qui formaient comme un pont d'un bord à l'autre.

A la clarté sinistre de la torche, les fugitifs se dévisageaient dans l'ombre, avec des yeux égarés. Ils étaient une vingtaine au plus : il y avait là Jacques le diacre et Marien le lecteur, qui prodiguaient les paroles de réconfort... Où aller maintenant? Le murmure du torrent emporté d'un cours rapide sur son lit de galets sonores, semblait dire : « Hâtez-vous! hâtez-vous! » Or, on ne pouvait sortir des gorges que par l'extrémité Sud, du côté du marché. Un homme fut envoyé en éclaireur dans cette direction. Il revint tout pâle d'effroi et claquant des dents : l'issue était fermée par un détachement de soldats : on était pris comme dans un piège.

Déjà, des pas résonnaient dans la descente du souterrain. Des voix crièrent :

— Nous sommes perdus!

Alors un esclave de Cécilius, que celui-ci connaissait à peine, lui glissa furtivement à l'oreille :

— Viens, maître! il y a là-bas, derrière cette roche, un couloir qui mène à la villa des Thermes.

Il fut entendu par une femme, qui se tenait dans l'ombre,

tout près de Cécilius. Aussitôt celle-ci se mit à hurler d'une voix démente :

— Il y a un couloir là-bas! Vite, vite!...

Les hommes traqués s'élancèrent vers la roche libératrice, tandis que Cécilius, honteux de cette fuite, faisait mine de rester en arrière. On le menaça, on l'obligea à marcher comme les autres :

— Avance, ou tu vas nous trahir!

Il n'était plus qu'une tête dans le troupeau, il allait sans pensée, sans volonté. Sa conscience vacillait au milieu des contradictions et des reniemens d'elle-même. Quand, après une montée pénible, il se trouva brusquement dans les jardins de sa villa, tout grelottant à l'air glacé du matin, soudain, de l'autre côté des gorges, derrière les remparts de Çirta, un coq lança son appel strident : Cécilius tressaillit de nouveau, comme à un reproche public...

II. — A L'AUBERGE DE L'AIGLE

Vingt-sept personnes, parmi lesquelles vingt femmes, furent capturées par la police dans la crypte de l'église. Perdues au milieu des ténèbres, elles ne purent trouver l'entrée du souterrain, dont les fuyards avaient d'ailleurs refermé la porte sur eux. Leur sort inspirait au reste de la communauté les plus angoissantes inquiétudes, car, aux termes du rescrit, la moindre peine qu'elles pussent encourir était la mort. Mais la colère des magistrats et la cruauté des foules, surexcitées par les dernières exécutions, ne se contenteraient pas certainement de la mort toute simple. On y joindrait les raffinemens des pires supplices.

Quant à Cécilius Natalis, le bruit courait qu'il allait être poursuivi, d'abord pour avoir prêté sa maison aux chrétiens frauduleusement assemblés, et ensuite comme responsable de la manifestation et des troubles du cimetière. Peut-être pour éviter un dangereux scandale en arrêtant, dans sa villa, un si important personnage, peut-être uniquement grâce à l'intervention secrète de Julius Martialis, ou plutôt de son fils Marcus, il fut mandé à Lambèse, afin de s'expliquer devant le légat impérial. Il s'apprêtait à partir, quand, à l'improviste, un courrier lui apporta la nouvelle que Birzil, avec tous ses serviteurs, venait d'être enlevée par les Maures... « Des détachemens

de cavaliers, mis en fuite à Auzia, avaient gagné le désert, et là, s'étant joints à des Nomades, ils avaient rebroussé chemin vers le Calcéus. Les archers syriens, après avoir vainement essayé de leur barrer la route, s'étaient vus obligés de se renfermer dans leur bordj. C'est ainsi que les Maures avaient pu piller et incendier la villa, emmener Birzil et toute sa maison en captivité... »

Cécilius, qui, sachant l'insécurité des campagnes, avait toujours redouté cet événement, se maudit de sa faiblesse. Par quel sortilège se trouvait-il ainsi désarmé devant la volonté de cette enfant, ou plutôt la volonté de Thadir, qui lui dictait toutes ses démarches? Il fallait que son ancien amour pour Lélia Pompeiana eût enfoncé en lui des racines bien vivaces et que, devant le visage en pleurs de la jeune fille, il revît, jusqu'à l'hallucination, le visage chéri de la morte!... Quel châtiment pour elle! Quelle leçon pour lui! Et il s'énumérait tous les dangers qu'elle courait chez les Nomades et dont le pire n'était pas la mort. Mais surtout, ce qui l'accablait, c'était la pensée des démarches qu'il allait être obligé de tenter auprès des autorités militaires, pour obtenir la poursuite des ravisseurs. Quelle attitude humiliée cela lui imposait devant le légat! Non seulement, comme chrétien, il serait forcé de s'excuser, de plaider sa cause et celle des frères, de donner toutes les assurances de repentir peut-être, mais de flatter ce soudard, de tâcher de l'attendrir en faveur de Birzil!... Jamais il ne s'était senti si bas. Jamais il n'avait eu une conscience plus honteuse et plus douloureuse du désaccord, qui se perpétuait et s'aggravait sans cesse, entre sa conduite et ses principes de vie.

Dans la douleur et dans le trouble que lui causait cette catastrophe, une petite circonstance lui parut néanmoins de bon augure : c'est que Julius Martialis, le duumvir, dont il savait, malgré tout, la bienveillance à son égard, était mandé avec lui à Lambèse. La même voiture de la poste devait venir les prendre à Cirta.

Effectivement, ils firent route ensemble. Mais Martialis, sans lui témoigner précisément de la froideur, se montrait d'une extrême réserve. Constamment il se tenait sur la défensive. Dès que Cécilius faisait mine d'aborder des sujets brûlans, il détournait la conversation ou il se taisait. Pourtant celui-ci devinait chez le vieillard une sympathie persistante, qui n'osait

plus se manifester, un désir secret de s'entendre, d'écarter tout malentendu, — à cause de Birzil peut-être... Néanmoins, Martialis était gêné. Ce n'était plus, entre eux, l'intimité d'autrefois. Aussi firent-ils un désolant voyage, sous la poussière et la chaleur torride de cette fin d'août. Pendant des lieues interminables, la voiture courut à travers des plaines monotones, sans un arbre, à l'herbe rare déjà brûlée par la canicule, aux grands espaces calcaires, où des pierres trouées comme des éponges semblaient s'émietter par la véhémence du soleil. Plus que cette terre incolore, à l'aspect rude et âpre, l'idée qu'il allait voir un administrateur romain assombrissait Cécilius. Il avait beau être lui-même citoyen de Rome et se prévaloir de sa noblesse sénatoriale, — comme tous les provinciaux, il haïssait le fonctionnaire et méprisait le soldat. Or le légat était le commandant en chef de toutes les légions de Numidie, et Lambèse, où il se rendait, une ville toute militaire...

Longtemps avant qu'on pût apercevoir les maisons du municipe, on distinguait, au bout de l'horizon, les murailles du camp retranché dominé par la masse hautaine du praetorium. Visible de tous les points de la plaine, lourdeur opprimante et colossale, elle paraissait niveler, autour d'elle, jusqu'aux montagnes elles-mêmes. Cette insolente bâtisse symbolisait la force lointaine et terrible sous laquelle l'Afrique, comme le monde, était courbée... Enfin, dans sa rigidité géométrique, le quadrilatère de la forteresse se précisa, avec ses tours et ses remparts crénelés, ses chemins de ronde, ses portes monumentales. L'équipage contourna les terrains militaires qui entouraient le camp. Les sabots des chevaux sonnèrent sur les superbes dalles de la voie Septimienne, et, par l'arc triomphal de Septime Sévère, les voyageurs entrèrent en ville.

La physionomie des rues acheva d'indisposer Cécilius. Tout y manifestait l'empreinte du génie militaire. Tout était l'œuvre des soldats, depuis les fontaines et les aqueducs jusqu'aux portiques des temples et jusqu'au Capitole. Le légionnaire y régnait en maître, s'y pavanait, prenait toute la largeur des galeries couvertes, bousculant le colon craintif et écrasant sous ses semelles ferrées les pieds de quiconque ne portait point le sagum et le baudrier. Sur les murs, dans les cours et les avenues des sanctuaires, il étalait son culte de Rome et des Césars, sa dévotion aux dieux de l'Empire, ses superstitions particu-

lières. Les dédicaces, les inscriptions étaient prodiguées. Partout des emblèmes religieux et militaires sculptés aux clefs de voûtes ou aux frontons des édifices, des trophées, des étendards, des effigies impériales, des victoires, des génies du camp, des génies de la légion, des aigles surtout. L'hôtellerie où Cécilius et Martialis descendirent, arborait elle-même une aigle sur son enseigne : « A l'Aigle majeure. »

Lambèse n'étant point un endroit où l'on venait pour son plaisir ou ses affaires, ni Martialis ni Cécilius n'y avaient d'hôtes. Aussi durent-ils se contenter de cette auberge située à l'autre extrémité de la ville, entre l'arc d'Hadrien et celui d'Antonin le Pieux. Ils demandèrent au portier qu'il les logeât aussi loin que possible des cuisines et des écuries. Mais des marchands de laine, qui arrivaient de Mascula et de Thamugaddi, avaient envahi les salles du rez-de-chaussée. Ils passèrent la nuit à jouer aux dés et à s'enivrer, de sorte que Cécilius ne put s'endormir avant une heure avancée.

Le lendemain, de bon matin, un strator vint le chercher en voiture (car une distance d'un mille environ séparait Lambèse du camp retranché), pour le conduire auprès du légat, qui devait l'interroger au prétoire même.

Chemin faisant, tout en longeant les arcades de l'amphithéâtre, il s'étonnait de son calme. Il ne craignait pas pour sa vie, il n'y songeait même pas : il ne pensait qu'à Birzil et aux moyens à mettre en œuvre pour la délivrer. Tout dépendait du légat, et, bien qu'il le sentît plutôt disposé à l'indulgence en sa faveur, — cela d'ailleurs uniquement par politique, — il redoutait sa haine contre les chrétiens. D'après la renommée, Caius Macrinius Décianus, légat d'Auguste et propréteur pour la province de Numidie, avait la réputation d'un homme brutal et borné. Appartenant à une vieille famille sénatoriale, il était une créature de Valérien, ancien président du Sénat. Il sortait donc du milieu le plus rétrograde et le plus fanatique de Rome. La « coutume des ancêtres » était, pour lui, la règle suprême et le suprême argument. Et nul ne se montrait aussi fier de son titre, aussi jaloux des prérogatives de son ordre. Ses récens succès militaires avaient encore enflé sa vanité. Comme Cécilius entrait dans le camp, près de l'arc triomphal de Commode, il vit un ouvrier occupé à graver une inscription sur un piédestal,

en remerciement de la victoire remportée par Macrinius sur les Maures et autres Barbares : la place était prête pour sa statue.

Ce haut personnage reçut Cécilius dans le secretarium attenant au tribunal du prétoire. C'était un bel homme, de taille et de physionomie sculpturales. Botté et casqué, le glaive sur la cuisse et le manteau de commandement rejeté sur l'épaule, il se tenait assis, au bord d'une estrade que, de chaque côté, environnaient des licteurs. A sa droite, au milieu d'une table massive, une petite Victoire d'airain, les ailes déployées et tenant une couronne d'or au bout d'un bras tendu, posait son pied sur une boule d'onyx. Toute cette mise en scène était évidemment calculée pour étonner Cécilius et le frapper de crainte devant la majesté du peuple romain. Le légat voulait être très imposant et très distant. Les salutations d'usage échangées, il fit asseoir Cécilius assez loin de son propre siège, comme pour lui témoigner tout à la fois que, s'il n'était pas là précisément en accusé, il y était du moins en inférieur et en sujet de l'Empire. Dès ses premières paroles, Macrinius inspira une sourde aversion à son interlocuteur. Cécilius sentit s'accroître son horreur du fonctionnaire, de l'homme qui n'est rien par lui-même, qui ne paraît être quelque chose que par l'autorité qu'il détient, qui ne parle jamais en son nom, et qu'on regarde un peu de la même manière qu'une statue allégorique, — un symbole en pierre, aux yeux vides et aux lèvres scellées.

Manifestement, le légat se proposait d'intimider Cécilius. Il fut presque injurieux. Il commença par une allusion aux origines numides du propriétaire de Muguas. D'un ton bref, il ajouta :

— Prends garde à toi ! Tu sais que Rome n'a jamais été tendre pour les roitelets étrangers.

— Mes ancêtres l'ont su, sans doute !

— Mais toi, tu as des devoirs envers le Sénat et les Augustes Empereurs.

— Crois-tu que je les oublie?... Je suis Romain... et sénateur, moi aussi !

Sentant qu'il ne gagnerait rien par la violence, Macrinius changea de tactique, et, abordant les affaires en litige, les manifestations du cimetière, la réunion à l'église de Cirta, il essaya de raisonner Cécilius :

— Toi, un homme sage, pourquoi avoir prêté ta maison à

des factieux et à des sacrilèges... des athées qui refusent le culte aux dieux et aux Empereurs? Tu sais à quoi tu t'exposes?

— Je sais en effet les sévérités de la loi contre les fauteurs de troubles. Mais je ne suis point un séditieux ni un violateur des lois...

Et, en ancien avocat, qui connaît son métier, il exposa sa thèse : « La maison n'était plus à lui. Il l'avait louée à Crescens de Cirta. On pouvait voir dans les archives l'acte passé devant les magistrats municipaux. Quant à cette réunion clandestine, il l'avait désapprouvée, comme l'eût fait d'ailleurs l'évêque lui-même, s'il eût été présent... » Il conclut :

— Malheureusement, je ne suis pas plus le maître dans cette maison que je ne suis écouté dans l'église... Voilà tout ce que j'avais à dire à Ta Clémence!

— Cependant, reprit rudement le légat, tu passes pour un des porte-étendards de cette secte maudite!

Cécilius éluda une réponse directe et il se borna à alléguer ce que disaient toujours les chrétiens en pareil cas : « Il était fidèle aux empereurs. Il priait pour leur santé et pour le succès de leurs armes. Nul enfin n'était plus attaché que lui à la paix et à la concorde... » Et, se rappelant que Martialis était là, qu'il allait être entendu sans doute après lui, il affirma :

— Tu peux interroger à ce sujet nos magistrats : ils te diront que personne ne s'est plus employé que moi à sauvegarder l'ordre dans notre colonie!...

Ces protestations répétées de loyalisme produisirent leur effet. Voyant le légat mieux disposé, il risqua sa supplique en faveur de Birzil. Les Maures lui avaient enlevé sa fille adoptive. Il conjurait Macrinius de prendre toutes les mesures afin d'obliger ces bandits à restituer leur proie.

— Peux-tu penser, dit superbement le légat, que j'aie attendu ta prière pour m'occuper des captifs? Nous allons envoyer dans le Sud une véritable expédition contre les rebelles. Mais, sitôt leur agression connue, j'avais lancé à leur poursuite une turme de cavaliers auxiliaires. Le jeune option qui la commandait est revenu blessé de ce premier engagement. Interroge-le en mon nom. Il t'expliquera ce que tu veux savoir.

D'un geste, le propréteur impérial pour la province de Numidie signifia à Cécilius qu'il lui donnait congé. Comme l'huissier relevait devant celui-ci la tenture qui masquait la

porte du secretarium, Macrinius prononça de sa voix officielle, sur un ton plein de menaces et d'allusions ambiguës :

— Sache qu'on n'échappe pas à la vindicte du peuple romain et que les Augustes Empereurs ne laissent jamais une injure impunie!

Dans la cour intérieure du prétoire, Cécilius se croisa avec Julius Martialis, qui avait été convoqué, en effet, et qui attendait son tour d'audience. Tout en le saluant, il lui murmura à l'oreille :

— Je t'en supplie, ami très cher, plaide pour Birzil!

Le vieillard agita ses bras d'un air mystérieux, et, traînant sa jambe goutteuse, il disparut derrière la tapisserie.

Cependant, comme un centurion primipilaire, tout bruissant de plaques et de médailles, s'avançait vers lui, Cécilius lui demanda à voir le lieutenant, qui avait été blessé dans l'engagement contre les Maures et qui, peut-être, pourrait l'aider à retrouver les traces de la captive :

— Il est soigné à l'hôpital, dit le centurion. Mais, puisque le général t'y autorise, je vais te conduire auprès de lui.

L'hôpital militaire était une annexe des thermes, qui se trouvaient au fond d'une grande place dallée, derrière le prétoire et dont il occupait toute une aile. Au rez-de-chaussée, dans des boutiques bordant la cour intérieure, des pharmacopoles étaient installés avec tous les ustensiles de leur négoce. L'oculiste de la légion y avait aussi son laboratoire. En passant, Cécilius aperçut le bonhomme en train de boucher ses fioles de collyres et de les étiqueter à l'aide d'un poinçon.

Au premier étage, le centurion l'introduisit dans une petite chambre, véritable cellule toute garnie de nattes, et où il n'y avait qu'un seul lit de sangles. Debout près du lit, un médecin à grande barbe et à longue robe brune tâtait le pouls du malade. Quelle ne fut pas la surprise de Cécilius, lorsqu'il reconnut dans le jeune blessé le soldat qui, à Sigus, l'avait chargé de ses salutations pour Cyprien. C'était Victor, en effet, toujours aussi pétulant, malgré sa blessure, débordant de jactance et d'audace juvéniles. Lui-même reconnut tout de suite Cécilius :

— Tu vois, dit-il, illustrissime seigneur, les Barbares ont failli me couper un bras!... J'ai encore un peu de fièvre. Mais

ce cher Esculape, qui se prodigue à mon chevet, assure que je serai bientôt guéri...

Le médecin, très grave et économe de ses paroles comme un oracle, releva les larges manches de sa robe, qui étaient tombées sur ses mains et il déclara effectivement que la blessure, d'ailleurs légère, était cicatrisée. Puis, ayant mis sous son bras sa boîte de pansement, il salua et sortit avec le centurion :

— C'est un Grec très savant! dit Victor. Il a étudié au Muséum d'Alexandrie. Il m'a fort bien soigné. Aussi, dans quelques jours je vais être sur pied et je pourrai repartir en campagne!... Quelle délivrance! Moi, le camp m'est odieux! La guerre, c'est la liberté!...

Il fallut interrompre les fanfaronnades du lieutenant, tout fier de son nouveau grade et grisé par son premier combat. Cécilius eut beaucoup de peine à l'interroger. Sans cesse, il retournait au récit de ses exploits. En tout cas, il ignorait ce qu'étaient devenus Birzil et ses serviteurs :

— Tout ce que je sais, dit-il, c'est que nous serrions de près une bande de cavaliers maures grossie de quelques Nomades, lorsque des renforts les ont rejoints. Nous avons dû tourner bride, en laissant quelques-uns des nôtres sur le terrain... Mais, dans notre retraite, entre Mésar-Filia et les Bains d'Hercule, nous avons pris un groupe de fuyards et, parmi eux, un individu suspect, un marchand d'esclaves, qui se dit cabaretier à Thuburnica. Celui-là doit savoir! Il a dû revendre des captifs à des chefs du Sud!...

— Et il est ici? fit Cécilius.

— Il est en prison. On doit le mettre à la torture, si ce n'est déjà fait... Comme cela, on saura, peut-être sait-on déjà quelque chose... Alors, puisque tu es l'ami de Cyprien, je demanderai le commandement de l'escadron envoyé contre les Maures. C'est moi qui irai chercher ta fille. Nous l'arracherons à ses geôliers, je t'en donne ma parole!

— Je te promets pour cela une belle récompense!

— Je n'en veux pas d'autre, dit Victor, que celle d'obliger un frère!... Et, même si tu n'en étais pas un, cette nouvelle occasion d'échapper à l'insupportable vie du camp serait déjà un grand bonheur pour moi!...

Au même moment, des cris aigus montèrent, puis un hurlement prolongé, qui semblait venir du côté du prétoire :

— Tu entends? fit tout à coup le soldat, en prêtant l'oreille : c'est peut-être le cabaretier qu'on torture?...

Cécilius se leva précipitamment :

— Porte-toi bien! dit-il au soldat : je te reverrai ce soir. Mais il faut que je sache...

Et il s'enfonça dans l'escalier, cherchant à deviner d'où venaient les cris. Peut-être pourrait-il aborder immédiatement les magistrats instructeurs!... Tout en descendant quatre à à quatre, il avait conscience de ce que cette hâte avait d'inhumain, de peu chrétien surtout. Déjà avant sa conversion, sans nulle considération philosophique, par pure générosité d'âme, il blâmait la torture. Et voilà que maintenant il trouvait tout naturel qu'un gueux fût tourmenté pour Birzil! Mais il n'en était plus à une contradiction près.

Comme il sortait des thermes, il faillit se heurter contre Julius Martialis qui sortait lui-même du cabinet du légat. A voir la figure épanouie du vieillard, il jugea que Macrinius avait dû parler de lui avec indulgence, et que, sans doute, on était satisfait de sa soumission. A tout le moins, il sentit, dès l'abord, que la glace était rompue décidément entre lui et le duumvir de Cirta. Sans autre préambule, il lui demanda :

— Sais-tu si l'on a... interrogé l'homme de Thuburnica, le marchand d'esclaves?

— Il doit passer ce soir à la question, dit Martialis, ou demain matin au plus tard : je le tiens de Rufus en personne, le préfet des camps...

— Mais ces cris?... Écoute!

En effet, le hurlement de douleur avait repris. Cela venait de l'autre côté du prétoire. Cécilius, entraînant son ami, traversa la cour intérieure de l'édifice. Ils débouchèrent sur le forum, où, devant le grand autel, des poppes et des victimaires faisaient les apprêts d'un sacrifice. La prison et la préfecture des camps se trouvaient là, à droite, en bordure de la place. Des plaintes de suppliciés montaient par les soupiraux d'un sous-sol qui servait d'office aux « questionnaires. » L'un d'eux, qui allait entrer en séance, déclara à Martialis d'un ton important :

— Nous sommes obligés de nous hâter aujourd'hui : demain, c'est vacation. Les auxiliaires dalmates célèbrent la fête de leur dieu Medaurus. En ce moment, ce sont des nomades,

voleurs de grands chemins, qu'on interroge. Ce soir, on travaillera le marchand d'esclaves. Mais il y a toute une bande de chrétiens, des gens de Cirta, qui doivent passer avant lui...

A ces mots, Cécilius pâlit. Son cœur battit tout à coup tumultueusement. Il oubliait Birzil. Il ne songeait plus qu'aux misérables frères torturés dans le sous-sol de cette prison. Il voyait Agapius l'évêque, un vieillard, corps pitoyable, étendu sur le chevalet. Alors, repassant dans son esprit toutes les humiliations qu'il venait de subir, il eut un mouvement de révolte. Il étouffait d'indignation. Il aurait voulu pouvoir écraser d'un geste cette prison, ce prétoire et tout ce camp, repaire de la tyrannie étrangère. Cependant Martialis, qui ne se doutait pas de son trouble, lui disait, de sa voix placide et débonnaire, tout en remontant vers le praetorium :

— On est très content de toi là-bas. On espère même que tu feras davantage et qu'aux prochaines féries, ô flamine perpétuel des Empereurs, tu rempliras tous les devoirs de ta charge...

Cécilius n'attendait qu'un prétexte pour se décharger de sa colère. Il éclata en paroles véhémentes :

— Jamais, jamais! C'en est trop! Je suffoque sous la honte!

— Comment? fit Martialis avec bénignité. Un homme intelligent comme toi! s'emporter ainsi pour une simple formalité qu'on te demande... quelques grains d'encens à jeter sur des charbons!

— Un homme intelligent! répéta Cécilius avec un ricanement sarcastique : avoue plutôt que vous nous prenez pour des sots quand vous essayez de nous convaincre par de tels argumens!... Eh quoi? Vous nous torturez, vous nous décimez, et il faut encore que nous adorions nos bourreaux, vos Empereurs divinisés, les dieux de Rome à qui l'on nous immole? Le grain d'encens n'est rien. Ce qui est tout, c'est l'adhésion, la soumission dégradante qu'il signifie. Parce qu'il vous plaît d'adorer votre Empire et votre Empereur, de les mettre sur les autels et, — parlons franc, — de vous déifier vous-mêmes sous leur nom, — il faudra que nous fléchissions le genou devant ces monstrueuses idoles?... Non, non! tant qu'il y aura un homme libre sur la terre, sa conscience protestera contre une telle déchéance de la dignité humaine, contre une telle injure faite à Dieu!...

— Reconnais au moins, dit Martialis, que si Rome impose

ce culte d'État, elle le fait avec beaucoup de ménagemens, beaucoup de tolérance...

— Ah! Je l'admire vraiment, votre tolérance! Elle consiste à courber les dieux des nations sous l'unique divinité à laquelle vous croyiez réellement, — l'Empire : ils sont de sa suite, ils lui font cortège. Vous faussez les religions, vous fausseriez celle du Christ elle-même pour la fondre dans la vôtre... Pourquoi toute cette hypocrisie? La vérité, vous le savez bien, c'est qu'il faut adorer les dieux de Rome ou mourir... Rome! Rome! quand j'y pense, mon sang numide bout dans mes veines! Toi qui me parles pour elle, tu n'es donc plus un Africain? Tu ignores de quel poids elle pèse sur notre Afrique et sur l'univers vaincu?... Regarde plutôt ce camp, cette machine d'oppression, avec ses rouages innombrables et compliqués, cette organisation militaire qui ne laisse rien au hasard, qui a tout prévu, depuis cet arsenal, où l'on moule des balles d'argile pour les frondes, où l'on entasse des boulets pour les catapultes, jusqu'à la caisse d'épargne où les sous-officiers déposent leur pécule... Et ces chapelles où les enseignes militaires sont adorées par le soldat, ces salles de réunion, ces archives, ces greniers, ces celliers, ces écuries, ces forges, ces fabriques d'armes et de vêtemens... tout jusqu'au logement des prêtres, des augures et des aruspices de la légion...

— C'est avec tout cela que Rome nous défend, dit Martialis, et qu'elle nous donne la paix...

— Radotages du vieux temps!... Elle n'est même plus capable de nous protéger contre les Nomades! Tu sais ce qui est arrivé à Birzil!... Oui, voilà comme l'Empire nous défend! Mais lui-même est la proie des Barbares. On affecte de les mépriser, ce qui n'empêche pas de leur ouvrir les campagnes, les fermes, les ateliers, l'administration, l'armée : ils sont partout... Ici, ceux qui montent la garde devant nos domaines sont des Lusitaniens, des Palmyréniens, des Commagéniens, des Thraces, que sais-je encore?...

Blessé au fond dans tous ses préjugés officiels, le duumvir s'efforçait, pour ne pas s'emporter à son tour, de prendre les choses en plaisantant :

— Je t'en prie, dit-il, cher Cécilius, respecte au moins l'armée. C'est grâce à elle que, bientôt sans doute, tu vas retrouver ta fille...

A ce rappel de Birzil, l'excitation de Cécilius tomba subitement. S'il voulait la revoir, il ne devait songer qu'à son salut, au lieu de se laisser aller à ces vaines colères... Et, de nouveau, il supputait en son esprit tout ce qu'il lui faudrait accepter et subir à cause d'elle.

En discutant ainsi, ils avaient franchi l'enceinte du camp, et, sans même s'en apercevoir, ils avaient traversé la ville. Ils se trouvaient maintenant devant leur auberge, — *A l'Aigle Majeure*. En apercevant l'emblème impérial, un dernier sursaut d'irritation secoua Cécilius. Il se retourna brusquement, et, levant son bras vers le praetorium, dont le fronton, chargé de trophées et d'étendards, s'apercevait de partout :

— Tiens! dit-il à Martialis, la voilà, la véritable Auberge de l'Aigle!... Mais que dis-je? C'est l'Empire lui-même qui est devenu l'Auberge du monde. Les peuples déracinés ne sont plus qu'une poussière d'hommes qui roule d'un pays à l'autre. Au milieu de cette cohue, les rapaces venus de tous les points de l'univers font bombance dans les salles de la grande Hôtellerie, en attendant qu'ils se battent pour se partager les dépouilles de l'Hôte!

— Tu exagères, mon ami! fit le vieillard, impatienté : c'est le chagrin d'avoir perdu ta fille qui trouble ton esprit. Mais rassure-toi! On te la rendra, ta fille!... Ce soir même, nous saurons...

Et, en disant ces mots, il regardait Cécilius, dont le visage décomposé exprimait le paroxysme de la souffrance intérieure.

III. — LA CHASSE DU LÉGAT

Le marchand d'esclaves, le cabaretier de Thuburnica capturé par Victor, était bien ce Salloum, ce Maltais arrogant et vantard, qui avait failli trahir Cyprien pendant son voyage à Cirta. Depuis trois mois, il écumait les hauts plateaux numides et les confins des régions désertiques, où le gibier humain est toujours abondant.

Quoique musclé comme un athlète, endurci aux coups comme un mulet qui a tourné la meule, il n'attendit pas que les aides du bourreau l'eussent couché sur le chevalet, pour se résoudre à tout avouer. La seule vue des fers qui chauffaient fit flageoler ses jambes. Spontanément, il confessa que Birzil

avait été vendue par lui à Sidifann, un grand chef nomade, qui possédait, dans le Sud, d'immenses territoires et qui, en ce moment, avait planté sa tente aux alentours de la Piscine, sur la route de Gemellæ. Les autres femmes, parmi lesquelles plusieurs matrones qui habitaient les Deux-Rivières, avaient été emmenées par les Maures. Quant à la vieille Thadir, elle était morte au Calcéus, égorgée par un soldat ivre, contre lequel elle essayait de défendre sa maîtresse. Enfin, le gros des rebelles chargés de butin s'était rassemblé au delà de Vescera et avait tourné bride dans la direction du Grand Lac Salé...

Immédiatement, le légat Macrinius décida qu'une cohorte de cavalerie, appuyée par un corps d'archers palmyréniens, une véritable petite armée, irait châtier les rebelles. Mais avec Sidifann on ne pouvait pas procéder aussi brutalement. Passionné pour les femmes comme tous les indigènes, il cacherait sa captive. Il nierait l'avoir achetée, ou jurerait par tous les dieux du désert qu'il l'avait déjà revendue. Mieux valait employer la ruse contre lui. Et voici le plan qui fut imaginé par l'état-major du légat. On allait l'inviter à une grande chasse officielle, qui devait avoir lieu dans la région de l'Aurès, où une battue en règle venait d'être décidée, en effet, à la requête des colons. Depuis longtemps les bergers se plaignaient des ravages causés par les panthères et les guépards, lesquels s'étaient prodigieusement multipliés après le retrait momentané, sous le jeune Gordien, de la IIIe légion Auguste. Les montagnards signalaient aussi des lions dans la partie boisée. D'habitude, on conviait à ces chasses quelques chefs indigènes et, bien que cet honneur fût lourd pour eux, — car ils devaient fournir des hommes, des bêtes et des vivres, — ils s'en montraient toujours très flattés et très avides.

Une estafette accompagnée de deux légionnaires à cheval alla porter à Sidifann l'invitation du grand chef. Le vieux bandit promit de venir avec un contingent de chasseurs. Pendant qu'il battrait les broussailles de l'Aurès, une turme de cavaliers, sous la conduite de l'option Victor, profiterait de son absence pour fouiller sa tente et les environs. Ses coffres devaient être pleins d'or, depuis le temps qu'il rançonnait les pasteurs des steppes et les agriculteurs des oasis. Ordre serait donné de saisir le produit de ses rapines : ce qui paierait largement les

frais de la double expédition. Si l'on ne trouvait rien, ni le trésor, ni la prisonnière, Sidifann serait gardé comme otage, à Lambèse. Le cachot et, au besoin, la torture finiraient bien par avoir raison de son entêtement.

Toute cette combinaison, avec les allées et venues indispensables, prit environ une semaine. Elle fut mortelle pour Cécilius resté seul à l'auberge de l'Aigle. Car Martialis était reparti pour Cirta le lendemain même de son entrevue avec le légat. Outre l'incertitude angoissante où il était sur le sort de Birzil, un remords de tous les instans l'obsédait. Il savait que des chrétiens étaient là, tout près de lui, emprisonnés dans les souterrains du praetorium. Ces chrétiens étaient des frères très proches, des hommes de son Église, — et il n'osait pas aller les visiter, tenter quoi que ce fût pour leur défense, dans la crainte d'indisposer contre lui les autorités. Il jugeait sa conduite odieuse. Mais quoi? Rien ne servait de récriminer : le salut de Birzil était à ce prix!... Cependant il ne cessait de s'intéresser à eux, de leur faire passer de l'argent et des provisions par les clercs de Lambèse. Il apprit de ceux-ci que l'évêque Agapius, on ne savait pourquoi, avait été transféré à Thamugaddi. Et cette circonstance fortuite lui adoucit l'humiliation de sa défaillance : cela le dispensait d'aller voir le prélat. Le connaissant de longue date, il n'aurait guère pu se soustraire à cette démarche, tandis que les autres malheureux, enfermés à Lambèse, étaient des gens du commun, des inconnus, envers lesquels il se sentait des obligations moins immédiates.

Enfin, au commencement de la semaine suivante, les préparatifs de la chasse furent terminés. Il y avait fallu un certain temps, car Macrinius tenait la main à ce que tout se passât, comme de coutume, dans le plus grand appareil. Ces battues générales étant une des prérogatives de la souveraineté, le commandement militaire de la province entendait les organiser et les diriger. Par cet étalage de pompe et ce déploiement de force armée, on voulait tout ensemble éblouir les indigènes et flatter l'orgueil des soldats. Aussi le départ des chasseurs mit-il en révolution le municipe de Lambèse et les campagnes avoisinantes. Malgré l'heure matinale, un grand nombre de colons, venus pour le marché, bloquaient les abords de la Voie Septimienne et essayaient de rompre le cordon de troupes qui gardaient l'avenue, afin de contempler de plus près le défilé.

Le cortège se rassemblait à l'intérieur du camp. Bientôt on vit surgir, sous le cintre trapu de la porte monumentale, la carrure martiale du légat, monté sur un cheval bai qui caracolait. Le poitrail resplendissant de phalères, l'encolure fleurie de colliers et de pendeloques où les verroteries s'entremêlaient aux laines éclatantes, avec ses caparaçons de soie rouge brochée d'or, sa bride écailleuse, sa croupière constellée, cet animal de prix, venu des haras célèbres de Nasamons, à l'autre bout du Désert, attirait les regards autant que son cavalier. Pourtant celui-ci avait très fière tournure sous sa toque de fouine blanche et la chlamyde légère, bordée d'une bande de pourpre, qui s'enflait au vent derrière ses épaules. Un couteau tolédan passé dans sa ceinture, il brandissait une paire de phalariques, dont les fers et les anneaux sonnaient à son poing de façon farouche et belliqueuse. Les principaux dignitaires de la légion l'entouraient, parmi lesquels Rufus, le préfet des camps, gros homme ventru, qui paraissait se tenir péniblement à cheval, et tout un groupe de tribuns militaires, chacun ayant à la main une couple d'épieux acérés et pesans comme des piques. Des boucliers ronds, secoués par l'amble des petits chevaux numides, s'entrechoquaient à l'arçon de leurs selles.

Les invités, qui devaient suivre la chasse en spectateurs, venaient après le cortège officiel. C'étaient des notables du municipe et des propriétaires des environs, ravis de se montrer en si galant équipage, — molletières rayées, culottes collantes, justaucorps surchargés de broderies et de passementeries blanches, qui se laissaient voir complaisamment sous un court manteau retroussé à la naissance du bras par une fibule.

Puis, des soldats à califourchon sur des mulets, portant d'immenses réseaux en lin d'Égypte, des filets de quarante pieds de longueur sur dix de haut, qui servaient à emprisonner les fauves préalablement attirés dans un piège par des appâts vivans. D'autres agitaient, en guise d'épouvantails pour le gibier, de longues fourches garnies de plumes de cygnes. Éblouissantes au soleil africain, ces blancheurs neigeuses affolaient d'une véritable panique les bêtes forestières. Il y en avait aussi en plumes de vautour, barbouillées de vermillon et dont l'odeur fétide produisait une terreur semblable. Et l'on dénombrait les rabatteurs armés de matraques, et ceux qui avaient des frondes et des lassos enroulés autour de

leurs bras (car, au retour, Macrinius avait l'intention de pousser jusqu'au Désert et de traquer l'autruche), et les valets de chenil en vestes et en caleçons écarlates, les jambes chaussées de brodequins de cuir safrané. Ils tenaient en laisse des chiens magnifiques, comme on n'en avait jamais vus à Lambèse, — des chiens amenés à grands frais du pays des Sères, vrais monstres à face humaine, toujours hargneux et prêts à mordre, — et des Celtes, des Sicambres, aux taches irrégulières, habitués à bondir parmi les rochers, — des Bretons, des Morins, renommés par la finesse de leur flair, — des molosses d'Hyrcanie, aussi féroces que des tigres, — et aussi des chiens d'Afrique, ces fameux lévriers des Mazaces, admirablement découplés, avec leurs jambes hautes et fermes, leur large poitrine, leurs côtes élégamment courbées en forme de carène, leur ventre mince et grêle, leurs cuisses bien arquées, sous leur corps allongé, onduleux et souples comme des serpens.

Enfin, des ânes robustes fermaient la marche, ployant sous le faix des tentes de campemens, des panetières, des bissacs pour les provisions de bouche, des outres d'eau et de vin. Les chasseurs devant déjeuner sur l'herbe, des cuisiniers en bonnets phrygiens et en blouses de toile jaune rayées de rouge poussaient devant eux des ânons chargés de trépieds, de réchauds, de chaudrons et de marmites. D'un cri guttural ils excitaient les petites bêtes indociles qui se mettaient à trotter plus vite, tandis que les triques sonnaient sur les maigres échines.

Toute cette cohue des esclaves et des goujats piétinait dans la poussière, parmi les aboiemens des chiens, les hennissemens et les piaffemens des chevaux, le son prolongé des trompes qui se répondaient d'un bout à l'autre de la colonne. Elle se déployait sur une longueur de près d'un mille, barrant toute la Voie Septimienne. Longtemps on aperçut, par-dessus le fourmillement des piques et les entassemens des bagages, les épouvantails en plumes de vautours barbouillées de vermillon, qui se balançaient au rythme de la marche, comme des trophées sanglans. Puis les tourbillons de poussière les couvrirent, et ils disparurent dans la direction des montagnes...

Cécilius, qui, du seuil de son auberge, avait assisté au défilé, se demandait anxieusement pourquoi Sidifann n'était pas là. Mais il apprit de Victor que le vieux chef, suivi de ses

meutes et de ses équipages, devait rejoindre la colonne seulement à Verecunda. On redoutait qu'à Lambèse une indiscrétion ou une trahison volontaire ne l'avertît du complot tramé contre lui. Dans la crainte d'éveiller des soupçons, il avait été décidé que l'option et ses hommes, chargés de fouiller la tente du Nomade et de ramener Birzil, voyageraient pendant la nuit. Comme des embuscades étaient toujours à redouter dans ces régions peu sûres, on mit sous les ordres de Victor une turme de quarante cavaliers auxiliaires, de véritables brigands hardis et déterminés, des Asturiens basanés et crépus comme des Maures. On comptait faire la route en deux étapes, à marches forcées, jusqu'à la Piscine. Par surcroît de prudence, le décurion de qui dépendait Victor avait fait jouer le télégraphe optique, afin de savoir si tout était tranquille dans les environs des oasis. Les postes, éparpillés sur les crêtes montagneuses, jusqu'à Gemellæ, donnèrent des signaux favorables. La petite expédition partit donc comme il était convenu, en pleines ténèbres, passé la deuxième heure.

Ayant obtenu du légat l'autorisation d'accompagner les cavaliers, Cécilius les attendait à la porte du camp, sur un cheval de louage. Dès qu'il l'eut reconnu dans l'ombre, le jeune lieutenant piqua des deux vers lui, heureux de trouver quelqu'un qui l'aidât à tuer cette longue étape nocturne. Ils chevauchèrent l'un à côté de l'autre. Victor s'empara littéralement de l'étranger, qui se défendait de son mieux contre cette fougue et cette pétulance toutes militaires. Au fond, l'aristocrate qu'était Cécilius n'aimait point le fils du centurion. Et pourtant il lui eût été assez difficile d'expliquer les raisons de son éloignement. C'était quelque chose de tout instinctif, l'opposition sourde de deux natures très différentes. Ce qu'il y avait de certain, c'est que la jactance du jeune homme, sa témérité, sa bravoure tout impulsive, presque animale lui déplaisaient. Il y avait surtout entre eux l'inégalité de leurs âges, qui les empêchait de se comprendre. Pourtant Cécilius sentait bien la nécessité de flatter l'option : le succès de l'entreprise, la délivrance de Birzil dépendaient de lui. Il se força donc à l'écouter et à subir sa présence. Puis, peu à peu, la fraîcheur d'âme de ce soldat, qui était presque encore un enfant, séduisit son âme lasse. Il fut sensible à cet enthousiasme toujours prêt à jaillir, à cette exaltation des paroles qui traduisait mal la générosité d'un cœur

avide de se donner. Et il devinait une telle candeur, une bonne foi si naïve, dans ce désir de l'approbation d'autrui, dans ce besoin perpétuel de plaire, et aussi de se faire louer et admirer !...

Cependant, cette première étape fut pénible pour tous deux. Ils n'avaient pas encore eu le temps de s'habituer l'un à l'autre. A travers cette grande plaine morne, où l'on buttait continuellement dans les ornières de la piste, la nuit leur parut interminable. A l'aube, ils campèrent dans la montagne, et, toujours pour voyager de nuit, ils repartirent seulement après la grosse chaleur. Ils évitaient les passages fréquentés et notamment les défilés du Calcéus, toujours encombré d'un va-et-vient de voyageurs. Ils étaient dans une gorge sauvage, coupée çà et là par des éboulemens de roches, qu'il fallait faire enjamber continuellement aux chevaux. Le crépuscule tombait. Tandis que tout le bas des énormes masses calcaires flottait dans des vapeurs de pourpre, les sommets arrondis en coupoles resplendissaient d'une couleur d'or, un or fluide, éclairé et dissous par un feu intérieur. Le torrent d'or gagnait toutes les hauteurs, s'élargissait pareil à un fantastique paysage solaire, nappe rougeoyante de flamme et de minéraux en ignition, dont le bouillonnement s'apaise et se refroidit par degrés.

Dans cette atmosphère traversée de reflets splendides, les cavaliers descendaient maintenant vers le Désert. Enivré, sans le savoir, par la magnificence de l'heure, Victor parlait avec une abondance insolite. Il ne cessait de célébrer la liberté et la douceur de cette vie errante, qu'il opposait à la dure contrainte du camp. Sur ce sujet de la discipline militaire, il ne tarissait pas. On sentait, à travers ses propos, une révolte latente, qui peu à peu s'exaspérait, éclatait en récriminations indignées. Il disait à Cécilius :

— Tu n'imagines pas combien je suis heureux d'échapper à cet ergastule de la caserne, d'être ici, avec toi, à respirer l'air frais du ravin, sous les étoiles de Dieu !... Oui, l'existence là-bas devient impossible pour nous. La sévérité de Macrinius finira par soulever la légion !... Tu verras !

— Je n'en serais pas étonné : c'est un homme maladroit et de peu de jugement ! prononça Cécilius qui n'avait pas encore pardonné au légat l'insolence de son accueil.

Sûr maintenant d'avoir rencontré une oreille complaisante, Victor épanchait toutes ses rancœurs. Il dit précipitamment :

— Parce qu'il a servi en Pannonie sous les ordres d'Aurélien, un homme à demi barbare, d'une raideur inflexible, il croit devoir afficher une rigidité encore plus grande.

— Pourtant, affirma Cécilius, la turbulence et les vices du soldat ont besoin d'êtres contenus...

— Oui, sans doute! Par exemple, Macrinius a raison de lutter contre l'ivrognerie et la débauche des païens. Il nous répète sans cesse : « Ayez votre paie dans vos ceinturons et non au cabaret! » Cela je le veux bien. Mais il nous harcèle continuellement par des règlemens nouveaux, aussi minutieux qu'insupportables. Tous les jours, il fait inspecter nos vêtemens et nos chaussures. Gare à ceux qui les vendent, ou qui trafiquent sur l'orge et le fourrage des chevaux! Un de mes camarades a été battu de verges pour cela : il a failli en mourir! Ah! le chef est impitoyable pour les fautes légères comme pour les fautes graves. Le mois dernier, il a fait écarteler un adultère et décapiter un maraudeur, qui avait volé deux poules!... Plus de pitié pour le soldat! Depuis l'insurrection des Maures, il nous tient perpétuellement en haleine : exercices quotidiens, marches forcées à l'ardeur du soleil. Défense d'habiter en ville : nous devons vivre sous la tente, comme si nous étions en campagne. Quelques sous-officiers avaient construit des berceaux de feuillage pour y prendre leur repas : il a ordonné qu'on les brûlât! Que te dirai-je encore?... Défense de faire la cuisine, de manger chaud : il faut nous contenter de viande de conserve, de lard, de fromage, de biscuit, comme à la frontière, derrière les pieux du retranchement. Pour toute boisson, du vinaigre militaire!... Le croirais-tu? il nous a interdit jusqu'aux bains de vapeur et même, à l'intérieur du camp, l'accès des portiques où l'on flâne, le soir, en buvant et en jouant aux osselets...

— Hélas! mon ami, observa Cécilius, si vous voulez lutter contre les Barbares et les vaincre, il importe peut-être de redevenir vous-mêmes des Barbares, en tout cas de vous reviriliser après cette longue période de mollesse...

— Ah! dit Victor, que d'autres se plient, s'ils le veulent, à cette discipline brutale! A moi, elle me répugne... D'ailleurs, on ne m'a pas consulté pour me faire prendre ce beau métier. Dès la mamelle, j'étais voué au service, sous prétexte que mon père est centurion et que l'État lui a donné un petit bien. Dès dix-huit ans, j'ai dû passer sous la toise. On m'a marqué au

fer rouge, on m'a suspendu au cou une bulle de plomb à l'effigie des Empereurs, comme on attache une clochette au cou d'un bélier ou d'un taureau. Et voilà! J'étais soldat pour la vie! Il n'y a pas à discuter les ordres de Rome : il faut servir ou mourir!

— Mourir n'est rien! fit Cécilius à mi-voix, comme se parlant à lui-même.

— Oh! je veux bien mourir! reprit fièrement le jeune soldat, mais au moins que ce soit pour une noble cause, et non pour assurer l'Empire à un gardeur de porcs comme Maximin, ou à des bourreaux, des Busiris comme Gallien et Valérien, qui torturent nos frères, qui les supplicient, qui les déciment...

Après un moment de silence, il ajouta impétueusement :

— As-tu vu, à Lambèse, les chrétiens de Cirta, qui sont dans la prison?

— Non! dit Cécilius : je ne l'ai pas pu!

Et il se sentit rougir à ce rappel.

— Moi, je les ai vus, avec un diacre de Mascula : ils sont admirables. Tous veulent la couronne! Quelques-uns prophétisent. D'autres, comme en extase, se voient déjà dans les prairies de l'Agneau... Ah! s'il faut se faire tuer, j'aime mieux mourir, comme eux, — pour le Christ!... D'ailleurs, quand bien même je ne le voudrais pas, j'y serai peut-être contraint. Mes colères me trahiront... Vois-tu, je suis indigné contre les chefs! On nous prend tout entiers. On exige de nous non seulement notre sang, mais nos âmes. Il faut assister aux sacrifices, brûler de l'encens pour le natalice de César, adorer le cheval ou le sanglier des enseignes!...

Puis, tout à coup, dans une sorte de soulèvement de tout son être, comme si un grand vent, venu on ne sait d'où, passait sur lui et l'emportait :

— Être martyr! Témoin du Christ! que ce serait beau!... N'est-ce pas, frère, que tu viendrais avec moi?... Mourir ensemble, pour le Christ, les yeux levés vers la même couronne, quel triomphe!...

Surpris par l'accent étrange de ces paroles, Cécilius regardait son compagnon. Le soldat chevauchait à quelques pas de lui, bercé doucement par l'amble de sa monture. Dans la pénombre crépusculaire, où se mouvaient les reflets d'or du couchant, ses yeux enivrés, ses lèvres rouges comme un fruit sous la mous-

tache naissante, tout son visage brillant de jeunesse était autant d'un amoureux que d'un martyr. Cela indisposa Cécilius, déjà gêné par cette exaltation qu'il ne partageait pas... Soudain, il tressaillit, comme à une réminiscence. Victor disait :

— Et pourtant la vie est douce!... On assure qu'il n'y a de vie véritable qu'avec le Christ. Pourtant!... si, dès ici-bas, il était possible d'en pressentir quelque chose... Oh! moi, je veux vivre! J'aspire à je ne sais quelle grande joie, une joie que je ne goûterai peut-être jamais!...

Ces discours paraissaient outrecuidans à Cécilius, en tout cas déclamatoires et vides de sens. Excédé de l'entretien, il interrompit assez rudement le soldat :

— En attendant, il faut servir : toi-même le reconnais! Il faut faire comme le centurion de l'Écriture, qui commande à ses hommes et qui est commandé à son tour : « Va! » et il va. On t'a dit d'aller à la Piscine : j'espère que tu nous y conduiras dans les délais prescrits...

Au même moment, un dizenier auxiliaire s'approcha de l'option pour l'avertir qu'une rixe s'était élevée entre les hommes de l'avant-garde. Tous deux partirent au grand galop.

Leurs manteaux claquaient au vent. Cécilius, resté seul, méditait sur lui-même. L'ombre se rembrunissait. Les étoiles s'allumaient dans un ciel très clair, à la transparence unie et sans profondeur d'un miroir d'argent... Et voilà que, soudain, comme un coup de brise faisait siffler la cordelette de son chapeau, il entendit aussi distinctement que si quelqu'un parlait dans la nuit, à ses côtés, les paroles que Cyprien lui avait dites à Cirta : « Tu ne crois plus, n'est-ce pas?... » Oui! qu'avait-il fait de sa foi? Comparée à celle de ce soldat, combien la sienne était débile! La source rafraîchissante qui avait inondé son âme baissait de plus en plus. Bientôt elle serait complètement tarie. Il était comme un nageur entraîné vers la haute mer, et qui, suspendu au-dessus de l'abîme, sentirait que l'eau ne le soutient plus et qu'il va couler... Et puis il songeait à la présomption et à la sottise des confesseurs qu'il avait entendus, dans les églises, raconter leurs épreuves. Ils s'enivraient de leurs discours, comme ce Victor, ce jeune écervelé, qui prenait son dégoût du métier militaire pour un appel céleste! Et c'était là le troupeau où se recrutaient les martyrs! De quoi donc pouvaient-ils être témoins? Témoins de qui?... Il interrogeai

son âme comme on éprouve du doigt la pureté d'un métal, et le mauvais son qu'elle rendait lui faisait accuser de mensonge les autres âmes... Certes, les preuves qu'on avait fournies à sa raison et que lui-même s'était données, les passages probans des Écritures, tout cela était en bon ordre dans sa mémoire. Mais il savait bien que cela ne suffisait pas, qu'il y fallait encore l'inclination du cœur, l'illumination de l'esprit et, pour tout dire, le Don gratuit de la Vérité. Or, son cœur était appesanti et sans courage, son esprit vacillait dans les ténèbres... Mais n'était-il pas frappant que pareille chose lui arrivât chaque fois qu'il était moins pur? Cette torpeur d'âme le prenait, comme une ivresse lourde suivie d'un lent engourdissement, chaque fois qu'il remuait, en une délectation morose, la bourbe stagnante de ses vieilles passions. Depuis quelque temps, n'avait-il pas trop vécu avec le souvenir de Lélia Pompeiana? Même à Muguas, au milieu des soucis qui n'avaient cessé de le harceler pendant les derniers mois, l'ombre de la morte était toujours assise à son chevet. Il se disait : « Ç'a été l'unique bonheur de ma vie! Je n'ai eu que cela pour ma part. Mais cela, c'était tout!... Et dire que, sans Birzil, je ne saurais même plus si elle a été belle! Ah! comme Birzil lui ressemble!... Allons! Encore cette hantise abominable! D'où me vient cette suggestion criminelle contre laquelle proteste tout mon être? Est-ce que ma tête s'égare?... »

La nuit était complètement venue. Le cheval de Cécilius buttait contre d'énormes cailloux, ou faisait de brusques écarts, épouvanté par un reflet d'étoile sur une boucle de harnais, ou sur une cassure de rocher toute brillante de mica.

Derrière lui, les goujats talonnaient leurs mulets, en lançant dans le noir leur cri guttural et strident... Et Birzil occupait toujours sa pensée. Il se demandait : « Ces engouemens pour le Sud, cette obstination à rester au Calcéus, malgré la chaleur et les pires dangers, qu'est-ce que cela signifiait? Avec la complicité de Thadir y avait-elle caché quelque amour commençant? Ou bien était-ce seulement une folie d'imagination? Et il se rappelait les divagations de la jeune fille, un soir, à Muguas, dans la bibliothèque : « Mon mari?... Un conducteur de caravanes, un cavalier Gétule!... » Mais non! Enfantillages que tout cela! L'entêtement de Birzil s'expliquait uniquement par celui de Thadir. La vieille maîtresse du

gynécée avait continué son œuvre, en s'efforçant de lui ravir l'enfant et de la soustraire à son influence. Fanatique, elle haïssait les chrétiens. Elle les redoutait pour Birzil, elle avait eu peur du Christ !... A ce nom venu malgré lui sur ses lèvres, Cécilius eut un mouvement d'impatience. Eh quoi ? Toujours Lui, plus obsédant que la pensée de son amour inguérissable !... Et, plein de trouble, il s'interrogeait de nouveau. « Pourquoi donc, en se refusant à lui, éprouvait-il une telle détresse ? Est-ce qu'il avait eu l'âme malade et désespérée, quand il s'était refusé aux anciens dieux, quand il avait retiré son adhésion à telle ou telle doctrine ? Or, Celui-là, on ne pouvait pas se séparer de Lui, sans étouffer de remords et de tendresse inutile. Pourquoi cette honte, cette nostalgie ? Pourquoi ?... »

Il chevauchait ainsi dans une insomnie fiévreuse, coupée par des périodes de torpeur, où sa pensée sombrait tout à fait. Ployé sur la selle, il s'assoupissait jusqu'au moment où un faux pas de son cheval le réveillait en sursaut.

Vers la neuvième heure, les étoiles pâlirent. Insensiblement, par des pentes en lacet, on était sorti des ravins et des extrêmes ondulations de l'Atlas. La région des sables et des oasis commençait là, sans transition, à la sortie du défilé. Encore indistincte, l'immense plaine désertique s'élargissait sans fin comme une mer de ténèbres. Des souffles froids passaient, frôlant les brindilles desséchées des dernières touffes d'herbes. On aurait dit des chuchotemens qui rampaient au ras du sol. L'aube mystérieuse naissait.

Victor, frissonnant sous sa chlamyde trop courte, avait rebroussé chemin. Il s'approcha de Cécilius, qui somnolait, bercé par sa monture. Le lieutenant avait eu beaucoup de peine à calmer la rixe qui s'était élevée entre les Espagnols de l'avant-garde et quelques Syriens introduits, comme cavaliers supplémentaires, dans la cohorte. Enfin, à force de flatteries et de promesses de butin, il les avait séparés. Maintenant il venait avertir son compagnon des dispositions adoptées pour l'attaque. Avec ses hommes, il cernerait la Piscine et l'oasis environnante, de façon à surprendre, à la pointe de l'aube, le douar qui s'éveillait :

— Tu verras, dit-il, nous allons les forcer comme des chacals dans leur repaire. — Toi, reste ici : tu nous gênerais dans nos

manœuvres, et il y aurait peut-être du danger pour toi!...

Et, tandis que son cheval se remettait au galop, il se retourna pour crier :

— Bon courage, frère! Je te ramènerai ta fille, si Dieu le veut !

Cécilius resta donc en arrière avec les muletiers chargés de préparer le campement. Ils s'étaient arrêtés dans une dépression de terrain, qui les cachait aux gens de l'oasis. Au fond s'étalait le lit pierreux d'un oued qui venait de la Piscine. Un filet d'eau sulfureuse, à l'odeur méphitique, légèrement tiède au toucher, croupissait dans quelques flaques pleines de vase. Sous un repli de la berge, où des infiltrations pluviales entretenaient un peu d'humidité, un unique laurier-rose, au maigre feuillage poussiéreux et aux fleurs décolorées par le soleil, avait réussi à prendre pied. Plus loin, en contre-bas, deux lacs desséchés ne se distinguaient de la plaine fauve que par la craquelure de leur bassin, où luisaient çà et là des croûtes de sel. Des coquillages, des excroissances végétales, sans cesse broutées à fleur de terre par la dent tranchante des moutons, formaient des plaques galeuses dans le jaune uniforme. Ces mornes étendues, barrées par la muraille des montagnes lointaines, étaient d'une désolation infinie.

Le voyageur, ayant fait dégarnir son cheval, se coucha pour essayer de prendre un peu de repos, dans l'ombre grêle du laurier-rose, avec sa selle sous sa tête en guise d'oreiller. Son sommeil trépidant fut bref. Haletant d'angoisse, il ne quittait pas des yeux la ceinture verdoyante et les hautes cimes des palmiers qui dissimulaient la Piscine... Les heures passaient. Vers midi, le vent du Nord s'éleva, un grand vent glacial, qui se déchaînait avec un grondement formidable et continu, comme en pleine mer. Des tourbillons de sable bondissaient comme des lames. Victor et ses hommes ne revenaient point. Cependant, des cris montaient du côté de l'oasis. On distinguait des gens qui s'enfuyaient dans la direction du Désert.

Quand l'option reparut, suivi de sa colonne, il avait la tête basse et l'air harassé. Du plus loin qu'il aperçut Cécilius, il agita ses bras avec une mimique découragée, puis il cria d'une voix furibonde :

— Le vieux bandit a dû se douter de quelque chose! Il a dû faire partir son gynécée pour le Sud... Nous avons tout fouillé,

les tentes, le douar, jusqu'au vestiaire de la Piscine! Nous n'avons trouvé personne... Malédiction! c'est à recommencer!.. Heureusement qu'on doit retenir à Lambèse ce scélérat de Sidifann!

L'amant inconsolable de Lélia Pompeiana n'écoutait plus les clameurs courroucées de l'option. Dès les premiers mots, il s'était abattu, le visage contre la selle, et il sanglotait sous son manteau.

— Ne te chagrine pas, frère! lui dit doucement Victor... Nous finirons bien par te la retrouver! Et puis le Christ te la rendra!...

Brusquement, Cécilius releva la tête, et, dévisageant le soldat, avec une pitié méprisante, il haussa les épaules :

— Le Christ? Et dire qu'il y a des gens qui meurent pour ce fantôme! Quelle aberration! Cyprien est un fou!...

Plus rien n'existait pour lui, plus rien ne le rattachait au monde; tout lui semblait vide comme les vastes espaces désolés qui s'étendaient à perte de vue sous son regard.

Mais un espoir acharné, plus fort que le destin, le remit debout subitement :

— Partons! dit-il à Victor. Retournons à Lambèse. Il faut qu'on arrache son secret à ce misérable!...

Et tout meurtri dans la tendresse qui avait pris la place de son amour ancien, tout plein de cet amour même qui semblait ressusciter, plus éperdu que jamais, avec l'éloignement de Birzil, il se murmurait : « Le reste est vain! En vérité, il n'y a que cela! »

LOUIS BERTRAND.

(La quatrième partie au prochain numéro.)

LES MASQUES ET LES VISAGES

UNE VIOLATION DE NEUTRALITÉ AU XVIe SIÈCLE

CÉSAR BORGIA A URBINO

I

L'histoire qu'on va lire me fut racontée par un portrait. Elle est tout entière, à la vérité, contenue dans des papiers, et des papiers du temps, c'est-à-dire des pièces dont l'authenticité ne fait aucun doute : lettres privées, lettres d'ambassadeurs, mémoires, *diarii*, actes publics (1). Mais sans ce portrait, je ne m'en serais jamais inquiété. Je crois que c'est une aventure commune à beaucoup d'entre nous. On rencontre, dans la vie, une figure singulière, aux traits fortement accusés, avec une inquiétante énigme dans le maintien ou dans le regard. On demande à son voisin à qui est cette figure et pourquoi ce regard... Si c'est dans un musée, on le demande

(1) Guidobaldo I, duca d'Urbino, *Lettera del 28 giugno 1502 al Cardinale Giuliano della Rovere* (Arch. fiorentino, et copie à la Vaticane), publiée par Leoni, dans *Vita di Francesco Maria della Rovere;* par Alvisi dans *Cesare Borgia duca di Romagna*, et, en anglais, par Dennistoun, dans *Memoirs of the Dukes of Urbino.*

Madiai, *Diario delle cose di Urbino.* (Archivio storico per le Marche e per l'Umbria, III.) — Marin Sanuto, *Diarii.* — Baldassare Castiglione, *De Vita et Gestis Guidubaldi Urbinis ducis* et *Il Cortegiano.* — Giustinian, *Dispacci*, II, 1502-1505. — Johannis Burchardi, *Diarium.* — Machiavel, *Légation auprès du duc de Valentinois en Romagne. Légation à la Cour de Rome. Le Prince. Discours*

aux catalogues, aux guides, aux historiens; si les historiens ne le savent pas ou le savent mal, on interroge les contemporains du modèle, les archives, les monumens, et il arrive que, brusquement, sans y songer, on est jeté en plein drame. Un témoin se rencontre qui donne la clef du mystère physionomique, d'autres paraissent alors pour contredire ou pour confirmer. Bientôt, ils sont une foule, nous entourant, parlant tous à la fois. On est tout confus d'être seul à ne pas connaître une histoire qui passionna tant de gens... Pendant ce temps, le Portrait nous suit des yeux et semble contredire ou confirmer, par son indice physiologique, le témoignage des morts. Il est ainsi la cause déterminante de cette enquête et sa contre-épreuve, et comme c'est à lui, en définitive, qu'il faut en revenir pour élucider ce que les documens écrits n'élucident pas entièrement, nous lui savons gré de tout ce qu'il nous a forcés d'apprendre pour le bien voir.

Celui dont il s'agit présentement n'est pas des plus célèbres. Pourtant, nul n'est entré au Palais Pitti sans le voir, et nul ne l'a vu sans être arrêté par son mystère. C'est une face longue et triste et pâle d'homme encore jeune, glabre, anguleux, le menton légèrement en galoche, le front clair découpé par une barrette noire en as de pique, le nez long et tombant, le cou nu sectionné par le collet bas et droit comme par une lunette de guillotine, le tout encadré par la double chute des cheveux raides et longs à droite et à gauche. La tenue, d'une extrême discrétion dans sa somptuosité, est un manteau noir qui descend en serpentant et laisse apercevoir, çà et là, les écailles carrées d'un brocart d'or, comme une peau de crocodile. Pas de geste, pas même de bras visibles : un long buste posé bien

sur Tite-Live. — Sérassi, *Delle Lettere del conte Baldassare Castiglione.* — Bembo, *Opere*, II.

Cf. Guicciardini, *Storia d'Italia*, I. — Baldi, *Memorie concernenti la città d'Urbino.* — Baldi, *Vita e fatti di Guidobaldo duca d'Urbino.* — Dennistoun, *Memoirs of the Dukes of Urbino*, I et II. — Gregorovius, *Lucrezia Borgia.* — Alvisi, *Cesare Borgia duca di Romagna.* — Yriarte, *César Borgia* et *Autour des Borgia.* — Luzio e Renier, *Mantova e Urbino.* — Marcolini, *Notizie storiche di Pesaro e Urbino.* — Delaruelle, *I Ritratti di Guidobaldo di Montfeltro* (L'Arte, 1900). — Ugolini, *Storia dei conti e duchi d'Urbino*, II

Commentaria quarumdam terrarum, locorum et hominum status Urbini... *Memoria di quanto si fece dal duca Guidobaldo e suoi popoli, e particolarmente in Urbino, nel tempo che il Duca Valentino prese quello stato... Ms. nell Archivio del Comune di Urbino.* — *Apud Ugolini.*

droit, les épaules effacées, comme pour offrir la poitrine à un peloton d'exécution. Selon la recette classique, le côté clair de la face s'enlève sur un fond sombre, sur un mur qui tombe droit-fil derrière le milieu du crâne ; le côté ombré de la figure se découpe sur la clarté d'un ciel, d'un horizon de montagnes, d'eaux, d'arbres, aperçus par une fenêtre, avec deux meules de foin...

De qui est cette peinture grave et calme, dans des tons chauds, mais sans éclat particulier, ce dessin admirable et serré ? Autrefois, c'était le portrait d'*un inconnu par un inconnu*. Puis, on l'attribua au Francia, ensuite à Caroto ; on l'attribue aujourd'hui à Bonsignori, — sans parler de Raphaël, auquel, à de certaines époques, on donnait tous les beaux portraits dont on ignorait l'auteur. On poursuivra longtemps encore, sans doute, la recherche de cette paternité. Il est peint évidemment à la fin du XVe siècle, ou au début du XVIe, et peint par un maître, vigoureux, un peu austère, dédaigneux des bagatelles. Pour « tirer la ressemblance » d'un homme, il ne fait pas mille histoires : il le place bien en face de lui, lui pousse les épaules en arrière, lui dit de ne pas bouger, comme les photographes de jadis, et le peint. C'était le bon temps.

Quant au modèle, son identité ne fait pas de doute : nous sommes en présence de Guidobaldo Ier, comte de Montefeltro et troisième duc d'Urbino. C'est le fils de l'homme au nez cassé et au bonnet rouge qui est aux *Uffizi* et de Battista Sforza ; c'est le mari d'Élisabetta Gonzague, dont le portrait est à la *Tribune*, c'est le beau-frère du marquis Gonzague, le héros de Fornoue et d'Isabelle d'Este. L'identité est attestée par la ressemblance exacte de la figure et du costume avec le portrait en miniature qui accompagne le manuscrit de Castiglione, *De Guidubaldo Urbini duce*, à la Bibliothèque Vaticane (1). Au

(1) Portraits de Guidobaldo, comte de Montefeltro, troisième duc d'Urbino.

Authentiques :

1° Miniature en tête du manuscrit n° 1766 *Urb. Lat.* de la Bibliothèque Vaticane, *De Guidubaldo Urbini duce*, texte de Balthazar Castiglione ;

2° Tableau à l'huile peint au début du XVIe siècle (tête avec barrette, buste, fond de paysage) attribué tantôt à Francia, tantôt à Bonsignori, tantôt à Caroto, tantôt à Raphaël. Au palais Pitti, salle de l'Iliade, n° 195 ;

3° Le personnage à genoux, à droite, au premier plan du tableau de saint Thomas et saint Martin par Timoteo Viti, dans la sacristie du Dôme, à Urbino ;

4° Médaille portant, au droit, le buste à gauche d'un enfant, cheveux longs, coiffé d'une petite calotte, avec l'inscription : *Guidub. Dux. Urb. Montisferetri.*

reste, quand on lit le signalement de Guido, que le même Castiglione a rédigé, afin de le faire connaître à Henri VII, où il le peint « d'une haute stature, le teint pâle, le visage pas tout à fait plein, mais d'une forme élégante et, à tout âge, très gracieux; dédaigneux pourtant de toute coquetterie et, en ce qui concerne le vêtement, recherchant seulement la décence et la propreté, les yeux glauques, les cheveux d'abord dorés, ensuite à peine blonds, plats, peu abondans sur le cou, les épaules larges, beaucoup de poitrine, peu de ventre, les cuisses fortes, les jambes minces, » on retrouve, sans rien y changer, tout le physique de ce portrait.

Physique, en vérité, fort particulier et impressionnant : que veut ce regard fixe et atone? Pourquoi cette maigreur, ces pommettes saillantes, cette attitude droite, ferme, mais résignée, passive devant la destinée ? Sur quel secret tragique, — ou simplement misérable, — sont scellées ces lèvres finement découpées dans le circonflexe aigu de leur arc?

Qu'attend cet homme, et d'où vient l'infini de sa tristesse et de son désenchantement? De quelle lignée épuisée ou de quels crimes est-il l'aboutissement? Sur quelles solitudes infécondes son regard est-il posé? Quelle désillusion de l'homme ou de la femme? Il nous semble que nous sommes en présence d'un prédestiné du malheur. Si c'est un soldat, il n'a pas dû vaincre; si c'est un amoureux, il n'a pas dû plaire; si c'est un docteur, il n'a pas dû persuader... Pour tout dire, et pour ne pas chasser plus longtemps une image obsédante, quoique irrévérencieuse et sans doute injuste, voici, transposé dans le plan

ac. Durantis. Comes. et, au revers, une femme drapée vue de face, assise, les mains jointes, tenant une branche d'olivier, avec l'inscription : *Solam. me. fata. relinquunt. caetera. quam. rapiant.* Au cabinet impérial de Vienne;

5° L'enfant figuré tenant un sceptre auprès de son père Federigo, comte de Montefeltro, deuxième duc d'Urbino, en manteau ducal, sur sa chaise seigneuriale, lisant un livre posé sur un pupitre. Dans le tableau de Juste de Gand, au Palais Barberini;

6° L'enfant à longs cheveux, coiffé d'une toque ornée de brillans, figuré à côté de son père Federigo duc d'Urbino, écoutant la leçon d'un professeur en chaire dans le tableau de Juste de Gand, à Windsor.

Présumés avec vraisemblance :

1° L'enfant en bas âge, figuré dans les bras de sa mère, à droite de la figure de Federigo, comte de Montefeltro, deuxième duc d'Urbino, dans le tableau la *Communion des Apôtres*, de Juste de Gand, à l'Institut des Beaux-Arts, à Urbino;

2° L'enfant à la calotte et aux longs cheveux, de profil gauche, attribué à Giovanni Sanzio, galerie Colonna, à Rome.

du grand Art, le type classique long, triste et pâle du Pierrot de la Comédie italienne : l'être malchanceux, sentimental, battu et trompé. Et l'on cherche quel est l'Arlequin, du xve ou du xvie siècle, qui joue dans le même drame. On n'a pas longtemps à chercher. C'est un terrible Arlequin qui rôde, ici, dans l'ombre : c'est César Borgia.

I. — L'INVASION

Un beau soir d'été, le 20 juin 1502, vers huit heures, Guidobaldo de Montefeltro, duc d'Urbino, venait de dîner à l'ombre des arbres des Zoccolanti, près de l'église de San Bernardino fondée par son père, laquelle est à deux kilomètres environ, derrière Urbino, et il considérait le panorama des campagnes accidentées et silencieuses qui l'entourent. Il tenait sous son regard, comme à la portée de sa main, la capitalede son petit royaume, vue de dos si l'on peut dire et allongée sur le faîte de la montagne, — royaume petit (1) mais fidèle, peuplé d'amis et de vétérans que son père avait maintes fois conduits à la victoire. Il distinguait aisément, barrant l'horizon, la longue ligne de son palais immense et précieux, rempli de livres rares et de belles figures que son père y avait rassemblés. Il ne distinguait point tous les toits de tuiles des maisons serrées sur l'une et l'autre pente, autour du palais géant; il ne savait point encore quels rêves de beauté venaient d'éclore sous l'un d'eux et iraient peupler un jour toute notre planète des figures les plus idéales qu'elle ait jamais connues, mais il les couvait tous du même regard bienveillant et paternel. Il jouissait donc d'un de ces tableaux de paix parfaite, si rares dans la vie, où rien ne trouble la pensée, lorsque, brusquement, parut un courrier haletant, la figure bouleversée, arrivant de Fossombrone, ayant cherché le duc dans Urbino et porteur des plus étranges nouvelles : César Borgia, qu'on croyait en marche pour une expédition

(1) Le duché d'Urbino était petit pour un royaume, mais grand pour un duché. Il comprenait une partie importante des Romagnes et des Marches, depuis Gubbio au Sud jusqu'à Saint-Marin au Nord et depuis les Alpes della Luna, à l'Ouest, jusqu'au delà de Fossombrone à l'Est, c'est-à-dire tout le Montefeltro proprement dit avec sa capitale San Leo, puis les régions de Castel Durante (aujourd'hui *Urbania*) et de Sant' Angelo in Vado, de Gubbio, de Cagli, de Pergola et de Fossombrone : en tout sept villes épiscopales, un certain nombre de petites cités, et de 300 à 400 villages fortifiés ou *castelli*.

contre le Camerino, venait brusquement de dévier de sa route. Il venait de quitter Spolète où était son quartier général et, au lieu de tourner à droite, il avait pris la grande route au Nord et gagné, à marches forcées, Costacciaro et Cantiano, précédé par deux mille hommes d'infanterie, et il s'avançait sur Cagli, c'est-à-dire en plein État neutre d'Urbino. L'homme de confiance du duc, Messire Dolce, qui lui mandait ces nouvelles, ajoutait qu'il recevait de Fossombrone l'avis suivant : des deux mille hommes que César Borgia venait de rassembler précédemment en Romagne pour investir le Camerino, la moitié s'était retournée vers la frontière urbinate et occupait les hauteurs d'Isola di Fano, de Reforzate et Sorbolongo, c'est-à-dire les passes entre l'État Urbino et celui de Sinigaglia; tout Fano était occupé par les troupes pontificales; enfin les comtes de Montevecchio et de San Lorenzo, qui évoluaient sur cette frontière, venaient de passer à la solde de Borgia et sans doute allaient marcher aussi contre Urbino.

En entendant ces choses, un homme de notre temps fût demeuré stupide... Il aurait pris le courrier qui les lui rapportait pour un fou ou un mystificateur... Qu'avait César contre lui ? Ils étaient fort bien ensemble. Il n'y avait pas six mois, il avait reçu Lucrèce Borgia en grande pompe à Urbino, et quitté son propre palais pour qu'elle s'y déployât plus à son aise; il lui avait même donné sa femme Élisabetta Gonzague pour l'accompagner à ses noces avec Alfonso d'Este. Élisabetta en avait reçu, d'ailleurs, les plus tendres témoignages d'amitié... Il n'y avait pas plus de trois mois, le Pape avait donné à son neveu et fils adoptif, le jeune Francesco Maria della Rovere, le titre de « Préfet de Rome, » et voici qu'il voulait lui donner, en mariage, sa nièce Angela Borgia. Il n'y avait pas un mois que César avait écrit à Isabelle d'Este, belle-sœur de la duchesse d'Urbino, une lettre tout emmiellée pour fiancer son fils à elle âgé de deux ans à la fille qu'il venait d'avoir de Charlotte d'Albret. Il n'y avait pas huit jours qu'à son quartier général, de Spolete, parlant à Messire Dolce, il l'avait assuré qu'il n'y avait « personne en Italie pour qui il eût un attachement aussi fraternel que pour Guidobaldo!... » Rien ne s'était passé, depuis ces quelques jours, qui ait pu changer les sentimens du Valentinois à son égard... Tout au contraire, cette artillerie que César traînait avec lui maintenant sur les routes du duché,

elle lui avait été fournie par Guidobaldo lui-même, non pas comme allié, mais sur une réquisition du Pape!... Il avait envoyé des bœufs pour la conduire et donné des ordres pour que les chemins fussent réparés entre Gubbio, la Serra et Sassoferrato... Mais, au fait, pourquoi César lui avait-il demandé tout cela? Et pourquoi lui demandait-il encore mille hommes pour les diriger sur la Toscane et aider à la conquête d'Arezzo? Il n'en avait guère besoin... Quel était donc son objectif? Camerino, Arezzo, ou bien n'était-ce pas plutôt Urbino? « Je crains bien d'avoir été joué! » s'écria Guido en frappant sur la table. Il sauta à cheval et regagna, en toute hâte, son palais.

Là, de nouveaux courriers l'attendaient. L'un d'eux, envoyé par les autorités de Saint-Marin, venait l'avertir qu'on voyait un millier d'hommes de Borgia, c'est-à-dire le reste de sa troupe de Romagne, s'avancer sur Sant'Arcangelo et sur Verrucchio, pour saisir la passe étroite où coule la Marecchia entre les deux *rocce* de Scorticata et de Verrucchio, à l'entrée de la plaine de Romagne... C'était l'attaque par le Nord... Enfin, du gouverneur de Cagli, c'est-à-dire du Sud, parvenait, à l'instant, ce dernier son de cloche : César Borgia, reçu à Cagli en ami, s'y était proclamé seigneur et maître et marchait sur Urbino où il serait le lendemain matin... Il n'y avait plus à en douter : c'était l'invasion : — l'invasion par une armée d'une dizaine de mille hommes au moins, bien entraînée, pourvue de tout! En l'espace d'une heure, le danger le plus formidable, qui pouvait, à cette époque, menacer un petit prince italien, lui était apparu...

Que faire? Combattre?... Pour combattre, il faut des soldats et les soldats manquaient, — le peu d'hommes armés du duché étant dispersés, çà et là, dans les garnisons et les forteresses. En paix avec tous ses voisins, en dehors des conflits internationaux, et notamment de l'« Entreprise de Naples, » neutre par sa position même et son humeur pacifique, l'État d'Urbino n'entretenait pas une armée véritable. Il faut du canon, et une partie de son artillerie était entre les mains de César Borgia, sur l'ordre du Pape. La ville n'était même pas fortifiée. Comment la défendre?... Les notables, dès la première nouvelle de l'invasion, étaient accourus au Palais et, à la lueur des lampes et des torches, ils délibéraient. La délibération ne fut pas

longue. Il n'y avait aucun moyen de résister. Peut-être, en laissant la ville ouverte à l'envahisseur, éviterait-on le pillage, l'incendie, et les vies seraient sauves.

Quant au duc, avant tout, il ne fallait pas qu'il courût le risque de tomber entre les mains du Valentinois. On savait trop de quoi celui-ci était capable. Il avait fait assassiner, après l'avoir comblé de gentillesses, un prisonnier de guerre âgé de dix-huit ans seulement, le jeune et beau Astorre Manfredi, seigneur de Faenza, qui pourtant s'était rendu librement et en échange de sa parole. Il en ferait tout autant de Guidobaldo. Donc le duc devait partir. Vivant et libre, il pourrait attendre des jours meilleurs, quelque retour de fortune. Le grand appui de César, le Pape, était vieux, et s'il venait à disparaître, le pouvoir des Borgia croulerait aussitôt. D'ailleurs, Urbino n'était pas tout l'État. Il y avait des forteresses dans le Montefeltro : il y avait le nid d'aigle, le berceau de la puissance militaire de ce pays, San Leo. Si le duc devait se défendre jusqu'à la mort, c'était là.

Guidobaldo le comprit et se résigna au départ. Il n'y avait pas une minute à perdre. Il n'avait pas à se préoccuper du sort de sa femme : la duchesse d'Urbino, Élisabetta Gonzague, était à Porto, près de Mantoue, auprès d'Isabelle d'Este. Mais il lui fallait pourvoir au salut de son neveu Francesco Maria della Rovere, le nouveau « préfet de Rome, » âgé de treize ans. Ce serait un trop précieux otage entre les mains de César et peut-être une victime. Il décida donc de l'emmener, malgré son jeune âge et les fatigues et les périls probables de la route. Il prit avec lui, aussi, son écuyer favori Giovanni Andrea, habile aux armes, et son premier chambellan Cathelan, auquel il confia son trésor et ses papiers; il s'entoura d'une petite troupe d'archers à cheval, fidèles à toute épreuve, et à onze heures et demie du soir environ, il quittait silencieusement le palais... Il passa sous la porte précieusement sculptée de ce *Cortile*, où étaient gravées et peintes toutes les machines de guerre de tous les temps, vains simulacres de force et de victoire, et cette inscription à la gloire de son père : ... QUI BELLO PLURIES DEPUGNAVIT, SEXIES SIGNA CONTULIT, OCTIES HOSTEM PROFLIGAVIT OMNIUMQUE PRELIORUM VICTOR DITIONEM AUXIT..., ironiques témoins de sa fuite par là même où le grand condottiere avait passé pour aller châtier Sigismondo Malatesta...

Peut-être ce contraste hanta-t-il sa pensée; peut-être, aussi, qu'il n'y songea guère : ce sont les historiens qui ont de ces loisirs. Il descendit donc, par ces étroites anfractuosités, entre des murailles qu'on appelle des rues à Urbino, et, remontant, puis redescendant au gré des pentes de cette ville qui « se couche de toutes parts, » selon la définition de Montaigne, les sabots des chevaux tâtant le pavé dans l'ombre, il prit la route de San Leo.

Tout en chevauchant, Guido songeait. Il repassait ses souvenirs et voyait s'éclairer, à la lueur de l'événement, bien des points restés obscurs. Cette insistance des Borgia pour que sa femme accompagnât Lucrèce à Ferrare, cette réquisition de l'artillerie urbinate, cette prière que les routes de Cagli fussent réparées, cette réquisition de mille hommes par Vitellozzo qui n'en avait nul besoin contre Arezzo : tout cela qui lui avait paru si singulier et incohérent s'enchaînait fort bien et formait, dès lors, la trame où il venait de se prendre... Il se rappelait, maintenant, un sinistre individu venu à Urbino pour l'assassiner, — il y avait plus d'un an de cela, c'était au mois de février 1501, — un certain Camillo Carraccioli, — oui, c'est bien ainsi qu'il s'appelait!... — qu'on avait dû pendre pour lui inculquer le respect de la vie humaine. Il avait paru, alors, que ce personnage n'était pas mû par son propre génie et qu'une main puissante en manœuvrait les ficelles et l'on avait cru y reconnaître la main de Borgia.. — Il n'hésiterait donc pas devant un guet-apens... Et, encore aujourd'hui, pourquoi cette attaque par le Nord, ces troupes qui avançaient par Verrucchio sur San Leo? Sans doute, pour le prendre, lui, Guidobaldo!... Il y avait toutes les chances pour que les routes praticables du Montefeltro fussent, déjà, interceptées. Il fallait les éviter, se jeter en pleine montagne, au risque de se casser le cou. Les fugitifs quittèrent donc la route, descendirent dans le torrent de l'Apsa et, par des sentiers détournés, s'acheminèrent dans la direction de Sassocorvaro.

C'est une étrange aventure que de cheminer par les ravins qui entourent Urbino, même de nos jours, même en plein jour. Il y faut quelque attention et quelque adresse. Il y a quatre siècles et à minuit, sur ces damiers bosselés qu'on appelait des routes, ou ces pistes de terre battue, quand on quittait le rocher pour la vallée, on imagine ce que pouvaient être une chevauchée

et une fuite. La petite troupe avançait péniblement, le long des précipices, dans la nuit des forêts qui, à cette époque, couvraient toute la montagne. Après quatre heures de marche, comme on avait traversé la Foglia et le torrent de Conca et qu'on approchait de cette chaîne de montagnes qui aboutit au piton de San Leo, on respira plus à l'aise. San Leo, gigantesque obélisque debout parmi les montagnes qui vont s'abaissant, sur la rive droite de la Marecchia, des Alpes de la Lune et du Sasso Simone à la plaine et à la mer, à dix kilomètres à vol d'oiseau de Saint-Marin, est une des forteresses les plus inaccessibles du monde entier. Quand Dante, au IVe chant du Purgatoire, veut donner l'idée d'un rocher abrupt, impossible à gravir, il dit qu'il l'est davantage même que San Leo. C'était plus encore pour la race des Montefeltro : c'était le sommet dédié à Jupiter Feretrius, *Mons Feretri*, le Dieu jadis tout-puissant dont le nom et la protection étaient descendus sur tout le royaume, puis la demeure du saint ermite Léo, le miracle de la nature et de l'art, le palladium de l'État d'Urbino. Là, avec une garnison petite, mais fidèle, et un peu de canon, Guido pouvait tenir en respect les troupes de Borgia indéfiniment. Mais il fallait y arriver...

On y arriverait, sans doute, dans la journée du lendemain. Jusque-là, aucun danger n'était apparu. Mais à mesure qu'on approchait du but, la montagne déserte semblait s'animer. Des silhouettes suspectes, au long des crêtes, paraissaient et disparaissaient sur la lumière mal éteinte du ciel, dans cette nuit du solstice d'été, une des plus courtes de l'année... Quand on les rejoignait, c'était un berger, un chasseur, un paysan inoffensif. Mais il semblait aux fugitifs qu'il y avait beaucoup de bergers, cette nuit-là, dans les montagnes du Montefeltro... Quels troupeaux gardaient-ils au juste? Si l'on avait eu le loisir de les examiner, on aurait pu voir briller quelque chose, sous leur manteau, qui n'était pas en forme de houlette... Comme on approchait de Monte Copiolo, une de ces ombres mouvantes vint droit aux fugitifs et les appela par leur nom. Tombait-on dans une embuscade? Non. C'était un faux berger, mais un véritable ami. Il venait de la part d'un Urbinate fidèle, un certain Dionigi Agatoni de' Maschi, de Sant' Agata, pour servir de guide au duc d'Urbino. Ce Dionigi se trouvait présentement à Monte Copiolo; il avait appris, la veille, l'invasion du

duché et, ayant remarqué que des soldats ennemis déguisés en bergers rôdaient par toutes les passes menant à San Leo, il avait, de son côté, posté des hommes à lui, également déguisés en bergers, sur tous les sentiers par où il soupçonnait que le duc pourrait venir. Pendant toute la nuit, ces différens travestis s'étaient épiés les uns les autres, d'un bord à l'autre des ravins. Tout cela avait été conçu et réalisé avec une telle rapidité que le guet-apens organisé par Borgia se trouvait déjoué. Le duc, rendant grâce au ciel, suivit le guide. A l'aube, la petite troupe atteignait le château de Monte Copiolo.

Là, Dionigi l'attendait avec un dévouement résolu, mais de fâcheuses nouvelles. Les soldats de Borgia venant de Sant' Arcangelo et de Verrucchio, au lieu de marcher sur Saint-Marin, comme on le croyait, avaient occupé les deux seules passes par où l'on pût accéder à San Leo, et des hommes venus de Rimini et de Cesena, bien organisés, l'investissaient de toutes parts. Le chemin était coupé, le combat impossible : il ne restait plus que la fuite. Guido remonta donc à cheval avec ses compagnons, accrus de Dionigi et, dans la même journée, par des chemins détournés, la petite troupe parvint à Sant' Agata Feltria, solide forteresse sur les confins de la Toscane et de la Romagne. Quand ils virent se dresser le cube de pierre, à pic sur son rocher en surplomb, qui regarde encore aujourd'hui la Perticara, il était temps : hommes et chevaux tombaient de fatigue.

L'enfant, surtout, le jeune préfet de Rome, ne pouvait supporter une plus longue chevauchée. Pour ne point l'exposer aux hasards grandissans de la fuite, Guidobaldo résolut de se séparer de lui et de l'envoyer, avec deux compagnons fidèles, par le val di Bagno et la Toscane, jusqu'à Savone, d'où il rejoindrait son oncle, le cardinal de la Rovere, cet ennemi juré du Pape Alexandre VI, qui devait un jour régner sous le nom de Jules II. Quant à lui, le seul territoire sur lequel il pût espérer trouver asile était celui de Venise. En montant droit au Nord, sans doute avec un peu de chance atteindrait-il, en une journée, Castelnuovo, qui était une sorte d'enclave vénitienne dans les possessions de Borgia en Romagne. Pour toucher le but, moins il aurait de monde avec lui, plus il avait de chances de passer inaperçu. Il congédia donc ses archers, ne gardant avec lui que ses trois chambellans ou secrétaires, revêtit des hardes de

paysan et, le 22 juin, après une nuit de repos, prit la route de la Toscane, par l'évêché de Sarsina, en descendant le cours du Savio. La journée, quoique pénible, s'annonçait assez bonne. Il avait déjà passé la rivière et espérait arriver, sans encombre, à Castelnuovo. Il était sur le territoire de Cesena, dans la région du soufre, une des plus sinistres pierrailles de cette région, lorsque, en traversant le lit d'un torrent dit le *Borello*, les cris : « A mort! à mort! Tuez-les! » éclatèrent dans le désert silencieux, poussés par une troupe de paysans armés qui attendaient cachés derrière un pli de terrain. A ce cri, une foule d'autres apparurent et les fugitifs n'eurent que le temps de jeter au galop leurs montures. Mais ils étaient serrés de près, les manans étaient déjà à une portée d'arbalète du duc; ils allaient le joindre, quand le cheval d'un de ses compagnons glissa, et le malheureux fut entouré aussitôt d'un essaim d'égorgeurs. C'était le trésorier Cathelan : sa sacoche éventrée laissa rouler des pièces d'or qui éblouirent la racaille et la clouèrent sur place. On raconta, plus tard, que l'infortuné serviteur avait spontanément crié qu'il était le duc et était mort égorgé pour sauver son maître. En tout cas, celui-ci était déjà loin, et le soir même, à huit heures, à demi mort de fatigue, il s'abritait, à Castelnuovo, sous les ailes puissantes du Lion de Saint-Marc.

Le lion, dans la circonstance, ne se montra pas tout à fait digne de sa renommée. Les autorités de Ravenne, auxquelles Guido avait dépêché un courrier dès son arrivée, avant même de prendre du repos, lui répondirent, sur-le-champ, qu'elles ne voyaient pas d'un très bon œil sa présence sur leur territoire : la ville de Castelnuovo était faible et de peu de défense, l'ennemi puissant : bref, on lui enjoignait de s'en aller au plus vite. Un des plus tristes effets de l'adversité, le plus triste peut-être, est de voir, du côté où il est le moins pur, le profil des hommes. Guido, d'esprit bienveillant, ne voulut trouver, là, que le judicieux conseil de gens qui se sentaient trop faibles pour le protéger efficacement. Il demanda seulement qu'on lui donnât jusqu'à la nuit pour préparer son départ, et comprenant que sa dernière chance venait à lui manquer, il changea une fois encore de déguisement, et se prépara à faire face à une mort inévitable.

A ce moment, on vint lui dire qu'une femme demandait à lui parler. C'était une paysanne qui revenait du marché de

Meldola. Ce qu'elle venait lui dire prouvait qu'il ne s'était pas trompé dans ses pressentimens. Le bruit courait, à Meldola, qu'un second courrier, dépêché par les autorités de Ravenne au Duc, pour presser encore son départ, avait été arrêté par les gens du Valentinois, interrogé et contraint de révéler la retraite du fugitif. Aussitôt, tous les hommes des troupes pontificales s'étaient échelonnés pour couper les issues, notamment, d'un côté, les chemins qui menaient à San Galeato en Toscane et, de l'autre, la route de Ravenne. Le filet était bien tendu. Pour y échapper, il ne fallait pas attendre qu'il se refermât tout à fait : chaque minute qui s'écoulait y ajoutait une maille. Il était six heures du soir. Guido décida de ne pas attendre la nuit et, las de ruser avec le danger, il voulut pousser droit en avant, se jeter en plein territoire ennemi et remettre tout entre les mains de Dieu.

Avec lui, deux de ses gens, le messager vénitien venu de Ravenne et ses trois compagnons et deux guides tentèrent la chance. Entre Castelnuovo et la route de Ravenne, règne un dédale de petits vallons boisés à travers les derniers contreforts des collines qui vont s'abaissant, sillonnées de ruisseaux ou de torrens, assez propices à une marche défilée. Les rochers taillés à facettes et les mamelons ronds où Benozzo Gozzoli déroule, en un long serpent, le cortège étincelant et bigarré de ses Rois mages, peuvent en donner quelque idée. Les fugitifs coupèrent à travers ces vallées et ces collines. Chacun de ces bois pouvait être une embuscade, chaque ravin une souricière. Pendant plusieurs heures, les cavaliers cheminèrent, évitant les maisons, suivant les sentes, masqués par l'ombre grandissante au creux des gorges, en sorte que la nuit tombait, et la route devenait de plus en plus ardue et incertaine, lorsque le pauvre Prince, débûchant des montagnes, s'élança vers la plaine et vers la mer.

C'était le dernier effort à fournir, mais le plus rude. Il pouvait déjà se croire en sûreté, lorsque, tout d'un coup, comme il traversait la grande route de Cesena à Forlimpopoli, à peu près à l'endroit appelé Torre del Moro, il entendit à sa gauche et à sa droite éclater des décharges d'artillerie. Qu'est-ce que cela voulait dire? On tirait le canon à Bertinoro, à Cesena, à Forlimpopoli, tout le long de la via Flaminia. Sur les collines qu'il venait de franchir, des feux d'alarme s'allumaient, jalon-

nant la piste qu'il venait de suivre. En même temps, les cloches de toutes les églises, à tous les points de l'horizon, se mettaient en branle. Il voyait, sur tous les chemins, une ruée de gens se précipiter vers les hameaux qu'il venait de traverser... Il était donc découvert : le drame touchait à sa fin. Toutes les voix du ciel et de la terre sonnaient l'hallali...

Ce n'était même pas la « vue. » Le Prince passa, invisible, dans le clair crépuscule de juin, enveloppé, comme d'une nuée céleste, par la protection de Jupiter Feretrius. A mesure qu'il voyait s'abaisser à sa gauche les feux du couchant derrière le paravent ondulé des montagnes et, à sa droite, s'allumer les étoiles sur l'Adriatique, il approchait de Ravenne, c'est-à-dire du salut. Sans débrider, il courut toute la nuit. Au matin, il entrait dans la vieille ville de Théodoric, alors à Venise, et la municipalité, un peu honteuse, semble-t-il, de ce qu'elle avait fait la veille, le recevait avec de grands honneurs. Il était sauvé.

De là, il lui était relativement facile de gagner Mantoue, par les États du duc de Ferrare. Il alla donc chercher un refuge auprès de son beau-frère, le marquis Gonzague, l'homme agenouillé devant la *Vierge de la Victoire*, et de sa femme Isabelle d'Este. Il trouva celle-ci avec sa femme à lui, Elisabetta Gonzague, ignorantes de tout, se promenant tranquilles dans les jardins de Porto, sous les charmilles taillées par le fameux jardinier de la marquise et qu'on peut voir au Louvre dans le tableau de Mantegna, *la Sagesse victorieuse des Vices*. Pour le moment, c'était le Vice qui triomphait. L'acte de César Borgia et son obstination à se saisir de la personne du Duc pour en faire un cadavre plongèrent les deux femmes dans la stupeur. La marquise écrivit à sa belle-sœur, Claire de Montpensier : « Nous étions depuis un certain temps tranquilles et contentes, ici, où se trouve, depuis le Carnaval jusqu'à ces jours-ci, l'illustrissime duchesse d'Urbino; bien des fois nous avons souhaité votre présence pour compléter notre plaisir. Mais voici que, récemment, est survenu l'inopiné et malheureux événement de la perte du duché d'Urbino et l'arrivée ici, du Seigneur Duc, avec quatre cavaliers seulement, lequel ayant été, grâce à la trahison, surpris à l'improviste, n'a sauvé sa vie qu'avec grand danger. Nous sommes devenues si interdites, si accablées et si désolées, que nous-mêmes nous ne savions où nous nous

trouvions, comme peut penser Votre Excellence, et si grande est la compassion que j'ai pour la Duchesse que je voudrais ne l'avoir jamais connue. Mantoue, le 27 juin 1502. »

La catastrophe n'accablait pas seulement les cœurs : elle confondait l'entendement. Le marquis Gonzague grommela, contre Borgia, des imprécations qui durent faire grimacer terriblement son masque de nègre. Quant à Guidobaldo, son premier soin, avant de prendre aucun repos, fut d'écrire au beau-frère de sa sœur, le cardinal de la Rovère une longue lettre où il le mettait au courant de l'étrange aventure. Il insistait sur la neutralité qu'il n'avait jamais cessé d'observer, et sur ce point qu'il n'était en guerre avec personne au moment où son État avait été envahi ; il racontait, par le menu, toutes les péripéties de sa fuite et terminait en disant qu'il avait tout perdu, « sauf sa vie, son pourpoint et sa chemise. »

Il y a une mode pour les thèses historiques, comme pour les chapeaux, et elle obéit à peu près à la même loi, qui est celle de l'alternance et de l'exagération. C'est ainsi qu'après la période romantique, où les Borgia furent cités comme des cas de tératologie morale, on a vu paraître toute une école qui, sous couleur de les considérer en fonction de leur époque, les a déclarés normaux et conformes à l'idéal de leurs contemporains. Quelques textes de Machiavel, industrieusement pratiqués, ont concouru à cette étrange opinion. Égorger son frère au cours d'une promenade nocturne, assassiner son beau-frère et le poursuivre blessé, au lit, malgré les larmes de sa sœur, et l'achever, étrangler un jeune prince inoffensif, presque un enfant, auquel on a promis la vie sauve, semer son chemin des cadavres de parens, d'amis, de serviteurs, qu'on a comblés de caresses, ne donner sa parole que pour la violer, ne se réconcilier que pour se venger, ne s'allier que pour trahir : — tout cela, s'il fallait en croire les docteurs de la relativité de la loi morale, aurait paru aux gens du XVIe siècle les choses les plus naturelles du monde. Les romantiques ne l'avaient point compris, étant gens de peu d'objectivisme historique et de nerfs trop faciles à secouer : l'école nouvelle témoignerait d'une supériorité politique et d'un flegme transcendant en ne s'émouvant pas pour si peu.

Cette thèse est séduisante, comme tous les paradoxes, mais,

quand on serre de près les réalités, il faut beaucoup en rabattre. Que les crimes politiques fussent plus fréquens alors qu'aujourd'hui, c'est tout à fait évident, quoique, de nos jours, il ne soit peut-être pas impossible d'en trouver encore quelques exemples. Que ces crimes ne fussent pas immédiatement punis par l'Europe unanime, soulevée, organisée, armée, et que le coupable, mieux préparé à déchaîner le fléau que ses victimes ou ses témoins à le conjurer, pût leur faire tête quelque temps, parfois quelques années, — il est encore vrai que le XVIe siècle nous a donné cet immoral spectacle. Félicitons-nous de vivre dans des temps si différens! Mais que l'opinion d'alors, l'opinion des lettrés, des humanistes, des savans et des soldats, des princes mêmes et des femmes, ait vu là un idéal, c'est autre chose. En réalité, les gens du XVIe siècle, non plus que nous, ne trouvaient naturel, ni digne d'éloges, qu'on cambriolât, sans crier gare, la maison de son voisin, et que, pour s'épargner l'ennui de ses doléances, on disposât tout pour le faire égorger au coin d'un bois. La conscience d'alors, comme celle d'aujourd'hui, réprouvait ces gentillesses. C'est ainsi que l'acte du Valentinois, violant la neutralité d'Urbino, excita une surprise et une indignation réelles. Jusque dans sa famille, jusque chez Lucrèce Borgia, on en trouve le témoignage. Dès le 27 juin, au moment même où Guido arrivait à Mantoue, un témoin, Bernardino de Prosperi, écrivait, de Ferrare, à Isabelle d'Este, que la duchesse de Ferrare « ne pouvait se consoler en songeant à toutes les amabilités reçues à son passage à Urbino quelques mois auparavant, » et, le 29, le prêtre de Correggio écrivait à la même Isabelle à propos de la même Lucrèce : « Elle m'a demandé si j'avais quelque lettre de Votre Excellence sur l'événement. J'ai dit que non. Elle a montré un extrême déplaisir et toute sa Cour avec elle et a dit qu'elle donnerait cinquante mille ducats pour ne l'avoir pas connue!... »

Ceci pourrait n'être que courtoisie personnelle et sens affiné des convenances. Mais un sûr indice que César sentait la nécessité de s'excuser devant l'Italie et l'Europe, c'est qu'il le fit, — et il n'était point l'homme des gestes et des paroles inutiles. Le crime étant à peine accompli, ou pour mieux dire étant en voie d'accomplissement, il rédigea sa propre apologie, et sur la route de Cagli à Urbino, dans la matinée du 21 juin, avant même d'entrer dans la ville, il dépêcha au Pape un

courrier porteur d'une lettre explicative et justificative de son acte. Cette lettre, à la vérité, n'était pas pour le Pape, qui savait fort bien à quoi s'en tenir : elle était pour être montrée aux diplomates de tous les États d'Italie et d'ailleurs, passant au Vatican. Elle n'avait rien d'impromptu : il aurait pu la rédiger avant de quitter Rome. Mais il importait qu'elle parût, comme son crime même, dictée par les circonstances. Dans ce document, il n'affiche nullement un mépris des traités, ni un cynisme politique particuliers au XVIe siècle. Il ne proclame, en aucune façon, le droit du plus fort à remanier la carte du monde à sa fantaisie. Il s'excuse d'avoir violé la neutralité urbinate, en déclarant avoir les preuves que le duc d'Urbino l'allait violer. Il a seulement pris les devans. Il n'y songeait nullement en quittant Rome. Il se dirigeait vers le Camerino, auquel il avait régulièrement déclaré la guerre, au nom du Pape et que celui-ci avait, au préalable, excommunié selon l'usage : tous ses préparatifs, sa concentration de troupes, en faisaient foi. Seulement, en approchant de Spolète, — qui devait être sa base naturelle d'opérations dans la contrée montagneuse, quand il irait à l'Est et au Nord de la plaine ombrienne, — il avait appris que Guidobaldo rassemblait de l'argent, des vivres et des troupes pour aller au secours de son voisin. Pouvait-il continuer sa marche sur le Camerino avec la menace d'une attaque sur le flanc, au moment où il entrait dans les montagnes? C'était une folie! Puis, il avait une juste vengeance à tirer. Guidobaldo jouait double jeu : en l'attaquant, il n'avait fait que se défendre. D'ailleurs, ce duc félon s'était enfui devant la réprobation de son peuple, et la ville s'était rendue librement. Il allait y entrer sans effusion de sang. César terminait en s'excusant d'avoir entrepris cette opération subsidiaire, lui le chef des troupes pontificales, sans l'autorisation du Pape...

Cette extraordinaire apologie ne trompa peut-être pas grand monde, mais on y chercherait vainement les symptômes d'une morale particulière au XVIe siècle. Elle est rédigée dans les mêmes termes qu'emploierait un contemporain, qui aurait commis le même crime, pour endormir les révoltes de la conscience moderne.

Le plus singulier, c'est que, tout d'abord, des faits semblèrent confirmer le mensonge. Des soldats du gouverneur de Camerino, faits prisonniers durant la marche sur Foligno,

déclarèrent qu'un complot avait été ourdi, à Urbino, pour capturer les canons auxquels Guido, lui-même, avait promis de fournir des moyens de transport. D'autre part, l'évêque d'Ischia, partisan de César, fit avouer à un prisonnier que cinq cents fantassins, venant d'Urbino, étaient entrés dans le Camerino pour aider à sa défense. Ces cinq cents hommes, d'ailleurs, étaient des mythes : personne jamais n'en entendit plus jamais parler. Mais celui qui a la victoire trouve toujours des gens pour raconter sur le vaincu tout ce qu'il veut.

Maintenant, comment cette victoire avait-elle été si facile? Il faut, pour le comprendre, se représenter que le Valentinois menait, à ce moment-là, deux expéditions : l'une contre le Camerino, au Sud-Est d'Urbino, l'autre contre Arezzo, au Sud-Ouest. Le duché se trouvait donc au haut de la fourche ou des tenailles formées par ses troupes, ou par ses communications, et dont le manche était à Rome. Il suffisait de les refermer, en les allongeant un peu, pour le prendre. L'expédition d'Arezzo n'était pas officiellement une affaire pontificale : c'était, prétendûment, une affaire personnelle entre Vitellozzo Vitelli et les Florentins, pour venger le meurtre judiciaire de son frère, ancien condottiere des Lys. Mais Vitellozzo était à la solde de César; il n'agissait que par ses ordres, il en recevait des renforts ; on pouvait donc faire circuler des troupes le long de la frontière urbinate et même pousser des convois et des hommes sur les routes de Nocera Umbra, Gubbio, La Serra, Sassoferrato, sans éveiller des soupçons. Tout cela était en apparence soit contre le Camerino, soit contre Arezzo. Pour comble de faux-semblant, César avait imaginé de demander son aide à Guidobaldo. Vitellozzo lui réclamait mille hommes pour l'aider à réduire la citadelle d'Arezzo. « Mais je ne suis pas en guerre avec les Florentins ! Je ne suis en guerre avec personne ! » répondait le duc d'Urbino. César le lapidait de lettres du Pape, lequel invoquait les services qu'il avait déjà rendus à l'Église pour le prier de faire réparer les routes sur le chemin de Camerino, de pourvoir au ravitaillement de son monde, de fournir des bœufs pour le transport de l'artillerie : bien plus, de prêter son artillerie à lui. Guido répondait en envoyant son confident, Dolce di Lotto, alors à Pérouse, vers le Valentinois pour l'apaiser avec de belles paroles et un magnifique cheval de bataille pompeusement habillé de brocart.

Il était déjà trop tard. Le 10 juin, les avant-gardes pontificales avaient quitté Rome par la via Flaminia et s'avançaient vers le Nord. Deux jours après, César suivait avec son état-major. Puis, venait le corps principal, environ 6000 hommes avec 700 hommes d'armes. En outre, deux mille hommes attendaient des ordres dans les Romagnes, mille dans les défilés faisant communiquer les États de Sinigaglia et d'Urbino sous les ordres des comtes de Montevecchio et de San Lorenzo, et mille au Nord du duché, à Verrucchio. Le 15, César arrivait à Spolète, et là, il ordonnait la levée d'un homme d'armes par maison, dans toutes les parties des Romagnes en sa possession. Puis il montait à cheval et, à marches forcées, gagnait Costacciaro, faisant passer devant lui deux mille fantassins, qu'il appelait son « artillerie à pied, » et précipitait toujours plus vite, vers Cantiano et Cagli. C'est sur la route, entre ces deux villes, que Dolce di Lotto l'avait rencontré. Stupéfait de ce qu'il voyait, sentant la trahison croître autour de lui, Dolce avait immédiatement prévenu son maître, mais trop tard. Une marche forcée, pendant laquelle les troupes firent trente milles par jour, sans repas ni repos, les amenait à Cagli le 20 et là, levant le masque, — un des masques innombrables dont il se parait, — César se proclama seigneur du lieu.

Pendant ce temps, ses lieutenans de Fano et de Forli se mettaient en marche; le premier, avec de l'artillerie, occupait Reforzate, Isola di Fano et Sorbolongo, positions qui commandent les grandes routes entre Urbino et Sinigaglia; le second, venant de Forli et de Cesena, tournait par Sant'Arcangelo et Verrucchio, entrait dans cette région des montagnes où se dressent, comme deux titans, les rochers de Saint Marin et San Leo. Ainsi, de toutes parts, se refermait sur Guidobaldo le filet tendu par le terrible rétiaire... Le duc avait échappé par miracle, mais le duché était pris. Il ne pouvait y avoir de résistance sérieuse. La nuit du 20 au 21 juin, où Guido avait quitté son palais, il y eut un terrible désordre. Les jeunes gens et la plèbe « qui n'avait rien à perdre, » dit un historien, avaient couru aux armes. Mais les autorités et les gens sages avaient plutôt couru cacher leurs trésors, ne se faisant aucune illusion sur l'honnêteté de Borgia. Beaucoup emmenèrent leurs femmes et leurs enfans dans les villages voisins, quelques-uns jusqu'à Pesaro. Peu à peu, les prudens décidèrent les belli-

queux à déposer leurs armes et, le lendemain, quand César parut en grand costume, sur un cheval magnifiquement caparaçonné, suivi de ses lances et de ses hommes d'armes en harnais de tournoi, avec plumes aux couleurs diaprées, il ne trouva plus, en face de lui, qu'une foule pacifique, stupéfaite et résignée.

Les autres villes, ou forteresses, devaient également se soumettre. Même San Leo, l'inexpugnable San Leo, par la trahison ou la sottise de son gouverneur, un certain Lattanzio, de Bergame, se rendit. Plus tard, à Venise, ce mal avisé personnage étant allé faire sa cour au souverain dépossédé : « Seigneur, lui dit-il, ne doutez pas que je sois prêt à remplir toutes les conditions nécessaires à la reprise de San Leo. » — « Ma foi, répondit le Duc, vous avez déjà rempli la première, qui était de le perdre. » Mieux inspiré, ce gouverneur eût plaidé le désarroi où il s'était trouvé faute d'avertissement et faute d'ordres. La brusquerie de l'attaque avait déconcerté la résistance. César venait de donner l'exemple que Tavannes mit plus tard en aphorisme : « Les soldats doivent être dans les villes devant qu'ils sachent pourquoi. » L'Italie, en se réveillant, se trouva en présence du fait accompli. Et Machiavel et Soderini, tout ébaubis, écrivirent qu'on avait appris la mort du duc d'Urbino « en même temps que sa maladie. »

ROBERT DE LA SIZERANNE.

(A suivre.)

LE NOUVEAU JAPON

III[1]

EUROPÉENS ET JAPONAIS :

L'AVENTURE DE LAFCADIO HEARN

« Je n'ai pas tiré cette histoire de mon imagination; elle est véridique : c'est un conte d'amour et un doux souvenir qui existe à Alger. On peut encore y voir la fenêtre et le jardin. »
(CERVANTÈS, *Les Bagnes d'Alger.*)

I

Le tramway nous déposa au milieu des champs. Nous étions à une extrémité de Tokyo, pas très loin de l'Université libre fondée par le comte Okuma. Une grande bâtisse européenne dominait le faubourg que nous apercevions, et la demeure de Mme Koizumi, ou, si l'on aime mieux, de Mme Lafcadio Hearn, devait se trouver dans ces parages. Mon ami japonais me dit : « Nous allons interroger les employés de magasin qui passeront : c'est ce que je fais toujours en pareille circonstance. » Il en passa trois successivement. Les deux premiers ne savaient rien. Le troisième connaissait, ou croyait connaître plusieurs Koizumi et une dame Koizumi qui, l'année dernière, demeurait de ce côté-là... Nous suivîmes son geste et nous entrâmes dans une rue de village, morte de chaleur. Par les boutiques ouvertes, on voyait l'intérieur des maisons et des gens à demi nus accroupis ou étendus sur leurs nattes. Mais les ruelles

(1) Voyez la *Revue* du 1er décembre 1917 et du 1er janvier 1918.

étaient bordées de palissades et de jardins derrière lesquels d'autres gens vivaient dans un logis presque invisible. C'est tout l'un ou tout l'autre au Japon : la vie s'étale avec une sorte d'impudeur ou se dérobe mystérieusement. Près du portique d'un temple, la vue d'un poste de police nous rafraîchit l'âme. Les sergens de ville japonais sont les plus obligeans des hommes. Celui que mon ami aborda consulta aussitôt son registre : « Koizumi? Koizumi? Une dame? Une dame veuve? Une dame qui a été mariée à un Européen? Une dame veuve qui a été mariée à un Européen du nom de Lafcadio Hearn? » L'agent de police secoua la tête : il n'avait jamais entendu ce nom-là; son registre ne mentionnait le passage d'aucun Européen. « Mais si cette dame a un fils de vingt et un à vingt-deux ans, alors c'est bien ici qu'elle habite. Montez la petite rue : la dernière porte à droite. »

La porte restait obstinément fermée; mais, à côté, on avait pratiqué dans la palissade une ouverture carrée par où nous pûmes nous glisser en nous courbant jusqu'à terre. Une allée de pierres plates, ombragée de beaux arbres, nous conduisit à la maison grand'ouverte et silencieuse entre ces arbres et son jardin. Une vieille domestique, nue jusqu'à la ceinture, nous dit que Mme Koizumi était absente, que son fils aîné était allé au tombeau de son père, mais qu'ils rentreraient l'un et l'autre dans une heure. Il fallut nous retirer de cette ombre hospitalière et chercher dans la rue brûlante une maison de thé.

Il y en avait une dont le patron nous offrit, au premier étage, la chambre d'un étudiant, la plus fraîche de la maison; mais il nous avertit que tout y était en désordre. Tout, c'était peu de chose. Des revues et un kimono traînaient autour d'une table minuscule, et, derrière un paravent, nous aperçûmes un panier de charbon et le petit brasero où l'étudiant devait préparer sa cuisine. Cette chambre pouvait lui revenir à six ou sept francs par mois, et sa nourriture à vingt-cinq. On ouvrit les fenêtres à coulisse et nous fûmes comme dans une galerie, éventés par l'air de la plaine. Le patron nous apporta, avec une bouteille de bière, une écorce de pin aux dessins bizarres, aussi brillante qu'une laque, et une branche d'érable qui avait la forme d'un animal fantastique. Elles étaient à vendre chacune pour soixante-quinze francs. Il tournait et retournait complaisamment entre ses doigts ces fantaisies artistiques de

la nature. Comme nous les admirions, l'étudiant rentra et ne s'étonna point de trouver sa chambre occupée. Nous échangeâmes nos cartes, et je lui expliquai la raison de ma présence. Il connaissait de vue Mme Koizumi et, de nom, Lafcadio Hearn. Il savait qu'un professeur de l'Université, M. Yone Noguchi, avait publié un livre sur lui, en anglais. Mais il n'avait rien lu de ses ouvrages, bien qu'il fût homme de lettres, lui aussi, et qu'il collaborât à plusieurs de ces petites revues littéraires qui pullulent au Japon. Une indifférence aussi profonde que le silence de ce faubourg semblait recouvrir la mémoire de l'homme extraordinaire dont je venais visiter la maison. Notre hôte involontaire poussa l'obligeance jusqu'à envoyer un domestique voir si Mme Koizumi était rentrée. On nous dit qu'elle nous attendait. Le patron, agenouillé entre son écorce de pin et sa branche d'érable, l'étudiant, mon ami et moi, nous nous fîmes en nous quittant force civilités.

Près de la porte qu'on avait pu entre-bâiller, le fils aîné de Lafcadio Hearn nous accueillit : un grand et mince jeune homme dont la figure reproduisait en plus doux les traits délicats de son père, et qui présentait ce contraste saisissant d'un parfait Européen aux parfaites manières japonaises. Sa mère, un peu forte pour une femme du Japon, a été jolie et reste très avenante. Mon ami remarqua que rien n'était plus facile que de me traduire ses réponses, tant elles étaient nettes et précises, et il attribua cette qualité, si rare au Japon, à l'influence de son mari. Je sentis dans sa courtoisie quelque chose de plus que la simple courtoisie japonaise. Elle faisait, me dit-elle, une exception en ma faveur, car sa porte était rigoureusement fermée aux étrangers; mais elle connaissait les sentimens de Lafcadio Hearn à mon égard, et elle était heureuse de me recevoir chez lui.

Nous étions bien chez lui, en effet, dans cette maison où tout lui est consacré. Petite maison japonaise, mais plus grande qu'elle ne paraît, posée derrière des arbres touffus et devant un jardin dont la lanterne de pierre, les sapins, les cerisiers, les azalées, les bambous, qu'il adorait, ont l'air de regarder attentivement si le maître ne va pas paraître sur la véranda. Quand toutes les portes à coulisse sont ouvertes, on se croirait sous le pavillon d'un bateau, entre deux rives verdoyantes. Sa chambre de travail était la plus reculée de la

maison, et celle qui la précédait, toujours silencieuse, interceptait les bruits et les murmures. Elle est meublée de bibliothèques vitrées à hauteur d'appui et d'une très haute table où il écrivait debout, son œil de myope frôlant le papier. Le milieu est vide, et le fond est occupé par le *Butsudan*. Devant ce tabernacle des Mânes, brûlent une veilleuse et une baguette d'encens; et des mains pieuses ont déposé quelques fleurs. Le fils aîné m'en ouvrit les deux petites portes : je vis sur le fond doré de l'*ishai* ou tablette funéraire le nom de mort que le prêtre bouddhiste avait donné à celui qui fut pour les Européens Lafcadio Hearn et pour les Japonais Koizumi. Mais je n'osai pas demander son troisième nom, son nom de bouddha.

Depuis dix ans, la veilleuse brûle; les baguettes d'encens fument; l'eau, le riz, le pain ou les fleurs se succèdent sur la table des offrandes; et chaque soir les quatre enfans et leur mère viennent s'incliner et souhaiter bonne nuit au père et à l'époux invisible. Jamais je n'avais eu une aussi vive impression de la présence d'un disparu. Ce n'était point la chambre convertie en oratoire, ni la pièce inhabitée, glaciale ou solennelle depuis que la mort y a passé. C'était une chambre comme les autres, mais plus intime. Je me rappelai ce que Lafcadio Hearn a écrit de la familiarité du culte des Ancêtres et de cette tendresse dont on entoure les Esprits des morts. On les honore, on les aime, on vit sous leurs yeux, on partage avec eux sa ration quotidienne de joies et de soucis. « La nuit, ils flottent dans le reflet de la lampe d'autel, et ce sont leurs mouvemens qui font bouger la flamme. » Cette phrase, qu'il m'avait dite lui-même, je l'ai retrouvée dans son dernier livre. Assurément il exagérait la poésie de ce culte, plus formaliste que tendre; mais son exagération était devenue, en ce qui le concernait, une réalité. Et je le revis, lui, tel qu'il était avant d'avoir pris place parmi les milliards de kami et de bouddha, protecteurs du Japon.

Je visitais un jour, en 1898, l'Université de Tokyo, avec un professeur de droit japonais, M. Umé, quand des étudians sortirent d'une salle devant laquelle nous passions. « C'est le cours de littérature anglaise, me dit M. Umé; le professeur est un M. Koizumi dont je ne me rappelle pas l'autre nom, car il est Anglais ou Américain; mais il s'est fait naturaliser Japonais, ajouta-t-il avec un sourire très ironique. — C'est Lafcadio

Hearn! m'écriai-je. Auriez-vous la bonté de me présenter à lui? » J'avais lu ses *Glimpses of Unfamiliar Japan*, et je désirais le connaître. J'aperçus au fond de la salle un petit homme, assez large d'épaules et pourtant d'apparence frêle, qui, dès que M. Umé s'approcha de lui, répondit à son salut japonais par un salut encore plus japonais, en faisant glisser ses mains jusqu'à ses genoux et en se courbant trois fois de suite. Son visage, aux traits réguliers et fins, eût été séduisant sans un accident qui l'avait privé de son œil gauche et qui avait donné à son œil droit une dilatation singulière. Cet œil énorme, sous un front gracieusement modelé et dans cette figure délicate, produisait un effet de difformité cyclopéenne. Son sourire, voilé par ses moustaches, avait quelque chose d'incisif en désaccord avec sa timidité, une timidité d'insecte qui hésite devant l'ombre d'une main. J'eus la sensation que ma présence lui était importune et qu'il me considérait comme un danger. Lorsque je lui manifestai le désir d'aller lui rendre visite, un effarement passa dans son œil étrange. Je l'invitai aussitôt à venir déjeuner à mon hôtel, j'insistai, je fixai le jour. Il accepta; mais il n'acceptait que pour éviter ma visite, et je m'attendais à recevoir le lendemain ou le surlendemain un mot d'excuse.

Il vint cependant. Le déjeuner dans la salle bruyante de l'hôtel me parut être une torture pour lui. Mais, après le déjeuner, rentré dans ma chambre, il s'apprivoisa et je goûtai, tant que dura l'après-midi, les délices de sa conversation. Cet homme avait une nature extrêmement féminine. Il pouvait se donner tout entier, sachant qu'il se reprendrait tout entier. Il avait compris que je n'essayerais point de forcer son intimité, et il se livra pendant quelques heures au désir de plaire. Il me parla du Japon, du vieux Japon, de l'adorable petit peuple japonais. Mes objections à son enthousiasme le piquaient au jeu. Sa voix très douce se faisait plus caressante; il m'évangélisait. Mais quand je l'interrogeai sur le Japon moderne, sur les étudians de l'Université, il m'arrêta net : « Non, je ne puis pas vous répondre. Mes fonctions me l'interdisent. » Et son œil, où se condensait toute la lumière extérieure de son âme, son œil désorbité dont la grosseur même éveillait l'idée d'une fragilité douloureuse, mais qui, dès qu'on ne voyait plus que lui dans son visage, paraissait étonnamment beau, son œil s'assombrit et se chargea de défiance. Il s'en repentit très vite, et, comme pour

s'en excuser, il me parla de lui, de son arrivée au Japon, et de ses ennemis, les missionnaires protestans. Il avait baissé les paupières, et je ne distinguais plus sur sa figure redevenue charmante que l'acuité du sourire. Sa douceur de parole et de manières, qui se reflète dans tout ce qu'il écrit, n'exprimait qu'une partie de son être : l'autre était irascible et passionnée. Enfin, comme l'heure s'avançait, il se leva. Mais, avant de me quitter : « Puisque vous aimez, me dit-il, quelques-unes de mes histoires japonaises, je veux vous en conter une dont vous ferez ce qu'il vous plaira. » Et il me conta l'histoire récente d'une pauvre fille japonaise mal convertie, qui avait jeté dans un torrent les tablettes funéraires de ses parens pour obéir à des diaconesses ennemies des superstitions idolâtriques, et que tout son village indigné avait chassée comme une sacrilège. Il en eût fait un chef-d'œuvre, sans doute. Je le remerciai du don royal dont il payait ma médiocre hospitalité. Et nous nous dîmes adieu. Je ne l'ai jamais revu; mais, pendant les quelques mois que je restai encore au Japon, je reçus plusieurs fois la visite de son plus intime ami japonais qu'il m'avait envoyé et qui était beaucoup moins discret que lui sur les vices du Japon moderne... Nous nous écrivîmes à de rares intervalles. La dernière lettre m'annonçait son désir de venir en France avec son fils aîné et de le laisser dans un de nos collèges. Il souhaitait que cet enfant apprît la langue française, la seule langue, me disait-il, où il lui semblait qu'il aurait pu rendre toutes les nuances de sa pensée. Il m'avait été reconnaissant, je crois, de n'avoir jamais cherché à franchir son enclos. Je ne devais y pénétrer qu'après la mort et le prêtre bouddhiste.

Je ne sais pas de roman plus curieux que l'aventure de cet homme. Il a vécu son exotisme comme Musset son romantisme, et, comme Musset, il est mort d'avoir voulu vivre son rêve. Mais cette histoire prend un sens plus large parce qu'elle se passe au Japon entre 1890 et 1905, c'est-à-dire pendant la période où le Japon travaille fiévreusement à s'européaniser. Européens et Japonais se comprendront-ils? La cité japonaise s'ouvrira-t-elle à l'étranger qui lui apporte son intelligence, son travail, sa bonne volonté, son admiration, toute son âme? La couronne de lauriers que des étudians offrirent à Lafcadio Hearn le jour de ses funérailles semble répondre à cette question. On y lisait : « *A la mémoire de Lafcadio Hearn dont la*

plume fut plus puissante que le sabre de la nation victorieuse qu'il aima, où il vécut et qui n'a point de plus grand honneur que de lui avoir donné le droit de cité et une tombe, hélas! » Mais les inscriptions funéraires ne disent pas toujours la vérité. La vérité, c'est que les Japonais lui firent payer très cher ce droit de cité, ne lui surent aucun gré de son amour et qu'il mourut, la tristesse et la déception au cœur. Et la vérité, c'est encore que les Japonais et lui ne furent coupables que de ne pas s'entendre...

II

L'Europe et l'Amérique semblaient s'être donné le mot pour faire de Lafcadio Hearn un amoureux du Japon (1). Son père, chirurgien major de l'armée anglaise, d'une vieille famille de Dorchester, où s'était infiltré du sang bohémien, avait épousé une jolie Grecque romanesque de Cerigo, petite comme une Japonaise et aux larges yeux bruns comme une biche sauvage. L'enfant naquit en 1850 dans l'île ionienne anciennement nommée Leucadia et aujourd'hui Lefcada. Ses parens vinrent s'établir à Dublin, d'où la jeune femme se fit bientôt enlever par un cousin grec qu'elle avait appelé à son secours contre son mari, sa nouvelle famille et le brouillard. Les deux époux se remarièrent chacun de leur côté et ne se soucièrent jamais plus des deux enfans qui leur rappelaient leur cruelle erreur. Le petit Lafcadio échut à une tante de son père, une fervente catholique qui vivait au pays de Galles entourée de prêtres. Elle devait se défier de cet enfant si peu pareil aux autres, qu'on lui avait amené avec des anneaux d'or dans les oreilles et qui parlait un anglais mêlé d'italien et de grec. Il avait l'aspect d'un petit corbeau et une étrange sensibilité nerveuse. Il voyait des lutins partout. Les saints et les anges, tels qu'on

(1) C'est ici même que le nom de Lafcadio Hearn a été prononcé pour la première fois en France. C. de Varigny lui consacra, le 1er septembre 1895, un article dont Lafcadio était justement fier. Plus tard, Mme Bentzon rendit pleinement justice à son talent de conteur (Voyez la *Revue* du 1er juin 1904). On pourra consulter sur lui le livre de M. Joseph de Smet (*Mercure de France*, 1911) et les excellentes traductions de Marc Logé et de M. de Smet et de Mme L. Reynal Je me suis surtout servi de sa *Correspondance* publiée par Mme Élisabeth Bisland (2 vol. in-8. *Boston and New-York*, 1906). On peut consulter aussi le livre de M. George M. Gould, *Concerning Lafcadio Harn* (London, 1908).

les lui représentait, l'intéressaient moins que les fées et les revenans qui le soir tiraient les draps de son lit. Quand on lui faisait prononcer ces mots : *Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit*, sa pensée ne s'arrêtait ni au Fils ni au Père, mais ses yeux noirs cherchaient ce mystérieux *Esprit* qui lui apparaîtrait peut-être et qui l'emplirait d'une délicieuse épouvante. Tout lui aurait mieux valu que l'austère demeure de sa grand'tante : une ferme dans les forêts de la Suède où les gens comprennent qu'on puisse entendre les Invisibles; un foyer breton où les superstitions de la nuit se chauffent devant l'âtre; une petite ville italienne peuplée de saints aimables et de vierges miraculeuses et dont les bois voisins retentissent encore du rire des Œgipans; un camp de romanichels, de ces romanichels dont il portait sur la paume de sa main la *marque du pouce* à laquelle se reconnaissent leurs descendans. La vieille dame voulut plier à une froide discipline le fils de la damnable étrangère. Elle ne réussit qu'à en faire un révolté dont l'âme farouche, tourmentée d'un paganisme obscur, tendait instinctivement vers tous les autres mondes.

A dix-sept ou dix-huit ans, renvoyé du collège où un accident de jeu l'a éborgné, brouillé définitivement avec sa grand'tante, il traîne dans les bas-fonds de Londres et couche à l'asile des pauvres. A dix-neuf ans, il débarque en Amérique. On ne sait comment il vécut à New-York; mais il garda l'horreur d'avoir battu le pavé entre « des précipices de maçonnerie » dans cette ville « emmurée jusqu'aux cieux et mugissante comme la mer. » Il écrira plus tard à un ami : « Un palmier haut de deux cents pieds est une chose plus belle dans l'ordre naturel que soixante-dix fois sept New-York. » Mais il y a vu, à une devanture de magasin, la photographie d'une comédienne dont il s'est aussitôt et littéralement enamouré. Le mystère de cet attrait s'éclaircira pour lui le jour où il apprendra que cette femme a du sang hindou dans les veines. L'Amérique du Nord n'était plus en mesure de satisfaire une telle vocation d'exotisme.

A bout d'expédiens, il partit pour Cincinnati, où il était recommandé à un parent lointain; mais ce parent ne lui fut d'aucun secours, car on nous dit qu'il se mit d'abord aux gages d'un colporteur syrien. Puis il se dégoûta de la Syrie et surtout du colportage; et un journal le recueillit en qualité de correc-

teur d'épreuves. Il les corrigeait avec un souci minutieux de la ponctuation quand, chargé par hasard de suivre l'enquête d'un crime atroce, il publia un article que tout Cincinnati s'arracha. Ce jeune homme, qui rasait timidement les murs et qui tremblait devant son directeur, s'était révélé comme un reporter de premier ordre et comme un rival d'Edgar Poe dans la description précise et horrible. C'est que le macabre et le monstrueux sont des provinces de l'exotisme. Sa situation était faite. Il ne tarda pas à la défaire. Les lecteurs d'Amérique ne demandent pas mieux qu'on secoue leurs nerfs : ils ne veulent pas qu'on dérange leurs préjugés. Lafcadio Hearn avait traduit les nouvelles de Théophile Gautier, *Le Roi Candaule*, *Une Nuit de Cléopâtre*. Aucun éditeur n'accepta ce livre jugé immoral; et bientôt le traducteur parut encore plus immoral : il prétendit épouser une mulâtresse. Les mains qui serraient la sienne se retirèrent. Le journal lui signifia son congé. Il s'enfuit à la Nouvelle-Orléans où l'invitaient un ciel plus doux, les magnolias en fleurs, dont la mort d'Atala a parfumé l'aurore de notre romantisme, l'oiseau moqueur et les cases nègres.

Il y resta une dizaine d'années. J'y ai retrouvé son souvenir, le souvenir d'un être original, inoffensif, un peu bohème, qui écrivait des choses très bizarres et qui recherchait la société des gens de couleur. Mais à quoi bon interroger les indifférens? Ses lettres, dont le recueil commence précisément dès son arrivée à la Louisiane, en 1877, nous le livrent tout entier. Selon lui, la personnalité humaine est le point de rencontre mystérieux et passager d'une multitude d'âmes qui n'attendent que l'instant de la mort pour se disperser à travers le monde et reformer avec d'autres âmes également disséminées d'autres individus également éphémères. Et il jouissait, non sans quelque secret effroi, de la foule d'âmes qu'il portait en lui.

Il y en avait une toute petite qu'il tenait assurément de sa terrible grand'tante et qui aspirait à la respectabilité : « Je crois que je puis me racheter socialement ici, écrit-il ; je suis entré dans la bonne société... » Mais cette petite âme était combattue par une âme beaucoup plus forte qui préférait à la bonne société le monde des spectres et des fantômes. Sous le soleil éclatant de la Louisiane, le vieux quartier français de la Nouvelle-Orléans, ses vieilles rues, ses vieux pavés, ses vieilles voûtes, ses vieux cimetières, lui parurent extraordinairement

fantastiques. C'était aussi la première fois, depuis son débarquement en Amérique, qu'il foulait une terre riche de passé. Il habitait, dans une maison créole ruinée, de grandes pièces peintes en vert pâle et en jaune « où semblait s'attarder le spectre de la richesse. » La belle et jeune Française, qui le servait, entrait et sortait comme une ombre. Une diseuse de bonne aventure occupait le premier étage, et l'appartement obscur toute la journée n'était éclairé que de deux petits cierges qui brûlaient chacun devant un crâne. Son âme de gypsie n'avait jamais encore été à pareille fête. Il adora ce pays de lunes magiques, de sorciers et de sorcières, dont les nègres l'attiraient par leurs bizarreries, leurs incantations, leurs chants, leurs danses, et parce qu'ils viennent de très loin, et parce que les Américains les méprisent. Passionné pour la musique créole, il tâchait d'y surprendre sous les fioritures françaises les échos primitifs du vaste continent noir. Il étudiait les dialectes créoles. Il notait avec amour les déformations de notre vieille langue dans ces sombres bouches aux lèvres lippues. Et la prodigieuse Asie avait déjà commencé à le hanter. Chaque semaine il donne à son journal, sous la rubrique *Fantastics*, des légendes hindoues, bouddhiques, égyptiennes, chinoises. On dirait qu'il s'exerce à se suggérer les émotions qu'il ressentira plus tard au Japon.

Il a aussi une âme de collectionneur romantique. Ce qui lui manquera toujours, c'est la somme de connaissances organisées qu'un bon étudiant acquiert entre sa quinzième et sa vingtième année. Il s'instruit tout seul, au hasard de ses lectures, et il est exposé, comme tous les autodidactes, à tomber sous la tyrannie despotique de ses découvertes. C'est ainsi que, du jour où il découvrira Spencer, il le proclamera le plus grand penseur qui ait paru sous le ciel. Son érudition rappelle celle de Hugo. Il court des instrumens de musique du moyen âge aux superstitions finnoises dont le grotesque l'enchante. Il demande à l'histoire de l'extraordinaire et du terrible, à la mythologie ce qu'elle a de plus extravagant et de plus sensuel. « Je me suis engagé, dit-il, dans la religion de l'étrange, du bizarre, du curieux, de l'exotique, du monstrueux : cela convient à mon tempérament. »

Au milieu de ce capharnaum d'excentricités, l'âme que lui avaient transmise ses ancêtres grecs se manifeste par

un goût instinctif de la pure et sobre beauté. Il travaille et travaillera sur les mythes de l'Extrême-Orient de la même façon que les Hellènes sur ceux de l'Égypte et de l'Inde. Il y introduit de la mesure et il en dégage de l'humanité. Mais les légendes hindoues, ces typhons de l'imagination tropicale, l'émeuvent encore moins que la douce histoire d'Orphée « qui fait éclater le cœur de marbre du tombeau. » Son atavisme grec l'amène à nous. Ses maîtres et ses modèles sont des Français. Il se proposera de réaliser en anglais un style latin, de transfuser à la prose anglaise la vie colorée, l'harmonie, la grâce artistique de la prose des Gautier, des Loti, des Anatole France, des Daudet, des Maupassant. Son admiration ne se trompe que là où sa passion du fantastique l'emporte. Assurément, le *Succube* de Balzac l'intéresse plus qu'*Eugénie Grandet*. Mais la tragédie rapide de *Carmen* l'émerveille. Quand il passe du *Roman de la Momie* ou de *Salammbô* aux romans égyptiens de l'Allemand Ebers, « il quitte le lit d'une femme aimée pour entrer dans la froideur gluante du tombeau. » Il se laisse si bien posséder par l'objet de son admiration que le style même de ses lettres en prend le ton et le coloris. Il sort évidemment d'une lecture de Chateaubriand lorsqu'il écrit : « Je voudrais être élégant et voluptueux comme une colonnade dans la mosquée de Cordoue. » Et, si nous ignorions sa prédilection pour Baudelaire, nous la devinerions à ces mots : « Il y a sous les tropiques des lis qui empoisonnent, mais ils sont plus beaux que les lis d'une blancheur fragile et froide des pays du Nord. » Entre toutes les nations modernes, c'est la nôtre qui lui semble supérieure par son amour désintéressé de l'art. Un de ses correspondans américains, s'étant moqué de la bohème de Murger, il lui répond assez vivement qu'il y a pourtant sous la légèreté de ce livre une philosophie sérieuse et que ses héros obéissent en somme au noble principe de tout subordonner, y compris l'argent, à la vocation artistique et à la recherche du beau. Et il souffre que personne autour de lui n'admette cette conception de la vie. Et seul, déclassé dans une société où il ne trouve aucun encouragement, aucune ressource intellectuelle, il rêve d'être le Colomb littéraire d'une Amérique romanesque.

Chateaubriand, Gautier, Baudelaire, Loti : il est bien de leur famille. Son exotisme, comme le leur, est une réaction

contre les platitudes et les banalités de la vie moderne, — de cette vie qui cependant deviendra à son tour la vie antique et se réveillera sous la poussière des siècles aussi ensorcelante que les hypogées égyptiens. Mais ce qui le distingue, c'est l'inquiétude, poussée parfois jusqu'à l'angoisse, avec laquelle il se cherche une patrie tantôt à travers l'espace et tantôt à travers le temps. Sa nostalgie a la violence d'un désir charnel. Les Chateaubriand et les Gautier sont de grands solitaires. L'exotisme n'est pour eux qu'un moyen d'étendre leur moi ou de tromper leur mélancolie. Ils ont beau s'égarer dans les déserts de l'Amérique ou dans les splendeurs de l'Orient, ils ne sont vraiment exotiques que rentrés chez eux, devant leur table de travail où ils revêtent somptueusement leurs impressions de voyage. Mais Lafcadio Hearn soupire après la douceur d'un foyer, que ce soit une tente, une paillote ou un palais gardé par des dragons. Il est nomade avec un instinct patriarcal, comme les vrais nomades qui traînent, suspendues à leurs pénates, leurs grappes d'enfans. Il se répète amoureusement les vers de Tennyson : *Je veux épouser une femme sauvage : elle me donnera une race sauvage... qui répondra par des cris aux cris du perroquet et qui sautera l'arc-en-ciel des ruisseaux et qui n'usera pas ses pauvres yeux sur nos misérables livres...*

Les fantasmagories de la Nouvelle-Orléans s'étaient éteintes pour lui. Il aspirait à s'enfuir. Le succès d'un petit roman médiocre, *Chita*, décida son journal à l'envoyer aux Antilles. Il y passa deux ans ; il y eût peut-être passé toute sa vie, s'il ne s'était aperçu que l'exubérance des couleurs engourdissait le sens esthétique et que la satiété des sensations vives paralysait l'imagination. Il en rapporta tous les élémens d'un livre qu'il écrivit à New-York en 1889 : *Deux années dans les Antilles françaises*. Il ne parlait de ce livre qu'avec mépris. Le style, me disait-il, surchargé de clinquans, lui en faisait honte. Il s'exprimait comme un barbare qui, parvenu à la plus haute civilisation, rougirait de son ancienne barbarie. Mais l'ouvrage renferme des pages de grand écrivain, que je souhaiterais de voir traduites, car nous n'avons rien qui les vaille sur notre Martinique et sur cette malheureuse ville de Saint-Pierre « dont jamais plus le soleil ni la lune n'éclaireront les rues..., dont jamais plus les jardins ne fleuriront, sauf dans les rêves. » Tout y était encore bien plus fantastique que dans le vieux

quartier de la Nouvelle-Orléans : les murs couleur de citron, les balcons bizarres, les treillis verts, les escaliers moussus baignés par la flamme de la mer ; les hommes nus jusqu'à la ceinture, musclés comme des statues, avec leur peau d'or, de bronze bruni et de bronze rouge ; les femmes dont la chair avait le ton de l'orange et de la banane, et dont la bande de leurs turbans était du même jaune brûlant que les stries du ventre des guêpes; dans l'air chaud et lourd, la douceur et le parfum du sucre et de la cannelle et les odeurs de la mangue, des gelées de goyave et du lait frais des noix de coco...

Un an après son retour de la Martinique, encore tout gorgé de ces sensations voluptueuses, dont il promenait la hantise sous les gratte-ciel de New-York ou dans « la ville des quakers » de Philadelphie, le *Harper's Magazine* lui offrait de partir pour le Japon, accompagné d'un artiste qui illustrerait ses articles. Il s'embarqua. Mais, en route, il apprit que l'illustrateur devait être payé deux fois plus que lui. Indigné, il rompit son contrat et débarqua à Yokohama presque aussi dénué que vingt ans plus tôt à New-York.

Tel était l'homme qui arrivait chez les Japonais à la fin de mai 1890. Il n'a point de patrie, mais il a souvent éprouvé le désir de partager les joies d'une grande communauté humaine. Il n'a point de famille ; mais ses passions n'ont point étouffé son besoin de tendresse familiale. Il n'a point d'amour, mais ses instincts amoureux le portent de préférence vers les autres races que la race blanche. Il n'a point de religion, mais, sauf le christianisme qu'il redoute et déteste depuis son enfance, toutes les religions l'attirent et plus particulièrement les plus étranges. Non seulement il n'a aucun préjugé d'Européen, mais il nourrit contre la race anglo-saxonne et contre l'Amérique du Nord une rancune d'artiste mal compris et d'amateur forcené de pittoresque et de bizarrerie.

III

Ce qu'il rêvait, et plus encore, le Japon allait le lui donner. Les ennuis de l'arrivée, les embarras pécuniaires, l'attente d'une situation sans laquelle il aurait dû reprendre le chemin des États-Unis, l'hostilité des pasteurs américains, à qui le paganisme de cet intrus avait sans doute été signalé, toute

l'amertume de ces premières tribulations s'évanouit, se volatilisa dans un air limpide et subtil qui l'enivrait comme un parfum. « Ce que je sens envers le Japon, dit-il, est indescriptible... La pauvre simple humanité y est divine. Rien en ce monde n'approche du charme naturel et naïf des Japonais... » Il aime leurs dieux, leurs coutumes, leurs chansons vibrantes d'oiseaux, leurs maisons, leurs superstitions, leurs défauts : « Je crois que leur art devance le nôtre comme l'art grec était supérieur aux premiers tâtonnemens de l'art européen. C'est nous les barbares ! Je ne pense pas seulement ces choses : j'en suis aussi sûr que de la mort. » Le passionné, qui a reçu le coup de foudre, ne croit pas plus ingénument à son amour : *J'en suis aussi sûr que de la mort!* Il n'immole pas plus allégrement la fierté de sa race : *C'est nous les barbares!* Quoi, rien ne l'a déçu, rien ne l'a heurté dans ce Japon si peu pittoresque au premier abord, avec ses fouillis de baraques d'une teinte noire et sale, et la laideur des visages et le comique des attitudes qui a tant frappé Loti et qu'il a si bien rendu? Quel dieu, quel Bouddha lui en a dérobé les aspects médiocres ou rebutans? En tout cas, ce fut un dieu qui obtint du gouvernement japonais que ce nouveau venu fût nommé professeur d'anglais au collège de Matsué. Il n'eut point le temps de connaître Tokyo. On le dirigea presque immédiatement vers cette petite ville sur la côte occidentale, où les Européens ne s'aventuraient jamais.

Un chemin de fer tout récent la relie à Kyôto. C'est un voyage de douze heures à travers des vallées charmantes et le long d'une côte aux petites anses arrondies où des villages sommeillent derrière leurs barques tirées sur le sable. Les cimetières montent vers les bois. Des rangées de Bouddhas en pierre grise regardent passer le train. Le nom des stations est écrit en caractères japonais et en lettres européennes, avec les noms des endroits dignes d'être visités : *Temple d'Amaterasu! Montagne de l'Ogre! Château fort!* Du temps de Lafcadio Hearn on voyageait en kuruma, et l'on mettait plusieurs jours; et l'on s'arrêtait forcément à tous les temples fameux et à toutes les montagnes des Ogres. Le chemin de fer n'a pas encore transformé cette région peu-commerçante, où la mer est trop mauvaise pour le cabotage. Et Matsué a conservé sa physionomie d'autrefois. C'est la ville sans âge, la pure ville japonaise

telle qu'elle a été bâtie, brûlée, rebâtie, rebrûlée et rebâtie depuis des centaines d'années. Elle s'étend devant un cercle de montagnes qui semblent légèrement posées sur l'horizon, à l'embouchure d'une rivière, et au bord d'un grand lac dont les flots du rivage reflètent ses mille petits balcons de bois. Ses longues rues sont sinueuses et étroites; quelques-unes ne sont habitées que par des dieux; d'autres, par des marchands d'antiquités et d'autels domestiques. Des ponts en dos d'âne enjambent les canaux qui la sillonnent. Ses grands quartiers samuraïques se perdent sous la verdure. Mais dans son parc seigneurial, entouré de remparts et de douves fleuris il ne reste des bâtimens et des dépendances de son ancien château qu'une pagode à cinq étages.

Cette petite ville avait un caractère assez particulier. Ses daïmio, les Matsudana, dont le temple est encore visité chaque mois par les survivans de leurs derniers samuraï, étaient apparentés aux Tokugawa, et ils y avaient acclimaté l'étiquette de la cour shogunale et les arts d'agrément de Tokyo. On y jouait de la biwa; on apprenait à y tordre élégamment la petite branche qui compose à elle seule un bouquet; on y cultivait des arbres nains; la mode de la cérémonie du thé y avait répandu le goût des jolies porcelaines. Même aujourd'hui que tout a changé dans l'Empire, les gens de Matsué gardent les belles manières de jadis et une sorte de fantaisie délicate dont les jeux de lumière donnent à leur immuable politesse un air de spontanéité. Ils ont l'humeur insouciante et douce; ils ne s'occupent point de politique; leurs seules industries sont des industries d'art : ils taillent l'agate et le cristal; ils font de la faïence, des laques et des dieux.

Aux environs de Matsué s'élèvent les temples les plus antiques du Shintoïsme, des temples de bois vides qui, dans leurs cours de galets, en l'absence des pèlerins, sont comme des épaves à marée basse. Cette province d'Izumo est une terre sacrée entre toutes. Mais il ne faut pas s'imaginer qu'on y soit plus fervent qu'ailleurs. Dans les endroits où affluent les pèlerinages, les indigènes ont une tendance à considérer les dieux comme leurs obligés. Cependant le va-et-vient des pèlerins crée une atmosphère religieuse assez forte; et les légendes y sont aussi nombreuses que les lampes des dieux et des ancêtres qu'on allume le soir, partout.

J'ai longuement flâné dans Matsué. J'y suivais le fantôme de Lafcadio Hearn. Il me précédait sur la route montante qui mène à la pagode. C'était là qu'il errait souvent à la nuit tombée, en compagnie de sa petite femme silencieuse. Il me promenait de préférence le long de la rue des temples. Il y en avait un dont l'enclos était ombragé par un seul pin. Ses branches horizontales, appuyées sur des béquilles, donnaient l'impression d'un vieux roi puissant que ses forces trahissent et que soutiennent de vils esclaves, mais qui n'en couvre pas moins d'une ombre jalouse son empire où dorment les morts. Les sanctuaires entre-bâillés resplendissaient. Leurs petites tables de laque et d'or, surchargées de vases indescriptibles, éveillaient l'idée d'une mystérieuse alchimie. Je n'avais jamais tant vu de Bouddha sculptés dans le granit. Furieux, rieurs, difformes, méditatifs, somnolens, relevant le menton d'un air de mépris ou tendant avec une mine facétieuse la rondeur ballonnée de leur panse, ils auraient formé une galerie d'un réalisme étonnant. Et la plupart avaient autour du cou des chapelets où, sur chaque grain, était collée une prière imprimée ou un papier blanc votif.

Comme Lafcadio Hearn, je fus, dès le lendemain de mon arrivée, présenté au préfet dans la même salle dont il avait franchi le seuil avec un battement de cœur. Mais ce haut fonctionnaire ne portait plus les riches vêtemens de soie qui l'avaient impressionné. Il avait aussi perdu « son calme suprême de bouddha. » Il était très moderne, un peu agité. Quand je lui exprimai mon désir de visiter l'ancienne maison de Lafcadio Hearn, il parut très surpris et il pressa un bouton électrique. Un de ses secrétaires étant accouru, il lui demanda s'il connaissait la maison de... de... « De Lafcadio Hearn, » lui soufflai-je. Il répéta : « De Lafcadio Hearn. » Le secrétaire sourit, se gratta l'oreille, disparut et ramena un de ses collègues qui, en effet, connaissait cette maison, louée maintenant à un employé de la préfecture. On téléphona, et il fut répondu que je pourrais la visiter à deux heures. Elle était située derrière le parc du château, séparée de la route par un mur dont l'auvent de tuiles et la haute porte indiquaient une résidence de Samuraï. La dame du logis, une jolie femme, m'y accueillit avec un plaisir que je ne m'expliquai qu'au moment de partir, quand elle me présenta en rougissant un album tout neuf, où elle me pria d'ins-

crire mon nom. Depuis le coup de téléphone du préfet, elle savait qu'elle habitait une maison historique.

Des trois jardins, que Lafcadio Hearn nous a décrits, celui de l'étang et des *merveilleux* nénufars a disparu : on y a construit une maison. Je retrouvai dans les deux autres les rochers *énormes* de Lafcadio, mais qui, depuis son départ, étaient redevenus des rocailles, le prunier dont l'efflorescence était *prodigieuse* lorsqu'il le regardait, et le beau laurier aux feuilles lustrées comme du bronze. On n'y voyait plus les crapauds de bon augure, ni l'innombrable famille de serpens qui ne craignaient point le pas de l'homme ; et la dame n'y avait pas encore entendu roucouler la colombe sauvage. Je n'en fus point étonné. La prédiction du poète s'était réalisée : « En vérité, avait-il dit, les plantes mêmes et les arbres et les rochers et les pierres, entreront au Nirvana. » Ils y étaient entrés avec lui. Seul le laurier demeurait intact, tel qu'il l'avait vu.

Ce fut dans cette maison qu'il vécut toute sa part de bonheur. Quelques semaines après son arrivée, il avait connu une jeune fille de vingt-deux ans, Setsu Koizumi, qui appartenait à l'ancienne bourgeoisie armée ou, comme on dit plus noblement, à la caste militaire des *samuraï*. Ses parens, ruinés par la Révolution, étaient tombés dans la misère. Il y eut beaucoup d'histoires semblables, à cette époque-là, au Japon ; et bien des jeunes filles, qui avaient reçu une excellente éducation, durent accepter, par dévouement filial, une vie dont la seule pensée jadis eût paru à leurs mères plus dure que la mort. Les Koizumi se résignèrent à ce que leur fille allât vivre avec un étranger qui se chargerait d'elle et d'eux aussi. Les formalités du mariage japonais furent accomplies. Les deux époux vidèrent chacun les trois petites coupes d'eau-de-vie de riz. Ce fut aussi simple que la cruche cassée de la Esmeralda. Ni l'un ni l'autre ne se comprenait. Ils avaient recours à un dictionnaire ; mais ils arrivèrent à se composer un langage qui leur suffit. Lafcadio Hearn avait quarante ans : ce n'est point à cet âge qu'on apprend la langue japonaise. Sa femme aurait bien plus vite appris l'anglais. Il s'y opposa, tant il craignait de lui enlever un de ses plus grands attraits. Il voulait qu'elle restât l'image vivante de l'exotisme, de la nouveauté toujours nouvelle parce qu'elle garde toujours quelque chose d'énigmatique. Il avait ainsi dans sa maison, circulant autour de lui, préve-

nante, attentive, docile à ses moindres souhaits, une petite femme dont la parole lui produisait le même effet que le chant d'un oiseau. Il en était l'interprète et le devin. La pensée de cette jolie créature ne lui apparaissait qu'à travers un voile qui pouvait devenir plus transparent de jour en jour, mais qui n'en restait pas moins un voile. Il n'en distinguait bien ni les contours ni les nuances : ce qui lui permettait de les imaginer. Cette langue inconnaissable, dont il ne devait jamais avoir que des aperçus légers et superficiels, maintenait dans leurs rapports le mystère qui peut naître de la profondeur d'un esprit ou d'une âme.

La jeune femme était intelligente. Elle sentit que ce qu'il avait aimé en elle, c'était le vieux Japon, et que les petites superstitions, les anciennes croyances, les rites et les usages domestiques, dont une autre peut-être se fût cachée devant un Européen, lui seraient ses meilleurs sortilèges. Elle introduisit dans la maison de l'étranger toute la bizarrerie de la religion populaire et la légende dorée du temps féodal. La difficulté de se faire comprendre l'en rendit forcément économe. Lorsqu'ils quittèrent Matsué pour aller à Kumamoto, puis à Kobé, puis à Tokyo, elle emporta son trésor qui paraissait inépuisable parce que ni l'un ni l'autre n'y pouvaient puiser à pleines mains.

Lafcadio Hearn, lui, jouissait de la vie. Il était enfin un homme considéré, presque considérable. Chaque semaine le journal de Matsué lui consacrait un article. Les reporters tenaient le public au courant de ce qu'il avait fait, de ce qu'il avait dit; on savait à quel festival il avait assisté, quel temple il avait admiré, dans quel restaurant il avait dîné. Il était reçu au seuil des églises bouddhiques par des prêtres en habits magnifiques, aussi beaux que les *daïmio* du passé. Quelle revanche sur son existence obscure et besogneuse des États-Unis! Personne ne le toise du haut de sa richesse. C'est même lui le riche, dans cette population si pauvre. Son traitement d'étranger fait de lui un grand seigneur parmi ses collègues qui sont à peu près payés comme nos facteurs ruraux. Il a bien quelques petites déceptions. Un jour on le mène à Yabasé : il se flattait d'être le premier Européen à y mettre le pied, quand il apprend qu'un affreux missionnaire y était venu avant lui. Un autre jour, à Otsuka, des paysans lui lancent du sable et de l'eau. Mais les autorités lui présentent d'humbles excuses. « D'ailleurs, nous

dit-il, une foule occidentale aurait jeté des pierres et des œufs pourris. Et puis ces gens n'étaient pas animés de mauvaises intentions : ils désiraient seulement voir comment l'Européen se remuait... » On croirait entendre Gulliver! Son ravissement le plonge dans une espèce de somnambulisme magique qui répand sur les choses et les êtres qui l'entourent un caractère d'irréalité. « Tout est tranquille ici, dira-t-il, rêveur, pâle, léger, brumeux, vaporeux, visionnaire. Les saisons mêmes ne sont plus que des choses faibles et spectrales. » Les paroles qu'il écoute sans les comprendre lui semblent des échos de l'au-delà. Il retrouve sur tous les visages le sourire divin du Bouddha. Les *geisha* lui apparaissent au milieu des fêtes « comme des fleurs humaines que l'on peut admirer et non toucher. » (Ce n'est vrai, et encore! que pour les étrangers, pour les barbares.) Sa vision du Japon, qu'il nous donnera dans ses *Glimpses*, garde ce qui reste d'ombre et de buée légère dans les yeux du dormeur qui soulève ses paupières et ne distingue pas entre la réalité et son rêve.

Cependant ce somnambule a souvent une singulière lucidité. Il voit admirablement les détails. Sa myopie lui est d'autant plus avantageuse que le Japon est surtout exquis dans les détails et dans les menus symboles de la vie familière. Son Japon est un Japon littéralement observé à la loupe. Il penche sur les objets son œil énorme, armé d'un verre grossissant, comme un prodigieux appareil enregistreur. Il en note l'aspect; il en cherche le sens. Il décrira par exemple les bouchons des vases de saké : leur forme de feu follet rappelle un joyau bouddhique, emblème de l'essence pure, et représente ainsi la pureté du vin et de l'âme du donateur. Ces détails précis et pittoresques, groupés avec amour, étincellent dans l'atmosphère vaporeuse que sa fantaisie a créée et en augmentent l'effet de mystère et de vérité.

Mais il est aussi guidé par ses ressentimens. Le Japon lui donne raison contre l'Amérique qu'il connait et contre toute l'Europe, qu'il ne connait pas. Depuis le XVIe siècle, les Européens se sont souvent écriés que le Japon, « c'était la maison à l'envers; » et ils ajoutaient en riant : « C'est vraiment très curieux et très joli, une maison à l'envers! » Lafcadio Hearn est le premier qui ait dit nettement, posément, avec tout ce qu'on peut mettre d'agressif dans un sourire : « Pardon, vous

vous trompez : c'est votre maison, à vous, qui est à l'envers. Le Japon est à l'endroit. » Notre vie est artificielle et compliquée; la vie japonaise, simple et naturelle. Nous nous agitons fiévreusement; les Japonais ont le calme et la mesure. Les Américains n'estiment que la richesse; les Japonais honorent la pauvreté. Les Américains ne se soucient point de l'art; au Japon, le plus pauvre paysan a plus de sens esthétique qu'un milliardaire de Cincinnati; et il n'y a pas dans les plus pauvres ménages un objet que l'art n'ait modelé et qui ne signifie plus que sa valeur. Notre vie est une lutte organisée entre tous les individus reconnus égaux; la vie japonaise est une hiérarchie de subordinations. Elle subordonne l'individu à la famille, la famille à la cité, et fonde ainsi son harmonie sur l'obéissance aux lois, aux mœurs, aux morts, aux dieux. L'émancipation de l'individu est l'essence même de la civilisation occidentale; le sacrifice de l'individu est l'essence même de la civilisation japonaise. Notre éducation favorise toutes les tendances à s'affranchir du passé; l'éducation japonaise les réprime. Aucune religion ne nous fait mieux sentir que le Shintoïsme combien nous dépendons de nos morts. Aucune religion, mieux que le Bouddhisme, ne nous apprend à maîtriser l'illusion tumultueuse de notre moi et à la courber, résignée et souriante, devant l'inévitable. Les images du Jizô bouddhique « sont assurément plus suaves que n'importe quelle image du Christ; » et son sourire d'adolescent aux paupières baissées va plus loin dans l'inconnaissable que toutes les religions et les philosophies occidentales. (Quoi! même celle de Spencer?) Il est assez piquant qu'un sauvage indépendant comme Lafcadio Hearn prenne parti contre l'individualisme; qu'un cosmopolite n'attache de prix qu'aux sévères disciplines qui constituent la famille et la patrie; que le plus personnel des artistes exalte éperdument l'oubli de soi-même.

Quant à ses généralisations sur la vie sociale japonaise, elles sont justes, dans la mesure où un Japonais, qui voudrait être désagréable à ses compatriotes et qui aurait compris que le christianisme est à la base de notre civilisation, en supposerait l'esprit absolument réalisé et ne verrait tel pays d'Europe ou d'Amérique qu'à travers l'ombre des cloîtres et la lumière mystique de la charité. De ce que tous les catholiques font le signe de croix, il ne s'ensuit pas qu'ils aspirent tous à être crucifiés. En somme, Lafcadio Hearn reprenait contre la civili-

sation occidentale, sous la forme la plus gracieuse, la moins déclamatoire, la protestation des J.-J. Rousseau et des Bernardin de Saint-Pierre. Le Japonais était pour lui l'homme de la nature, que sa civilisation n'a pas dépravé, parce qu'elle n'a été que le développement et le raffinement de ses profonds et divins instincts. Son opinion se modifiera bientôt; mais il conservera toujours à la terre des dieux la gratitude du premier rêve qu'il y fit, comme on garde d'une femme passionnément aimée, même lorsqu'on a beaucoup souffert par elle, le souvenir reconnaissant d'une année ou de quelques mois d'un tel bonheur qu'aucune autre n'était capable de vous en donner un pareil.

Et pendant ce temps, que pensaient de lui les Japonais? Ce nouveau professeur ne ressemblait guère à l'aventurier brutal qui l'avait précédé. Il était doux, poli, ne gesticulait pas, ne criait pas, n'avait pas ces brusqueries qui déconcertent et qui froissent. Il se pliait gentiment aux habitudes japonaises; il s'agenouillait, mangeait et fumait de petites pipes comme un Japonais. De vieilles gens m'ont dit qu'il reconnaissait tout de suite la valeur d'une statue et qu'un jour, devant un groupe de bouddhas, il n'en admira qu'un seul qui était d'un artiste très renommé. Il passait pour un savant. On n'ignorait pas qu'il écrivait dans les journaux de son pays. Il importait donc qu'on lui fît les honneurs de tout ce que la vieille province avait de curieux et de beau. Les Japonais s'entendent à griser leurs hôtes. Et il disait à ses élèves des choses étonnantes qui leur semblaient à la fois l'expression de la plus rare courtoisie et de la vérité. Il leur disait que la civilisation japonaise était la plus parfaite des civilisations; leur monde, le meilleur des mondes; leurs dieux, les plus divins des dieux. Et puisqu'il le pensait, il n'avait pas tort de le dire. Mais plus il le disait, plus les Japonais, intéressés à le croire, l'estimaient heureux d'être venu au Japon. Il ne se diminuait pas à leurs yeux; mais il ne grandissait pas. Son mariage japonais n'augmentait pas non plus son prestige. On ne le blâmait point; mais en général, les Japonais sont peu sensibles à ces sortes d'hommages rendus par les Européens aux femmes de leur pays. Ils voyaient plutôt dans le mariage d'un étranger avec une de leurs compatriotes une marque de faiblesse ou de légèreté. Lafcadio Hearn ne pouvait percevoir ces nuances d'opinion dans la politesse attentive et même affectueuse dont il était l'objet. Quand, au

bout d'un an, le dur climat le força de quitter Matsué, les notabilités lui offrirent un banquet magnifique; ses collègues, de vieilles et splendides porcelaines; et les étudians, un beau sabre de l'époque féodale.

On l'avait nommé dans la grande île de Kiushu, à Kumamoto. Mais, avant d'y arriver, ses désillusions avaient commencé. Et d'abord, sa nature, sa triste nature d'Occidental, l'avait averti qu'elle se trouvait fort mal du régime et des usages japonais, si imprudemment adoptés. Il a beau écrire dans ses *Glimpses :* « Façonné depuis plus d'une année aux habitudes japonaises, je dois confesser que j'éprouve à l'heure actuelle une certaine gêne à me servir d'une chaise. » Il n'en était pas moins revenu à la chaise et à la table européennes. Pendant dix mois, il s'était nourri à la japonaise de riz, de poisson et de légumes. Mais les instincts féroces de ses ancêtres réclamèrent impérieusement du bœuf, du porc, de l'ale capiteuse et du café noir : et il fallut les contenter. En même temps, son âme, sa pauvre âme d'Occidental, sentait qu'il lui manquait quelque chose dans cet air raréfié dont le trop d'oxygène finissait par lui donner l'impression du vide. C'est une admirable société que celle où personne ne lutte pour développer son individualité aux dépens du voisin; mais cette beauté se paie cher. « Jamais de grande inspiration; jamais d'émotion profonde ni de profonde douleur ni de profonde joie; jamais une vibration, et, comme les Français le disent mieux que nous, jamais *un frisson*. Le travail littéraire est ici sec, osseux, dur, mort. » Il s'est limité aux phases les plus émouvantes de la vie japonaise : la religion et l'imagination populaires. Et pourtant il n'y trouve rien de semblable à ce que lui offrirait immédiatement un pays latin : « une émotion forte et vibrante. » D'où cela vient-il? La différence de tout notre passé nous rend-elle la sympathie de l'âme impossible, ou psychologiquement les Japonais nous sont-ils inférieurs? Il veut espérer que la première hypothèse est la bonne; mais il n'en est pas sûr, il n'en est pas du tout sûr. J'ai relevé dans un de mes vieux cahiers de notes prises au Japon en 1898, et datées d'une auberge japonaise où je m'étais arrêté après un long voyage à travers les petites villes et les campagnes, cette phrase dont les aveux de Lafcadio Hearn m'ont éclairé le sens que j'avais perdu : « Je voudrais relire la Vie de Pascal ou le plus violent drame de Shakspeare. » Trop de

gentillesses! Trop de sourires! Trop d'effacement des personnalités! On devine bien sous tant de jolis reflets une matière dure et rugueuse. Mais comment y pénétrer? Les traits glissent sur cette laque brillante...

La ville de Kumamoto lui déplut et le dépaysa. Elle était vaste, décousue, laide, sans rues pittorresques, sans magasins de curiosités, remplie de soldats. Elle était pourtant tout aussi japonaise que Matsué; mais c'était un autre vieux Japon. Il n'y a pas de ville où j'aie rencontré jadis une plus grande hostilité à l'égard des Européens. Lafcadio Hearn s'y blessa à la fierté de la nature japonaise dépouillée des mille ornemens de sa politesse et appauvrie de son sens esthétique. Le Bouddhisme n'y avait point policé les esprits: les vertus militaires ne s'y paraient d'aucune grâce. L'homme, qui allait bientôt écrire que l'absence d'œuvres charitables dans le Japon d'autrefois prouvait que la bonté mutuelle les y avait rendues inutiles, ne pouvait cependant faire un pas hors de Kumamoto sans y croiser des lépreux que, de temps immémorial, on laissait crever sur le bord de la route. Mais il semble qu'il en veuille d'autant plus à la civilisation occidentale qu'il se désenchante davantage de son nouveau pays. Je ne sais pas si, parmi les griefs qu'il nourrit contre elle, le plus grave ne sera pas un jour de l'avoir précipité dans l'amour du Japon.

A Kumamoto, il s'aperçoit que, plus il va, moins il connaît les Japonais. Il désespère de jamais les comprendre et s'enferme avec ses livres. Au collège, personne ne lui parle. Ses collègues s'écartent de lui. Pendant leur déjeuner qu'il ne partage pas, il monte sur une petite colline et s'assied, dans un vieux cimetière, près d'un Bouddha, dont le nez et les mains sont couverts de mousse. Ce Bouddha n'a cure ni de la chimie, ni de la géométrie, ni de la damnable langue anglaise, ni des maudits livres de clergymen, comme le *Silas Marner* de George Eliot. Cependant, les paupières mi-closes, il regarde au-dessous de lui l'affreuse maison de briques où l'on apprend toutes ces choses-là ; et il la regarde « en souriant du pathétique sourire de ceux qui reçoivent une injure et qui ne peuvent la rendre. »

Autour de Lafcadio les superstitions n'avaient plus la même douceur ailée que dans l'air pur de Matsué. Sous le ciel ardent du Kiushu, leurs yeux sont souvent cruels et leurs mains lourdes. Une de ses lettres nous raconte une histoire qui vient

de se passer aux environs de la ville. Un paysan était allé consulter un astrologue au sujet de sa mère devenue aveugle. L'astrologue lui répondit qu'elle recouvrerait la vue, si elle mangeait un foie humain fraîchement tiré d'un corps jeune. Le paysan retourna chez lui en pleurant. Sa femme lui dit : « Nous avons un fils. Il est beau. Vous pourrez trouver une femme aussi bonne et même meilleure que moi; mais vous ne pourrez pas avoir un autre fils pareil. Tuez-moi et donnez mon foie à votre honorée mère. » Ils s'embrassèrent. Le mari la tua d'un coup de sabre, arracha son foie et le mit à cuire. Mais, aux cris de l'enfant, les voisins et la police accoururent. Devant le tribunal, le paysan avoua ce qu'il avait fait et cita pour se justifier des histoires empruntées à des livres bouddhiques. Les juges, émus jusqu'aux larmes, ne le condamnèrent qu'à neuf ans de prison. « Et cela se passe, s'écrie Lafcadio Hearn, à quelques milles de l'endroit où l'on enseigne le calcul intégral, la trigonométrie et Herbert Spencer! Cependant ni la science, ni la religion occidentale n'inspirèrent jamais une pareille idolâtrie filiale à un fils et surtout à une bru! » Au fond, et bien qu'à son avis l'astrologue méritât la mort, il admire encore. Mais quelques autres exemples de cruautés, commandées par la superstition ou par le fanatisme du point d'honneur, lui ont fait toucher dans la nature japonaise « l'argile primitive dure comme du fer, pétrie peut-être de tout le tempérament ardent du Mongol et de toute la souplesse dangereuse du Malais. » Et cela, il n'a pu s'empêcher de l'écrire dans son livre *Ce qui vient de l'Orient*. Mais d'ordinaire il réserve à ses correspondans intimes la confidence de ses déceptions et de ses impatiences.

Ses livres n'en sont pas moins sincères. Seulement, il ne travaille bien que lorsque sa sensibilité a été froissée. « J'ai besoin, dira-t-il, du mordant d'un acide. » C'est à ses rancunes contre la société américaine que le Japon dut les couleurs les plus flatteuses dont il le peignit. Son dégoût des fonctionnaires japonais en redingote idéalisa les anciens *samuraï*. L'*odium theologicum* dont, à tort ou à raison, il se croyait poursuivi par les missionnaires protestans, lui dicta ses plus belles rêveries sur le bouddhisme. Tout ce qui le choquait et l'exaspérait à Kumamoto lui embellit son séjour de Matsué. Il considérait lui-même comme un peu morbide cette nécessité d'un aiguillon doulou-

reux. Mais son œuvre ne trahit aucun état maladif. Les mouvemens impétueux de son cœur se ralentissent à mesure qu'il écrit. Ses sensations désordonnées s'équilibrent. Son âme trouble se clarifie. L'art est vraiment pour lui une délivrance et une purification. Ce fut dans cette ville haïssable de Kumamoto qu'il fit le meilleur de son œuvre. Il n'avait pas épuisé son sujet; mais il en avait exprimé l'essentiel. Et il songeait à repartir pour les tropiques, pour les Philippines ou les îles sauvages de Bornéo et de Sumatra.

A ce moment un fils lui naquit. Naguère, dans un cimetière de Matsué, il avait rencontré une petite fille japonaise aux cheveux blonds. « L'âme d'une autre race, la mienne peut-être, se dit-il, me guette à travers ses yeux de fleur bleue. » Et il pensa : « Sang mêlé, mieux eût valu pour toi la mort, sang mêlé, pauvre et jolie! » Mais lorsqu'on lui mit dans les bras un petit garçon aux yeux noirs et qui lui parut, malgré son nez aquilin, plus japonais qu'occidental, un petit garçon héritier de cette antique caste militaire dont il admirait les vertus, il oublia sa rencontre du cimetière de Matsué; il remercia la Puissance inconnaissable de lui avoir accordé une aussi grande faveur; et, comme tous les sentimens très vifs qu'il éprouvait, le sentiment de la paternité lui devint aussitôt quelque chose de délicieusement fantastique. « On invoqua autour du berceau les tendres divinités bouddhiques qui aiment les petits enfans, sauf une, celle qui les aime seulement quand ils sont morts et qui joue avec eux à de petits jeux fantômes dans le royaume des ombres. » Il se promit de faire de son fils un bon petit bouddhiste qui n'irait pas à l'église entendre de stupides sermons, qui ne serait pas perpétuellement tourmenté par des conventions absurdes, et qui aurait enfin ce qu'il n'avait jamais eu, lui, dans son enfance, une liberté physique naturelle.

Mais la venue de cet enfant, le premier de ses quatre enfans, compliquait sa situation. « Désirez-vous qu'il soit Européen? lui dit-on. Faites-le enregistrer à votre nom. Désirez-vous qu'il soit Japonais? Faites-le enregistrer au nom de sa mère. » Son mariage ne comptait pas plus aux yeux des Japonais qu'aux yeux des Européens; et du moment qu'il ne voulait à aucun prix que sa femme sortît de la communauté japonaise et que son fils fût Anglais, il n'avait qu'à suivre ce dernier conseil. « Mais, répondait-il, tout s'arrangerait si je me faisais citoyen

japonais, c'est-à-dire si je me faisais adopter par les parens de ma femme. — En effet : seulement, votre naturalisation vous enlèverait le bénéfice de votre qualité d'étranger. Les fonctionnaires étrangers sont payés au moins deux fois plus que les fonctionnaires indigènes. » Le Japon ne manifestait aucun désir de le recevoir comme fils adoptif; et fidèle à l'esprit de sa civilisation, que Lafcadio Hearn avait victorieusement opposée à la civilisation occidentale, il le prévint que les droits de citoyen japonais qu'on lui octroierait, — comme, à cette époque, le droit de voyager dans tout l'Empire sans passeport, — entraîneraient un certain nombre de pénibles obligations dont la première serait de s'accommoder du traitement des professeurs japonais. Se persuada-t-il que l'adoption lui ouvrirait l'intimité de ce peuple? Mais aucune formalité juridique n'était capable de changer la couleur et la forme de son visage. Fut-il séduit par le paradoxe fantastique d'une adoption où aucun Européen ne l'avait précédé? Cédait-il à l'ambition secrète de son cœur d'avoir une vraie famille, légalement reconnue, dans une vraie patrie? Obéissait-il encore à son aversion de l'Occident, et ce dépouillement de sa nationalité n'était-il pas comme un suprême défi qu'il lui lançait? Il est possible que tous ces mobiles soient entrés dans sa décision.

Il la prit à Kobé. Fatigué de l'enseignement et de Kumamoto, il y était venu tâter du journalisme. Mais la vie de ce port ouvert lui était insupportable. Les voix européennes lui déchiraient les oreilles. Les Japonais, dont la politesse et la moralité s'étaient élimées au frottement des colons étrangers, lui paraissaient « plus vils que les apaches du Far West. » Les petits enfans japonais, héritiers d'une courtoisie millénaire, l'insultaient quand il pénétrait dans la vieille ville. Décidément le vieux Japon était bien mort. Alors à quoi bon écrire sur des choses qui ont cessé d'exister? L'étrange destinée de cet homme le conduisait ainsi à se faire naturaliser citoyen d'un pays qui était pour lui aussi enseveli dans la nuit des siècles que Ninive et Babylone. Il n'en persiste pas moins dans sa détestation de l'Occident. « J'espère voir, dira-t-il après la guerre sino-japonaise, un Orient uni et fortement allié contre notre cruelle civilisation occidentale... J'y aurai un peu aidé comme professeur, comme écrivain, comme journaliste. »

Mais le journalisme lui pesait. Quelques amis, et surtout

M. Basil Chamberlain, professeur de philologie japonaise à l'Université de Tokyo, s'employèrent à l'en retirer; et le gouvernement japonais écouta leur requête avec bienveillance. Le succès des *Glimpses* en Amérique et en Angleterre avait éveillé son attention. Il contre-balançait heureusement celui de *Madame Chrysanthème*, dont la popularité vexait les Japonais et qu'ils ne nous ont jamais entièrement pardonné, faute d'avoir pris ce livre comme on doit le prendre. C'est une exquise fantaisie, où il n'y a pas un trait, pas une nuance qui ne soient exacts. Lafcadio Hearn m'avouait lui-même qu'il se sentait incapable d'atteindre « cette légère puissance de touche; » et il ne perdait aucune occasion de témoigner son enthousiasme pour une œuvre qui révélait chez son auteur un système nerveux d'une incroyable sensibilité. Mais ce n'est qu'une fantaisie. Loti n'a pas eu la prétention de nous peindre le vrai Japon, et son esprit, qui se joue à la surface des choses, ne s'est point glissé dans les sinuosités de l'âme japonaise. Convenons d'ailleurs qu'au moment où les Japonais travaillaient à s'égaler aux nations européennes, il leur était dur qu'un livre de génie répandît à travers le monde l'image d'un peuple de Lilliputiens cocasses et simiesques. Au contraire, les ouvrages de Lafcadio Hearn nous montraient un peuple d'artistes religieux formés par leur religion aux plus hautes vertus sociales. L'impression de mystère qui s'en dégageait nous préparait à toutes les surprises. Et son incomparable *Essai sur le sourire japonais* forçait notre admiration pour eux. Le gouvernement pensa qu'après avoir étudié le vieux Japon dans la vieille province d'Izumo, il se consacrerait désormais à l'étude du Japon moderne et révolutionnaire. Et il le nomma en 1896 professeur de littérature anglaise à l'Université impériale, avec des appointemens d'étranger, de douze mille francs par an. Le gouvernement japonais comptait sans son hôte.

Le Japon de Tokyo, à demi européanisé, révolta Lafcadio Hearn comme la trahison d'un ami. Tout allait si rapidement dans ce pays si longtemps immobile que chaque jour enlevait à ce qu'il avait écrit un peu de sa fraîcheur et de sa vérité. Ses livres vieillissaient plus vite que lui : il le croyait du moins, et il en était inconsolable. Il ne pouvait feuilleter ses *Glimpses* sans crier de douleur. L'Occident, qu'il avait fui et renié, avait traversé les mers et le ressaisissait sous mille formes odieuses.

D'ordinaire nous reprochons à nos naturalisés d'ignorer ou de dédaigner nos traditions et de ne pas comprendre que la France qui leur a fait l'honneur de les accepter au nombre de ses fils exige d'eux le respect de son passé. Mais voici un naturalisé d'un nouveau genre! Il ne chérit que le passé de sa patrie d'adoption, et juste au moment où l'intérêt supérieur de cette patrie commande à ses citoyens de ne pas s'absorber dans la contemplation et le regret de ce qui fut et de regarder résolument l'avenir.

Quand on rapproche de ses lettres de Tokyo le récit qu'il avait fait naguère de sa vie de professeur à Matsué et même à Kumamoto, on reste confondu de sa force d'illusion et de son ignorance des réalités. Il écrivait dans les *Glimpses:* « Au Japon, c'est l'élève qui, le plus souvent, expulse le maître. » Mais, comme il était en pleine ferveur d'enthousiasme, il ajoutait : « On a prétendu que les étudians abusaient de ce pouvoir : ces allégations ont été émises par des résidens européens profondément imbus de l'impérieuse discipline britannique. » Aujourd'hui, il se plaint de leur humeur autoritaire et de leur insolence, et il les accuse de terroriser les professeurs étrangers. Je n'ai jamais entendu dire que les étudians japonais eussent terrorisé d'autres professeurs que des professeurs « coulés. » Mais je sais, — et Lafcadio Hearn aurait dû le savoir encore mieux que moi, — qu'ils sont si fiers et si avantageux qu'aucun maître n'oserait leur assigner des places par ordre de mérite. Il serait impossible d'instituer dans leurs collèges notre système d'émulation. Pas un élève, fille ou garçon, n'accepterait d'être relégué à un rang inférieur. Je crois même que l'humiliation commencerait au second, qui se considérerait comme insulté par le premier. Ces jeunes bouddhistes font évidemment le plus grand cas des apparences. D'ailleurs, les étudians de Tokyo ajoutent à ces défauts communs une indépendance d'allures souvent peu courtoise. Mais Lafcadio Hearn s'imaginait ingénument qu'ils n'étaient ainsi qu'à son égard et parce qu'ils voyaient toujours en lui un étranger. Il demeurait attaché à l'illusion d'une intimité entre élèves et maîtres japonais dont il serait à jamais exclu. Et il se trompait. Cette intimité existait peut-être du temps que le maître était un *samuraï* et tenait son autorité de ses deux sabres et de son désintéressement. Mais aujourd'hui, le professeur n'a aucune

familiarité avec ses élèves. Il doit être calme, froid, distant, ne point laisser deviner ce qui se passe en lui; et l'idée de sa supériorité s'impose par sa réserve hautaine. Faute de s'en être rendu compte, quelques professeurs étrangers ont été perdus dans l'opinion de leurs élèves par leur bonhomie, leurs gestes, leurs éclats de voix, leurs sautes d'humeur. La timidité naturelle de Lafcadio Hearn ne l'exposait pas à tomber dans ces travers; mais on sentait trop que c'était de la timidité. « Il faut, disait-il mélancoliquement, que je sois avec mes élèves désagréable et que je les tienne à distance. »

Il y réussissait beaucoup mieux avec ses collègues. Il les soupçonnait de le mépriser. Quelques-uns d'entre eux crachaient bruyamment sur son passage, des docteurs de Heidelberg et aussi des Japonais! Il subodore partout l'intrigue et la cabale. Les Européens lui semblent vivre dans une espèce de panique. On s'épie du coin de l'œil; on se dit des riens « comme des gens qui attendent une catastrophe ou qui font du bruit pour éloigner les fantômes. » Une parole plus précise produit l'effet d'une explosion : le groupe des causeurs se disperse épouvanté... Ses lettres rendent parfois le son troublant des *Rêveries d'un Promeneur solitaire*. On m'a montré dans le beau jardin de l'Université, autour du lac, le sentier ombragé d'arbres tordus et obstrué de pierres divines, où il faisait les cent pas entre deux cours, le front penché, l'œil défiant, toujours seul.

Cependant un de ses collègues avait trouvé grâce devant lui : le Français chargé du cours de littérature française. Et ce Français était un prêtre, c'est-à-dire pour Lafcadio Hearn, un jésuite, car un prêtre catholique ne peut être qu'un jésuite. En réalité, il n'y avait alors aucun jésuite au Japon, et le prêtre dont il s'agit, M. Émile Heck, est un Marianite du Collège de l'Étoile du Matin. Le jour où on les présenta l'un à l'autre, Lafcadio Hearn entrevit « une barbe qui lui parut énorme, majestueuse, noire comme l'enfer, un petit œil aigu et brillant, caressant et diabolique, » et il bredouilla lamentablement, ayant eu de tout temps une peur sacrée des jésuites. M. Heck est un excellent homme, très intelligent et très cordial, et dont le bon rire ne recouvre pas les profondeurs d'infernale ironie que Lafcadio Hearn crut y distinguer. Il m'a raconté l'origine de la sympathie que l'étrange solitaire avait conçue pour lui. Elle était venue simplement de ce que

M. Heck considérait que les Japonais étaient un peuple religieux. Une pareille opinion d'un prêtre catholique renversait toutes ses idées. Il connaissait si mal cette religion qu'il avait sans cesse poursuivie à travers son éloge du bouddhisme! S'il avait fréquenté nos missionnaires, il aurait été étonné de trouver chez la plupart d'entre eux un amour du Japon plus fort que le sien, parce qu'il est plus raisonnable, et une pénétration plus vive des âmes japonaises, parce que la lumière dont ils se servent n'est point exposée aux souffles capricieux de leur imagination, et que les impulsions de leur sensibilité ne risquent pas à chaque instant de fausser l'instrument d'analyse qu'une vieille expérience du cœur humain a mis entre leurs mains. Il aurait su encore que ce qu'ils craignent le plus, ce ne sont jamais les croyances, même les plus extravagantes où l'âme égarée satisfait naïvement son besoin d'expliquer les mystères de notre destinée, mais l'inhumaine et morne indifférence à ces mystères. Ses rapides entretiens avec M. Heck le firent réfléchir : « Je commence à croire, écrivait-il, qu'une grande partie de l'éducation ecclésiastique, méchante et cruelle comme je l'imaginais autrefois, est fondée sur la meilleure expérience de l'homme dans la civilisation. » Et il s'aperçut un jour que les seuls collègues, dont le commerce ne lui déplaisait pas, quelle que fût leur nationalité, étaient catholiques. « N'est-ce pas, se demanda-t-il, le sentiment latin qui survit dans le catholicisme et qui humanise païennement tout ce qu'il touche? » Et maintenant ce ne sont plus les pays des Tropiques qui l'attirent ni les îles sauvages, c'est la France, c'est l'Italie...

Sa situation, sa famille, sa gloire l'enchaînaient au Japon. *Shikata ga nai :* il n'y avait plus rien à faire! « J'essaie de rester dans l'atmosphère du vieux Japon. » Il essaya d'oublier les hommes au milieu des histoires de fantômes. Quand il revient à l'humanité, c'est à la pauvre humanité des campagnes et des faubourgs où les enfans chantent les chansons d'autrefois, où la vie pénible s'entoure, comme d'un halo, des plus douces superstitions bouddhiques. Dans sa solitude qui s'épaissit chaque jour, il se crée un cercle merveilleux de revenans, d'arbres-fées, d'apparitions, de réincarnations, d'ombres funèbres et de courtoisies spectrales. Les seuls êtres réels qui y pénètrent sont les insectes que l'antique Orient a toujours associés aux fantômes et aux démons. Il est là, sa loupe à la

main, arrêté sur un de ces petits êtres qui le remplissaient d'une admiration voisine de la terreur. Le fantastique, dont il a été l'infatigable pèlerin, il le tenait enfin sous son œil unique, que la curiosité dilatait encore; il le possédait dans ces atomes, « dans leurs yeux aux myriades de facettes, dans leurs oreilles imperceptibles qui entendent mieux que les nôtres, dans leurs organes musicaux qui produisent des mélodies de fées, dans leurs pieds fantômes qui marchent sur les eaux, dans leurs lèvres qui sont des mains, dans leurs cornes qui sont des yeux, dans leurs langues qui sont des vrilles, dans leurs bouches multiples et diaboliques (1). » Il nous peint ces monstres microscopiques avec un éclat qui fait pâlir ses évocations d'anciennes *geisha*, et de déesses bouddhiques. A mesure que la matière qu'il traite s'amenuise, son art se rapproche de la perfection. Les pages que lui ont inspirées les insectes ont une grâce inexprimable et parfois un accent pathétique. Leur monde est pour lui un monde d'énigmes désespérantes, mais moins désespérantes que celle de sa destinée! Il avait acheté, dans une cage minuscule, un de ces grillons que les Japonais appellent alouettes de l'herbe, et dont le chant donne aux citadins l'impression de la campagne et des nuits en plein air. Chaque soir cette âme infinitésimale s'éveillait, et toute la chambre vibrait d'une musique d'elfe. Mais la bonne oublia de renouveler la tranche d'aubergine dont vivait le petit musicien. Le trille s'éteignit. L'alouette mourut. Et cependant elle avait chanté jusqu'à la mort, une mort atroce, car elle avait dévoré ses propres pattes. Et Lafcadio Hearn s'écrie : « Peut-être après tout n'est-ce pas la pire des destinées pour qui a reçu le don fatal. Il est des grillons humains qui, pour continuer à chanter, dévorent leur propre cœur. »

Il se dévorait le cœur dans sa cage japonaise. Si du moins, comme les Stevenson et les Kipling, il avait pu s'élever au-dessus des circonstances! S'il avait pu faire un roman, un simple petit roman qui lui survécût! Mais il ignore tout de la réalité. « Je ne sais que mes sensations et mes livres. » Il demande à son ami, son seul ami américain, M. Mac Donald, de lui fournir des sujets d'histoires entre Européens et Japonais dans les ports ouverts, car il vit en dehors du monde, et

(1) Lafcadio Hearn, *Kottô*, traduction de Joseph de Smet. (*Mercure de France.*)

le vrai Japon, il le sent bien, « se cache d'un dangereux bavard comme Lafcadio Hearn. » Mais quel sujet Mac Donald aurait-il pu lui fournir qui valût son histoire?

Les recueils d'essais et de légendes qu'il publiait régulièrement depuis qu'il était à Tokyo avaient désappointé les Japonais. Sa persistance à s'attarder dans les fantasmagories des âges périmés dissimulait mal une condamnation tacite de la société nouvelle. Cet étranger, devenu, au mépris du bon sens, un de leurs compatriotes, leur semblait plus réactionnaire que les *samuraï* du lendemain de la Restauration. Ils retrouvaient en lui un état d'esprit qui avait failli compromettre les progrès du Japon moderne. Et le malheur voulait qu'il fût écouté de l'Amérique, de l'Angleterre, du monde entier. Il aimait le Japon assurément, mais d'un amour qui ne s'adressait qu'aux choses d'autrefois. Il n'aimait du Japon que l'époque romantique des Tokugawa dont il avait contemplé le mirage rétrospectif dans un ancien milieu provincial.

— Que penseriez-vous, me disait un professeur de l'Université de Kyôto, d'un étranger qui n'admirerait chez vous que le Moyen âge ou la Renaissance? Que penseraient les Anglais d'un étranger qui porterait le deuil d'Élisabeth et qui pleurerait sur la mort de Shakspeare?

Et cet ancien élève de Lafcadio Hearn me disait encore :

— Son œuvre nous a fait du mal en ce sens que ceux qui l'ont lue et qui sont venus ensuite nous rendre visite ont été déçus et se sont écriés que le Japon était fini. Ils parlent de notre décadence morale. Ils nous en veulent ou de ne pas avoir su adapter immédiatement ce que nous avons pris à l'Europe ou de ne pas être restés ce que nous étions avec nos drôleries. Ils n'ont aucune indulgence pour ce qui est, à nos yeux, une question de vie ou de mort. Notre tâche est ardue. Jamais peuple n'a été mis en demeure de résoudre en moins de temps de plus graves problèmes. Et, pendant que nous nous y évertuons, ces étrangers nous chantent aux oreilles : « Ah! que vous étiez beaux et jolis autrefois! Qu'avez-vous fait de vos deux sabres? » Mais s'ils avaient vécu dans ce fantastique autrefois, ils nous auraient accusés de barbarie. Lafcadio Hearn, qui n'était point *samuraï*, aurait couru le risque extraordinairement bizarre, non pas d'être abordé par un fantôme, mais d'être coupé en deux par un *samuraï* impatient d'essayer son sabre.

Cette opinion fut celle du gouvernement japonais. On aurait pu lui répondre ce que je répondis à mon interlocuteur :

— Que vous importent des jérémiades de touristes? Vous avez affirmé votre force et prouvé votre puissance. Un jour viendra où vous serez heureux de retrouver dans la mémoire occidentale une image incomplète peut-être, mais harmonieuse et idéalisée, de votre antique civilisation. Ce seront les livres de Lafcadio Hearn qui l'y auront déposée. Craignez alors que, ce jour-là, on ne vous reproche d'avoir été ingrats envers un grand artiste qui avait ingénument abdiqué entre vos mains le droit d'être défendu par l'ambassadeur de son ancienne patrie.

Personne ne parla ainsi au gouvernement japonais. La naturalisation de Lafcadio Hearn l'avait soustrait à la protection des Européens. Je crois cependant que le mécontentement causé par ses derniers livres n'aurait point suffi à provoquer les mesures qu'on prit à son égard. L'hostilité de ses collègues fut plus décisive. « Comment! disaient-ils, voici un homme qui s'est fait Japonais et qui touche un traitement d'Européen? Il a les mêmes privilèges que nous et n'est point soumis aux mêmes inconvéniens? » Lafcadio Hearn se crut la victime d'une machination politico-religieuse. Il est possible que les pasteurs anglo-saxons aient intrigué contre lui. Mais l'argument de ses collègues et ennemis était sans réplique. L'Université ne le congédia point. Elle refusa seulement de lui accorder une année de congé avec traitement, comme il y avait droit en qualité d'Européen, et elle offrit à M. Koizumi un nouvel engagement aux conditions ordinaires des professeurs japonais. Il objecta qu'il avait besoin de gagner davantage : on lui répondit qu'étant Japonais, il devait se contenter de la vie japonaise. Ses étudians, volontiers frondeurs, protestèrent. Il les apaisa et se retira très dignement, le cœur ulcéré. La chaire que le comte Okuma s'empressa de mettre à sa disposition dans son Université libre n'adoucit point son ressentiment. Sur ces entrefaites, l'Université américaine de Cornell, qui lui avait proposé une série de conférences, les lui laissa pour compte. L'Occident et l'Orient semblaient s'appliquer d'un commun accord à le mortifier. L'année suivante, le 26 septembre 1904, il mourait subitement. On l'enterra dans un cimetière bouddhique désaffecté.

IV

Lisez maintenant son livre posthume et testamentaire, *Le Japon*, composé des conférences qu'il destinait à l'Université de Cornell; et songez à ses lettres intimes : tout le tragique intérieur de son existence vous apparaîtra. Il ne conviendra jamais qu'il a embelli l'ancienne civilisation japonaise, lui qui avoue à ses correspondans qu'il ne peut même plus supporter la vue de ses premiers ouvrages. Il demeure le prisonnier du songe qui lui valut la gloire. Et pourtant il ne saurait absolument se taire sur ses désenchantemens. Mais que de peine il se donne, et que de petites erreurs il commet pour en attribuer la cause à des influences étrangères! De quelles précautions, dans « l'horrible Tokyo » où il écrit et où chaque jour la vie meurtrit son rêve, il entoure ses critiques ou plutôt ses craintes de l'avenir! Avec quelle éloquence il conjure ce Japon, qui lui est maintenant si dur, de résister au péril blanc dont le menacent aussi bien « la redoutable amitié de l'Angleterre que la terrible inimitié de la Russie, » aussi bien la civilisation industrielle de l'Amérique que les religions de l'Europe! Il invoque le témoignage de son cher et vénéré Spencer; il supplie le gouvernement de s'opposer autant que possible aux unions entre Européens et Japonaises et de continuer à exclure les fils d'étrangers, même naturalisés, des hauts postes de la bureaucratie, de l'armée et de la marine! Il dénonce l'effrayant danger qui menacerait le Japon, le jour où les politiciens autoriseraient ces étrangers à posséder des terres. Et je ne dis pas qu'il ait tort! Je ne dis pas que son livre ne soit plein de remarques justes et profondes. Nul mieux que lui n'a mis en évidence la contradiction du vieil état social où la liberté individuelle n'existait pas et de la nouvelle civilisation industrielle où elle devient une nécessité. « Le Japon, malgré des inégalités énormes, écrit-il, devra lutter contre des sociétés plus plastiques et plus puissantes, mais il lui faudra lutter aussi et beaucoup plus, contre la puissance de son passé fantomatique. » Mais alors, pourquoi s'est-il appliqué à rendre ce passé encore plus prestigieux et à en exagérer la beauté? D'ailleurs, jusqu'ici, les événemens n'ont point confirmé son pessimisme. Et, d'un bout à l'autre de ce livre, revient la note

décourageante que les Européens et les Japonais ne peuvent pas s'entendre. Cet homme, qui avait passé quatorze ans de sa vie à étudier l'âme japonaise et qui ne se flattait plus de la comprendre, aboutissait ainsi à la même conclusion qu'un certain nombre de résidens européens dont il abominait l'esprit superficiel.

Il n'y a point de pays où les membres des colonies étrangères n'en disent autant des indigènes. Cela signifie qu'entre gens d'éducation et de nationalité différentes, les sujets de malentendus sont nombreux et qu'on n'arrive guère à se pénétrer complètement. L'homme n'est point chez lui partout dans l'humanité. Sa destinée est de vivre au milieu des siens, et ce n'est pas ce qu'elle a de plus dur. Quant à croire que les Japonais sont particulièrement inintelligibles et séparés de nous par des abîmes d'incompréhension fatale, cette idée ne me paraît pas seulement mauvaise à propager, elle me paraît fausse. Les plus belles histoires de Lafcadio Hearn la démentent, puisqu'elles émeuvent notre sympathie. Mais il se plaisait à élargir un mystère dont l'artiste jouissait et dont souffrait l'homme. Il aurait voulu que cette étrangeté, qui avait permis à son génie de donner toute sa mesure, lui fût comme une habitation confortable. L'exotisme peut fournir une carrière littéraire ; il ne constitue le fond de la vie que lorsqu'il se présente sous la forme d'une tâche ardue, d'une mission, d'un dévouement, d'un sacrifice ; et il s'appelle alors l'amour de l'humanité. Les missionnaires bouddhistes qui conquirent le Japon, et pour lesquels Lafcadio Hearn n'avait que de l'admiration, ne firent point d'exotisme. Nos missionnaires chrétiens, qu'il détestait, n'en font pas non plus. Ils ne recherchent point les images rares ou les sensations neuves; ils ne sont pas en quête d'un *frisson* nouveau ; et ils savent trop l'énigme qu'est l'homme pour juger que l'énigme japonaise en soit une bien extraordinaire. Lafcadio Hearn, lui, jugea les Japonais délicieux, tant qu'ils s'accordaient à sa vision fantastique. Dès qu'ils s'en écartèrent, plutôt que de reconnaître qu'il avait exagéré leur singularité, il préféra les déclarer incompréhensibles.

Il les avait trop aimés contre les Européens; et il supprimait même dix siècles de leur histoire pour ne voir en eux qu'un peuple « dominé par l'altruisme au point de perdre ses aptitudes à la conquête et à la ruse. » Mais, lorsqu'il eut à

souffrir du caractère que leur avait forgé leur vieille féodalité, il les accusa tout bas de dégénérer et il accusa tout haut la civilisation occidentale de les pervertir. Je doute qu'il les ait aimés pour eux-mêmes. « On se sent mal à l'aise, écrivait-il à un ami, dans la compagnie d'un Japonais cultivé, quand on y reste plus d'une heure. Le charme des formalités passé, l'homme devient de glace, s'éloigne de vous, se perd au loin. » Et il se réfugiait parmi les humbles, les paysans, les artisans, les pêcheurs, non pas, comme il le croyait, qu'ils fussent plus Japonais, mais parce qu'ils étaient plus près de la nature, plus simples, et qu'ils excitaient davantage sa fantaisie. Le Japonais cultivé est plus profondément Japonais que l'homme des rizières qui ressemble, sauf dans ses petites superstitions, à tous les paysans du monde. Mais le Japonais cultivé se prêtait moins à son idéalisation et lui faisait trop sentir sa qualité d'étranger.

Et le Japon comprenait aussi qu'il n'était pour son fils adoptif qu'une matière d'art. C'est précisément ce que le Japon ne veut pas être. Nul pays ne s'enorgueillit plus de son passé; mais il n'admet pas qu'on l'exalte aux dépens de son présent. Il lui déplaît qu'un étranger s'inquiète du relâchement de ses traditions. Ce relâchement n'existe d'ailleurs que dans l'imagination de ceux qui refont son histoire à leur guise et qui considèrent que les traditions d'un peuple sont des formes fixes et non des formes plastiques. Lafcadio Hearn a bien montré, et en plus d'un endroit, la souplesse des traditions japonaises. Mais l'idée générale de ses ouvrages n'en est pas moins que le Japon merveilleux est mort. Le Japon vivant s'estime encore plus merveilleux; et il a peu de goût pour la chanson des fossoyeurs. Sa rudesse à l'égard de Lafcadio Hearn est très significative de son nouvel état d'esprit. Vingt ans auparavant, l'Université l'eût gardé jusqu'à sa mort, et eût peut-être élevé un petit temple à l'Esprit de cette alouette de l'herbe occidentale, dont le chant pur fera si longtemps vibrer les âmes. Aujourd'hui, le Japon n'a plus besoin qu'on intéresse le public étranger par des évocations romantiques de son époque féodale et n'est plus d'âge à recevoir les conseils des philosophes ou des pédagogues européens. Il faut en prendre son parti.

André Bellessort.

CHRONIQUES DU TEMPS DE LA GUERRE

III[1]

UNE ÉTOILE PASSA...

... Ils jouent et rient avec la mort. Ils chantent tour à tour la patrie et l'amour.
BONAPARTE.

C'était un coin charmant, ce Nieuport de l'époque française, — le « Groupement de Nieuport, » comme il s'intitulait, — quelque chose d'excentrique, une espèce de bout du monde perdu là-haut dans le Nord tout à fait à l'extrémité des lignes, à peu près oublié et presque sans histoire, heureux par conséquent, s'il faut en croire le proverbe.

D'abord il y avait la mer. Cela a beau n'être que la mer du Nord, une des plus tristes du globe avec ses fonds de sable qui lui donnent une mine terreuse de lagune, tout le monde n'a pas le privilège de se battre dans des paysages de Ruysdaël et de van de Velde. Et aujourd'hui comme de leur temps, c'est toujours le même caractère attachant de ces immenses campagnes des Flandres : les deux plaines, la plaine liquide et celle des pâturages, — ces deux horizons moutonnans avec leur toison de haies ou leur toison de vagues ; — ces deux mondes à peine dégagés l'un de l'autre, comme dans une nature amphibie, une création inachevée où continue encore l'œuvre du

(1) Voyez la *Revue* des 1er décembre 1917 et 15 février 1918.

troisième jour; — et, pour les séparer, la zone incertaine des sables amoncelés en bourrelets, en rides successives de dunes, sans cesse brossées, drossées en milliards d'atomes, en poudre glissante et brillante par les vents du large, que combattent mal les touffes pâles de cette sorte de jonc, la seule plante qui puisse vivre dans cette pulvérulence, et que les gens du pays appellent les *oyats*.

Ah! le touchant, l'admirable diptyque, avec les diverses mélancolies de son double infini, reliées par l'immense concavité du ciel, que tantôt voilent les brumes et tantôt escaladent les vapeurs et les nuages! Ici les flots marins poussant les flots des sables; puis la longue bande des dunes avec leurs arabesques rappelant la Sicile; enfin le polder et la fuite indéfinie de ses lignes basses, ses humbles toits de chaume parmi les potagers, ses fermes rustiques au bord des canaux invisibles, ses auberges aux noms saugrenus, le *Pélican*, le *Papegai*, le *Crocodile*; et puis là-bas, à la limite de la terre et du ciel, ce grand reliquaire de Furnes avec la silhouette de ses tours et de ses églises, comme une beauté inquiète suspendue au bord des périls, effrayée des menaces et des tempêtes du siècle, effarouchée de la barbarie de ce monde sauvage, prête à s'évanouir et à retourner vers le ciel.

Et quelle population, quel bariolage de races, restes de la grande bataille éteinte, du drame de 1914! C'était certainement le coin le plus cosmopolite de toute cette guerre, avant l'armée de Salonique. Il y avait d'abord les Belges, à notre droite, montant stoïquement la garde derrière leurs inondations. Puis, c'étaient nos troupes de couleur, notre Algérie et notre Maroc, avec leur génie de nomades, les mœurs du campement arabe, leurs vivans tableaux de Decamps et de Delacroix, leurs danses, leurs jeux, leurs fantasias, leur éternelle Orientale. C'étaient encore les marins dans leur aquatique domaine de Lombaertzyde, comme sur les planches d'un radeau, avec leur ménagerie de chats, de chèvres, de perroquets, leur bourriquot *Tirpitz*, leur cimetière touchant comme un cimetière breton, et leur façon de faire la guerre comme une expédition exotique contre les Pavillons noirs ou les Botocudos...

Il était encore là, celui que l'on nommait simplement « l'amiral, » le légendaire héros de Dixmude, avec sa fine tête grise et ses mains de chanoine, — bien surpris de se voir l'allié

de ces flegmatiques garçons anglais, aviateurs, artilleurs, avec qui nous vivions « entre Saint-Denis et Saint-Georges, » comme dit leur poète (1), dans la plus cordiale des fraternités d'armes. C'était surtout le prince de T..., de la maison royale d'Angleterre, et sa petite mission militaire, et l'ambulance de Lady D..., cherchant elle-même la nuit les blessés dans Nieuport, charmante dans ce costume d'héroïne qui donnait à sa fraîche et intrépide jeunesse l'air d'un *boy* de seize ans déguisé en jeune fille. Enfin, de temps en temps, il y avait la flotte qui apparaissait sur la mer ordinairement vide, les monitors bizarres et les étranges châteaux cuirassés des dreadnoughts qui venaient faire tonner au large leurs canons monstres et narguer l'Allemagne bloquée par le spectacle de l'inviolable grandeur anglaise et l'orgueil du *Rule Britannia.*

Oui, c'était quelque chose de bien original, un moment unique de la guerre, cette rencontre de tant d'élémens, ce *raout* étonnant de sociétés, d'armées rassemblées par la même tourmente sur cette côte de plaisance, dans ce pays de villas, d'hôtels, de casinos... On voyait partout surgir du sol ce décor en trompe-l'œil, ces architectures de la réclame et de la spéculation modernes, ces stucs et ces faïences, ce faux luxe en train de faire, de Dunkerque à Ostende, la façade continue d'une immense ville de plaisir. C'était ce style de fête, ce fard des plages à la mode, ces vérandas, ces bow-windows, — et là-dedans, comme au milieu d'un bal interrompu, des corps de garde, des cantonnemens, des magasins, des troupes. Mais quoi ! la vie est la plus forte, et je ne sais quel charme s'exhalait, même dans la guerre, de ces plâtras de carnaval. Auprès des grands hôtels transformés en hôpitaux, on voyait dans les dunes des parties de tennis, et à la belle saison, dans la mer amoureuse, des bains d'enfans et de femmes. Mais au bout du pays, une demeure isolée et une chapelle de bois, toujours enveloppées de secret et de mystère, répandaient une ombre de silence : la demeure de la petite cour et la chapelle où une main délicate et royale recueillait les reliques des églises détruites. Un respect de tendresse et d'admiration entourait de loin l'auguste couple, mêlé d'une sorte d'amour pour Celle qu'on ne voyait qu'au chevet des blessés, ou encourageant d'un sourire les

(1) Shakspeare, *Henry V*, scène dernière.

hommes des premières lignes. Quelquefois seulement au pas d'une jument blanche passait, suivie d'un aide de camp, une fine silhouette d'amazone, une grêle et fluette personne dont le profil se détachait sur le ciel grisâtre de la dune, — toute menue et pareille à une princesse de légende, reine d'une des plus belles couronnes de poésie et de malheur, exilée sur cette frange de sables tourmentés par les vagues, mélancolie errante sur ce dernier lambeau de patrie...

Images du passé, souvenirs, où êtes-vous? Qu'êtes-vous devenus, mes compagnons de Nieuport? Causeries entre amis, temps de galop sur la plage, concerts de l'hôtel Terlinck, délicieux Devriès, et vous, charmante Croiza, qui chantiez Gluck et Debussy? Combien sommes-nous encore de témoins de ces choses, épars maintenant à tous les vents? Rien ne subsiste plus du petit monde singulier dont je vais parler ici. Puis-je croire que cette anecdote ne soit vieille que de deux ans à peine? Tant la face de la guerre change, tant l'âme même s'en modifie avec rapidité!

I

La division était installée dans une de ces bicoques disséminées le long de la côte comme des bibelots à l'usage des baigneurs, non loin d'un hameau de pêcheurs tapi dans un repli des dunes, en face de la mer qu'on voyait de ses terrasses et de ses baies vitrées qui donnaient à toute la maison un aspect de lanterne en toc, comme on n'en voit que chez les brocanteurs.

Les bureaux comprenaient quatre ou cinq officiers, occupés du matin au soir à ce travail d'écritures qu'on ne soupçonne pas ailleurs que dans l'armée, et qui faisait déjà dire au temps de Napoléon qu'il n'y a pas de corps de troupes qui n'écrive plus à lui seul que toute l'Académie. Les visites du secteur se faisaient au petit jour. On montait les chevaux une heure dans la matinée. Le général travaillait dans une baraque séparée, avec le chef d'état-major et le troisième bureau. Les premier et deuxième bureaux vivaient ensemble dans la même salle, gaie et spacieuse, de la villa en forme de lanterne.

Les choses s'étaient passées ce jour-là comme à l'ordinaire : les trois bureaux se réunissaient sur les neuf heures, après la tournée aux tranchées ou la promenade matinale, chez

le chef, qui avait dépouillé le courrier et distribuait à chacun le travail de la journée. Nous appelions cela la « manne » par une allusion facile à la nourriture mystérieuse des Hébreux dans le désert. Le chef, un vieux soldat de l'espèce bourrue, une vieille moustache, comme on dit, bonhomme au fond, et des plus fins, nourri dans le sérail, ancien chef de cabinet d'un ministre, ôtait et replaçait nerveusement son lorgnon, feuilletait les dossiers, parcourait chaque pièce d'un œil méfiant de myope et la classait dans une chemise de couleur particulière ou la passait à l'officier qu'elle pouvait regarder, en y joignant ses ordres. Cette scène était tous les jours la comédie de la matinée.

— Courrier du général... Troisième bureau, c'est pour vous, Herz... Plainte en conseil de guerre... Demande de matériel, tenez, Lauvergeat; prenez et mangez, dit-il en parodiant les mots sacramentels. Au revoir, messieurs, vous pouvez disposer.

Sur quoi, chacun était retourné avec sa tâche à expédier pour le courrier du soir, Herz s'enfermant majestueusement dans son cabinet solitaire, le reste de la bande s'engouffrant dans le *living-room* de la villa, qui servait de salle de travail commune, sous la présidence de Lauvergeat.

Comme dans tous les lieux de l'univers où des hommes vivent ensemble, n'y fussent-ils que trois ou quatre, il y avait deux partis dans notre petit monde; et le partage des bureaux en donnait déjà une image. Ces nuances, comme toujours, s'expliquaient beaucoup moins par des différences d'idées que par celles des caractères et des tempéramens. L'un de ces partis était constitué par le capitaine Herz (opérations), l'autre par le chef d'état-major, dont Lauvergeat était l'homme de confiance.

Benjamin Lauvergeat était un des plus charmans officiers qu'on pût voir. On n'imagine pas sujet plus « sympathique. » Reçu en 1914 aux examens de l'École de guerre, il partait le 2 août de son pas de chasseur à pied, comptant bien revenir en novembre, après la victoire, pour l'ouverture des cours : le temps de faire un tour en Allemagne et de défiler sous l'Arc de Triomphe. Ah! ses illusions étaient tombées de haut! Laborieux, appliqué, véritable bourreau de travail, il prenait sa revanche des chimères en se condamnant à tout ce détail matériel, tant

négligé avant la guerre. Il entrait ainsi parfaitement dans les vues du chef et du « patron. » Le premier à l'ouvrage et le dernier couché, se refusant une course à cheval, esclave de cette aride besogne de bureau qu'il s'imposait comme une pénitence ou comme un antidote contre les tentations d'orgueil intellectuel, il était la cheville ouvrière de la maison. Seulement, comme il ne s'en vantait point et qu'il ne parlait que de se distraire, il arrivait qu'on le prît au mot, et certains lui reprochaient de n'être pas sérieux.

Le fait est que si c'est un crime que la jeunesse et un reproche que la gaîté, on ne pouvait être plus fou que l'était ce charmant garçon. Il avait des jours de bouderie, où on ne pouvait tirer un mot de lui; tout lui apparaissait en noir. Mais il riait aussi, comme jamais je n'ai entendu rire, de ce fou rire de la jeunesse, qui à lui seul est un bienfait. Quand il partait ainsi, de tout son cœur, de toutes ses jeunes dents éblouissantes, rien n'y faisait, ni l'humeur du chef, ni la présence du patron : il n'y avait gravité ou ennui qui ne se déridât; c'était une contagion à laquelle tout le monde était gagné; il faisait du bien à entendre; on lui enviait cette grâce, cette enfance du cœur. « Benjamin, vous avez sept ans! » lui disait quelquefois notre ami C... pour le taquiner. Il avait en réalité l'âge de Chérubin, l'âge du petit Jehan de Saintré, l'âge merveilleux où l'on croit au bonheur, au plaisir. Il avait une horreur puérile de la douleur, de la laideur, de tout ce qui est triste, jusqu'à fuir d'une église où on chantait le *Dies irae*. A vingt ans, élève à Saint-Cyr, il s'était épris d'une cantatrice fameuse dans le rôle de *Carmen*. Il lui envoyait des bouquets, des volumes de lettres qu'elle jetait sans les ouvrir. Il applaudit *Manon*, *Werther*, *Lakmé*, *Mignon*, tout le répertoire. Il n'obtint ni un mot ni un regard. Ce fut peut-être la plus belle aventure de sa jeunesse : il se sentait ridicule, et était prêt à recommencer.

Mais une nouvelle nous attendait au déjeuner, et quelle nouvelle! On avait reçu le matin un coup de téléphone : il y avait à l'horizon une troupe du Théâtre aux Armées. Cette compagnie, charmée de l'accueil qu'elle avait reçu à Nieuport trois mois auparavant, et enchantée de s'offrir en bande un tour aux bains de mer, se proposait de faire mieux encore que la première fois. Une troupe de luxe : pas une doublure, le

doyen de la Comédie en personne, l'Opéra-Comique, l'Opéra; il y aurait même des danseuses. Jamais on n'avait ouï parler d'un programme comparable. On annonçait de Chantilly qu'un général russe, en tournée sur le front français, assisterait probablement à la représentation. Tout cela, comme à l'ordinaire, éclatait en surprise, en bombe : la troupe débarquerait à Calais dans deux jours; le général, accompagné d'un officier du ministère, arriverait directement en automobile à Nieuport.

Cette avalanche de nouvelles dramatiques et militaires occupa tout le déjeuner. Le général avait la coquetterie de son secteur et tenait à en faire parfaitement les frais. Il aimait à recevoir et le faisait du meilleur air. Plus que sobre pour lui-même et observant une diète sévère, ne buvant pas, ne fumant pas, mangeant à peine, il se piquait d'offrir à ses hôtes une table recherchée, des vins de choix, les meilleurs cigares. Dans ce pays de Belgique, où il représentait la France, il se préoccupait des invitations à faire, de cent questions compliquées de préséance et d'étiquette. Il y avait de quoi exercer tout un protocole. Notre camarade C..., qui portait un des beaux noms de France, fut chargé de la partie diplomatique. Un second reçut la mission de prévenir les troupes, de faire le service d'ordre et les fonctions d'introducteur. Un troisième s'occuperait de la réception à l'issue de la comédie. Restait à désigner celui de nous qui devrait piloter les artistes, commander les voitures, retenir les chambres à l'hôtel, faire en un mot le garçon d'honneur. Le patron, qui ne détestait pas que les jeunes gens s'amusent, et à qui Lauvergeat plaisait comme un grand enfant qu'il était, avait déjà son idée, mais il la faisait attendre pour se donner la comédie de faire languir le jeune homme. Celui-ci ne levait pas le nez de dessus son assiette. Qui sait? Il songeait sans doute à son roman de Saint-Cyr, à tout ce monde inaccessible des rêves et du théâtre, qu'un hasard de guerre allait peut-être rapprocher à portée de sa main.

— Voyons, disait le général en feignant de chercher tout autour de la table. Vous, Letellier? Ah! vous êtes de service après-demain. Eh bien! Poydavant est-il libre jeudi?

Le capitaine Poydavant, officier de dragons, bel homme, magistrat dans une ville du Midi, portait avec distinction une goutte aristocratique et une admirable calvitie. Il entra de bonne grâce dans la plaisanterie. Il avait justement jeudi

une séance du Conseil de guerre : les tirailleurs et les marins lui donnaient beaucoup d'occupation. Mais il lui semblait que Lauvergeat...

— C'est cela, Benjamin ! Dévouez-vous ! cria Herz, heureux de faire éclater son zèle.

Lauvergeat le devina et se tourna vers le patron :

— Mon général, si c'est un ordre... Le service avant tout ! ajouta-t-il en riant.

— Allez ! mon ami, laissez-vous faire. Faites-vous violence, obéissez, fit le général avec bonhomie. Je vous donne deux jours de vacances. Poydavant et Letellier assureront votre service. Vous me mettrez aux pieds de ces dames. Allez, faites l'empressé, soyez galant, jeune homme !... Je ne veux plus vous revoir jusqu'à samedi matin. Vous êtes en mission, mon ami. Il faut prendre le temps comme il vient : qui sait ce que la guerre nous réserve ?

La bande, sur ces paroles, sortit de la popote et descendit les degrés avec une vive effervescence. Herz faisait le potache, frappait Lauvergeat sur l'épaule :

— Hé ! Benjamin ! A nous les femmes !

— Si vous croyez que ça m'amuse et que j'y vais pour mon plaisir ! fit l'autre avec mauvaise humeur.

Il était furieux contre ce Herz, qui trouvait toujours le moyen de le desservir et de briller aux dépens d'autrui, même quand il s'effaçait.

— Des vacances ! Moi qui ai de l'ouvrage par-dessus la tête ! Il faudra encore que je passe les nuits. Si vous trouvez que c'est agréable... Pourquoi est-ce que vous n'y allez pas, vous ?

Il boudait. Dans le fond, il était enchanté. Il avait peine à se tenir. Il ne savait pas bien ce qui allait lui arriver, mais il ne doutait pas qu'un grand événement ne fût sur le point de se passer. Il allait réaliser un rêve de toute sa vie ; ce qu'il avait tant cherché venait au-devant de lui. Il était comme ces enfans que rend nerveux l'approche du bonheur, et qui ne peuvent dormir la veille de Noël.

II

Le théâtre des Dunes était une des gloires de Nieuport. A cette époque, après le deuxième hiver de la guerre, les diver-

tissemens pour la troupe étaient encore peu développés. Les armées bougeaient peu. Il n'existait pas ce grand jeu de pompe aspirante, ces vastes courans d'air qu'ont déterminés les batailles de la Somme et de l'Aisne. On était au début de juin 1916. Les Russes entraient à Loutsk : on commençait à reparler de l'intervention roumaine. Ainsi les troupes, vivant longtemps dans le même pays, y avaient pris des mœurs de colonies sédentaires. Il faut bien parler au passé de cette époque de guerre casanière, si vite oubliée dans le branle-bas et le perpétuel « en l'air » des dernières campagnes, dans les immenses tourbillons de Champagne et d'Italie.

Ce théâtre sans rival était une création des zouaves. Ils avaient déjà en Crimée leur théâtre de l'Alma, qui a son chapitre dans l'histoire après ceux de Mme Favart et de la Montansier; ils n'avaient pas tardé à en ouvrir un à Nieuport. L'audace vint avec le succès : les zouaves décidèrent de construire. Un vrai théâtre s'éleva dans un camp, appelé *Bador* du nom d'un jeune zouave de vingt ans, sur le cadavre duquel on avait recueilli un testament de quelques lignes, très simples, disposant de ses affaires et consolant sa mère en peu de mots admirables de discrétion et de noblesse. Le théâtre des Dunes avait été inauguré en avril par une troupe du Théâtre aux armées, qui était partie enchantée en promettant de revenir : elle revenait, en effet, avec la belle saison, et la fête s'annonçait plus brillante que jamais.

Ce théâtre, à la vérité, n'était peut-être pas la huitième merveille du monde que nous nous figurions. Ce n'était après tout qu'une grande baraque en planches, avec un toit de tôle ondulée. Mais c'était un théâtre, et le prestige de ce nom suffisait à revêtir l'édifice d'un attrait spécial, comme un lieu de délices. Un grand parterre de six cents places descendait en plan incliné jusqu'aux places officielles, devant la fosse de l'orchestre; puis il y avait le plateau, bien visible de toutes parts, avec une rampe électrique; un manteau d'arlequin encadrait la scène, fermée par un rideau sur lequel un décorateur de la Compagnie transatlantique avait brossé un golfe de Naples avec des flots d'outre-mer et des colonnades pourpres aux degrés inondés de roses, chef-d'œuvre à faire envie à tous les *palaces* de la côte. Il y avait même deux décors, dont l'un représentait la « ville, » — un intérieur bourgeois avec des

objets d'art et des portraits aux murs; mais l'autre, figurant la campagne, développait un parc avec un paysage d'automne, un lointain de bords de rivière et un grand vase sur une console dans le goût de Versailles; il semblait admirable et emportait tous les suffrages. Derrière ces toiles peintes régnaient enfin les coulisses, avec un rang de cabines décorées du nom de loges, chacune munie d'une glace et d'une lampe électrique, et qui seraient habitées ce soir par de vraies actrices de Paris!

Tel était le local étrange où un millier de jeunes gens entassés, officiers en tête, derrière les trois rangées de fauteuils diplomatiques, attendaient le bonheur. Ce soir, ils oubliaient la guerre. Une heure à l'avance, les bancs étaient déjà bondés comme les troisièmes classes d'une gare de permissionnaires, d'une multitude de têtes indistinctes, sous un éclairage de salle d'attente, — et toutes remplies, d'ailleurs, d'une même idée lumineuse : celle des choses inconnues qui allaient apparaître derrière le rideau magique inondé de l'éclat de la rampe. Des matelots n'ayant pu trouver de places au parterre, s'étaient juchés, les jambes ballantes, sur les fermes du comble, comme dans les haubans et les vergues d'un navire. Et c'était bien, en effet, cette salle gonflée d'impatience joyeuse, comme un grand vaisseau en partance pour le pays des songes.

Il y avait d'ailleurs, tout autour du théâtre, autant d'émoi qu'à l'intérieur, une seconde foule qui, n'ayant pu embarquer dans la salle, se tenait dehors comme celle qui salue sur les ports les départs de voyage, attendant quelques bribes de spectacle, ce qu'en attrape le badaud de la porte des théâtres, qui finit par connaître les acteurs et le répertoire comme un vrai abonné des loges. Le ciel, dans cette saison, se montrait favorable. L'été de Flandre a des sérénités exquises, des prolongemens de lumière jusqu'à dix heures du soir. Le jour n'en finit plus de mourir entre ces grandes surfaces réfléchissantes, ces vagues miroirs éclairans des dunes et de la mer. Une légère phosphorescence éternise jusque dans la nuit des parcelles de lumière. Cette foule extérieure formait un public en plein air, attendant son spectacle à lui, l'arrivée de la troupe, le passage des invités, faisant la haie jusqu'à la porte, discutant le programme, comme s'il était fait pour elle. On se nommait les acteurs : Sylvain, Dussane, Zambelli, Meunier, Brigett Nichol. On échangeait des souvenirs; un marin faisait le

dégoûté, — un de ces mousses qui ont roulé dans tous les ports du monde, et qui se donnent des airs d'être revenus de tout :

— Brigett Nichol? Je l'ai entendue à New-York. C'est là qu'elle était belle, il y a dix ans, dans *la Tosca!* Maintenant, elle a la voix bien fatiguée...

Absolument comme on dirait : Ah! si vous aviez vu Rachel!... Et les zouaves, ébahis, se consolaient de ne pas *en être*, béans d'admiration devant ce gosse qui avait vu tant de choses.

Enfin, dix minutes avant le lever du rideau, les voitures, brûlant le village, grandirent rapidement sur la route et vinrent se ranger devant le théâtre : cinq voitures de maître, les plus beaux équipages de la réserve de l'armée, un vrai train de luxe, dans un halettement précipité de moteurs et une précision de mise en batterie, variante militaire du chariot de Thespis. Et voici des portières ouvertes, une descente de pique-nique, des paletots, des figures rasées en feutres de voyage, des mains tendues aux dames, des sourires curieux qui se collent aux glaces, des froufrous, des voilettes, des tapes pour défriper les jupes, un sautillement de volière sur le sable fin des dunes, des étonnemens de se trouver là, des petits signes à la galerie, et tout un déballage de valises, de malles, de cartons à chapeaux, d'accessoires contenant les costumes et le plumage brillant qui remplaceraient tout à l'heure le « tailleur » ou le « trotteur » du voyage.

— Les voilà! Les voilà!

En un instant, le camp accourt, les baraques se vident; les parties de cartes s'interrompent, toutes les indifférences jouées se précipitent sur la route. On reconnaissait les acteurs :

— Vive Sylvain!... Eh! bonjour, Huguenet!

Ils saluaient, ravis, comme des rois de théâtre reconnus sous leur incognito, remerciant de la main leur bon peuple de Paris. Les dames suivaient à petits pas, modestes, moins sûres d'elles-mêmes dans leur tenue effacée de bourgeoises, les yeux baissés sur leurs souliers, l'air attentif au tapis de grillage qu'on avait disposé pour leur rendre plus facile la marche sur le sable. Et Lauvergeat, charmant dans sa tunique « numéro un, » toute brillante d'argent sur le bleu-de-roi du chasseur, heureux, un peu gêné, portait précieusement le petit sac de Brigett Nichol.

On n'attend plus maintenant que l'Excellence russe, un peu en retard, naturellement : elle vient de si loin! Et le cortège se décide à faire son entrée sans elle, dans un ordre solennel de distribution de prix, le général de corps d'armée en tête, avec son élégante figure de pastel de La Tour, entre le gigantesque prince de T... et le général Wielemans, commandant l'armée belge, tandis que les cuivres de l'orchestre jouent successivement les hymnes nationaux, la populaire *Brabançonne*, le *God save the king*, la *Marseillaise*... Quel vacarme! Les Boches ne nous entendent donc pas? Mille hommes, dix généraux dans cette baraque : ah! s'ils savaient... quel coup de canon!

Mais non, ils ne se doutent de rien et ils nous laisseront tranquilles toute la soirée. Et sur la scène, dans le décor bourgeois, les « numéros » se suivent, accompagnés d'ovations et d'innombrables rappels : voici une petite boulotte en jupe cloche de couleur puce, à trois rangées de volans noirs, d'un vague aspect de crinoline, qui s'avance en minaudant vers la rampe et entame le rondeau du *Petit duc :*

Je suis la fille à Mathurin,
Mathurin, l'homme à Mathurine,
Et c'est moi qui vas chaqu' matin
Vendr' nos œufs à la vill' voisine...

La crinoline puce se balance en écartant les coudes en anses de panier, comme une paysanne de vaudeville qui s'en va au marché : il fait beau, on croit voir sa coiffe de Perrette :

Les oisiaux chantiont à tue-tête
Et moi tout' gaie, folle un p'tit brin,
J'chantions aussi comme un' gross' bête :
Tra la la la la...

Et voilà qu'au milieu de ce *tra la la*, elle s'arrête : son trille lui reste dans la gorge; la clochette interdite oscille sur ses pieds comme sur des battans dont le mouvement s'éteint et ne rend plus aucun son. Elle s'abîme, la petite cloche, subitement grave et muette, dans une révérence anéantie; le chef d'orchestre frappe son pupitre, et, brusquement, à la musique gouailleuse de Charles Lecocq, succèdent sans transition les accords puissans et religieux du *Bojé tzara krani.*

Et au milieu de la salle debout, tandis que meurent à l'orchestre les dernières mesures du cantique, arrive comme du fond d'un immense lointain l'envoyé de Sa Majesté le Tsar ; et l'on voit apparaître dans l'allée centrale du théâtre, suivi de tout un état-major, sanglé dans une redingote grise, gelé dans une raideur prussienne d'automate, une espèce de colosse chamarré, décoré, élargi par des épaulettes d'or, surmonté d'une petite tête inquiète de vautour embroussaillée d'un givre de sourcils grisonnans, le front fuyant sur de petits yeux troubles et soupçonneux.

Alors, dans un cliquetis de sabres, d'éperons, dans un remue-ménage de chaises dérangées, l'Excellence moscovite et sa suite prennent place dans les honneurs ; l'orchestre recommence la ritournelle interrompue, et la petite clochette, ravie de l'incident, reprend *da capo* le rondeau de la paysanne, qu'elle conduit cette fois brillamment jusqu'au bout :

J'ai cassé mes deux douzain's d'œufs,
Mais j'ai sauvé mon innocence.

Et cela tombait si juste, cette entrée de Cosaques au milieu du *Petit Duc*, c'était si bien dans le style du temps, — Variétés, Grand Seize, princesse Demidoff, Exposition de 1878 — qu'il était impossible de ne pas sentir le piquant de l'à-propos. Toute cette Scythie herculéenne, avec le prestige éblouissant de sa masse barbare, son splendide passé militaire, ses richesses fabuleuses, sa cour étincelante, était ici présente dans l'éclat de ses nouvelles victoires, saluée par une crinoline et un refrain de Meilhac.

Dès lors, la glace était rompue : toute la soirée évidemment partait pour un succès. Les comédiens se surpassèrent. Ce fut une sorte de concours où nul ne se marchanda pour cet auditoire incomparable. Dussane chanta, Sylvain chanta...

Mais tout pâlit devant la « surprise : » le communiqué russe téléphoné de Chantilly et tonitrué dans l'entr'acte par le chef d'état-major, un de ces communiqués épiques et confus, pleins de galops de patrouilles sabrant des batteries, d'avant-gardes franchissant des fleuves, la Zlota, la Strypa, dont les noms étincellent comme des banderoles de victoire, avec des visions de déroute et de panique autrichiennes, et, pour finir, des dénombremens de captifs évoquant des razzias de villes et de provinces.

C'était la grande débâcle de Galicie qui commençait, la revanche miraculeuse des infortunes de Pologne... Et la lecture acclamée, hachée d'applaudissemens s'achève comme un chant de triomphe, tandis que, d'un seul mouvement spontané, toute la salle se retrouve debout et l'orchestre, pour la seconde fois, attaque l'hymne russe qui éclate en actions de grâces, comme un grandiose *Te Deum*.

Il ne s'achève, ce chant, que pour recommencer encore, tant la joie surabonde, tant elle se précise ce soir par la présence de notre hôte. Ce fut une tempête d'enthousiasme. A toutes les fenêtres, des grappes de têtes apparaissent. On crie « Vive la Russie! » Jamais l'Alliance ne parut plus belle. Allégresse d'un soir, délire de fraternité! Joie des épreuves subies, sourire de la France reconnaissante! Confiance touchante de la fraternité d'armes! Noble et doux sentiment de la famille humaine! D'où vient cette impression d'une minute rare et déjà historique, d'une minute dont la pareille n'arrivera jamais plus? D'où vient que les applaudissemens ne veulent plus finir et cherchent à prolonger la seconde fugitive? Ah! çà, les Boches n'entendent donc pas? Non, ils ont les oreilles bouchées, à ce qu'il paraît. Ils se taisent et dévorent notre joie en silence. Mais pendant que nous crions ici : « Vive Broussiloff! » peut-être que tout bas ils répondent : Sturmer!...

Enfin le calme revint et les danseuses parurent. Elles parurent, et ce fut charmant, en couple de Lancret, portant la jupe à fleurs et le satin rayé bleu et blanc de la Camargo, dansant de très vieux pas de Couperin et de Rameau. Elles revinrent, un moment après, en costumes alsaciens, rouge et noir, avec le grand nœud de rubans et la cocarde tricolore, et c'était à ce moment-là tout ce qu'on pouvait supporter, que cette apparition ambiguë, cette légère pastorale mimée, cette valse aérienne du grand papillon noir que poursuivait un amoureux, et cette nostalgie de la Terre promise qui s'évoquait à nos regards et se résolvait en un jeu gracieux et muet de jeunes filles.

La danse avait calmé les nerfs, rythmé le battement des cœurs. Après des émotions vives, la pure féerie des formes ne laissait qu'une douceur. Un silence harmonieux s'était fait dans la salle ; les âmes, sans le savoir, étaient pleines de musique...

C'est alors que Brigett Nichol s'avança sur la scène, comme la figure de cette attente et la voix désirée de ce mélodieux

silence. Elle était vêtue simplement d'une robe unie de taffetas noir, qui, sans distraire le regard à aucun détail de la toilette, concentrait l'attention sur son beau visage, pâle sous la masse des cheveux noirs. Elle s'avançait languissamment d'un mouvement presque insensible, qui laissait deviner la jeunesse de son corps; elle semblait suspendue comme un fil de la Vierge, légèrement palpitante, bercée par une subtile haleine, et la salle retenait son souffle devant cette vision, de peur de la faire évanouir.

Elle chanta l'air du premier acte de *Manon*, l'air de la jeune femme qui descend du coche et s'étire et se raconte, et découvre en parlant son pouvoir, et s'aperçoit qu'elle est charmante. Elle était elle-même Manon, elle descendait de voiture; cette salle devenait la cour de l'hôtellerie d'Amiens; tout le public avait pour elle les yeux de des Grieux. La musique câline, sinueuse, enveloppante, coupée de silences et de soupirs comme de caresses et de réticences, accompagnait, rendait sensibles cette timidité pleine de désirs, cette coquetterie ingénue, cette séduction de la femme qui prend conscience de ses charmes. Nous voyions devant nous l'héroïne elle-même, telle qu'elle vit dans tous les rêves par le plus beau des romans d'amour; sa petite robe de pensionnaire, d'une simplicité étudiée, la rapprochait encore, la rendait plus vivante. Ce n'était plus un rôle, ce n'était plus l'artiste que nous avions devant les yeux : c'était la vie elle-même, l'éternelle Manon qui s'installait dans tous les cœurs; elle chantait, et sa voix s'insinuait dans les âmes; et ses doigts blancs, soyeux comme les pétales du camélia, jouaient mollement avec une chaîne de perles.

Charme de la beauté, de quoi est faite ta magie? D'où te vient ton empire? N'es-tu pas ce pouvoir qui attache à la vie et la fait paraître ravissante? N'es-tu pas ce doux mensonge qui lie à l'existence par la promesse du bonheur et qui crée dans nos cœurs l'espérance et le désir? C'est toi l'illusion répandue sur la nature, et qui nous fais à certains jours trouver le ciel plus bleu, les arbres plus pacifiques, le monde apparaître à nos yeux comme un séjour habitable; tu es le sortilège, les délices de cet univers insensible et cruel. L'artiste qui t'a sentie, beauté mystérieuse et décevante, travaille à t'isoler des choses et à te donner dans son œuvre une réalité; il s'efforce de te créer, ô déesse! pour faire de toi un objet de contemplation.

Mais la foule inhabile te confond toujours, enchanteresse! avec la vie elle-même que ton sourire décore; elle te poursuit, insaisissable, et cherche comme un enfant à te prendre pour son usage et à te posséder.

Quelques femmes ont le privilège d'incarner un moment les rêves d'une génération et de prêter leur forme à l'idée que tout un peuple se fait de la beauté. Cette gloire, qui fut celle des favorites de la scène, Brigett Nichol ce soir-là en connut quelque chose : ce fut je ne sais quoi de bien différent du succès, et qui ressemblait à l'amour. D'autres furent plus applaudies, mais elle parut être la seule femme. Pour tous ces hommes rudes et sevrés de tendresse, condamnés, à l'âge du plaisir, à l'existence sévère et aux mœurs d'airain de la guerre, durcis par le contact quotidien de la mort, elle représentait l'objet de tous leurs songes, le charme tout-puissant de la vie. Elle était devant eux l'Éternel Féminin qui résume toute la joie du monde, cette part permise à chacun de la douceur de vivre : elle semblait, dans sa robe noire, comme un bijou de jais sur l'oreiller des songes nocturnes. Dès qu'elle parut, il y eut dans l'air comme un attendrissement : le salut de toute une jeunesse qui demain peut-être allait mourir. Souvenirs de caresses, regrets, désirs, mélancolies, vagues espoirs de délices peut-être à jamais interdites, chères images évoquées au bord de la tombe, il y avait de tout cela dans l'atmosphère qui flottait autour de la cantatrice. La salle la portait dans son cœur. Elle planait doucement sur ces adolescences charmées, comme la lune du haut du ciel verse sur la mer obscure un long rayon de lait que les flots bercent sur leur sein et remuent dans leurs vagues, se roulant aux pieds de l'astre avec de longs murmures esclaves et de ténébreux soupirs.

Qui aurait pu lire les lettres qui s'écrivirent les jours suivans et qui portaient l'adresse de Brigett Nichol, eût entendu l'hymne d'amour qui montait des tranchées. Ces rêveries de la solitude, ces inutiles désirs trouvaient ce soir un objet. La délicieuse artiste leur prêtait sa forme touchante. Elle était simplement devant tous ces cœurs mâles la figure de la volupté adorable de la vie.

La soirée se termina; on sortit du théâtre. Il faisait une nuit bleue et douce, avec de molles nuées grisâtres; un souffle égal venait de la mer, comme celui d'une paisible respiration

endormie. Il y avait des zeppelins dans l'air ; les projecteurs de Dunkerque, de Bergues, de Houthem fouillaient l'ombre, et leurs longs pinceaux rencontraient au passage de petits nuages surpris : les canons aboyaient comme des chiens à la lune. La foule se répandit dans la dune bleuâtre, emportant du bonheur et des souvenirs pour longtemps. La fête s'exhalait dans la nuit bienveillante. Des artilleurs anglais sifflaient *Tipperary*. Les danseuses, qui attendaient leur voiture sur la route, se mirent à ébaucher un pas. On les reconnut, deux ou trois lampes électriques jaillirent comme des vers luisans, et tandis que les phares cherchaient dans le ciel des monstres, nous regardions à terre, à la clarté d'autres lueurs, onduler des pieds délicats, comme la frange d'écume d'une vague phosphorescente se joue sous un rayon de l'astre de Diane.

La bande se retrouva au Quartier Général. L'Excellence s'était retirée à l'anglaise. Les comédiens étaient enchantés de leur soirée. Ils faisaient des projets, rêvaient de s'installer pour toute la saison : Sylvain parlait de donner *Horace*. Les dames s'empressaient autour du prince, heureuses d'être présentées à une Altesse royale, de sortir leurs révérences de cour et de balbutier : « Monseigneur!... » Lauvergeat ne quittait pas des yeux Brigett Nichol.

Elle était là, debout, dans la toilette de ville qu'elle avait en chantant, et telle que tout à l'heure en scène : immobile, répondant à peine aux flatteries et aux hommages, on aurait pu la prendre pour la plus prude des bourgeoises; elle avait pourtant l'art de concentrer ainsi l'attention sur elle. Il y avait en elle quelque chose d'absorbant, un attrait qui faisait sentir sa présence, sans qu'elle parût prendre la peine de la faire remarquer. Vue de près, dépouillée de l'émotion musicale et de l'éclat de la rampe, sa beauté paraissait plus froide et un peu dure : l'expression surveillée, sous l'apparente nonchalance, trahissait maintenant un soupçon de vulgarité, un génie de calcul. Elle se détachait par ce trait égoïste de la troupe de ses camarades, bruyante et prompte aux effusions, et les lampes qui l'éclairaient du même jour que les autres visages dessinaient sous ses beaux cheveux sa petite tête de Poppée, la sécheresse de son front pur, la bouche capricieuse et sensuelle et le menton volontaire.

On se sépara enfin vers une heure du matin. On s'aperçut

alors que Benjamin n'était plus là : le chevalier des Grieux s'était éclipsé avec Manon.

III

Les fêtes se prolongèrent toute la journée du lendemain. Les artistes s'étaient partagés pour les repas entre les différentes popotes. On remarqua que Herz, qui ne s'absentait jamais, se fit inviter ce jour-là au déjeuner et au dîner. Le jour suivant, la troupe reprit le chemin de Paris, et Lauvergeat rentra assez tard dans la nuit. L'existence du Groupement retrouva son train coutumier.

Mais Benjamin n'était plus le même; il travaillait autant et plus qu'à l'ordinaire, ayant, comme il l'avait prévu, à rattraper le temps perdu; mais on ne l'entendait plus rire; il passait des journées sans desserrer les dents; il recherchait la solitude. Il faisait seller tous les matins, s'échappait sur la plage ou à travers les dunes. Un souci inquiet le chassait le long de la mer sauvage. Ce n'était plus notre Benjamin... Benjamin était amoureux.

Il ne s'ouvrait de son secret, — lui qui n'avait jamais eu de secrets, — qu'à notre camarade Letellier, parce qu'il le savait incapable d'ironie. Pour la première fois de sa vie, il éprouvait le besoin d'être pris au sérieux. Il sentait qu'il lui arrivait quelque chose d'important, qui n'avait rien de commun avec ses premières amourettes; il n'avait connu jusqu'alors que des grisettes et des modistes, tout au plus des dames du demi-monde. Il entrevoyait maintenant un domaine nouveau; il concevait l'amour comme une chose redoutable et dont on peut souffrir. Mais, en même temps, ce risque lui semblait une noblesse. Et puis se faire aimer d'une artiste, quel rêve! Avoir à soi, ne fût-ce qu'une heure, celle que des milliers d'hommes convoitent, celle qu'il venait de voir l'idole d'une armée, au point de conjurer la guerre, de faire oublier la mort! Avoir Manon, Charlotte, Louise, Mélisande, toutes ces héroïnes, toutes ces amoureuses réunies dans une seule femme, comme si l'on respirait d'un seul coup les plus rares essences de roses confondues dans le même parfum! Étrange illusion sans doute, mais où Benjamin eût-il appris à s'en méfier? Il avait fort peu lu, en dehors des journaux et des manuels d'histoire militaire. Brigett Nichol

était la première actrice qu'il eût rencontrée de sa vie, comme d'autres, au même âge, découvrent leur première femme du monde.

Letellier regardait cette folie d'un œil de blâme. C'était un officier sorti du rang, fort brave, qui adorait les chevaux et se méfiait des hommes. Trop pauvre pour se marier, il consacrait sa solde à l'entretien d'une sœur restée veuve avec deux enfans, dont la santé était pour lui un sujet de constant souci; le couple formait ainsi un de ces vieux ménages de célibataires, où la présence des deux petits apportait l'intérêt d'une affection inquiète. Letellier était oncle comme on est père. Mais, en dehors de cette sœur, il tenait le genre féminin pour un abîme de corruption et de scélératesse. Il détestait les femmes avec cette naïve horreur de ceux qui les ignorent, et qui n'est qu'une forme de la crainte : une peur un peu comique, une vraie peur de moine, bien amusante chez un soldat, d'autant que Letellier n'allait pas à la messe. Y avait-il dans son cas un de ces souvenirs qui empoisonnent une vie, un amour rebuté, quelque noire trahison de femme? Personne n'avait moins la mine d'un héros de roman. Je pense que la timidité naturelle du vieux garçon expliquait assez son histoire sentimentale et l'aversion des femmes qui en était la conséquence. Il faut avouer que sa méfiance le rendait clairvoyant; il avait deviné à quelle espèce de femme avait affaire son ami, et n'augurait rien de bon d'une telle aventure.

— S'amouracher d'une cabotine! Je l'ai bien vu, disait-il dans son langage de cavalier, je l'ai vu tout de suite que c'est une petite rosse qui lui en fera voir de toutes les couleurs; vous verrez, cela finira mal. Ah! les femmes!... Qu'est-ce qu'elle est venue faire ici, leur sacrée invention de Théâtre aux armées?...

Ainsi parlait le moraliste Letellier. Le coupable baissait la tête. Il savait bien, parbleu! qu'il faisait une sottise; mais il y a des momens où c'est presque une douceur et un besoin de souffrir.

C'est encore par Letellier que nous apprenions quelques circonstances du séjour de l'artiste. Pendant ces deux jours, le jeune homme l'avait suivie comme son ombre. Il s'était arrangé pour ne pas la quitter, s'était fait inviter aux mêmes dîners qu'elle, passait son temps dans les coulisses, se conduisait en

collégien. Un soir, après le théâtre, elle avait eu la fantaisie de faire une promenade au clair de lune du côté des lignes. Ce projet romantique avait paru sublime. Herz s'était mis de la partie. Le secteur, cette nuit-là, était assez agité; on entendait le bruit pesant des explosions de bombes, et l'on voyait jaillir ces grandes roues de feu sur lesquelles se détachaient une seconde en ombres chinoises, les arbres du redan de Vauban. Jusqu'à l'aube, on avait erré dans les ruines de Nieuport, dans cet adorable bibelot d'autrefois, dans les décombres de son église semblable à quelque rocher naturel, à quelque débris de falaise, création capricieuse du génie de la mer, telle qu'un grand coquillage, une grotte de Fingal, plus mystérieuse que jamais au milieu de sa ceinture de tombes, dans sa beauté de madrépore.

L'actrice, transportée, chanta. Elle n'avait pas résisté à l'émotion du décor. Elle se retrouvait en scène, dans on ne sait quel opéra comme le *Roi d'Ys* ou *Robert*. La guerre, les lueurs des bombes composaient un tableau qui parut fait exprès pour elle : avec ce cabotinage inconscient qui ramenait tout à soi dans cette petite tête cruelle, avec cette sensibilité faussée par le théâtre, ce pli professionnel qui fait partout chercher le prétexte et l' « effet, » elle sortit tous ses rôles, ses airs, ses grands morceaux; elle fut Manon, elle fut Carmen, elle fut la coquetterie incarnée devant la mort. Il devait suffire d'une telle scène pour édifier un soupirant moins ingénu que Benjamin.

Après quoi, le trio était revenu finir la nuit en buvant du champagne à l'hôtel. Quelques fous de cavaliers et d'officiers de marine attendaient son retour. La fête avait duré bien après l'aube. Alors l'artiste s'était retirée dans sa chambre. Avait-elle voulu faire perdre la tête à Benjamin? Était-elle touchée au contraire de l'attachement du jeune homme? Fut-ce coquetterie, compassion, ou indifférence de sultane à qui plaît l'odeur de l'amour ? L'actrice était flattée sans doute d'éveiller une flamme si jeune, flattée de cette dévotion de page, de cette timidité ardente et délicieuse; elle respirait ce respect, et désirait le mériter. C'était un nouveau rôle. Elle se modelait sur l'image que le jeune homme lui offrait d'elle. Un roman commençait à s'ébaucher dans sa tête. Il lui plaisait d'être pour Benjamin une créature

chaste; ce genre d'hommage la reposait des autres. Il lui souriait de se prêter à cette adoration et de faire le bonheur d'un enfant sans fortune; ce don lui paraissait une bonne œuvre. Elle pria Benjamin de fermer ses rideaux, et l'officier s'était retiré ivre de bonheur, en lui baisant le bout des doigts.

— L'imbécile! conclut Letellier. Cette femme-là le mènera par le nez.

Letellier avait d'ordinaire une éloquence courte. Mais quand il se lançait dans une diatribe contre les femmes, il n'était pas aisé de l'arrêter. Ce n'était pourtant pas là le point intéressant de son discours. Pourquoi Herz s'était-il mêlé de cette promenade? Pourquoi n'en avait-il rien dit?

Benjamin se montrait distrait, préoccupé.

— Troyon, me dit-il un matin que nous étions seuls au bureau, feriez-vous quelque chose pour moi? — Je l'entendais depuis une heure froisser des lettres commencées, comme quelqu'un qui cherche une idée difficile et rature des expressions dont il est mécontent. — Eh bien ! Soyez gentil. Faites-moi un sonnet, comment dites-vous? acrostiche, où les premières lettres des vers composent le nom d'une personne... Vous savez écrire, vous, cela ne vous coûtera guère.

— Peste! mon ami, comme vous y allez! Un sonnet vaut un long poème, et qui vous dit que je fasse des vers ?

Il insistait.

— Mais que voulez-vous que j'écrive à Mademoiselle Nichol? Je n'ai rien à lui dire, moi. Ne pouvez-vous l'aimer en prose? Quel plaisir pensez-vous lui faire en lui offrant à lire son nom de haut en bas? Et puis, mon pauvre ami, un sonnet a quatorze vers; Brigett Nichol n'a que treize lettres. Voulez-vous écorcher son nom? Vous vous feriez une ennemie.

Le pauvre garçon était touchant d'humilité, tant il avait le sentiment d'être indigne de sa maîtresse, tant il lui semblait impossible de paraître aimable tel qu'il était. Il ne se doutait pas que c'est ce qui le rendait charmant.

Je n'attendis pas longtemps l'explication du sonnet : je devenais, sans le vouloir, un jury poétique.

Un matin, Herz entra sous je ne sais quel prétexte et m'apporta une feuille de papier écolier qu'il me plaça d'un air dégagé sous les yeux, en me priant de lire et de lui donner mon avis.

C'était un petit poème intitulé *la Fée des Dunes* et conçu à peu près ainsi :

Une nuit je t'ai vue, ô fée !
L'air faisait vibrer ses archets,
Et sur le sable tu marchais,
D'un rayon de lune coiffée.

On eût dit que des violons
Formaient un concert nostalgique,
Et c'était comme une musique
Qui caressait tes cheveux blonds.

Une trêve dans l'ombre douce
Flottait comme une onde qui dort;
Et la mer blanchissante au bord
Errait comme un pas sur la mousse.

Alors tu chantas, et ta voix
S'élevant dans la nuit sereine
Sembla celle de la Sirène
Sortant de ses golfes étroits.

Et le noir sommeil de l'armée
Fut plus doux dans l'ombre des camps;
Et le canon plein d'ouragans
Arrêta sa gueule charmée.

Comme un tyran lassé d'abus,
La mort suspendit ses tumultes
Et ce lourd bruit de catapultes
Que fait la chute des obus.

Tu chantais, et la mélodie
S'étirait dans l'air comme un fil
Qui reliait le ciel subtil
A notre terre endolorie;

Et ce monde sombre et méchant
Faisant silence pour entendre,
Rêvait d'amour et parut pendre
A la chaîne d'or de ton chant.

Ainsi tu chantais sur la dune,
O Sirène, au bord de la mer,
Et ta voix divine était l'air
Que neigeait un rayon de lune:

— Nous y voilà, pensai-je. C'est donc ce qui démange Benjamin de rimer.

Ce n'étaient pas les premiers vers que Herz me montrait de sa façon. J'étais son public ordinaire.

— Croyez-vous, reprit-il, que je puisse envoyer ces vers? Il me semble impossible de s'en formaliser. Vous voyez, je me tiens dans une note impersonnelle : une fée, quoi de plus anonyme? Je lui donne même des cheveux blonds, afin de mieux la ménager.

On ne pouvait être plus délicat, puisqu'il y avait un mari. Ces poètes se croient irrésistibles.

— Ne craignez rien, lui dis-je. Une dame est toujours flattée d'un compliment.

Eugène Herz avait le caractère le plus haïssable en société, le caractère important. Dans le monde militaire, la vie d'école, les camarades ont bientôt fait de mettre au pas ce genre de personnages : on n'y pardonne pas les airs supérieurs. Eugène n'avait pas plus réussi à corriger ce travers, qu'il n'avait eu le pouvoir d'amender sa figure. Il avait un nez présomptueux, glorieux, suffisant, péremptoire, menaçant de pointe et de tranchant. Ce nez redoutable sentait la conférence d'une lieue. Eugène était le monologue fait homme. Il avait un terrible besoin d'autorité. On lui eût volontiers passé un peu de fatuité, mais la sienne était doctrinaire, dogmatique, encombrante : il n'y en avait que pour lui. Quelles prétentions n'avait-il pas? Il se croyait universel ; les vers, l'escrime, la musique, l'équitation, la guerre, pas de sujets dont il ne se crût en état de donner des leçons. Il jugeait *de omni re scibili* à tort et à travers. Il était en un mot le fils de la poule blanche, — au demeurant, le meilleur fils du monde.

Tel était le rival du pauvre Benjamin. On comprend que ce rival lui causât du souci. Déjà Herz avait au logis accaparé la première place : Benjamin allait-il le trouver encore sur son chemin?

IV

Mais un changement inopiné allait bouleverser la vie du groupement. Vers la fin du mois de juin, les affaires se gâtèrent à Verdun. Le commandement eut besoin de troupes.

Il découvrit qu'il lui restait dans ce coin de Belgique une force absolument fraîche, comme il arrive qu'on retrouve une pièce d'or oubliée dans le fond d'un tiroir. La division fut relevée, et nous fûmes désignés, Herz, Lauvergeat et moi, pour partir avec elle.

C'était une révolution. Il fallait dire adieu à Nieuport, à la mer, aux campagnes flamandes où nous vivions depuis tant de mois; nous allions nous jeter à notre tour dans la fournaise et voir ce qu'était devenue la guerre depuis la bataille de l'Yser. La guerre change vite de nos jours. Nous sautions à pieds joints deux ans, pour entrer dans la grande bagarre, en pleine tragédie.

Eugène manifestait sa joie d'aller à la bataille. Ce qui rendait surtout l'événement agréable, c'était la diversion de quelques jours de vacances. Certaines questions de commandement demeuraient en suspens. Nous étions nos maitres pendant cet *intérim*, dans une situation provisoire qui ne manquait pas de charme. Eugène se proposait de mettre ce temps à profit. Brigett avait promis d'accourir au premier signe : il lui télégraphia. On organiserait une soirée. La campagne commençait en partie de plaisir...

La petite ville de Bergues où nous nous installions pour notre première étape était la scène la mieux choisie pour un pareil *Intermezzo*. Tout y était fait à souhait pour quelques heures d'expectative, et pour rêver délicieusement aux vanités de la vie, parmi toutes les mélancolies charmantes du passé. Mes camarades étaient dehors toute la journée ; je restais pour écrire et garder la maison, ou je profitais de ma solitude pour visiter la ville. C'est une de ces petites cités du Nord, à beffroi et à carillons, endormie auprès de ses canaux comme ses exquises sœurs de Bruges et de Malines, avec ses souvenirs de grandeur espagnole, de conquête par Louis XIV, son passé d'éternelle proie poursuivant malgré tout une vie végétative de recueillement, de bien-être et de silence. Elle a des coins de béguinage, de petites places ombragées, des jardins étroits dont les branches passent entre de vieux murs; elle a les ruines de son abbaye au milieu de ses remparts, ses trésors étincelans dans les ombres de son église. On se trouvait là tout à coup en dehors de la guerre, dans un petit monde enchanté, pareil à ceux où les curieux allaient chercher naguère l'oubli

de nos progrès ; ce voyage était plus étrange encore à l'heure présente. On s'étonnait d'abord de tant de paix ; on distinguait ensuite derrière ces apparences toute une histoire de tempêtes, des vieux siècles barbares aux communes du Moyen âge, de l'hôtel de ville de Charles-Quint aux portes blasonnées du Roi-Soleil ; ces vastes orages d'autrefois enseignaient le calme à nos angoisses éphémères. Ces profondeurs tumultueuses, maintenant apaisées, me ramenaient au juste sentiment de mon importance. J'écoutais dans le silence l'écho de Lamartine, et le bruit du poète qui survit aux ruines de l'histoire : parmi tant de révolutions, quelques strophes mettaient seules un accent d'immortalité. La petite cité indifférente les savait-elle encore ? Et je me promenais ainsi dans les circonvolutions de ses rues prudentes et surannées, tournant en cercle autour de sa grande place déserte, pareilles aux ressorts d'une montre vieillotte qui faisait tinter d'heure en heure sur toute cette histoire le chevrotement de son carillon séculaire.

Eugène et Benjamin rentraient pour le dîner ; Eugène toujours exubérant développait le plan de la fête. On ferait venir de Dunkerque Staub et Francis Devriès qui s'y trouvaient mobilisés dans les automobiles ; on louerait une salle, un piano. On inviterait les poilus. On souperait ; ce serait charmant. Benjamin n'était pas convaincu.

— Ce sera charmant, si elle vient, disait-il de mauvaise humeur.

Il lui déplaisait que Herz parût disposer de Brigett, comme si elle lui appartenait.

— Elle viendra, vous dis-je, c'est promis.

— Elle viendra ! Vous n'en savez rien. Nous sommes vendredi ; vous lui télégraphiez d'arriver dimanche soir : c'est un peu bien brusqué pour une femme comme elle.

— Et moi, repartit Eugène, je gage qu'elle viendra. Voulez-vous parier deux bouteilles ? D'abord, mon cher, les femmes aiment qu'on les brutalise.

C'était précisément ce qui tourmentait Benjamin. Il mourait d'envie qu'elle vînt, et il souhaitait qu'elle ne vînt pas, afin de contrarier Eugène.

Il en était encore là le dimanche matin. Le train de Paris arrivait à Calais à quatre heures. A midi, Benjamin était toujours au lit. Il faisait la mauvaise tête. Herz le persua-

dait en vain; le jeune homme opposait la force de l'inertie.

— Hé! S'il faut que quelqu'un la cherche, que n'y allez-vous vous-même? s'écriait-il avec aigreur. D'ailleurs, vous savez bien qu'elle ne viendra pas. Inutile de se déranger.

Et il s'enfonçait sous ses draps.

Herz lui représentait qu'il ne pouvait faire le voyage; il était convoqué pour affaires de service. Quel affront pour l'artiste, si elle ne trouvait personne à la gare!

— Envoyez donc qui vous voudrez, répliqua Lauvergeat. Je ne bouge pas, je suis souffrant. J'ai fait venir le docteur.

Le fait est qu'il avait la fièvre. Il soupçonnait Eugène de jouer un jeu serré, et de se servir de lui pour tirer les marrons du feu. Aller à Calais sans motif était une assez grave infraction au règlement; le moindre risque était de subir une scène de Brigett, ou de revenir bredouille, si elle préférait s'abstenir. Eugène calculait qu'il valait mieux faire essuyer ces risques par autrui, manœuvrer lui-même à couvert, en poussant Benjamin à sa place. Il se donnait même l'avantage de paraître généreux en ménageant un rendez-vous à son rival.

— Il se plaint qu'on lui mette sa maîtresse dans les bras! On ne peut pas faire davantage. Moi, mon cher, ajoutait-il, je suis franc, j'aime les situations nettes. Je me suis expliqué clairement avec Lauvergeat. Il est amoureux, il a même commencé avant moi, soit! Je lui laisse carte blanche. Je lui donne un mois pour faire sa cour. Je ne ferai rien pour lui nuire. Mais, s'il échoue, je l'ai averti : je reprends ma liberté et fais valoir mes droits. C'est ainsi qu'on agit entre bons camarades.

Benjamin avait-il souscrit à cet étrange pacte? Combien il avait dû souffrir! Mais il était faible, il céda. Il ne pouvait se défendre contre l'ascendant de son rival. Il subissait les mœurs du métier, le code de la camaraderie, tout en le sentant injurieux dans ce nouvel amour, si différent de tout ce qu'il avait éprouvé jusque-là. Il se laissa mettre en voiture. Il partit furieux, mais partit.

A la gare, il n'alla même pas à la sortie des voyageurs. Il ne voulait pas du ridicule d'être venu pour une personne qui se moquait de lui. Il était sur le gril. Pour se donner une contenance, il causait d'affaires militaires avec le commissaire de la gare, comme si c'était là l'objet de sa visite.

— Bonjour, mon capitaine, fit mélodieusement derrière lui une voix bien connue.

Il ne tomba pas à la renverse, il ne *lui* sauta pas au cou. Elle était là, subite et toute naturelle, comme une chose simple et miraculeuse à la fois, avec cette tranquillité des rêves accomplis. Alors seulement il comprit combien il l'avait attendue.

Elle était venue simplement, comme elle l'avait promis, au premier signe, obéissante; elle avait trouvé la dépêche la veille au soir, au retour d'une tournée dans les Vosges. Elle n'avait même pas eu à défaire sa valise. Elle s'exprimait gaiement, gentille et gracieuse. Et il semblait à Benjamin que tout était prévu et ordonné ainsi de toute éternité.

Ils roulaient à présent sans heurts à travers cette majestueuse plaine des Flandres, sous ce vaste ciel gonflé comme une voile d'une plénitude infinie. Ils allaient assis côte à côte sans se donner la main. Ils voyaient glisser aux portières les ormes de la route, les clochers lointains encadrés plus longtemps dans les vitres, les mâts de navires à l'ancre dans les bassins de Gravelines, les moulins, les nuages, toutes les choses qui donnent à ces campagnes une apparence ailée, royaume de l'air et du souffle; ils considéraient parfois sur un mur de village, dans une course ralentie, quelqu'un de ces Calvaires enluminés et verlainiens, où des angelots recueillent dans des calices le sang des plaies du Crucifié. C'était dimanche. Benjamin n'avait même pas besoin de regarder Brigett. Elle était là. Toute la nature lui offrait le reflet de son bonheur.

Il ne la questionnait pas, ne lui parlait pas d'amour, ne lui demandait pas autre chose que sa présence. A quoi bon? Toutes les paroles, quand on aime, sont des paroles d'amour. Il racontait sa vie, les événemens de ces trois semaines, son prochain départ pour Verdun. Elle avait tout deviné. Il ne lui disait rien d'Eugène, ne cherchait plus à s'inquiéter pour qui elle était venue. Ils savaient bien tous deux qu'ils étaient là l'un pour l'autre.

Elle le savait, elle aussi. Elle éprouvait pour l'officier un de ces caprices de femme gâtée qui venait de lui faire traverser toute la France, et qui pouvait jouer l'illusion de l'amour. Elle était heureuse du bonheur qu'elle donnait, et elle prenait pour de la tendresse le reflet qui lui venait de l'émotion de Benjamin;

elle se colorait à cette flamme charmante. Elle s'aimait dans cette jeune ardeur. C'était comme un vivant miroir qui lui renvoyait embellie l'image de sa beauté. Elle recevait tout de son adorateur, et elle paraissait tout donner. Elle vivait une idylle romanesque, celle de la mondaine éprise d'un artiste, et qui daigne se laisser emmener en curieuse dans des guinguettes. Elle était humble, douce, câline, raisonnable. Ses habitudes d'ordre lui conseillaient de ne rien brusquer, de ne pas se déconsidérer en se donnant toute à la fois. Elle prolongeait d'instinct les préludes de l'amour, se rendait précieuse en se montrant honnête; elle joua supérieurement son rôle. Elle fit allusion à ses chagrins intimes, aux lettres passionnées qu'elle recevait du front, apparut en consolatrice, en personne idéale. Elle se confiait à Benjamin sur le ton de l'amitié. Il faudrait venir dîner chez elle à sa première permission. Elle lui ferait de la musique. Elle serait toujours son amie. Il penserait à elle plus tard dans les mauvais momens. Elle lui porterait bonheur.

Ce voyage fut un enchantement. Benjamin ne douta plus d'être aimé par un ange.

La soirée, en revanche, fut pitoyablement manquée. Il avait fallu tout improviser en deux heures. Staub et Devriès se dévouèrent; il n'y avait pas trente personnes dans la salle : ce fut glacial. Brigett chanta comme s'il y avait eu des rois dans l'assistance. Un jeune vétérinaire apporta son concours, joua du violon, exécuta des tours de cartes. Rien ne dissipa le fiasco et le froid aux épaules. Benjamin était au supplice. Il arpentait d'un air farouche le vestibule de l'hôtel, furieux contre l'humanité aveugle et insensible qui ne se précipitait pas aux pieds de son idole. Il tremblait que Brigett ne fût blessée d'un tel affront, quand ce n'était pas trop pour elle des hommages de la terre entière. Il s'en prenait à Eugène de l'avoir exposée à cette humiliation. Son dépit était plaisant. Il aurait fallu que l'univers partageât sa passion, content de voir à son sommet ce couple supérieur, Benjamin et Brigett, comme si leur union était sa fin suprême. Il finit par se réfugier dans la cuisine du concierge par dégoût de ce monde stupide qui insultait à sa maîtresse.

Eugène jubilait au contraire, il était rayonnant. Son plan se réalisait, toutes ses prévisions se trouvaient vérifiées. L'audace lui avait réussi : l'artiste était accourue. Pour qui

donc, si ce n'est pour l'auteur de la *Fée des dunes?* Ce n'était assurément pas pour ce maladroit de Benjamin, dont la mine disait assez toute la déconfiture : il avait cet air de chien battu qu'ont les amoureux éconduits. Eugène le plaignait presque. Mais quoi? Il avait réellement tout fait pour s'effacer. Était-ce sa faute si l'artiste préférait le poète, et si le talent s'accordait au talent?

Eugène avait appris dans la journée d'autres bonnes nouvelles. Les ordres de Chantilly étaient connus. Lauvergeat partait seul avec la division; Herz et moi-même étions rappelés à Nieuport. Eugène voyait donc s'éloigner son rival. Tout le favorisait. Dans cette salle aux trois quarts vide, il n'apercevait que son triomphe, y trouvait un sujet de satisfaction sans mélange. Pendant que les artistes s'évertuaient, et que chacun suait la gêne d'une fête manquée, il s'applaudissait de son œuvre, comme dans ces représentations de drames wagnériens qu'un roi fou se faisait donner pour lui tout seul.

Le souper fut contraint. Benjamin n'ouvrit pas la bouche. Il était aussi gai que le spectre de Banquo. Les convives bâillaient et n'y comprenaient rien. Brigett se montra parfaite de tact, de dignité; personne ne put la soupçonner d'être en bonne fortune; elle ne permit aucun hommage, parla de son mari. Elle observa la nuance de discrète mélancolie qui convient à un repas d'adieux. Elle eut la mine de circonstance, l'air d'une amie de la famille dans un dîner funèbre. Elle fut inimitable de décence cérémonieuse. Seul Eugène, au milieu du silence général, exhalait une verve inaltérable. Il était à son aise, jovial, badin, faisant les honneurs de la table et les frais de la conversation; il déploya tout son esprit, jugea la situation, déclara les Allemands battus, le péril conjuré à Verdun; il regrettait sans doute de ne pas y aller voir, et enviait cette chance à son camarade Lauvergeat. Mais celui-ci arriverait après la bataille. « Rassurez-vous, madame, il ne court aucun danger! » Et il passait à des sujets musicaux, littéraires, développait ses vues et ses préférences au théâtre. Il prenait le silence consterné de la table pour de l'admiration. Il était heureux : il brillait.

Il pérorait encore trois heures après minuit, dans la voiture qui nous ramenait à Nieuport. Rien de plus sot qu'un auteur qui vous rebat les oreilles des beautés de sa pièce; Herz était

cet auteur; il était sifflé et content. Il était lui-même l'artisan et la dupe de sa comédie. Il avait voulu jouer *le Chandelier* et ne voyait pas que Jacqueline se moquait de lui avec Fortunio.

Il croyait demeurer le maître du terrain et échafaudait cent beaux rêves. C'est dommage que l'ingrate ne s'en souciât pas. Elle fut quelques jours dans le pays avec la division. Elle jouait le rôle de Velléda, de Muse de la Patrie, chantait aux troupes *la Marseillaise*. Un bataillon l'avait élue pour caporal-clairon.

Puis, la division disparut; nous fûmes quelque temps sans nouvelles.

Au bout d'un mois seulement, notre ami Poydavant reçut de Benjamin une carte postale datée d'Amiens. L'image représentait le chœur de la cathédrale, ces entrelacs de la grille du chœur qui développent à l'infini leurs fioritures et leurs parafes, avec l'intarissable caprice d'un hosannah. Parmi la luxuriance mystique de la ferronnerie, dans les enchevêtremens de feuillages, sous le demi-jour des vitraux aux enluminures de missel, empli d'un murmure d'orgues comme aux messes solennelles de mariage, Poydavant déchiffra ces mots :

« Je suis heureux. »

V

Eugène fut beau joueur; il eut l'esprit de ne souffler mot; je crois qu'il trouva à La Panne de quoi consoler son amour-propre.

Vers la fin de l'été, notre secteur était tout à fait endormi. Le personnel s'était presque entièrement renouvelé. Il ne restait plus à la maison que deux ou trois des figures qu'on y a vues au début de cette histoire. C'est un des phénomènes singuliers de la vie militaire, que l'instabilité des relations qui s'y nouent; c'est le compartiment où des voyageurs montent et descendent à chaque station; les uns tombent, les autres s'éloignent, de nouveaux venus les remplacent. On compte au bout de peu de temps ce qui reste des camarades du départ. La vie est faite de ces petites morts, et souvent de la mort. Après Lauvergeat, après C..., le chef était parti, Poydavant était tombé malade. En octobre, je fus appelé à Verdun.

La première personne que j'y vis, en arrivant à S..., ce fut

Benjamin. Le temps était affreux, il tombait un déluge. Mon ami enjambait le ruisseau débordé et guettait le moment de traverser la chaussée, entre la double file de camions ruisselans qui passaient sans interruption sur la route boueuse. Il était crotté, las, vieilli. On voyait qu'il avait mal dormi depuis plusieurs jours.

En deux mots, il me mit au fait. La division, depuis trois mois, avait fait un travail de géans. On méditait un nouveau coup plus formidable encore, avec des moyens inouïs : soixante mille hommes, une masse d'artillerie monstre, un million de coups de canon. C'était cela qui était en train de monter sur la route : l'armée préparait la sublime bataille de Douaumont.

Ce que fut cette époque de la guerre restera dans nos souvenirs. Pour qui arrivait de Nieuport, quel contraste! La bataille géante s'achevait dans les rafales de l'équinoxe d'automne. Le ciel noir fondait en bourrasques sur ces collines tragiques, lavait le sang dont était pétri le champ de bataille, noyait le sol en immenses fondrières de boue. Le vent d'Ouest achevait d'effeuiller les forêts jaunissantes, dénudait les formes tourmentées et âpres des collines. Verdun, centre et enjeu de la lutte, semblait le pont démâté d'un cuirassé au milieu de la tempête, sans cesse environné de tonnerre et d'éclairs; des hauteurs de Belleville à celles de Tavannes, on voyait partir vingt étincelles à la seconde, comme ces lueurs que le soleil allume aux différens étages d'une façade, ou comme celles que fait jaillir d'un terrain de silex le galop d'un cheval. La nuit, le bruit ne cessait pas. L'horizon demeurait enflammé d'une aurore boréale irritée. Et l'on entendait de six lieues ce grondement ininterrompu, comme la chute lointaine d'un torrent ou la sourde vibration d'un arc.

Au milieu de ces événemens grandioses, je ne fus pas peu surpris d'entendre parler de Brigett Nichol. La cantatrice se tenait quelque part dans la coulisse, dans un emploi de la Croix-Rouge. La nouvelle me parut piquante. Je retrouvais à Verdun les deux héros de mon roman. Le fil de cette légère intrigue avait donc résisté aux secousses de la guerre et s'était déroulé comme le fil d'Ariane, à travers les péripéties de trois mois de batailles. L'idylle continuait en marge de l'histoire. Pourtant j'avais été frappé, pendant notre brève rencontre, de

l'air sombre de Benjamin; j'avais cru démêler de la tristesse sur son visage. Il m'avait accueilli avec une joie trop vive; la joie s'était vite effacée, et je n'avais plus trouvé que ces traits sombres, préoccupés, une parole précipitée qui interdisait les questions.

Peut-être, après tout, m'étais-je trompé, en attachant trop d'importance à une expression passagère. Le fait est que Brigett était là: elle pouvait fort bien n'y être que pour Benjamin. Trois mois de fidélité ne sont pas sans exemple, même dans ces unions de fantaisie. Deux ou trois fois, j'aperçus de loin la cantatrice à des concerts de la citadelle : toujours très entourée, adulée comme la seule femme à qui fût permis l'accès de ce lieu sévère et interdit. Elle devait ce privilège à sa voix et à son costume. Vêtue du blanc des infirmières, elle remplissait une mission, apportait à ces grands enfans que sont les soldats, au sortir des tranchées, un instant de poésie. Ce rôle de berceuse, de *Blessed damsel* musicale me renseignait peu sur l'objet de ma curiosité.

La bataille du 24 octobre l'éclipsa d'ailleurs assez vite. Tout autre intérêt disparut dans l'ivresse du triomphe. Dès que les troupes furent relevées, j'accourus pour apprendre des nouvelles de quelques amis. Je déjeunai à la division. Le maître était absent. Excepté Benjamin, je connaissais peu mes hôtes. Mais le moins reconnaissable était encore Benjamin.

C'était une douce et triste matinée de novembre. Une humidité pénétrante régnait dans la salle mal chauffée. La chère témoignait d'un régime distrait. Chacun pensait à ses affaires. Mon ami essayait de faire bonne mine, mais il avait le visage défait; il était à la diète, buvait de l'eau, souffrait de névralgies. Il n'était que l'ombre de lui-même. Où était le garçon fringant, riant, verdoyant, que j'avais connu six mois plus tôt? Sa figure abattue, placée à contre-jour, semblait contractée en dedans, rongée par une idée ineffaçable et douloureuse. On sentait sous son front l'image morne du fait accompli, et une question toujours la même, l'insoluble question des faibles : « Pourquoi ? Pourquoi ? Que *lui* ai-je fait ? »

Il avait l'air d'un corps sans âme. J'entrepris de le dérider, mais sans y parvenir; ma présence lui rappelait trop de souvenirs, qui en ce moment devaient lui être particulièrement amers. Je connaissais son secret, et il devait redouter que je l'interro-

geasse. A ce moment, quelqu'un, soit par étourderie, soit par taquinerie, demanda :

— A propos, savez-vous ce que devient Brigett Nichol? On dit qu'elle a loué dans le pays.

Benjamin pâlit et, sans me regarder, — mais certainement pour moi, comme pour me supplier de ne pas insister davantage, — parvint à dire d'assez bonne grâce :

— Mon Dieu! Ce n'est plus à moi qu'il faut demander ces choses-là. Du temps que j'étais en faveur...

Il essaya de rire, sa phrase s'acheva en grimace. Je lui serrai la main, en promettant de revenir après être passé voir nos amis de la brigade.

Le village de T... est un des plus tristes bourgs de la vallée de l'Ornain, au bord du canal et de la grande route de Bar-le-Duc à Toul. Une petite place carrée plantée d'une charmille de tilleuls, encadrée de grosses fermes et de rares habitations bourgeoises; pour le reste, une agglomération sans ordre de ces basses maisons lorraines, toutes en profondeur et en méfiance contre le froid et les périls d'une province séculairement en proie aux invasions. Mais près de l'église, au bout d'une ruelle, on découvre subitement un petit pavillon assez dissimulé, derrière un mur à porte cochère, et qui semble, au milieu de ce village mal tenu, un pur joyau de la Régence. Quel receveur des tailles, quel magistrat de la cour de Bar a fait bâtir ici cette « folie, » comme on disait alors, afin d'y abriter ses fredaines loin de Madame la Receveuse ou de Madame la Présidente? On ne peut que lui savoir gré de la fantaisie qui fait trouver à l'improviste, dans un coin de village sordide, ce ravissant chef-d'œuvre où respire tout l'art d'un Boffrand ou d'un Héré. On entre directement dans un salon spacieux, coiffé d'une coupole à huit pans, rappelant un peu la fameuse « Table ronde » de Sans-Souci, et lambrissé de belles boiseries où s'encadrent des scènes de la Fable, peintes par quelque Coypel rustique. Ce pavillon secret, acquis depuis peu par la commune, sert aujourd'hui de presbytère; le curé n'a pas pris ombrage des métamorphoses d'Ovide. Depuis la guerre, on y héberge des officiers, et c'est là que logeait la brigade.

Je trouvai dans le salon nombreuse compagnie et atmosphère joyeuse : le brigadier traitait ses officiers supérieurs et arrosait les croix des nouveaux décorés. J'arrivais à point,

dans le désordre égayé d'une sortie de table, à l'heure des liqueurs et des cigares. Ah! ce n'est plus ici qu'on faisait de la modestie! C'était la liberté de la troupe, cette cordialité du rang, la bonhomie de compagnons qui jouissent de la vie sans vergogne, après une semaine d'épreuves, et quelle victoire! J'étais assailli de récits, d'anecdotes, de nouvelles extraordinaires comme celle du *Ravin de la Dame*. Tout le monde allait, venait, causait sans gourme, sans contrainte; tous les grades étaient confondus : le docteur M... frappait le piano à tour de bras et en tirait des airs de matchiche échevelée. Jamais depuis plus de cent ans les Silènes et les Bacchantes de ce salon galant ne s'étaient vus à pareille fête : la gloire dilatait les cœurs, on la respirait comme une femme. Et pour compléter le tableau il y avait, en effet, une femme.

C'était *elle*. Je ne l'avais pas aperçue d'abord. Elle se tenait à l'écart, debout dans l'angle, près d'une fenêtre : droite, petite et causant à mi-voix avec deux officiers. Je saluai sans me mêler à la conversation. Malgré son attitude de réserve affectée, elle était manifestement l'héroïne de la journée; et quoique invitée, elle semblait la dame de céans. Elle n'y était plus traitée en étrangère : elle avait arboré l'uniforme de la maison, portait la plus piquante toilette de drap kaki brodée au chiffre du régiment. Était-ce simple coquetterie de femme pour qui tout se réduit à une affaire de costume? Était-ce flatterie à l'adresse d'une troupe héroïque? On ne savait plus bien si elle avait emprunté la couleur des zouaves, ou si les zouaves, comme au temps de la chevalerie, avaient décidé de porter celles de la cantatrice. Je la considérais, cherchant à deviner pour qui elle était là. Était-ce par désir d'être traitée en reine et d'avoir une cour? Était-ce par ambition d'un rôle exceptionnel, d'apparaître à tant d'hommes comme leur talisman? Voulait-elle une scène comme n'en pouvait avoir aucune de ses rivales? Quel caprice inédit lui avait fait si tôt oublier Benjamin? Était-ce quelque nouvel amant? Était-ce l'orgueil raffiné d'apparaître en Jeanne d'Arc, en amazone, en Notre-Dame des Zouaves? Son regard rencontra le mien, et sembla me dire avec hauteur :

— De quoi vous mêlez-vous?

Elle se détourna lentement et se remit à causer. Je songeais au pauvre Benjamin, au théâtre de Nieuport, au carillon de

Bergues, qui avait autrefois sonné l'heure du berger. Et je regardai avec effroi cette petite tête oublieuse et froide, et si charmante, cette petite tête de poupée si jolie sous l'étroit bandeau de la Croix-Rouge, dont la croix signait d'un point de sang le front énigmatique.

Je repassai le soir à la division. Benjamin sortit avec moi sur le palier.

— Eh bien! dit-il, vous avez vu?

Je serrai sa main sans répondre. La peau était sèche et brûlante. Sa santé était ébranlée. Il avait une crise d'entérite et souffrait d'une rage de dents.

— Voilà où j'en suis, ajouta-t-il avec un geste découragé. Si seulement je pouvais dormir! Mais je souffre trop.

— Qu'allez-vous faire?

— Rien. Travailler. Adieu.

Et il disparut en faisant un bruit étouffé, que je pris pour un gémissement.

Je ne l'ai plus revu; j'ai lieu de le croire toujours vivant. Après la guerre, si cette histoire lui tombe sous les yeux, peut-être s'y retrouvera-t-il avec plaisir : à moins qu'il n'ait perdu le souvenir de sa jeunesse, comme il arrive à tant d'hommes qui ne font que se survivre et ne sont plus, dans l'âge mûr, que des sépulcres ambulans.

On se demandera quelle est la morale de ce conte et quel rapport il peut offrir avec la guerre. C'est qu'on se figure la guerre comme un phénomène extraordinaire qui doit mettre sens dessus dessous les sentimens connus. Elle change, en effet, le destin des États et la carte des Empires; elle ne change rien à la nature humaine. Elle bouleverse la politique et les rapports entre les princes; elle fait chanceler les trônes, arme les républiques, opère des révolutions; mais la force inconnue qui détache le Tsar comme une feuille morte et fait de l'autocratie une poussière d'indépendances, est impuissante à empêcher que les hommes soient jeunes : qu'il passe auprès d'eux une femme, la femme, comme hier, fera naître le désir.

On a beaucoup écrit sur les effets moraux de la guerre, sur sa vertu qui, paraît-il, élève et purifie. Ce sont des idées littéraires, et il n'y a aucune raison pour qu'il en soit ainsi. Le nombre des conversions produites par la guerre doit

être infiniment rare. La guerre ne fait point de miracles : ce n'est pas son affaire. Les saints la sanctifient, mais elle n'a pas le pouvoir de sanctifier les autres. Toutes ces illusions viennent d'un défaut de réflexion en présence d'un fait dont l'habitude s'était perdue : il nous est apparu dans une grandeur de cataclysme, sous un aspect de fin du monde, avec des apparences surnaturelles et apocalyptiques.

— La guerre ? me disait un jour un ami avec qui j'analysais ce problème. Nous y voilà depuis trois ans, à toutes les minutes, à l'avant, à l'arrière ; elle nous enveloppe, *in ea vivimus, movemur et sumus*. Eh bien ! qu'a-t-elle d'inouï ? On y vit, on y meurt, on mange, on dort, on marche, on pense ou on rêve quelquefois ; on prie, si l'on peut. En quoi cela change-t-il les lois de notre condition mortelle ? La seule différence est qu'on se bat. Mais est-ce bien une différence ? On se bat avec d'autres armes, on se fait plus de mal, voilà tout. Mais réfléchissez-y : c'est bien la même chose. Il n'y a que la mort, qui nous semble un peu plus voisine ou un peu plus probable que dans l'existence ordinaire, et encore est-ce par légèreté que nous en jugeons ainsi. Qui sait même si cette menace ne dégage pas un sourd conseil d'épicurisme et ne nous invite pas à jouir aveuglément de la douceur qui passe et de nos heures rapides ? Pourquoi voudriez-vous que nous en valussions mieux ? Cela est bien peu philosophique. Il y a plus de sens dans la légende de Forain, dans ces trois mots mélancoliques du poilu qui s'arrête devant une croix sur un tombeau. Déjà l'auteur de l'*Imitation* l'avait dit avant lui : *Vita militia est*. La guerre ? mon ami, la guerre, — c'est la vie.

PIERRE TROYON.

RÊVERIES D'APRÈS GUERRE

SUR

DES THÈMES ANCIENS

II[1]

LES MAUVAISES FÉES

Vingt-deux universités; — cinq cent soixante-quatre collèges, comptant 72 747 élèves dont plus de la moitié reçoivent gratuitement l'instruction; — trente à trente-deux mille « petites écoles » où les enfans de paysans apprennent à lire, à écrire, à compter, souvent le latin, et, en plusieurs régions, le déchiffrement des vieux manuscrits et des anciens titres de propriété, — tel est, au début de 1789, le résultat de sept cents ans d'efforts et de progrès continus. On a contesté ces chiffres : les premiers sont fournis par un rapport de Villemain, daté de 1842 (2); ceux qui concernent les écoles de villages ont été établis par nombre d'historiens locaux. « Il y a peu de paroisses qui n'ait son maître d'école, » écrit-on sous Louis XVI (3). En Lorraine, vers 1780, « les bourgs et les villages fourmillent d'une multitude d'écoles; il n'y a pas de hameau qui ne possède son grammairien; » en Champagne, en Franche-Comté, il en

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars

(2) Cité par l'abbé Allain, *l'Instruction primaire avant la Révolution.*

(3) Perreau, *Instruction du peuple*, cité par Babeau, *le Village sous l'ancien régime.*

est de même. Dans les villes et bourgades de quelque importance, l'instruction est gratuite; à la campagne, où les ressources sont moindres, si quelque libéralité privée n'assure pas le traitement et le logis au magister, traitement fixé à 150 livres par la déclaration de 1698, l'élève paie mensuellement de trois à quatre sols pour apprendre à lire; mais la paroisse doit prendre à sa charge les cotisations défaillantes. Et, dans tout le pays, sont répandues des institutions religieuses où les pauvres trouvent à s'instruire sans rétribution aucune : les Ursulines ont plus de 300 maisons; les sœurs de la Charité en possèdent 500; les frères de la Doctrine chrétienne élèvent plus de 30 000 enfans (1); les Béates ont institué une sorte d'école normale : « elles forment des maîtresses d'école pour envoyer dans les paroisses... et surveiller les maîtresses qu'elles ont instruites (2). » Au reste, encore une fois, *l'obligation* est de règle et, aux termes de la déclaration de 1724, « il est ordonné aux procureurs fiscaux de remettre tous les trois mois la liste des enfans qui n'iraient pas aux écoles, afin de faire poursuivre les parens, tuteurs et curateurs chargés de leur éducation. »

Comme il fut de mode, à diverses époques de notre histoire contemporaine, d'imposer au peuple la croyance que la France d'avant 1789 formait une peuplade barbare, durement contrainte par ses tyrans à végéter dans l'ignorance et la privation de toute « lumière, » il est de règle d'attribuer à la Révolution tout l'honneur de la libération intellectuelle du pays. Nous l'avons souvent entendue, la prosopopée exaltant l'œuvre régénératrice de la Convention créant partout des écoles, réalisant des prodiges « pour réparer les ruines que l'anarchie avait faites ou pour combler les lacunes que l'ancien régime avait patiemment souffertes (3). » Avant elle, rien que les ténèbres; ceci a été si opiniâtrément répété que c'est devenu, pour la grande majorité des gens, un article de foi politique. On nous donne à croire que, avant cette aurore de la Raison, — « l'indifférence était générale en France pour l'instruction élémentaire; » — que « les écoles étaient peu nombreuses et peu suivies; » — les rares « maîtres laïques avilis par leur situation inférieure et bien moins éducateurs que sacristains, chantres,

(1) Victor Pierre, *l'École sous la Révolution.*
(2) Babeau, *l'École de village pendant la Révolution*, p. 28.
(3) Gabriel Compayré, *Histoire de la Pédagogie*, p. 344.

bedeaux, sonneurs, voire fossoyeurs; » — que les maisons d'écoles n'étaient, le plus souvent, « que de pauvres cabanes, des chaumières en bois, des rez-de-chaussée étroits et mal éclairés...; » — qu'il y avait peu, ou qu'il n'y avait point de « livres » à l'usage des écoliers. Et ceux qui s'élèvent contre ces vérités de fondation sont « des écrivains de parti s'obstinant à nier l'œuvre de la Révolution française en matière d'éducation et mettant en général à contribution, pour servir leur passion politique, les vieilles archives communales... » et des « statistiques imaginaires (1). » Passe pour la statistique : cette étude numérique des faits sociaux est, en effet, trop souvent fallacieuse. Mais on aurait pu penser que, pour connaître ce qui se passait dans les villages au temps de jadis, rien ne valait la consultation de ces « archives communales : » les paysans, qui y consignaient au jour le jour les petits événemens et les menus comptes de la localité, ne se doutaient pas que, un jour, les Français se battraient à coups de documens historiques et n'ont pas dû, certainement, sophistiquer leurs écritures pour préparer des argumens aux « écrivains de parti » à venir. Pour le reste, il est vrai que le magister de village chantait au lutrin et portait l'eau bénite, mais il est faux qu'on l'en jugeât « avili; » il est faux également que les laïques fussent rares dans la corporation : les maîtres d'école étaient « presque tous laïques (2); » ils étaient choisis et nommés, non point par l'autorité ecclésiastique, mais par le suffrage des habitans de la paroisse qui se réunissaient en assemblée générale afin de procéder à l'élection sanctionnée par l'Intendant de la province (3); les maisons d'écoles n'avaient point, on le reconnaît, allures de châteaux, la plupart étant édifiées ou achetées par les seules ressources de la commune : d'autres étaient données « par les seigneurs, les curés ou des personnes généreuses. » Quant à l'état misérable de l'instruction, il serait fort étonnant que les contemporains, bien placés pour savoir, s'y fussent trompés au point de s'inquiéter, non pas de l'insouciance unanime, mais, au contraire, de l'affluence excessive des professeurs. Dès 1760, il s'élève des plaintes contre l'enseignement gratuit

(1) Compayré, *ouvrage cité*, pages 305 à 309.
(2) Albert Babeau, correspondant de l'Institut, *le Village sous l'ancien régime*, p. 313.
(3) *Même ouvrage*, p. 314.

qui « rend le paysan orgueilleux, insolent, paresseux et plaideur. » — « On a la manie, écrit-on, de ne plus engager aucun domestique qui ne sache lire, écrire et calculer; tous les enfans de laboureurs se font moines, commis de fermes ou laquais (1)... » Griefs semblables étaient soulevés contre l'éducation secondaire donnée dans les petites villes, même dans les bourgs, où les paysans « pouvaient faire leurs humanités. » Un autre se plaint, comme d'un danger public, de « la multiplicité des écoles publiques et gratuites répandues dans tout le royaume. » Ne voilà-t-il pas que les villageois sont lettrés et se mêlent de goûter les classiques? « Je me rappelle, conte Frénilly, une représentation d'*Athalie* qui fut donnée par la famille de notre jardinier, à Saint-Ouen; sa fille Manette, fort jolie personne de quinze ans, qui esherbait le potager le matin et étudiait son rôle le soir, représentait la reine des Juifs (2); » et tout ceci prouve au moins combien l'instruction était répandue et mise à la portée de tous. L'histoire serait-elle donc une science à ce point décevante que les mêmes faits, étudiés d'après les mêmes documens, pussent être présentés de façon si divergente par des compilateurs dont il n'est point permis de suspecter le savoir et la sincérité? Si l'on acceptait la version des contempteurs du passé, il faudrait conclure que cette révolution rénovatrice a été désirée, préparée et conduite par des brutes illettrées et à demi-sauvages.

Ce qu'on ne peut nier au seul témoignage des contemporains, c'est que, dans la pratique, cette œuvre, aujourd'hui tant prônée de la Révolution, eut pour résultat de détruire ce qui existait et de ne rien mettre à la place. L'effort de sept siècles fut annihilé en moins de sept années, sans compensation d'aucun genre. Des cinq cent soixante-quatre collèges, prospères en 1789, il n'en subsistera que vingt en 1794; encore ces vingt établissemens seront-ils « agonisans. » — « L'éducation, dira Grégoire, n'offre plus que des décombres; cette lacune de six années a presque fait écrouler les mœurs et la science (3); » et, quelques mois plus tard, Barbé-Marbois, dans un rapport au Conseil des Anciens, constatera que « les enfans qui avaient huit à neuf ans quand la Révolution a commencé

(1) *Essai sur la Voirie*, cité par Babeau : *le Village sous l'ancien régime*, p. 216.
(2) *Souvenirs*, p. 13.
(3) *Moniteur*, réimpression, t. XXII, p. 91.

et qui atteignent leur seizième année, ceux aussi qui, dans le même intervalle, auraient dû accomplir ou terminer leur éducation, vous demandent de les arracher à l'ignorance qui menace le reste de leurs jours (1). » Il n'y a plus d'Universités, il n'y a plus de collèges, plus d'écoles, plus de maîtres, plus d'élèves; la Révolution a fait « table rase » des institutions glorieuses du passé et n'a pas réussi à édifier sur ces ruines.

Comment un si grand malheur put-il se produire? Par le concours empressé d'hommes intelligens, probes, instruits, soucieux de faire le bien, aimant leur pays et comprenant la grandeur et la gravité de leur tâche; individuellement des sages, des prudens et des circonspects, mais qui, réunis, livrèrent assaut à se surpasser, à s'éblouir les uns les autres. C'est alors que, pour mieux y réussir, ils écoutèrent la voix perfide de la fée Utopie qui d'abord exerça ses ravages. Il était bien entendu qu'on était assemblé pour instituer l'âge d'or : afin de n'être point gêné pendant la besogne, il fallait balayer ce qui encombrait le terrain et, pour début, on supprime dîmes, redevances et autres abus féodaux, y compris les rentes dont vivent les vieux collèges, les bourses six fois centenaires, les allocations provenant de fondations ou de legs et servant à l'entretien des professeurs. Avec les biens du clergé, mis à la disposition de la nation, sont supprimés les nombreux ordres qui tiennent écoles et donnent l'instruction au peuple. Quelques-uns essayent de poursuivre leur œuvre charitable; la constitution civile leur porte le coup suprême : les congrégations se dispersent, les maîtres se cachent ou s'exilent. Ainsi se trouve « pulvérisée » cette accumulation de rentes et d'immeubles dont la générosité d'une longue lignée de bienfaiteurs avait constitué pour l'instruction publique « un véritable budget, plus opulent que ne le fut jamais le budget spécial réservé par l'État à ce service (2). » La place est nette maintenant; rien n'embarrasse plus les ouvriers; il est urgent de construire. Mais l'utopie fait des siennes : tous veulent que le monument soit parfait et définitif; chacun apporte son plan et son devis. On a publié les procès-verbaux du Comité d'instruction publique de la Convention (3); on ne sait ce dont on doit le

(1) *Moniteur*, réimpression, XXVIII, 137, 138.
(2) Victor Pierre, *L'école sous la Révolution*, p. 23.
(3) Publication faite par James Guillaume. Imprimerie nationale, 1891 et suiv.

plus s'étonner, ou de la minutie scrupuleuse du travail préparatoire qui s'effectue dans cette réunion de patriotes éclairés, ou de la lenteur et des tâtonnemens qui semblent reculer le but où ils tendent. On voit passer, entre bien d'autres, dans ce rez-de-chaussée de l'hôtel de Brionne où siège le comité, Romme, Bancal, Rabaut-Saint-Étienne, Condorcet, Duhem, Fay-Sainte-Foix, qu'on disait être l'homme le plus spirituel de la Convention (1), Lakanal qui, bien que membre intermittent du comité, a usurpé l'importance de tous les autres et passe pour être le fondateur de l'éducation nationale (2). C'était un excellent homme, — Jacobin, il est vrai, avant thermidor et antirobespierriste après; mais tant d'autres ont chanté comme lui la palinodie!...

Un contemporain indépendant nous le peint « bon, simple, obligeant, mais imbu de systèmes et de théories, promenant partout avec lui une collection de règlemens, de projets de réformes dont il croyait la mise à exécution des plus faciles. » En mission dans la Dordogne, il était persuadé qu'il n'aurait qu'à parler pour réunir les ménages désunis, réconcilier les citoyens divisés et qui « ne vivent pas en frères, » aménager des voies de communication et trouver des maris aux filles-mères qui « après avoir manqué aux lois de l'honneur n'ont pu épouser leur séducteur (3). » Bouquier, autre membre du Comité d'instruction, est assez agréable poète, peintre de talent, aimant les arts et la vie d'étude; la Révolution l'a surpris, dans sa petite ville de Terrasson; jusqu'alors, il a fait preuve de bon sens, d'ordre, de pondération; mais il est promu législateur et, tout de suite, quelle métamorphose!... Il déraisonne. Lui aussi apporte son programme d'éducation nationale: il faut chasser des collèges « l'immoralité, l'erreur, le mensonge, la superstition ; » il faut détruire ces antres « des *atqui* et des *ergo;* » les plus belles écoles, « les plus utiles, les plus simples, où la jeunesse puisse prendre une éducation vraiment républicaine, sont... les séances publiques des départemens, des districts, des tribunes et surtout des sociétés populaires! »

(1) *Archives de l'Assistance publique*. Manuscrit du conventionnel Bouquier cité par Defrance, *la Conversion d'un sans-culotte*, p. 214.

(2) Eugène Welvert, *La légende de Lakanal*, 1908.

(3) Docteur Poumiès de la Siboutie, 1789-1863, *Souvenirs d'un médecin de Paris*, p. 34.

Plus de facultés de droit, « c'est livrer le peuple à la voracité des procureurs et des avocats; » plus de temples; ces édifices de la superstition et du fanatisme seront consacrés à la liberté et aux mœurs républicaines!... Plus tard, rentré dans sa province, et subitement calmé, quand il s'occupera d'élever ses deux filles, Bouquier rédigera un *Cours d'instruction* où l'enseignement religieux tiendra la plus large place; il composera des litanies et paraphrasera les Psaumes; devenu vieux, il pensera sérieusement à prendre le froc des PP. Chartreux (1). Mais en 1793, comme bien d'autres, tribun de hasard, dans le chaos de la grande Assemblée, grisé de mots, gonflé d'importance, il prend ses rêves pour des systèmes et ses phrases pour des convictions.

Ah! la mauvaise fée, de quels désastres, de quelles sottises n'est-elle pas responsable! Elle trouble tous les esprits, elle tourne toutes les têtes, chez tous elle oblitère jusqu'au sentiment du ridicule. Un contemporain, se remémorant plus tard cette crise de folie contagieuse, y trouvait ces excuses : « On était rassuré par la pureté de ses intentions; on avait, d'ailleurs, dans le progrès cette niaise confiance destinée à tromper tant de monde; et puis, il faut l'avouer, nous étions bien légers et bien peu réfléchis (2). » Bien imaginatifs aussi ; quand Jacob Dupont placarde sur les murs de Paris son cours d'instruction du peuple, parle d'établir sa chaire tantôt sur la place de la Révolution, tantôt dans l'église Notre-Dame, se propose comme professeur public et universel, se dit versé dans toutes les sciences et capable de tout enseigner (3); quand, en décembre 1792, à la tribune de la Convention, il décrit avec enthousiasme les écoles de l'avenir, et représente « nos philosophes, Pétion, Sieyès, Condorcet et autres, entourés dans le Panthéon, comme les sages de la Grèce à Athènes, d'une foule de disciples venus des différentes parties de l'Europe, se promenant, à la manière des péripatéticiens et enseignant, celui-ci le système du monde, celui-là le perfectionnement social (4)... » non,

(1) Eugène Defrance. *La Conversion d'un sans-culotte, Gabriel Bouquier, peintre, poète et conventionnel.* Documens inédits tirés des archives de l'Assistance publique de Paris, MCMXII.

(2) *Mémoires* du chancelier Pasquier, I, 33.

(3) Mercier, *Nouveau Paris*, VI, 89.

(4) *Moniteur*, réimpression, XIV, 744. Discours de Jacob Dupont sur l'instruction publique.

personne ne pense à rire et l'on écoute bouche bée. Personne ne rirait non plus du programme d'éducation que prépare en secret l'apocalyptique Saint-Just qui, lui, veut, au contraire, qu'on élève les enfans « dans l'amour du silence et le mépris des rhéteurs, » qu'on les forme « au laconisme du langage; » il interdit « qu'on les frappe et qu'on les caresse, » recommande qu'on les « livre à la nature, » qu'ils soient « vêtus de toile dans toutes les saisons, couchent sur des nattes et dorment huit heures, ne vivent que de racines, de fruits, de légumes, de laitage, de pain et d'eau » et décide que leur instruction doit être « militaire et agricole depuis dix ans jusqu'à seize, » qu'on « les distribuera aux moissonneurs dans le temps des récoltes » et qu'ils entreront ensuite « dans les Arts (1)! » Il n'y a pas jusqu'au *Père Duchène* qui n'ait là-dessus son idée; elle est simple, au reste, et n'exige pas des éducateurs une surmenante préparation : « Que les premiers mots que les mères feront balbutier à leurs enfans soient ceux de liberté et d'égalité, » propose Hébert d'un ton de fureur républicaine aussi factice que divertissante; « que leurs vieilles grand'mères, au lieu de leur apprendre les contes de fées et de revenans, leur apprennent, dès le berceau, tous les crimes des rois. Ils apprendront de bonne heure à détester ces ogres véritables qui ne vivent que de chair humaine. L'histoire de Capet leur fera plus d'horreur que celle de la Barbe-Bleue. Il faut, f...!, qu'en entendant prononcer le nom de roi, qu'en voyant l'effigie d'un roi, l'enfant républicain recule de peur comme s'il voyait un loup ou un tigre prêt à fondre sur lui. Aussitôt qu'il marchera, f...!, qu'il soit placé dans les écoles publiques où on lui apprendra, avec l'A. B. C. la constitution : ce sera son premier catéchisme... » Les filles ne sont pas oubliées et l'engouement pour l'éducation rénovée est tel que les particuliers eux-mêmes émettent des programmes. On regrette de ne connaître que par cette mention celui émanant de Mme Monet, « descendante de La Fontaine; » le 18 février 1790, elle présente à l'Assemblée nationale un plan d'éducation *pour le sexe :* le président, Talleyrand, la félicite et la remercie. Mme Monet a pour collaborateur un sieur Le Roux, « inventeur d'un carton de bureau incombustible, d'une inscription *qu'on pourrait graver*

1) Édouard Fleury, *Saint-Just et la Terreur*, I, 212.

sur l'airain, et de nombreuses autres découvertes dont la liste remplit un cahier (1). »

Dans l'expectative de ces heureuses réformes, les petits Français grandissent sans apprendre à lire : personne ne s'occupe d'eux pratiquement.

Les maîtres disparaissent; beaucoup, par dévouement ou par attachement à leur emploi, auraient volontiers continué leur tâche; mais on leur a imposé le serment civique : ceux qui s'y refusent sont expulsés de leur classe; aux autres, qui s'y soumettent, les parens n'envoient plus leurs enfans. Les élèves vagabondent, et les représentans du peuple s'acharnent à disserter, en termes pompeux, sur l'insouciance lamentable de la monarchie. « Enfin, s'écrie Lakanal, en brumaire an III, il est décidé que l'ignorance et la barbarie n'auront pas le triomphe qu'elles s'étaient promis!... » On l'avait déjà décidé cinq fois!... Pourtant, de ce fatras, subsiste un grand principe dont il faut faire honneur au même Lakanal : la Convention proclama la liberté de l'enseignement, laissant aux particuliers le droit d'ouvrir des écoles sous la surveillance du gouvernement; quant au choix des instituteurs, il n'exclut même pas les nobles et les prêtres : « Nommez les plus instruits! » conseille-t-il dans un bel élan de libéralisme, dont les tracasseries administratives allaient aussitôt compromettre les heureux effets.

***

Quelques-unes de ces institutions libres de la Révolution méritent une mention. A la porte Saint-Antoine est située, en 1793, celle de la dame Roget, qui, adoptant la nuance en vogue, s'intitule « citoyenne républicaine. » Elle supprime de sa classe « les livres et les emblèmes entachés de superstition » et les remplace par des attributs plus « analogues aux circonstances, » ainsi qu'on disait alors. Cette opportune modification ne lui a pas porté chance, et voici en quels termes elle expose sa déconvenue aux « Pères de la Patrie : » « J'ai fait disparaître les image du fanatisme, remplacet par la Constitution et les droigts de l'homme, le bonet de liberté; j'ai fais un feu de joie avec des gravures de roi et de reine. Des pères et des mères mont retiré leurs enfans, les uns sous des prétexe hon-

(1) Tourneux, *Bibliographie de l'histoire de la Révolution*, III, p. 537.

nette, d'autres sans me rien dire, d'autres mont exposée... que j'aitais troprompte, qu'il retirais leurs enfans puisquil n'étais plus instruit. J'en ai perdu sep en cinque jours, j'en ai encore perdu six depuis par prétexe de maladie (1)... » Peut-être, à l'insu de la « citoyenne républicaine, » son orthographe était-elle pour quelque chose dans cette désertion. Quant au bonnet rouge et aux Droits de l'homme, on les trouve dans tous les établissemens similaires, aussi bien chez les maîtres de pension Oger et Thomas, tous deux membres de la Commune insurrectionnelle, que chez le citoyen instituteur Pollet et chez Julien Leroy, dit *Églator*, le féroce égorgeur de Bicêtre, également éducateur de la jeunesse (2). Huet, membre du club des instituteurs, signale, en novembre 1793, au président de l'Assemblée, l'ingénieuse façon dont il tient sa classe : c'est une « petite Convention. » — « Elle est montée d'un président et d'un secrétaire, qui se nomment tous les quinze jours; pas d'autres lectures que celle des Décrets, de la Constitution et des numéros du *Père Duchesne* (3). » Les enfans de la section de la Fontaine de Grenelle viennent réclamer de la munificence des représentans de la nation « un buste de Marat; » le jeune orateur de la députation, parlant en leur nom, déclare : « Nous lisons sans cesse ses actions; le livre qui les renferme remplacera ceux de la superstition où se trouvait à peine une vérité parmi mille erreurs (4). »

La plus renommée de ces institutions est celle que dirige, dans les bâtimens de la ci-devant abbaye Martin-des-Champs, le citoyen Léonard Bourdon, qui, avant la Révolution, s'appelait Monsieur Bourdon de la Crosnière : il avait été, à cette époque, l'intendant de Sénac de Meilhan; débarqué à Paris en 1789, il avait fondé une école qui probablement ne prospérait guère, jusqu'au jour où un éclair de génie la fit connaître de la France entière. C'était en octobre 1789; le 23 de ce mois fut solennellement présenté à l'Assemblée Constituante un certain Jacob, âgé de cent vingt ans, qui fut aussitôt célèbre sous l'appellation de *Vieillard du Mont Jura*. Le président fit décem-

(1) *Archives nationales*, F 17 1008. Cité par Victor Pierre, *L'École sous la Révolution française*.
(2) F. Braesch, *La Commune du 10 août 1792*, p. 269.
(3) Victor Pierre, *L'École sous la Révolution*, p. 90.
(4) *Moniteur*, 27 janvier 1794.

ment les honneurs du prétoire à ce vénérable citoyen. La chose produisit grand bruit et Bourdon, ne redoutant point la mise en scène, jugea qu'il aurait intérêt à compter le centenaire au nombre de ses jeunes disciples, et réclama que celui ci lui fût livré. La requête exaucée, le chef d'institution s'empara de « l'illustre vieillard, » sous le prétexte d'inspirer le respect de son grand âge à ses pensionnaires. L'effet de cette réclame ne pouvait pas, comme on le pressent, se prolonger bien longtemps; mais Bourdon avait l'esprit fertile : s'inspirant des usages de l'ancienne Université, il offrait au public des séances académiques dont ses élèves remplissaient tous les rôles; c'est ainsi qu'on le vit représenter un spectacle plein d'intérêt, montrant « ce qu'avait été l'éducation sous l'ancien régime, comparée à ce qu'elle était sous le règne de la liberté (1). » A la distribution des prix, en juin 1793, les parens eurent la douce satisfaction de voir les écoliers, formant un parlement en miniature, « délibérer sur les affaires de leur petite république; » à cette scène succéda le réjouissant spectacle de « la tenue d'un tribunal, des juges, des jurés d'un accusateur public, de prévenus jugés suivant les formes républicaines (2)... »

Hors de leur collège, les élèves du citoyen Bourdon paraissent avoir été moins favorablement appréciés : en promenade au Jardin des Plantes, leurs chansons obscènes font fuir les visiteurs du Muséum (3), et un rédacteur de la *Gazette française* raconte avoir rencontré par les rues le fameux éducateur, « suivi de sa meute de polichinelles, » marchant, tambours en tête, parmi les huées du public qui s'apitoie sur le sort de « ces malheureux enfans, pour la plupart orphelins, auxquels on insinue chaque jour le poison empesté des maximes de Bourdon (4). » Robespierre, d'ailleurs, n'en avait pas jugé autrement : il notait le personnage « intrigant méprisé dans tous les temps; rien n'égale la bassesse qu'il met en œuvre pour s'emparer de l'éducation des Élèves de la Patrie qu'il dénature et qu'il déshonore (5). »

(1) *Le Sans-Culotte*, 8 vendémiaire an III, cité par Aulard, *Réaction thermidorienne*, I, 123.

(2) Biré, *Journal d'un bourgeois de Paris*, IV, 243.

(3) Dauban, *Paris en 1794*, p. 64.

(4) 10 ventôse an III. Cité par Aulard, *Réaction thermidorienne*, I, 513.

(5) *Papiers inédits trouvés chez Robespierre*, II, 20, 21. Cité par Braesch, *La Commune du 10 août 1792*.

Ces « petites Conventions, » ces « petits tribunaux révolutionnaires » à l'usage de la jeunesse, constituaient le cours d' « éducation civique, » grande découverte, tout récemment faite, à ce qu'on imaginait, du moins; en quoi on se leurrait, car, près d'un siècle auparavant, Mme de Maintenon n'avait point négligé d'instruire ses élèves de la soumission que l'on doit au gouvernement et aux représentans de l'autorité. Elle avait écrit, sur ce sujet, des pages dont la lecture, à l'heure actuelle, ne nous serait pas inutile, et dont on aurait pu imprimer certains passages sur les formules destinées à la déclaration de l'impôt sur le revenu; elle dit, par exemple : « Le besoin général de l'État est celui de chaque particulier, qui ne peut être en sûreté dans sa maison si on ne nous garde de nos ennemis; et on ne peut nous en garder sans avoir de quoi faire subsister les troupes nécessaires à ce dessein; à quoi il est très juste que chacun contribue, puisque chacun y est intéressé. On convient assez volontiers de ce raisonnement, on le fait même aux autres à l'occasion; mais quand il est question d'en venir à la pratique, personne ne veut porter la charge, et on n'épargne rien pour en exempter ses terres (1). »

En 1793, l'éducation civique est moins réservée : elle saisit l'enfant à sa naissance et l'affuble de prénoms grotesques : on « baptise » les garçons *Pétion*, *Marat*, ou *Brissot;* des pères prénomment leurs filles *Pique*, *Montagne* ou *Betterave*. Un patriote parisien place son fils sous le vocable de sa section et l'appelle *Alexandre-Pont-Neuf;* le ministre Lebrun nomme sa fille, née le 11 novembre 1792, *Civilis-Victoire-Jemmapes-Dumouriez* (2). Ce qu'on fait admirer de la Révolution aux écoliers, ce n'est pas ce qui est admirable, l'effort contre l'étranger, mais ce qui est odieux et répugnant, la persécution contre les partisans du passé; certains énergumènes les élèvent dans le culte de l'échafaud : à Rennes, tandis qu'on traque Lanjuinais proscrit, « un maître de pension conduit ses écoliers, lorsqu'il est content d'eux et à titre de récompense, sous les fenêtres de Mme Lanjuinais, où ils installent de petites guillotines que leur instituteur leur a distribuées et qu'ils manœuvrent durant

(1) *Conseils et Instructions*, I, 67-69. Cité par P. Rousselot, *Pédagogie historique*.

(2) Frédéric Masson, *Le département des affaires étrangères pendant la Révolution*, p. 278.

plusieurs heures (1). » Après la Terreur, le conseil général d'Arras donne l'ordre à ses agens de retirer des mains des enfans « les petites guillotines de deux pieds de hauteur dont ceux-ci se servent pour couper la tête à des oiseaux ou à des souris (2)... »

Le rêve de Bouquier est accompli : l'enfant est mêlé, dès son jeune âge, à la vie politique du pays : point de distribution de prix où l'on n'accable les pauvres petits du tableau oratoire des « quatorze cents ans de servitude et de dégradation, » leur inspirant témérairement et le mépris des ancêtres et d'exigeans appétits que l'ère nouvelle ne satisfera pas. Sur ce point, ils sont, d'ailleurs, bientôt déçus : des fêtes décadaires ont été instituées pour développer chez tous les citoyens, et particulièrement dans la jeunesse, l'amour de la vie sociale, le respect de la terre nourricière et « l'attachement à la Constitution, à la patrie et aux lois. » En ces fêtes célébrées dans toutes les communes de France, le premier magistrat de la localité doit, par exemple, tracer un sillon, au moyen d'une charrue, et prononcer un discours. Mais l'enthousiasme, la curiosité même font bien vite défaut. Les quelques récits qui nous sont restés de ces fêtes décadaires sont navrans, en dépit de l'officielle hâblerie des narrateurs. Il advient même que le maire se trouve seul au champ désigné et se dispense de creuser le sillon prescrit. A Ablis, en Seine-et-Oise, au mois de fructidor de l'an V, le citoyen commissaire est obligé d'avouer que « les fêtes se font avec une insouciance marquée. » — « Celle des vieillards, hier, était une espèce de dérision, malgré le beau temps... Le président, un agent et moi, accompagnés de six gendarmes, avons fait le tour de l'arbre de la liberté, sans dire un mot, et sommes rentrés; ce fut la fête (3) ! » Beaucoup, après avoir patiemment attendu la prospérité promise, estiment qu'elle tarde à poindre. Ils sont soûls de discours et de harangues prétendues patriotiques : ils regrettent pour leurs enfans autant que pour eux-mêmes, les traditionnelles fêtes d'autrefois, les chants naïfs des nuits de Noël, les rogations parmi les vergers en bourgeons, les processions sous le soleil de juin et l'autel

(1) *Notice historique sur le comte Lanjuinais*, par M. Victor Lanjuinais, ancien ministre, cité par Biré, *Journal d'un bourgeois de Paris*.

(2) J.-A. Paris, *Histoire de Joseph Le Bon*.

(3) É. Tambour, *Études sur la Révolution dans le département de Seine-et-Oise*.

de la Vierge que fleurissaient en mai tous les jardins de la paroisse. Ils regrettent aussi le maître d'école avec lequel ils étaient à l'aise et qu'ils pouvaient consulter à l'occasion, le prêtre qui faisait le catéchisme aux garçons et aux filles et s'intéressait à eux dès le baptême. Certes, la maison d'école était peu confortable : c'était une chaumière et le mobilier en était misérable; maintenant, c'est bien pire, puisqu'elle n'existe plus : elle a été vendue pour quelques assignats à un étranger dont on se défie; sans doute l'instituteur chantait au lutrin et sonnait les cloches; mais aujourd'hui, quand il y en a un, ce qui est rare, il est secrétaire du club et espion de l'agent national. Celui de Rosières, en Lorraine, cumule les fonctions de capitaine de la garde nationale, officier public, officier municipal, juré du canton pour secours, juré d'accusation pour le tribunal du district, commissaire aux estimations de biens nationaux (1)... Les réformes ne sont belles que sur le papier; en réalité, ce sont des duperies : la loi prescrit aux écoliers la visite des hôpitaux; mais ils y contractent des maladies, — et les hôpitaux, d'ailleurs, sont rares dans les petits endroits; elle préconise les tournées instructives dans les fabriques; mais les enfans des villes, qui, seuls, peuvent en profiter, les connaissent, ces manufactures : les temps sont durs et ils y travaillent; elle recommande le salutaire spectacle des travaux des champs; les petits villageois ne voient jamais autre chose, et quand, le jour de la fête, le maire manœuvre son obligatoire charrue, ils ne s'intéressent aucunement à ce spectacle trop familier : ce sont là imaginations de citadins qui ne connaissent la campagne que par les églogues de Virgile ou les pastorales de Florian et qui font de la bucolique de cabinet. Enfin, on s'est plaint de la pénurie de livres classiques et de lectures destinées à l'enfance; il y en a maintenant : le gouvernement a institué des prix pour récompenser les meilleurs ouvrages de ce genre, et les auteurs se sont évertués : on vend le *Journal des pensées, par P.-A. Vanière, auteur de l'art de former l'homme, petit-neveu et fils d'illustres du nom*, — le *Télescope français ou le spectateur de la construction des idées élémentaires* (2); on vante aussi le *Syllabaire républicain pour les enfans du premier âge*, qui se trouve chez tous les libraires et

(1) Victor Pierre, *L'École sous la Révolution*.

(2) Tourneux, *Bibliographie de l'histoire de la Révolution*, III, 538.

contient la *Chanson du papa et de la maman à l'enfant qui lit bien :* cela est noté sur l'air de la *Carmagnole :*

Si mon petit Fanfan lit bien (*bis*)
Je ne lui refuserai rien (*bis*)
Je le caresserai,
Et puis je lui ferai
Danser la *Carmagnole,*
Au joli son (*bis*)
Danser la *Carmagnole,*
Au joli son du violon !

Le même volume élémentaire contient les *Commandemens de la République :*

Tous les tyrans tu poursuivras
Jusqu'au delà de l'Indoustan ;

Jamais foi tu n'ajouteras
A la conversion d'un grand;

Le bien des fuyards verseras
Sur le sans-culotte indigent...

Ils abondent, ces *Commandemens du républicain;* on en a multiplié les versions, car il importe d'effacer de la mémoire de l'enfant le vieux Décalogue que, dans sa forme fruste, les générations se transmettaient pieusement. Voici encore les *Épîtres et Évangiles du républicain pour toutes les décades de l'année, à l'usage des jeunes sans-culottes, par Henriquez, citoyen de la section du Panthéon.* A celui-ci fut décerné par le Conseil des Anciens, un prix de 1 500 francs sur la proposition de Courtois, « parce que son ouvrage est écrit *avec simplicité.* » Voyons la simplicité : « L'âme du républicain, dit l'auteur, ne peut se passer d'alimens sains et continuels. Il n'appartient qu'aux animaux immondes de se *veautrer* dans la *fanche* des marais infects... » Un *Évangile* maintenant : « Les rois disent : La terre peut contenir quelque cent millions d'hommes; mais nous n'avons plus de place pour nous divertir. Que ferons-nous? Le Pape dit : Rien de plus simple; il faut nous déclarer la guerre sous un prétexte quelconque; nous ferons égorger quatre ou cinq millions d'hommes en Europe, autant en Asie, autant en Afrique; et quand ils seront tous morts, leurs cadavres engraisseront nos terres et ses productions seront beaucoup

plus délicates. Tous les despotes applaudirent l'opinion du Saint-Père. » Ce que lisant, les moins éclairés des villageois et les mieux disposés aux idées nouvelles pensèrent que les évangiles, les vrais, ceux que n'avait point primés le gouvernement, convenaient mieux à l'esprit des enfans que ces élucubrations par trop sommaires et ils souhaitèrent, en silence d'abord, un retour à l'ancien état.

A Paris, où l'on fut toujours brave, on se gêne moins : les écoles publiques sont désertes et les institutions privées, que dirigent d'anciennes religieuses, regorgent d'élèves. Un policier du Directoire s'indigne de cet état de choses. Il constate qu'il existe, dans le département de la Seine, plus de deux mille écoles particulières et cinquante-six écoles officielles seulement; encore celles-ci sont-elles presque vides (1), ne recevant que douze cents élèves des deux sexes, tandis que, en raison du chiffre de la population, elles devraient en compter plus de vingt mille (2). De tous les collèges de Paris, un seul subsiste : le ci-devant Louis-le-Grand, devenu *Collège des Boursiers*, puis *Collège de l'Égalité*, puis *Prytanée français :* on y élève gratuitement les fils des citoyens indigens qui ont bien mérité de la patrie; mais le *Journal des hommes libres* découvre, fort indiscrètement, que, au nombre de ces enfans pauvres, sont « celui de l'ex-directeur Treilhard, celui de Bougouville qui a 30 000 francs de rente, celui d'un des plus riches apothicaires de Paris et « cent autres dont l'admission est un vol à la classe méritante » et un outrage à l'honnêteté publique (3). En vain le ministre, pour relever la réputation du Prytanée, s'est-il rendu de sa personne à la distribution des prix; en vain a-t-il pleuré des larmes d'attendrissement à la lecture d'une ode débitée « par un jeune mathématicien nommé Jules (4), » le prestige du collège est atteint et l'on s'aperçoit que le Parisien a quelque peu perdu sa primitive candeur et se montre moins sensible que par le passé à ces démonstrations officielles. Son scepticisme

(1) *Compte rendu au ministre de la police générale par le commissaire du Directoire exécutif près le département de la Seine de la situation de ce département.* (Aulard, *Réaction thermidorienne*, IV, 734.)

(2) *Même ouvrage*, IV, 348.

(3) *Journal des hommes libres*, 23 messidor an VII, cité par Aulard, *Réaction thermidorienne*, V, 614.

(4) *La Clef du Cabinet*, 8 fructidor an VI, cité par Aulard, *même ouvrage*, à la date.

en ces matières gagna bientôt le pays tout entier. Comme un arbre qu'on a tenté de courber et qui, ayant rompu ses ligatures, se redresse et reprend sa naturelle et souple droiture, le peuple de France relevait la tête. Le cri de détresse qui monta de tous les points du territoire fut d'une unanimité saisissante. Ni villes ni villages ne voulaient plus de ces instituteurs de hasard, recrutés dans les bas-fonds de la politique, « pour des opinions étrangères au savoir, » et dont beaucoup étaient « non seulement ignorans et incapables, mais encore ivrognes et de mœurs dépravées (1). » En vain Lakanal leur faisait-il porter au cou une médaille avec cette légende : *L'Instituteur est un second père* (2), on leur rendait la vie impossible : dans l'arrondissement de Bourges, « vingt et un n'ont pu s'installer à cause du prix exorbitant auquel les paysans leur vendent les subsistances (3). » Là où les prêtres, les Frères et les ci-devant religieuses n'ont point trouvé le moyen ou n'ont pas reçu l'autorisation de rouvrir leurs anciens établissemens, l'organisation des écoles primaires est partout « nulle et dérisoire ; une immense population est condamnée à toutes les hontes et à tous les maux d'une complète ignorance... Deux générations de l'enfance sont à peu près menacées de ne savoir ni lire ni écrire, » constate Fourcroy contemplant avec mélancolie « les ruines de l'instruction. » Quelques agens du pouvoir ont tenté, il est vrai, de présenter comme un bonheur public cette situation désolante : l'un d'eux, constatant que les écoles primaires sont désertes, se console par cette considération : « Dans les campagnes, l'instruction est toujours républicaine, mais elle est presque nulle (4) ; » un autre proclame qu' « il y a mauvaise humeur, il y a mauvaise foi à dire que les dix années écoulées depuis le commencement de la Révolution sont perdues pour l'instruction publique... Si l'étude des belles-lettres a été interrompue, la jeunesse a reçu une *instruction négative* beaucoup plus utile ; les événemens lui ont formé le jugement et cette grande école vaut bien les bancs du collège... Il n'est pas

(1) *Compte rendu par le citoyen Fourcroy, conseiller d'État, de sa mission dans la XIIe division militaire pendant le mois de nivôse an IX.* (Félix Rocquain, *L'État de la France au 18 brumaire*, p. 162.)

(2) Alexis Chevalier, *Les Frères des Écoles chrétiennes et l'enseignement primaire après la Révolution*, p. 5.

(3) Victor Pierre, *ouvrage cité*, voir p. 146-147.

(4) Aulard, *Réaction thermidorienne*, V, 523.

rare de trouver un jeune homme de quinze ans raisonnant sur les principes de la politique beaucoup mieux que les vieux conseillers de la Cour d'Autriche...(1). » Les pères de famille, peu désireux d'entendre leurs enfants « raisonner sur les principes de la politique, » réclament opiniâtrément le retour aux traditions et aux institutions du passé. De Vienne, dans l'Isère, on écrit, dès l'an III : « Tout est détruit ; les gens à talens ont presque tous péri, et nous sommes tombés dans la plus affreuse barbarie. » Ceci résume l'état et le sentiment général du pays. Autant il serait injuste de nier la sollicitude théorique de la Révolution à l'égard de l'éducation de l'enfance, autant il est déconcertant d'entendre répéter que l'instruction du peuple est l'une des conquêtes de cette sublime époque et que la monarchie n'avait pratiqué en ces matières que la politique intéressée de « l'Éteignoir. » La Convention a émis et posé de grands principes, — celui de la liberté de l'enseignement, entre autres, — mais elle ne put leur faire franchir « le domaine de l'idée, » et on souhaiterait, pour la beauté et l'honnêteté de notre histoire, que ceux qui la travestissent imprudemment s'acquittassent de cette opération avec un peu plus de respect et de patriotisme.

Quelles pouvaient être, en ce grand désarroi, les impressions des enfans eux-mêmes, et quels souvenirs conservaient-ils plus tard de ces temps de vacances perpétuelles ou d'études intermittentes? A lire ce que nous transmettent leurs récits, on sent qu'ils gardent la mémoire d'une grande secousse ; mais, pour l'âge insouciant qu'ils avaient à l'époque de la tourmente, toute nouveauté est amusement, tout bouleversement devient distraction, en sorte que leurs relations demeurent empreintes de plus d'étonnement que d'angoisse. Ainsi le marquis d'Hautpoul rapporte comme un simple détail de « couleur locale » valant à peine d'être consigné, que le professeur qui donnait, à Versailles, en pleine Terreur, des leçons de dessin à Mlle d'Hautpoul, « portait à la boutonnière le doigt d'un évêque tué par lui lors du massacre des prisonniers d'Orléans. » Hautpoul nous donne le nom de ce raffiné qui, en guise de fleur, ornait d'un débris humain le revers de son habit : il s'appelait

(1) *Tableau analytique de la situation du département de la Seine, fructidor an VII, présenté au ministre de l'Intérieur.* (Aulard, *ouvrage cité*, V, 115.)

Gouzian (1); mais le nom du prélat ne nous est pas indiqué : c'était bien évidemment Mgr Jean-Arnaud de Castellane, évêque de Mende, égorgé, en effet, à Versailles, rue de l'Orangerie, le 9 septembre 1792 (2).

Le baron de Barante, lui, se souvenait de la fermeture brusque du collège d'Effiat, dont il était élève, et que tenaient les Oratoriens ; d'un séjour à la campagne ; de l'arrestation de son père, emprisonné à Thiers ; d'un voyage éperdu de sa mère à Paris où elle allait implorer la grâce de son mari, grâce qu'elle obtint, en juillet 1794, d'Élie Lacoste, mis en humeur de tout accorder par la bonne nouvelle de la victoire de Fleurus qui parvenait à la Convention ce même jour. Durant la captivité de son père, le petit Barante, recueilli par un parent, se promenait dans Thiers, coiffé d'un bonnet phrygien tricolore, « car le bonnet rouge était odieux aux révolutionnaires d'un ordre un peu relevé. » Il pénétrait dans la prison, sous prétexte d'y porter des légumes, et, comme les guichetiers le fouillaient, il plaçait au cœur des artichauts les billets destinés au détenu. Puis, c'est, au début du Directoire, la venue à Paris, l'entrée dans une pension privée de la rue de Berri, celle-là même qui était connue naguère sous le nom d'*Institution pour la jeune noblesse* et dont les élèves avaient porté le rutilant costume que nous avons dit. L'établissement avait, bien entendu, changé d'enseigne; le bon M. Lemoine, qui le dirigeait toujours, forcé, bien à contre-cœur, de fermer sa chapelle et de congédier son aumônier, remplaçait les pratiques religieuses par des instructions morales témoignant de sa probité, de sa sensibilité et « d'un certain usage du monde ; » et c'est grâce aux soins de cet honnête éducateur dérouté que Barante parvint à être refusé, en 1797, au concours de l'École polytechnique, où il ne fut admis que l'année suivante (3).

Le futur duc de Broglie a huit ans quand son père meurt sur l'échafaud ; sa mère s'évade des prisons de Vesoul : l'enfant est livré à des domestiques qui l'emmènent, en sabots et en bonnet rouge, jusqu'à Gray, la ville voisine, afin d'implorer

(1) *Mémoires du général marquis d'Hautpoul, pair de France*, publiés par son arrière-petit-fils, Étienne Hennet de Goutil, p. 6.

(2) *Les Martyrs de la Foi pendant la Révolution française*, par l'abbé Aimé Guillon, 1821.

(3) *Souvenirs du baron de Barante*, passim.

un secours de Robespierre jeune, en mission dans la région. A Saint-Remy, où se trouve le château familial, il assiste à la vente aux enchères du mobilier de ses parens : il s'est assis à côté du crieur public et crie avec lui. Au reste, d'instruction, point : il lit avec passion le *Voyage d'Anacharsis* et les *Mille et une Nuits;* après thermidor seulement, fixé à Paris, il est confié à un précepteur, le citoyen Guillobé, qui conduit assidûment son élève aux séances de la Convention. De cette éducation privée, — « *privée* est le mot et le jeu de mots, remarque le duc de Broglie, car Dieu sait ce qui lui manquait! » — l'enfant a conservé le souvenir des fêtes champêtres des environs de Paris où le mène son Mentor; il y est très frappé par la rencontre de Mme Tallien, à demi nue. Puis se place, en 1800, un voyage à travers la Vendée, toujours en compagnie de Guillobé, lequel semble comprendre sa tâche au mieux de son propre divertissement : enfin c'est l'École centrale des Quatre Nations et l'École des mines dont les cours sont libres : entre qui passe, écoute qui veut; les professeurs n'exercent aucune autorité sur leurs auditeurs qu'ils ne paraissent pas connaître, et ainsi le duc de Broglie s'achemine vers le Conseil d'État, dont il fera partie en 1809 (1), s'étant imposé, tout de même, pour y parvenir, plus de peines que Cormenin, admis d'emblée auditeur du même docte corps pour avoir écrit une ode aux *Nymphes de Blandus* (2).

Montbel, ministre de Charles X, a commencé ses études à Toulouse, chez Mme Gach, vieille bonne femme qui avait élevé plusieurs générations d'enfans et qui frémissait d'horreur en faisant réciter les *Droits de l'Homme* aux marmots de son petit établissement; de là, il passe, à l'automne de 1794, chez un ecclésiastique bossu, assisté dans sa mission pédagogique par un acolyte au regard torve qui montrait aux élèves à enluminer des gravures illustrant les *Métamorphoses* d'Ovide. Cette étape parcourue, Montbel est confié à M. Ponthier, directeur d'une importante pension, où il est fouetté consciencieusement et où il se prend de passion pour les arts : l'abbé Prax lui enseigne le chant; M. Ducreux lui apprend le dessin ; M. Labadens est son maître de violon; mais l'établissement est fermé par le Directoire, comme employant des ci-devant ecclésias-

(1) *Souvenirs du feu duc de Broglie, de l'Académie française.* 1785-1870.
(2) Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires.* I, 87.

tiques, et Montbel entre chez M. Ruffat, un ancien avocat au parlement, qui prend des pensionnaires et donne des leçons de latin. A onze ans, le futur homme d'État fait des vers, écrit une tragédie sur *Charlotte Corday* et, à partir de 1803, se consacre exclusivement à l'étude des beaux-arts. Il n'en fallait pas davantage, en ce temps reculé, pour devenir Grand Maître de l'Université et ministre de l'Intérieur (1).

Pour changer de milieu social, suivons le fils d'un magistrat qui n'est point des ennemis du nouveau régime. A l'âge où l'on joue aux billes, le bambin est membre du club révolutionnaire de sa ville natale : il y pérore, apostrophant les rebelles émigrés, menaçant de mort les aristocrates, maudissant les prêtres hypocrites. Le voilà pourtant en route, à douze ans, avec un ci-devant gentilhomme qui fuit l'échafaud. Où vont-ils? Ils n'en savent rien ; ils s'arrêtent en un lieu champêtre et solitaire, vivent dans une chaumière à la Rousseau, herborisant, étudiant la conchyliologie, lisant beaucoup, du latin, de l'espagnol, de l'italien, du français, de l'anglais, pêle-mêle. L'enfant voit de près, dans une ville d'Alsace, les terroristes et la guillotine, rentre malade chez ses parens, se prend de passion à la fois pour *Werther* et pour l'arithmétique, ambitionne, sollicite et obtient le poste de secrétaire du chef d'escadron de la gendarmerie, pense à se faire trappiste et est enfin nommé adjoint au bibliothécaire municipal de son chef-lieu. Il a dix-sept ans : il a tout appris et ne sait rien; — peut-être conviendrait-il mieux d'écrire qu'il sait tout et n'a rien appris. — Bientôt dégoûté de la province, il part pour Paris, y publie un roman et une *Bibliographie des Insectes*, œuvre de bénédictin qu'il a écrite par délassement ; puis il est mis en prison pour des vers que la police du Consulat juge subversifs, se croit devenu conspirateur, se réjouit d'être traqué comme un personnage de mélodrame, joue au fugitif, quêtant des gîtes de hasard et collectionnant les coléoptères. Dans la petite ville où il se réfugie, il devient amoureux de quatre femmes, — la mère et les trois filles, — épouse l'une de celles-ci et rencontre par hasard un Anglais millionnaire qui le prend comme secrétaire et promet de lui assurer un opulent avenir : bel appartement, le vivre, un ou deux domestiques, un cabriolet, un cheval !... Ce défi à

(1) *Souvenirs du comte de Montbel*, p. 7 à 17.

la vraisemblance est l'histoire authentique du tranquille et doux bibliophile dont l'effarante érudition émerveillera durant vingt ans tout ce que Paris compte d'hommes éminens, — Charles Nodier (1).

Voici maintenant un enfant du peuple, presque un enfant des rues : il s'appelle Béranger ; son grand-père, tailleur à façon, rue Montorgueil, l'envoie une vingtaine de fois à l'école du passage de la Bouteille qui est en face de sa maison ; il est mis ensuite dans une pension du faubourg Saint-Antoine : il ne se souviendra pas d'y avoir reçu une seule leçon de lecture ou d'écriture. Expédié à l'une de ses tantes qui tient auberge dans un faubourg de Péronne, à l'enseigne de *l'Épée royale*, il sert à table les voyageurs, veille à l'écurie, cire les bottes et remue le fumier : dans l'intervalle de ces besognes, il lit *Télémaque* et Racine ; un vieux maître d'école lui apprend à former ses lettres et à calculer. A cela se borneront ses études classiques, car admis, à douze ans, dans l'établissement qu'avait fondé à Péronne un certain Ballue de Bellenglise, fervent adepte de l'*Émile*, l'enfant n'y apprit rien qu'à discourir. Singulière institution que celle-là : le latin est banni et la grammaire dédaignée. Les élèves se disciplinent eux-mêmes, élisent entre eux des juges, des membres du district, un maire, des officiers municipaux, un juge de paix ; ils composent une force armée, divisée en chasseurs, grenadiers, artilleurs, car ils ont des piques, des sabres et aussi une pièce de canon qu'ils traînent dans leurs promenades. Le soir ils se réunissent en un club dont les séances attirent les curieux : on chante des hymnes à la Patrie, on harangue les Conventionnels qui passent au relais, — et cela dure autant que la Terreur ; après quoi Ballue de Bellenglise, « le Fénelon républicain, » dut renoncer à sa marotte : il mourut à Amiens, président de la Cour criminelle, non sans avoir placé comme ouvrier dans une imprimerie le futur poète des *Souvenirs du peuple* et du *Roi d'Yvetot* (2).

De tels exemples que, est-il besoin de le dire, sans prétention à aucune thèse, je cueille au hasard de ma bibliothèque, et qu'on pourrait, je crois, multiplier, donneraient à penser que

(1) Michel Salomon, *Charles Nodier et le groupe romantique, d'après des documens inédits.*

(2) Béranger, *Ma biographie.*

les pédagogues perdent leur temps à doser de savans programmes où toutes les connaissances humaines figurent pour une quote-part qui va s'enflant d'année en année. De nos jours, pour être un pauvre bachelier, il faut savoir le latin, le grec, l'histoire, la philosophie, la littérature, l'arithmétique, l'algèbre, la géométrie plane et sphérique, la géographie, la cosmographie, la chimie et la physique : j'en oublie peut-être dont je ne sais même pas les noms. Bacheliers, mes frères, si vous n'avez pas honte, dites ce qu'il nous en reste ! On est confus, non point d'avoir appris ces belles choses, — elles n'encombrent point l'esprit, nous pouvons tous en faire serment, — mais de reconnaître avec envie que nos pères, après quelques mois de vagabondage intellectuel, en savaient tout autant et plus que nous après dix ans de travaux forcés. Paradoxe, dira-t-on. Pourtant, leurs courtes et nomades études terminées, ils gardaient pour la vie le goût des lettres, et nous l'avons perdu. Victor de Laprade, qui devenait sanguinaire au seul mot de baccalauréat, rendait cet examen responsable de la décadence des études classiques : il assurait pouvoir suivre à la trace chez les générations soumises depuis la monarchie de Juillet à cette redoutable épreuve, l'abaissement du goût et des connaissances littéraires, assurant que l'inaptitude aux idées profondes, aux convictions sincères, marchent de pair avec l'accroissement de surface des études. « S'il ne s'agit, fulminait-il, que de mettre l'écolier en état de répondre à des questions qui exigent la maturité d'un homme ou la mémoire d'un perroquet... et de farcir une jeune cervelle d'une nomenclature de princes et de batailles, de chiffres des populations, de degrés de latitude, de produits et d'échanges, de dates de naissances et de morts, laissez grandir en paix le pauvre enfant; vous mettrez plus tard sur sa table le dictionnaire de Bouillet ou celui de Dezobry, et vous trouverez le jeune homme infaillible sur les noms, les lieux et les chiffres... (1). » Le profane, qui ne peut, sans ridicule, s'engager dans la discussion de ces graves problèmes de pédagogie, se borne à constater que les enfans de l'ancienne École avaient la vie bien plus douce que ceux d'à présent : les nôtres passent en tunnel parmi les plus clairs et les plus frais paysages de l'existence ; il semble bien qu'ils ne

(1) Victor de Laprade, *Le baccalauréat et les études classiques*, p. 7, 79, 88.

gardent pas de ce pénible voyage de rians souvenirs ; ils en rapportent, sans doute, un gros bagage de savoir; mais ils se hâtent d'abandonner cette camelote dès l'arrivée au port; leurs trisaïeux étaient moins encombrés en débarquant dans le monde : ils n'étaient munis, sauf l'indispensable, que d'objets de leur choix qui « faisaient plus d'usage » et dont ils jouissaient durant toute leur vie.

***

Et c'est encore à un excès de bonnes intentions et de grandes lumières que la jeunesse est redevable de ces épreuves actuelles. Après les méfaits de la fée Utopie sont venus ceux de « l'exotisme, » autre mauvais génie, plus maléfique peut-être. Les grands esprits de la Révolution, déçus du flagrant échec de leurs tentatives avortées, ont honnêtement cherché le remède et comme, en leur qualité de réformateurs, ils ne voulaient pas le trouver dans la tradition de notre pays, ils s'en sont enquis à l'étranger. Dans son histoire de *L'École normale de l'an III*, M. Dupuy a très bien expliqué l'influence exercée par l'Allemagne sur la France de la Révolution en matière scolaire : il a montré que le Comité d'Instruction publique de la Convention se trouvait très exactement renseigné sur l'œuvre des éducateurs d'outre-Rhin, par l'intermédiaire de quelques représentans alsaciens et lorrains, tels que Arbogast, Ruhl, Grégoire, et aussi par les communications directes de Basedow, le fondateur du *Philanthropinum* de Dessau (1). Les Allemands sont généralement satisfaits de ce qu'ils ont chez eux et l'admirent sans modération. Avec cette facilité d'engouement qui nous caractérise, nos pédagogues admirèrent à leur tour, de confiance et par tout ce qui leur en était rapporté, l'œuvre de leurs collègues teutons : on s'intéressa aux efforts de Francke, créateur du *Pædagogium* de Halle et à ceux de ses disciples Semler et Hecker ; il fut admis que l'Allemagne est la terre classique de la Pédagogie, et qu'on ne peut mieux faire que l'imiter. On exalta les intelligentes et tenaces réformes de Pestalozzi, le grand éducateur suisse qui mit en pratique la méthode de Rousseau et rénova l'instruction populaire dans les cantons; on s'enthousiasma pour ses *Soirées d'un Ermite*, et pour

(1) *Études révolutionnaires*, par James Guillaume. Première série, p. 8.

Léonard et Gertrude, ouvrages où il préconise le relèvement de l'humanité par l'instruction ; on interpréta Kant, et lorsque, en 1808, fut organisée l'Université impériale, l'exotisme hantait déjà nombre de cerveaux de théoriciens. Peu d'années plus tard, le mal allait s'aggraver de la publication d'un livre très remarqué et très prôné, *De l'Allemagne*, par Mme de Staël. L'élite intellectuelle de la France s'éprit pour le peuple ennemi « d'un enthousiasme, ou, pour mieux dire, d'une frénésie d'admiration... Cette sorte d'abdication du génie français est le phénomène le plus extraordinaire du XIXe siècle (1). » « En vérité, sans Heidelberg, je n'aurais pas su ce que c'est que vivre ! » déclarait Quinet, qui, depuis, s'est frappé la poitrine de *meâ culpâ* retentissans. — « *Mon* Allemagne ! » écrira Michelet... Ne déplorons pas trop cette vésanie, abolie à tout jamais, et pour causes : elle eut pour résultat le Romantisme, et avait pour excuse que notre vivace jeunesse, déracinée, par d'étonnantes catastrophes du vieux sol cultivé par les ancêtres, cherchait instinctivement où reprendre contact avec l'idéal et le culte des temps passés ; ne les rencontrant plus chez nous, elle s'illusionna en croyant les trouver chez des étrangers, à qui, pour que ce mirage fût possible, elle dut prêter toutes les qualités dont elle débordait et qu'ils n'avaient pas. Qui ne connaît et qui n'admire les pages où Alfred de Musset a retracé l'état d'esprit des jeunes gens, ses contemporains, du début du XIXe siècle : « Tout ce qui était n'est plus ; tout ce qui sera n'est pas encore... Voilà un homme dont la maison tombe en ruines ; il l'a démolie pour en bâtir une autre... on vient lui dire que les pierres manquent... Cet homme n'ayant plus sa vieille maison et pas encore sa maison nouvelle, ne sait comment se défendre de la pluie, ni comment préparer son repas du soir, ni où travailler, ni où se reposer, ni où vivre, ni où mourir... (2). » Et, se rappelant la vague d'exotisme qui alors submergea le pays, il confessait : « Quand les idées anglaises et allemandes passèrent ainsi sur nos têtes, ce fut comme un dégoût morne et silencieux, suivi d'une convulsion terrible. Car, formuler des idées générales, c'est changer le salpêtre en poudre, et la cervelle homérique du grand Gœthe avait sucé,

(1) Voyez dans la *Revue* du 15 septembre 1916 l'article de M. Paul Gautier, *Vues prophétiques d'Edgar Quinet sur l'Allemagne*.

(2) *La Confession d'un enfant du siècle*, chapitre II.

comme un alambic, toute la liqueur du fruit défendu. Ceux qui ne le lurent pas alors crurent n'en rien savoir. Pauvres créatures! L'explosion les emporta comme des grains de poussière dans l'abîme du doute universel. »

La « maison nouvelle, » élevée sur un ordre de Napoléon, était somptueuse, mais, sans doute, mal accommodée à nos habitudes; les enfans ne s'y plaisaient pas : ils regrettaient l'autre, l'ancienne, d'après son simple et vieux renom. Pour quitter la métaphore, les lycées de l'Université, dans les dernières années de l'Empire et les premières de la Restauration, ne trouvèrent ni chez les parens, ni dans la jeunesse, le succès qu'aurait mérité leur personnel enseignant. La transition était trop brusque entre l'indépendance de jadis et la discipline adoptée. Miracle de la tradition! Ces enfans, qui n'avaient point connu les collèges de l'ancien régime où la personnalité de chacun était respectée et développée, n'arrivaient pas à se plier au règlement égalitaire qui courbait toutes les individualités sous le même niveau. On se montrait injuste pour la récente institution : Chateaubriand s'indignait du roulement de tambour signalant le commencement ou la fin des classes, le réveil et le coucher. Il exagère, je pense, lorsqu'il dit « qu'on vit des mères accourir des extrémités de l'empire et réclamer, en fondant en larmes, les fils que le gouvernement leur avait enlevés. » Joseph de Maistre se contentait de soupirer en considérant l'*Alma parens* sortant des mains de son créateur : « C'est un beau corps; l'âme viendra quand elle pourra (1)! » Bon nombre de pères de famille cherchaient à épargner à leurs enfans l'incarcération redoutée dans ces lycées de terreur, installés, pour la plupart, dans de vieux couvens sinistres, aux murs lépreux, aux voûtes basses, aux cours sans soleil et sans verdure. Le départ d'un enfant pour le lycée était pleuré par les mères autant que, naguère, le départ pour le régiment : c'était, dans les familles, l'occasion de déchirantes scènes de désolation.

Le comte d'Haussonville, dans le délicieux récit, malheureusement inachevé, que son fils a publié (2), rapporte comment, en 1827, élevé jusqu'alors dans sa famille et ayant « tué sous lui » deux précepteurs, il fut mis au collège après de

(1) Gabriel Compayré, *Histoire de la Pédagogie. La théorie et la pratique de l'éducation*, p. 432.

(2) *Ma jeunesse, Souvenirs*, par le comte d'Haussonville, de l'Académie française

longues hésitations de ses parents que cette perspective effrayait démesurément. Sa mère n'eut pas le courage de lui faire part d'une si cruelle détermination ; le père dut s'en charger à son corps défendant : en se promenant dans le jardin avec l'enfant, il débuta par un long préambule sur tous les torts que l'écolier rétif s'était donnés, sur les deux précepteurs découragés et en fuite, sur la nécessité de s'instruire et de s'assurer un rang dans la société. Le jeune d'Haussonville interrompit là l'homélie : « Savez-vous ce qu'il faut faire? Il vous faut me mettre dans la pension la plus sévère que vous pourrez trouver. » La maman, aux aguets, tremblait à l'idée de l'impression qu'allait produire sur son fils cet exil de la maison paternelle, et peut-être fut-elle un peu mortifiée de la désinvolture avec laquelle il prenait la chose. Il ne fut, d'ailleurs, pas incarcéré au lycée ; les parens de ce temps-là n'étaient point sans pitié : on le plaça dans l'institution de la rue d'Enfer tenue par M. Taillefer, ancien sous-diacre génovéfain, établissement qui ne comptait pas plus de sept ou huit pensionnaires. Ceux-ci suivaient les cours du lycée Louis-le-Grand ; on mit d'Haussonville en cinquième. Il fallut en rabattre : après quelques semaines d'essai, il passa en septième! Mais, pour cet écolier issu d'une vieille lignée française, la contrainte était insupportable : spontanément imbu de la tradition des collégiens d'autrefois, ses ancêtres, il s'échappait du lycée pour jouer à la paume, revenait fourbu, dormait en classe; les pensums pleuvaient sur lui : des centaines de vers à copier, opération pour laquelle il avait fait marché avec un écrivain public, qui, à force de travailler pour le lycéen savait son *Enéide* par cœur. Un jour, cependant, que sa bourse était à sec, l'élève dut faire son pensum lui-même : « Ah! monsieur, dit le professeur auquel il le présenta, vous ne m'attraperez pas ainsi : ce n'est pas là votre écriture que je connais très bien... Au lieu de cinq cents vers, vous m'en copierez mille. » Force fut donc de recourir au manœuvre à gages qui, pour cette fois, consentit à faire crédit au meilleur de ses cliens, et quand le professeur reçut la copie, il la contempla d'un air de triomphe dont toute la classe, au courant du stratagème, s'amusa beaucoup. Ces « études à reculons » et cette incorrigible insouciance n'empêchèrent point que, à peine échappé à la férule, l'écolier paresseux, instinctivement fidèle à un revirement qu'escomptaient, jadis, les pédagogues,

ne fût pris subitement du goût des belles-lettres et ne s'appliquât de lui-même à leur étude avec une constance passionnée.

Le nom d'une autre pension de cette même époque demeurera célèbre, non point qu'elle fut supérieure à ses concurrentes, mais parce qu'elle hébergea durant trois ans Victor Hugo. Jusqu'alors, il n'avait eu pour maîtres qu' « un jardin, un vieux prêtre, et sa mère : » en 1815, il entra à la pension Cordier, dans la rue Sainte-Marguerite, resserrée entre la prison de l'Abbaye et le passage du Dragon. La maison était un corps de logis à un seul étage entre deux cours dont la seconde servait aux récréations. On entrevoyait, dans cette seconde cour, de la verdure et des fruits en plein hiver, ce qui surprenait d'abord; mais on distinguait bientôt que c'étaient des arbres peints sur la muraille du fond. M. Cordier était un vieillard, passionné de Jean-Jacques dont il avait adopté jusqu'au costume arménien, la pelisse et le bonnet de fourrures; il tenait toujours à la main une énorme tabatière de métal dont il frappait sur la tête les élèves indisciplinés. Les pensionnaires de l'établissement suivaient en externes les cours de Louis-le-Grand : ce compromis avec le monopole de l'Université était généralement adopté par les pères de famille préoccupés de soustraire leurs fils à la geôle du lycée; c'était un vestige attardé de l'ancienne éducation d'avant la Révolution ; ce système réclamait, de la part des parens, une moindre abdication et laissait aux enfans plus de liberté. Nous ne saurons jamais si on « travaillait » à la pension Cordier; mais nous sommes certains qu'on s'y distrayait beaucoup. Victor Hugo et son frère Eugène étaient « en chambre : » ils avaient divisé toute la troupe de leurs camarades en deux camps qu'ils commandaient respectivement, couverts de décorations en papier doré, chargés d'épaulettes, de galons et de sabres de pacotille servant d'accessoires aux représentations de comédies et de drames militaires qui semblent avoir occupé le meilleur du temps des élèves. La grande classe était transformée en salle de spectacle, les tables rapprochées formaient le plancher de la scène, les quinquets la rampe et les bancs, le parterre (1). On n'était point surmené à la pension Cordier, et c'était, à n'en pas douter, un endroit gai. C'est ainsi qu'on arrivait à décrocher au Concours général

(1) *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.* I, 258 et suiv.

un cinquième accessit de physique, ce qui advint, en 1818, à Victor Hugo (1).

Mais à mesure que les conditions changeantes de la vie imposèrent à tous l'uniformité des études, disparaissent peu à peu ces éducations mitigées : il faut se résoudre au régime du lycée pour ne point se trouver distancé dans la bousculade frénétique des concurrens à tous les emplois ; cette uniformité implique l'égalité des intelligences, l'absence d'originalité, de liberté ; passe en Allemagne, où l'unification psychologique est le but des éducateurs, où le rêve est de supprimer l'individu pour former de tout le peuple « un être social dont l'État est le tout-puissant cerveau. » Mais chez nous! Ah! les petits Français à l'esprit pimpant et prompt, plein de subtilité, de malice et de finesse, ataviquement épris de clarté, de sincérité et d'indépendance, les petits Français qui, les premiers, durent en masse subir, en raison du mode de collation des grades, la contrainte des écoles officielles et des programmes de Procuste, quels ne furent pas leur révolte et leur désespoir! Ils sentaient, sans être capables ni d'analyser leur répugnance, ni de formuler leurs revendications, qu'on les astreignait à un destin pour lequel ils n'étaient pas faits : ils se débattaient comme des oiseaux mis en cage et qui se cognent aux barreaux, préférant la mort à l'emprisonnement. Ce fut une heure noire dans l'histoire de la jeunesse : on en retrouve l'ombre attristante dans les Mémoires des hommes qui connurent cette claustration à la fin de la Restauration et dans les premières années de la monarchie de Juillet. « Qui osera jamais raconter ce qui se passait alors dans les collèges, écrira Musset ;... les cœurs, trop légers pour lutter et souffrir, se flétrirent comme des fleurs brisées. » C'est là, objectera-t-on, impressions de poète, suspectes aux gens rassis : mais d'autres qui ne furent point toute leur vie, comme l'auteur de *Rolla*, poursuivis par la désespérance, ne nous ont pas laissé un tableau plus riant : « Jamais la mort n'a été plus aimée, dira dans ses *Souvenirs* Maxime Du Camp; ce n'était pas seulement une mode, c'était une sorte de défaillance générale (2). » « Certain de mes camarades, rapporte un autre, pour se soustraire à d'incessantes tortures infligées sous l'œil tutélaire de l'autorité, s'empoisonnait,

(1) E. Biré, *Victor Hugo avant 1830*, p. 77.
(2) *Souvenirs littéraires*, I, 117-118.

pauvre enfant, avec un bouton de cuivre de sa tunique (1). » Les longues séances à l'étude, l'immobilité, le cachot, les retenues menaçantes, même la lugubre promenade hebdomadaire, en rangs, « par les rues boueuses du quartier Mouffetard » ou « aux bords fétides de la Bièvre, » sous la surveillance d'un « pion » hargneux et honni, sorte de garde-chiourme, parfois méprisé à l'égal d'un mouchard, ont laissé dans l'esprit de deux ou trois générations de lycéens une sorte d'horreur et d'épouvante. — « Ah ! que de nuits, je m'en souviens, j'ai arrosé mon dur oreiller de larmes, en songeant au logis paternel, aux bonnes caresses de ma pauvre mère, à la douce et tiède atmosphère de la chambre de *la maison !* Elles étaient si froides, nos cellules, que chaque matin, pendant l'hiver, le garçon du dortoir était forcé de verser quelques gouttes d'eau chaude dans les cuvettes pour en dégeler le contenu... Chaque dimanche de sortie, lorsque revenait l'heure de quitter la maison pour regagner le collège, mon cœur se serrait d'angoisse. Quel déchirement, quelles larmes étouffées en embrassant les miens et comme elle était douloureuse la nuit qui suivait les jours de congé (2) ! » Jusqu'à l'uniforme obligatoire leur paraît humiliant et odieux comme la livrée de leur servitude : et de quoi les affuble-t-on, tous ces petits dont l'imagination captive rêve d'élégance ? En 1827, au collège Saint-Louis, cet uniforme consiste en un habit de drap bleu de roi dont les basques tombent jusqu'aux jarrets; le pardessus, même l'hiver, est inconnu ; mais, pour les sorties, le chapeau haut de forme est de rigueur (3).

Les punitions corporelles ne sont pas abolies : on risque de se voir condamné à rester, pendant les études, à genoux, « ou à être durement frappé sur la paume de la main, avec une palette, » ce dont s'acquitte trop consciencusement le garçon de salle préposé à cette besogne. Au collège Rollin, en 1830, on emprisonne les indociles « dans une manière de guérite d'un genre particulier : une planche vous y serre la taille et ne laisse passer par une ouverture que les bras et les mains; ainsi supplicié, il faut écrire des centaines et des centaines de vers (4). »

(1) *Souvenirs et indiscrétions d'un disparu*, par le baron de Plancy, ancien écuyer du roi Jérôme, ancien député.

(2) Henry d'Ideville, *Vieilles maisons et jeunes souvenirs*, p. 11, 16, 19.

(3) *Mémoires* de Charles Bocher, I, 114.

(4) *Id., ibid.* I, 112-199.

Et pas d'autre perspective, pour sortir de cet enfer, que l'exutoire du baccalauréat; l'idée est obsédante que cette torture terminale ne sera plus ce qu'était pour nos pères l'examen de la fin des études, c'est-à-dire une simple constatation « de l'ouverture de l'intelligence et de l'aptitude générale, » mais que la manie des règlemens a substitué d'inflexibles questionnaires au paternel arbitraire de l'examinateur (1). Alors les enfans appellent de tous leurs vœux des dénouemens impossibles et d'extravagantes solutions : l'un pense à gagner « les îles » et à devenir chasseur de chevelures; un camarade de Maxime Du Camp, à Saint-Louis, compte se faire brigand s'il échoue à son examen. « Rien n'est plus facile, rien n'est plus beau que d'être bandit; on assassine quelques personnes, les premières venues, au hasard du couteau; puis on se jette dans le maquis, on y vit en plein air, libre et redouté, on tue des moufflons pour se nourrir, et l'on est aimé de toutes les filles du pays (2). » Les années scolaires passent, le temps du lycée s'achève, et l'on sort de là avec peu d'instruction, beaucoup d'idées fausses, avec le remords d'avoir perdu son temps, avec le dégoût des méthodes à la fois pesantes et superficielles, et la résolution bien arrêtée de ne plus jamais rouvrir un de ces livres sur lesquels on a tant dormi, ou la curiosité de lire quelques-uns de ces vers qu'on a si souvent copiés. C'est de cette époque, proclament les aristarques, que date la trop réelle décadence du goût littéraire.

***

De nos jours, les choses ont bien changé : outre que la discipline intelligente y est réduite au minimum de sévérité, les lycées sont des palais; vastes portiques, salles claires et aérées, dortoirs modèles et superbes jardins; le programme des études, lui aussi, est fastueux : il comprend, à vrai dire, l'universalité des connaissances humaines, mais en l'engraissant progressivement de la sorte, les hommes éminens qui se sont succédé à la direction de l'Université de France ont cédé à un entraînement universel et subi une impérieuse contagion. Nos enfans eux-mêmes ne s'effraient plus du rude apprentissage qu'on leur dit indispensable; ils ne sont plus, comme leurs aïeux,

(1) V. de Laprade, *L'Éducation homicide*, 58-66.
(2) Maxime du Camp, *Souvenirs littéraires*, I, 94.

oiseaux de jardin capturés : ils ont le calme et la résignation de ceux qui naissent en cage. Il nous semblait bien, à nous qui sommes des vieux et qui trouvions encore, en notre jeune temps, le moyen de passer au travers des mailles du filet et de n'apprendre, à l'ancienne mode, que ce qui nous plaisait, il nous semblait bien que les collégiens d'à présent étaient un peu trop sérieux, un peu trop raisonneurs, un peu trop satisfaits de tout ce qu'ils croyaient savoir, un peu trop désireux de le mettre à profit, un peu trop pressés d'exiger de la vie une compensation à leurs peines précoces, un peu trop « arrivistes, » pour employer un mot qu'ils ne dédaignent pas. Ne négligeons pas les néologismes : ils signalent toujours quelque nouveauté dans l'ordre des faits, des idées ou des sentimens et ont par là des droits à notre attention. Nous jugions bien aussi que la génération qui nous pousse était moins gaie que n'était la nôtre à l'âge similaire, moins insouciante, plus préoccupée du bénéfice et de la réussite; qu'elle digérait assez péniblement tout ce qu'on l'a forcée d'engloutir; qu'elle nous considérait, il est vrai, avec la déférence due à de vénérables et inutiles débris des temps périmés, mais aussi avec un certain dédain, en raison de notre ignorance maladroitement dissimulée de tout ce qu'on enseigne aujourd'hui. Pour tout dire, nous n'étions pas très à notre aise en conversant avec nos jeunes gens, car nous ne parlions pas tout à fait la même langue. Et nous trouvions une amère revanche à leur supériorité apparente en faisant cette réflexion cruelle que le prestige de notre pays n'avait point grandi, au cours du dernier siècle, en raison directe de la quantité de savoir mécaniquement ingurgité à nos héritiers. A l'époque où l'on n'apprenait aux enfans qu'à aimer l'étude et où l'on ménageait avec soin la personnalité de leur esprit et ses qualités natives, la France dictait ses lois au monde et servait de modèle à toutes les nations civilisées; depuis qu'elle a emboîté le pas aux pédans étrangers et copié ce qui se fait autre part que chez elle, son auréole s'est ternie au point que, il y a quelques années, un homme d'État d'un pays ami du nôtre, mais chez qui l'affection n'atténuait pas le sens pratique, disait, tranquillement : « La France est aujourd'hui la première des nations de second ordre. » Nous redoutions surtout que de si radicales innovations ne parvinssent peu à peu à modifier le caractère chevaleresque, l'ardent enthousiasme et

la légendaire générosité de notre race. Un timoré, qui présageait ce péril, avait écrit, il y a quelque cinquante ans déjà : « De bonne foi, croyez-vous que le régime de notre enseignement prépare à l'État une génération de soldats? Envoyer sous la tente un bachelier ès lettres tel que l'ont fait nos collèges et nos examens, le jeter dans un camp au sortir de la salle d'études et de la Sorbonne, cela ne serait pas seulement cruel, c'est absurde et impossible (1)! »

Voilà que la plus poignante réalité a donné un triomphal démenti à ces prédictions. Manifestement, le jugement porté par Tocqueville est encore valable : la France, en dépit de tous les changemens de régime qui risquaient d'altérer son tempérament, est toujours ce peuple, « tellement inébranlable dans ses principaux instincts, qu'on le reconnaît encore dans des portraits faits de lui il y a deux mille ans... » Sa force de tradition est telle que celle-ci, parût-elle atténuée, se retrouve intacte ou accrue à l'heure du péril. Nous les avons vues, nous les voyons à l'œuvre, ces jeunes générations dont nous concevions quelque défiance : tous, professeurs, bacheliers, normaliens, primaires, étudians, séminaristes, instituteurs, savans, illettrés, pêle-mêle, prôneurs du passé ou visionnaires de l'avenir, antimilitaristes ou chauvins, patriotes ou internationalistes, se sont serrés d'un seul cœur autour du drapeau, « plus fiers, plus braves, plus simplement héroïques, plus magnifiquement guerriers que les guerriers les plus réputés de l'Europe. Ils ont dû reculer sous l'ouragan de mitraille auquel ils ne pouvaient pas répondre : et, tout de même, sur le mot d'ordre du chef qui, un jour, au nom de la France, leur commande de vaincre, ils s'agrippent au sol de la Marne, exténués, hallucinés de fatigue par des semaines de lutte sans espoir, et, ayant devant eux la puissance la plus formidable de l'histoire, ils la brisent d'un effort suprême et en rejettent les débris à quatre-vingts kilomètres en arrière (2)! » Devant un tel prodige, on doit être rassuré et ne point prendre au tragique des modifications de détail qui changent, et c'est regrettable, l'apparente allure du pays, mais qui n'entament ni son cœur ni sa vaillance.

Restent nos petits, à la joie et au bonheur desquels il nous

(1) V. de Laprade, *L'Éducation homicide*, 1868, p. 136.
(2) Antonin Eymieu, *La Providence et la guerre*, p. 212.

faut veiller pieusement : qui sait si, à la menace des difficultés appréhendées, quelque pédagogue bien intentionné n'en imagine pas trouver la panacée en renforçant une fois de plus la somme de savoir que les programmes futurs vont leur imposer? Cela inquiète les grands-papas, paladins surannés de l'inutile. J'en sais un qui se désole : un vieux rêveur, obstiné dans la lecture des livres où revit notre passé, et rendu impénitent rétrograde à la fréquentation exagérée de nos anciens chroniqueurs. Il prend son petit-fils sur ses genoux et lui tient des discours qui seraient bourrés de pernicieux conseils si l'enfant, qui n'a pas deux ans, pouvait en comprendre un seul mot : « Pauvre petit, sermonne l'aïeul, tu viens à une époque malheureuse : si tu étais né dans ce paradis terrestre qu'était la France d'autrefois, avant qu'elle eût goûté aux fruits de l'arbre de science, ton enfance et ta jeunesse auraient été radieuses et enchantées. Tu n'aurais appris que ce qui t'aurait charmé ; les maîtres t'auraient inspiré le culte des beaux vers et des grandes actions ; on ne t'aurait donné à lire que des épopées merveilleuses et des histoires de héros fabuleux ; ton imagination n'aurait pas été éteinte par les chiffres et les formules, et tu n'aurais connu du calcul que ce qu'il en faut pour tenir les comptes d'un ménage. Ta joie d'être au monde n'aurait pas été troublée par le cauchemar de problèmes sociaux, d'ailleurs insolubles ; ton catéchisme t'aurait enseigné qu'il faut aimer les pauvres et les secourir ; et tu aurais ainsi grandi, heureux et tranquille, non sans épreuves, mais sans efforts et sans ambition d'argent ou de profit : car, en ce temps-là, on ne rêvait pas d'être quelque chose, mais d'être quelqu'un. Au lieu de cela, pour ne point rester un inutile et un arriéré, il te va falloir devenir grave, quitter la maison et ceux qui t'aiment, pour vivre avec des étrangers ; durant les dix plus belles années de ton printemps, tu peineras sur des résumés fastidieux dont les sèches nomenclatures n'élèveront point ton âme et n'orneront pas ton esprit ; tu ne pourras t'arrêter à la science de ton goût, car on t'obligera à les effleurer toutes, ni te passionner pour l'auteur de ton choix, car tu n'auras pas le temps de relire : au lieu de ne t'infliger que la dose de chiffres nécessaire à un avocat, à un magistrat, à un propriétaire, à un homme de lettres, on te fera pâlir sur l'algèbre, la géométrie, l'arithmétique et la trigonométrie, comme si une vocation irrésistible

l'entraînait à professer un jour les mathématiques. Tu pleureras bien souvent de dégoût et de lassitude ; tes beaux yeux clairs s'useront jusqu'à la myopie à force d'être fixés sur le texte minuscule des manuels, et tes bonnes joues perdront leur rose loin de l'air des bois et des prairies qu'on ne te laissera respirer que parcimonieusement. Tu trembleras de peur, comme un coupable, cher innocent, à l'approche des examens, et quand tu te trouveras enfin libéré, tu seras persuadé que tu sais tout — et tu ne sauras rien, car on n'apprend bien que plus tard. Or, ton long supplice t'aura inspiré tant d'horreur pour les livres que, en dehors de ceux indispensables à l'exercice de ta profession, tu feras comme tes contemporains, tu n'ouvriras plus que des romans en vogue durant huit jours et qu'on jette après en avoir tourné sans recueillement les feuillets. Tant de labeurs, de soucis, de vexations, de peines, n'auront abouti qu'à te priver de ce qui embellit l'existence et empêche qu'on voie, de trop bas, ses misères et ses vilenies. »

Ainsi radote le grand-père ; inconséquent comme tous les rêveurs, il sera, d'ailleurs, le premier à pleurer d'orgueil et de bonheur quand le bambin reviendra du lycée avec une pile de prix enrubannés et une couronne de lauriers.

G. Lenotre.

LA
GUERRE SOUS-MARINE
PHASE FINALE

Phase finale! Peut-être y a-t-il quelque témérité à qualifier ainsi la phase où nous entrons, après trois années, exactement, qu'ont commencé « les opérations entreprises sur les lignes de communications des Alliés au moyen des engins de plongée. » En tout cas, cette phase, finale ou non, se distinguera probablement d'une manière sensible des précédentes, dont j'ai déjà entretenu les lecteurs de cette *Revue*.

Il faut se renouveler à la guerre, les Allemands le savent fort bien; et, comme tout va beaucoup plus vite aujourd'hui qu'il y a cent ans, ils ne disent plus avec Napoléon : « La tactique doit changer tous les dix ans, » mais bien : « Nos procédés de guerre sous-marine changeront tous les dix mois, environ. »

C'est qu'en effet les procédés actuels s'usent. D'aucuns prétendent qu ils sont usés et en concluent que le submersible a épuisé tout son venin. Double erreur : les statistiques, j'entends les authentiques, celles qui ne sont ni truquées par l'Office naval de Berlin (1), ni disposées avec art et ornées de courbes suggestives, comme celles qui s'étalaient, il y a deux

(1) Les Scandinaves ont, il y a quelques semaines, examiné les comptes de cet Office naval, au sujet des pertes du tonnage mondial, avec une rigoureuse attention, et ils ont découvert, par exemple, au nombre des navires coulés, un petit vapeur qui faisait un service régulier sur le lac Wener, en Suède.

mois, dans les grands quotidiens français et anglais, les statistiques, enfin, dignes de ce nom montrent qu'il s'en faut bien que la méthode inaugurée en février 1917 ait perdu son efficacité. Et si j'observe, une fois de plus, qu'il ne faut pas se contenter, pour juger sainement de cette question, de compter les bâtimens coulés qui battaient les pavillons des Alliés, mais qu'il faut absolument y ajouter les « cargos » et les voiliers des neutres, des neutres du Nord, en particulier (1), il me sera bien permis de rappeler qu'à deux reprises, au moins, nos ennemis ont réussi à obtenir les résultats qu'ils recherchent, en attaquant en plein jour des convois de Scandinaves et de Hollandais *avec des navires de surface.*

Mais ceci ne rentre pas précisément dans le cadre de l'étude actuelle. Pour ne pas m'en écarter davantage, je reviens à la double erreur dont je parlais tout à l'heure, la seconde étant que le sous-marin allemand a fait aujourd'hui à peu près tout le mal qu'il pouvait faire.

Ne nous laissons pas aller à cette illusion. Sans prétendre le moins du monde que l'on puisse annoncer d'avance ce qui va se passer, il est licite et il est même fort utile d'examiner quelles « possibilités » se présentent en ce moment à nos adversaires en ce qui touche l'utilisation de leurs navires de plongée.

J'insiste sur ce mot : *possibilités.* Dans l'étude qui va suivre, je recherche par quels moyens l'état-major naval de Berlin pourrait augmenter le rendement de ses grands sous-marins, et j'indique par quels autres nous parerions, *le cas échéant*, les coups qui nous seraient portés. Mais le cas écherra-t-il? Ce n'est pas du tout certain. Le maximum de rendement est difficile à atteindre, dans la pratique.

Et d'abord, que reste-t-il à nos ennemis de leurs anciens sous-marins, combien en construisent-ils encore, et quelles sont les facultés de ces nouveaux submersibles ?

(1) Et aussi des Espagnols, depuis quelques semaines.

Une statistique officielle danoise nous apprend que Danois et Norvégiens réunis ont perdu 1 274 000 tonnes depuis le début de la guerre. 55 navires *disparus* ne sont pas comptés dans cette évaluation du tonnage détruit par les Allemands. Fait intéressant et qui corrobore singulièrement tout ce que j'ai écrit ici sur cette question, 643 000 tonnes sur 1 274 000 ont été coulées dans la seule année 1917.

« Les Allemands, disait, il y a quelques semaines, à la Chambre des Communes, Sir Eric Geddes, le premier lord de l'Amirauté (1), les Allemands coulent encore plus de navires que nous n'en construisons, et ils construisent plus de sous-marins que nous ne leur en coulons. »

Voilà qui est net et cette déclaration, dont personne ne pouvait contester l'autorité, a jeté, un moment, le trouble dans les rangs des optimistes de parti pris qui, pour des motifs très complexes, — il y en a quelques-uns qu'il vaut mieux taire, — se croient obligés de nier, contre toute évidence, l'efficacité actuelle de la guerre sous-marine (2).

Mais les termes lapidaires dont s'est servi le ministre britannique ne nous fournissent que des *indications de relation*, sans aucun chiffre précis.

Et il faut reconnaître qu'il n'est pas aisé, même en « recoupant » les unes par les autres les évaluations qui nous parviennent des neutres du Nord, de se faire une idée juste, tant des pertes totales subies par la flotte de plongée allemande que des gains que cette flotte a pu faire par des constructions, depuis le commencement d'août 1914, où son effectif s'élevait fort modestement à 27 ou 28 unités de valeur très inégale.

On admet toutefois qu'à la date du 1er janvier 1918, le nombre des submersibles allemands *en service* s'élevait à 75 ou 80 et, au total, à 130 environ (3). A la même date, on supposait, avec quelque apparence de fondement, que les chantiers de l'Empire produisaient une unité de plongée par semaine, au moins, — toute réserve faite sur le déplacement; mais on affirmait que la destruction égalait la production, en quoi l'on n'était pas complètement d'accord avec les déclarations faites, en novembre 1917, par sir Eric Geddes.

(1) Saisissons l'occasion de rappeler que le *premier lord de l'Amirauté* (personnage civil et membre du Parlement depuis Gladstone) est exactement notre *Ministre de la Marine*. *Le premier lord naval* est notre *chef d'état-major général*. L'Amirauté comprend encore trois autres lords, qui jouent le rôle de directeurs des grands services.

(2) Il est juste de dire que, au début de février de la présente année, sir Eric Geddes a fait des déclarations assez rassurantes sur la situation, au moins en ce qui touche la marine anglaise et ses constructions.

(3) Il faut compter en effet, quand il s'agit des unités de plongée, avec de nombreuses causes d'indisponibilité, momentanée au moins. Les réparations sont fréquentes. Les périodes de repos des équipages sont assez longues et le deviennent de plus en plus. Enfin *la formation même des équipages commence à présenter des difficultés*.

Certains publicistes de l'Entente n'acceptent pas, disons-le tout de suite, les chiffres que je viens de fournir. Les leurs sont beaucoup plus élevés, en ce qui touche l'effectif actuel, — qu'ils portent à 200, 250 unités, 300 même, — et la production; un peu moins élevés, en ce qui touche la destruction.

Peut-être la vérité se tient-elle, à son habitude, entre les deux extrêmes.

A quel type, d'une manière générale, se rattachent les nouvelles unités de la flotte sous-marine dont nous venons d'établir approximativement l'effectif?

Au type du *croiseur sous-marin*, sans nul doute, au moins pour la plus grande part. C'est ce que je faisais prévoir dans mes précédentes études (1) sur ce sujet. Mais il se peut fort bien que nos adversaires admettent encore l'intérêt d'avoir des unités neuves moins puissantes, ne fût-ce que pour les opérations de défense du littoral de la mer du Nord (Belgique comprise) et, en principe, pour la conduite de la guerre dans les parages où les eaux sont basses, aussi bien que dans ceux où les dispositions extérieures et intérieures des ports se prêtent peu aux mouvemens de navires très longs, relativement peu maniables, en surface, sur des plans d'eau restreints.

Il doit y avoir encore dans la décision que l'on prête, à cet égard, à l'Office de la marine impériale, une raison d'ordre pratique au point de vue des constructions, car il serait fâcheux que l'on ne pût utiliser le chantier d'Hoboken près d'Anvers, et cet établissement, qui a déjà rendu tant de services aux Allemands, construirait difficilement de très grandes unités. Enfin celles-ci ne pourraient se servir des canaux belges pour atteindre la mer. Les voies ferrées ne les accepteraient pas davantage. Et l'on sait que les filets, les mines de Flessingue empêchent un sous-marin d'user de l'Escaut. Espérons-le, du moins...

Mais si l'on peut, si l'on doit admettre la permanence d'un type de submersible de faible déplacement (300-400 tonneaux en plongée) en vue du service spécial de la mer du Nord (2), faut-il penser que les Allemands construisent encore le sous-marin de 800 tonneaux, — type excellent et qui a fait au moins

(1) Voyez la *Revue* des 15 novembre 1915, 1er avril 1916, 15 août 1916, 15 décembre 1916, 15 janvier 1917, 1er juin 1917.

(2) Le *Daily Telegraph* du 12 janvier compte le type en question au nombre de ceux de la flotte de plongée allemande, en tout cas comme porteur de mines.

deux ans de guerre à la pleine satisfaction de nos ennemis, — en vue des opérations dans la Méditerranée, par exemple? Ici, un doute est permis. En tout cas ce type est encore largement représenté dans l'ordre de bataille de la flotte sous-marine de l'Empire, et il rendra toujours de bons services.

Ne faut-il pas, d'autre part, — et comme je l'ai déjà dit ici, — admettre l'apparition très prochaine du sous-marin porteur d'un appareil spécial destiné à couper ou à détruire, par un moyen ou par un autre, les filets qui défendent certains passages et surtout les entrées de nos rades ou de nos ports? L'intérêt d'atteindre, derrière ces obstacles, les grandes unités de combat à l'ancre est tel qu'on doit croire que toutes les marines poursuivent à cet égard des études et des expériences, d'ailleurs fort délicates. Qui, de nous ou de nos adversaires, arrivera le premier au but? Nous, je l'espère.

Il n'en reste pas moins que le trait caractéristique de la phase de la guerre sous-marine dans laquelle nous allons entrer doit être cherché dans l'utilisation du très grand submersible, le « croiseur sous-marin » à grand rayon d'action.

Et pourquoi? Parce que la politique de guerre navale actuelle de l'Allemagne est, avant tout, d'entraver le plus possible et, sinon de paralyser, du moins de *retarder* la concentration en Europe de la puissante armée qui se forme en Amérique et dont une très forte avant-garde est déjà à pied d'œuvre sur le front occidental.

Est-ce à dire que le blocus commercial, le blocus économique des alliés de l'Ouest, sera relégué au deuxième plan? Peut-être pas. Il faut considérer que le blocus peut s'exercer avec fruit sur toutes les routes de navigation de l'Atlantique nord, puisque aussi bien tant de denrées, de matières et d'objets confectionnés nous viennent des deux Amériques et qu'au demeurant les eaux européennes de l'Atlantique conduisent à beaucoup de nos ports et à tous ceux de la Grande-Bretagne les navires qui viennent de la Méditerranée, du canal de Suez, de l'océan Indien par le cap de Bonne-Espérance; du Pacifique enfin, soit par le même cap, soit par le détroit de Magellan ou le cap Horn, sans parler du Canal de Panama.

Il est donc fort possible de combiner les mouvemens des grands submersibles opérant dans l'Atlantique Nord de façon qu'ils satisfassent aux deux objectifs : contrarier les convois

militaires d'Amérique; couler les « cargos, » paquebots et voiliers dont l'incessant afflux ravitaille et réapprovisionne les Alliés.

Et maintenant, ce type nouveau de croiseur sous-marin, quelles caractéristiques essentielles présente-t-il? Quelles sont ses principales facultés? A quelles opérations peut-il servir, en dehors de la poursuite et de la destruction des paquebots et transports, naviguant isolément ou en convois?

Logiquement et s'il s'agit bien, en effet, d'un « croiseur » sous-marin, la faculté dominante de ce bâtiment doit être l'étendue du rayon d'action. Il est difficile de fixer un chiffre de milles marins à ce sujet, d'autant mieux qu'une telle indication devrait varier singulièrement avec les prévisions de marche en plongée (1), la dépense de combustible étant, dans cette circonstance, beaucoup plus forte que dans le cas de la marche en surface, à moins que l'on ne se résigne à une allure très lente. On estime généralement, toutefois, que les unités dont il s'agit peuvent rester à la mer pendant trois ou quatre mois. Ce n'est pas considérable, encore que suffisant pour les opérations dans l'Atlantique. Il est d'ailleurs bien entendu que les Allemands s'efforceront de procurer à leurs grands submersibles des ravitaillemens en cours de croisière. En 1915 et 1916, ces ravitaillemens auraient pu se faire en certains ports ou en certains abris écartés, sur le territoire de neutres assez complaisans pour fermer les yeux. Les « possibilités » dont bénéficiaient nos ennemis à cet égard se sont restreintes de beaucoup depuis un an ou dix-huit mois, mais il leur reste toujours la faculté des ravitaillemens à la mer, dans la mesure où les croisières des Alliés laisseront passer les « cargos » à l'aspect banal et innocent, qui seront chargés de cette dangereuse besogne.

Toujours est-il que nos adversaires ont dû faire tout au monde pour obtenir de leurs croiseurs submersibles une exceptionnelle endurance. Ils ont eu pour cela de pressantes raisons : ces grandes unités sont nécessairement en nombre *relativement* restreint; il faut donc que le rendement effectif de chacune de leurs croisières ne soit pas diminué par de trop fréquens voyages d'aller et de retour, — sans parler de l'inévitable séjour dans

(1) Reconnaissons d'ailleurs que ces prévisions peuvent être assez réduites pour le type qui nous occupe; on verra pourquoi par la suite.

les ports de la métropole, où l'on a toujours des réparations, des modifications à faire, des mutations de personnel à opérer et quelques semaines de repos, de reconstitution physique et morale, à donner à l'état-major et à l'équipage.

Ajoutez à cela que, pour un sous-marin de très grande taille, — j'ai eu déjà l'occasion d'en faire l'observation ici (1), — c'est une phase critique, encore que courte, de sa croisière que celle de la navigation dans les eaux basses des côtes allemandes. Dès qu'il arrive dans les zones de fonds de 15 à 20 mètres, ou tant qu'il ne les a pas dépassées en sortant du port, il est obligé par ses dimensions, précisons : *par l'étendue de la marge de sécurité qu'exigerait, pour lui, la marche en plongée*, de se tenir à la surface et de marcher au moins en « demi plongée, » manches d'aération et peut-être capot de commandement hors de l'eau. Autant de points fort visibles pour les patrouilleurs ennemis, — si ceux-ci osent se rapprocher des côtes, — en tout cas pour les appareils aériens, qui deviennent tous les jours plus indiscrets et plus dangereux.

Ce sont là des considérations pratiques d'une incontestable importance et qui eussent dû peser depuis longtemps dans l'esprit de tous ceux qui avaient à étudier les problèmes de la guerre sous-marine et de la guerre de côtes, ce dernier si fâcheusement négligé depuis trois ans et demi (2).

Mais revenons aux caractéristiques du très grand sous-marin allemand. Sa vitesse est généralement évaluée à 21 nœuds en surface et 12 en plongée. Il peut paraître *pauvre*, pour un croiseur, de ne filer que 21 nœuds au maximum et à la surface. Remarquons du moins que, s'il s'agit de se soustraire à la poursuite des grands croiseurs ordinaires, lesquels donnent aisément 5 ou 6 nœuds de plus, le croiseur sous-marin conserve toujours la faculté de plonger.

Cette opération sera-t-elle assez rapide en certains cas pressans, alors que les exigences générales du rôle de croiseur du large auront nécessairement conduit à donner au bâtiment considéré une assez grande flottabilité? La question se pose.

(1) Voyez dans la *Revue* du 15 novembre 1915, *La variété des types de sous-marins*.

(2) On ne peut assez dire combien il est regrettable que les Alliés d'Occident, n'aient jamais voulu envisager sérieusement les avantages de toute espèce qu'ils auraient tiré de l'occupation des îles allemandes du chapelet de la Frise orientale.

D'après certains renseignemens, les ingénieurs allemands l'auraient résolue par la mise en jeu de procédés particulièrement rapides de remplissage des ballasts. Il se peut. En tout cas, les vitesses (surface et plongée) que j'indiquais tout à l'heure d'après de sérieuses autorités semblent très satisfaisantes pour la poursuite et pour la destruction des convois, dont l'allure est toujours peu rapide. A ses facultés de marche, le croiseur allemand joindra d'ailleurs peut-être quelques ruses tactiques dont nous reparlerons.

Quel sera l'armement? On sait que les sous-marins de 1200 à 1500 tonneaux (en plongée) ont déjà du 150 millimètres. Les derniers venus consentiront-ils à prendre un plus fort calibre, comme pièce principale? C'est possible (1). Le poids du projectile serait ainsi augmenté.

Faisons toutefois des réserves sur la longueur de l'âme de la bouche à feu. Il se peut que l'on se réduise, pour des raisons d'encombrement, de 40 calibres, — longueur minima pour les pièces des navires de surface, — à 35 ou 30, seulement. Il se peut même qu'on descende plus bas et que l'on ait ainsi plutôt des obusiers, si l'on s'attache à l'idée des bombardemens effectués par surprise, soit sur les établissemens à terre, soit sur les navires à l'ancre.

Quant aux torpilles et aux mines automatiques, nul doute que les croiseurs sous-marins n'en soient bien pourvus et du dernier modèle. En ce qui concerne les torpilles, on parle beaucoup d'un type agrandi qui pèserait 1100 kilos environ, porterait une charge de 160 kilos de trinitrotoluène et pourrait atteindre avec des chances de succès un but distant de 9000 mètres, ce qui est beaucoup, assurément. Mais, dans cet ordre d'idées, il faut s'attendre à des progrès continuels de la part de nos ennemis et compter que nous en faisons d'au moins équivalens.

***

Il y a déjà plusieurs mois que les neutres nous annonçaient que les sous-marins allemands renonçaient en principe aux opé-

(1) La maison Krupp construit aussi des pièces de 170 et 190 millimètres. Les Allemands ont autrefois employé des canons de 170 millimètres sur leurs bâtimens de combat, les croiseurs, en particulier. Aujourd'hui ils passent directement du 150 au 210.

rations individuelles et qu'ils commençaient à se grouper pour combiner leurs efforts dans certains cas, l'attaque des convois par exemple. On doit admettre que l'expérience sera poursuivie avec *des combinaisons variées ayant pour objet d'attirer l'escorte sur un point du convoi, tandis que le gros de l'escadrille de plongée en attaquera à fond un autre.*

Mais dans la lutte probablement décisive qui s'apprête entre convois escortés et groupes de sous-marins (1), ceux-ci, qui ne peuvent compter que des radiotélégrammes complaisans les renseigneront toujours sur la route adoptée par les transports chargés de troupes ou de matériel, doivent chercher à utiliser de nouveaux et à peu près sûrs moyens d'information.

La mise en jeu d'appareils aériens se présente naturellement à l'esprit, au moins pour révéler à 40 ou 50 milles de distance, — et ce serait assez pour que le groupe sous-marin pût se rassembler et prendre son dispositif d'attaque, — l'approche d'un convoi important, marchant à la vitesse moyenne de 9 nœuds. Mais il n'existe point jusqu'ici d'appareil aérien autonome et susceptible de tenir croisière en haute mer sans le concours d'un bâtiment de surface du genre de ceux que les marins nomment familièrement « mères gigognes. » Le *navire volant*, aboutissement inévitable de l'hydravion, est entrevu (2), mais point encore réalisé. Et, d'autre part, il n'est pas facile d'admettre que les Allemands puissent attacher une mère gigogne d'hydravions à un groupe de sous-marins, sans attirer rapidement l'attention et provoquer la poursuite des croiseurs alliés, — à supposer encore que ce bâtiment, nécessairement assez gros, eût réussi à franchir sans fâcheuse rencontre les lignes des patrouilleurs et éclaireurs anglais de la mer du Nord.

Serait-il donc absolument impossible que chaque croiseur sous-marin eût son hydravion qui, reposant sur sa superstructure, bien saisi et les ailes repliées ou démontées, courrait avec lui les chances de la navigation en plongée et qui, peu de temps après l'émersion du bâtiment, serait prêt à prendre son

(1) On apprend, à la date du 20 janvier, qu'un navire américain a rencontré à quelques heures d'intervalle et en moins d'une journée *quatre* submersibles allemands. Il semble bien que ces quatre unités formaient un groupe tactique.

(2) J'en ai déjà parlé dans la presse quotidienne depuis plusieurs mois, et je crois pouvoir affirmer que l'idée n'a rien de chimérique.

vol? Si cela était possible, — et l'on ne voit pas, théoriquement, pourquoi il n'en serait pas ainsi (1), — une escadrille d'appareils aériens jouerait, à l'égard du groupe de croiseurs submersibles, dont l'horizon restera toujours borné, le rôle de rapides « découvertes » et d'éclaireurs à grande distance. Il est vrai que les observateurs du convoi, ou plutôt des navires d'escorte placés en pointe d'avant-garde, ne tarderaient pas à reconnaître les indiscrets que révélerait tout d'abord le bruit de leurs moteurs; mais il ne suffit pas d'être prévenu de l'imminence du péril, il faut encore savoir d'où il viendra et comment il se présentera. L'avantage, pour les grands sous-marins, d'avoir tout le temps nécessaire pour concerter leurs combinaisons tactiques l'emporte sur l'inconvénient d'avoir affaire à des adversaires prévenus d'une attaque prochaine, d'autant mieux que toutes les dispositions de combat seront *toujours* prises dans un convoi militairement escorté.

Observons d'ailleurs qu'une fois le contact pris et l'engagement commencé, les hydravions auxiliaires des sous-marins y joueront un rôle efficace en laissant tomber leurs bombes sur les bâtimens du convoi et même, s'ils peuvent descendre jusque assez près de l'eau, en mitraillant le personnel de direction de chaque unité, placé sur les passerelles.

Ce dernier point mis à part, l'attaque par les bombes des appareils aériens se préoccuperait peu des moyens fumigènes de la défense, les gaz employés en pareil cas étant généralement assez lourds.

Enfin, le combat terminé, les hydravions se rendraient à un

(1) J'ai à peine besoin de dire que je me suis renseigné auprès de techniciens compétens avant d'émettre cette proposition. Il n'y a pas *d'empêchement dirimant* à la réalisation pratique de la combinaison avion-grand sous-marin. Toutefois certaines conditions paraissent indispensables, entre autres le choix du type « hydravion, » au lieu de celui de l'avion ordinaire, parce qu'il faut que l'appareil « amerrisse » auprès du croiseur sous-marin (qui l'embarquera avec un appareil spécial de levage), en raison de la difficulté, à la mer, de l'atterrissage sur une surface aussi peu étendue que celle de l'arrière d'un navire de ce genre. Il paraît aussi désirable que l'appareil soit enfermé dans un compartiment facilement rendu étanche de la superstructure. Le démontage qui résulte de cette condition n'effraie pas du tout les constructeurs. Le poids envisagé pour l'appareil aérien se réduit à 1000 ou 1 200 kilos. Un jeu de ballasts permettra toujours au croiseur sous-marin de rétablir son *assiette* troublée par le départ et la rentrée de l'hydravion. — Notons que la solution « cerf volant » serait insuffisante pour les opérations qui nous occupent. Il faut *voir* à cinquante milles au moins et non à dix. Cependant, je me hâte de le dire, ce « pis aller » rendrait encore des services au croiseur sous-marin.

« rendez-vous à la mer » convenu à l'avance ou signalé par les croiseurs sous-marins au moyen de la télégraphie sans fil. Qu'on n'objecte pas la difficulté, pour leurs observateurs, de *faire le point*. Il leur suffirait de marcher dans une direction connue pendant un temps connu dépendant de leur vitesse, suffisamment connue aussi. Des signaux, lumineux ou autres, émanés des croiseurs, feraient le reste. Tous ces problèmes peuvent être aisément résolus.

Je ne prétends nullement borner là les moyens d'action nouveaux que nos ennemis mettront *peut-être* à la disposition de leurs grands submersibles. Il faudrait en tout cas dire quelques mots de l'armement défensif que ces croiseurs, fréquemment appelés à combattre en surface, — ne fût-ce que contre les « cargos » armés qui ne leur paraîtront pas valoir une torpille, engin coûteux et rare, — opposeront aux projectiles à trajectoire relativement tendue, sinon aux bombes tombées verticalement des aéroplanes ou des dirigeables. On admet volontiers en ce moment que les « 2500 tonneaux » (ou plus) des Allemands sont pourvus d'une cuirasse de superstructure, ce dernier mot s'appliquant aux parties du bâtiment qui émergent d'une manière normale lorsque le croiseur accepte la lutte au canon. Peut-être encore, au lieu d'un revêtement métallique plus ou moins épais, s'agit-il de caissons très cloisonnés, de véritable cellules, comme celles qui se partagent l'intervalle entre les deux coques, dans les fonds des navires de surface. Cette dernière solution aurait l'inconvénient, sensible pour la marche en plongée, de développer d'une façon marquée le maître couple du bâtiment, tout en l'alourdissant presque autant que la première. N'en disons pas plus, avant d'être exactement renseignés. Ne précisons pas davantage au sujet du type des moteurs de surface et de plongée, si tant est que les constructeurs allemands n'aient pas résolu le problème du moteur unique (1), et bornons-nous à rappeler que les plans d'un submersible de 2500 tonneaux avaient été fournis par un

(1) Voyez dans la *Revue* du 15 novembre 1915, *la Variété des types de sous-marins*, et du 15 août 1916, *le Sous-marin allemand de « Baltimore »*.

Je dois dire, toutefois, que l'on n'admet pas aisément, chez les marins de l'Entente, que les Allemands aient en ce moment des sous-marins à moteur unique.

de nos ingénieurs à la marine française, il y a une dizaine d'années. Ce projet devait se heurter à l'indifférence ordinaire, à certaines mauvaises volontés particulières, peut-être, en tout cas à l'incompréhension générale des caractères que devait affecter la guerre navale future, alors qu'on ne s'attachait qu'à la solution des problèmes relatifs à la guerre d'escadres.

En sera-t-il de même du grand sous-marin commercial ou « transport immersible » dont il est question en ce moment-ci? Cette création qui apparaît si urgente quand on connaît certaines pertes récentes de matières relativement précieuses, pourra sans doute être soustraite à des influences retardatrices. Je ne fais allusion, ici, à cette importante affaire qu'en raison de la possibilité de l'adoption, — et depuis quelque temps déjà, — d'un type de ce genre par l'Office naval de Berlin.

Supposons un groupe composé de quatre croiseurs sous marins et d'un transport immersible de 8000 à 10000 tonnes (1) qui leur servirait de « noyau, » de base mobile, — ravitaillemens de toute sorte, réparations, réapprovisionnemens en engins et munitions, renforts en personnel, etc., — on peut affirmer que nos ennemis auraient ainsi réalisé une « unité tactique » vraiment forte, surtout si, au transport immersible exclusivement ravitailleur, venait s'en ajouter un autre qui porterait plusieurs centaines d'hommes outillés pour l'exécution de coups de main rapides et de destructions bien étudiées.

Ne doutons pas un instant, — et les Allemands nous en ont déjà administré la preuve, — que les navires de plongée jouissent de facultés particulièrement favorables aux opérations côtières, à celles du moins où la surprise fournit les plus sérieuses chances de succès. De ces facultés, nous saurons nous servir aussi bien que nos ennemis.

***

Nous avons essayé de déterminer, en même temps que la

(1) Ces chiffres peuvent paraître ambitieux, mais je puis affirmer que les diverses questions que soulève ici l'étude du grand transport immersible vont recevoir une solution satisfaisante. Des propositions ont été faites aux pouvoirs publics; mais, d'une part, les bouleversements qu'a subis dans ces derniers temps l'organisme marine marchande, de l'autre, les résistances assez naturelles, en somme, que l'on rencontre dans l'organisme marine de guerre contre tout ce qui n'est pas expressément *instrument de combat* ont un peu retardé les décisions indispensables. Observons enfin que le transport immersible peut justement devenir instrument de guerre, pour nous autant que pour nos adversaires.

physionomie de la phase ultime de la guerre sous-marine, où les opérations de l'ordre militaire se combineront étroitement avec celles de l'ordre économique, les traits essentiels des engins grâce auxquels les Allemands comptent peut-être atteindre leurs très complexes objectifs. Examinons maintenant, avec la réserve nécessaire, par quels moyens les Alliés pourront se mettre en mesure de soutenir la lutte sans désavantage; et supposons, bien entendu, puisque, jusqu'ici du moins (1), on ne semble pas disposé à faire autre chose que de la « défensive active, » qu'il s'agit toujours, dans les conseils des organismes maritimes officiels, de poursuivre et combattre les sous-marins ennemis au cours de leurs opérations en haute mer.

Qu'il soit nécessaire d'élever de plusieurs échelons la valeur des moyens de la défense pour répondre aux incontestables progrès des moyens de l'attaque, c'est ce que je ne m'arrête pas à démontrer. Aussi bien les organismes dont je viens de parler s'y sont-ils efforcés déjà, mais sans nul doute avec trop de timidité, desservis peut-être aussi par certaine insuffisance des capacités de la production industrielle, si « intensifiée, » cependant, depuis trois ans.

Il semble que ce soit du côté de l'aviation maritime que cette insuffisance risque surtout de se révéler. On a pu, assez longtemps, contester l'efficacité des appareils aériens pour la découverte et la destruction des unités de plongée et, pour ma part, j'ai eu l'occasion de faire remarquer que cette efficacité restait « circonstancielle, » dépendant par exemple de la limpidité de l'eau, de la clarté de l'atmosphère, de la valeur de l'angle, — compté à partir de la verticale, — sous lequel le rayon visuel de l'observateur pouvait rencontrer la coque immergée, et de bien d'autres conditions encore. Mais outre qu'en fait, l'aéronef et l'aéroplane ont fait déjà leurs preuves dans toutes les opérations entreprises contre les sous-marins au voisinage des côtes, il n'est pas douteux que ces appareils ne dussent avoir des succès tout particuliers contre les grands navires de plongée, *fort visibles probablement dans les eaux cristallines du large*, n'était la considération de la capitale difficulté de découvrir précisément, en planant sur l'Océan

(1) Au moment où j'écris, toutefois, on apprend que les services de l'Amirauté britannique subissent une refonte qui a pour but avoué de donner un *esprit nouveau* à cette antique institution.

immense, l'un des douze ou quinze croiseurs sous-marins, — il n'y en aurait guère plus, à la fois, — chargés par l'ennemi d'attaquer les convois de troupes et de matériel.

Difficulté capitale, dis-je, mais *point insurmontable*. Point insurmontable, tout d'abord, parce qu'il suffit ou semble suffire d'attacher à chaque convoi au moins une de ces « mères-gigognes » dont j'ai déjà parlé, parcs mobiles de plusieurs hydravions. Mais cette solution, théoriquement simple, ne laisse pas d'offrir des inconvéniens dans la pratique, puisqu'il y a, en somme, peu de ces bâtimens spéciaux et qu'il n'est pas aisé d'en créer « de fortune, » par l'adaptation de grands paquebots à un service qui exige des dispositions de superstructure, de ponts, d'œuvres mortes très particulières, surtout quand les appareils aériens doivent être de forte taille.

Tout compte fait, il est pourtant permis d'espérer que l'on arrivera de cette manière à fournir aux convois ce que j'appellerai *la protection immédiate et rapprochée*... pas trop rapprochée non plus, puisque la portée efficace des torpilles croît toujours et qu'un convoi, attaqué sous un certain angle, fournit une cible étendue et complaisante.

Mais ce n'est pas assez que cette protection immédiate et par cela même aléatoire. Parer les coups est bien. Les éviter est mieux, déjà. Mieux encore serait d'en écarter même la menace, par un emploi des engins de l'air beaucoup plus large que celui dont il était question tout à l'heure.

Pour bien comprendre comment on pourrait faire avec les appareils aériens, non plus seulement de la protection immédiate, mais de la *protection lointaine*, ayant pour objet général de créer aux convois des *zones de sécurité*, — sécurité toujours relative, bien entendu, et qui ne dispensera nullement de l'emploi des engins de protection immédiate, — il faut jeter les yeux sur un planisphère et les fixer sur les points, îles, groupes d'îles, saillans de la terre ferme, qui se trouvent les plus rapprochés des routes naturelles de la navigation entre les deux rives de l'Atlantique. On découvre ainsi que le faisceau de ces routes est encadré d'une manière presque complète par des points à terre qui en restent distans de 600 milles marins environ (1 100 kilomètres), *points à terre qui appartiennent aux Alliés*.

Tels, en partant du cap Hatteras, par exemple, le cap Cod ou le cap Sable, voisin d'Halifax (le grand port d'Acadie, si

éprouvé récemment), puis le cap Race de Terreneuve, avec, en face dans le Sud, les Bermudes où les Anglais ont un important arsenal maritime.

Tels, en plein milieu de l'Atlantique Nord, les Açores portugaises, si précieuses par leur admirable position stratégique autant que par leurs ports de Punta Delgada et de Fayal.

Tels enfin, en allant toujours dans l'Est, le Cap Clear ou le Mizenhead d'Irlande, dans le Nord, avec Oporto du Portugal dans le Sud du faisceau; Oporto, faute du cap Finisterre qui reste en terre neutre, l'Espagne.

Il ne manque pour l'encadrement complet qu'un point correspondant, dans le Nord de nos routes de navigation, à celui que fournissent les Açores dans le Sud. On parerait à l'inconvénient de cette lacune, disons-le tout de suite, en organisant vers le 45° de latitude Nord et le 24° de longitude Ouest, des croisières particulièrement serrées de bâtimens rapides. Ne nous occupons ici que de préciser quelles pourraient être les garanties générales de sécurité offertes dans le reste de cette zone encadrée et d'examiner par quels moyens nous y pourvoirions à la défense des convois qui la parcourraient.

Ce serait encore par la combinaison des facultés des navires de surface, des grands appareils aériens relativement autonomes et des navires de plongée de forte taille, — ou du moins de grand rayon d'action, — que nous obtiendrions le résultat que nous recherchons.

Ne disons rien des navires de surface rapides. De ce côté-là, Angleterre, Amérique et France ont fait et font encore un effort fructueux, aussi bien au point de vue du nombre qu'à celui de la valeur des unités. A peine pourrait-on observer qu'un peu plus de puissance offensive et défensive (1) ne serait pas inutile aux types adoptés, s'il est vrai, comme il y a tout lieu de le croire, répétons-le, que les croiseurs sous-marins allemands de 2500 tonneaux et plus soient remarquablement armés et assez sérieusement protégés par une forte tôle d'acier

(1) Rappelons à ce sujet le remarquable type des croiseurs cuirassés légers des Anglais (classes *Arlehusa* et *Cordelia*) qui, avec une protection déjà sérieuse, — 76 millimètres d'acier spécial, — ont un armement de 22.152 millimètres, 66.102 millimètres, 2 tubes lance-torpilles et 30 nœuds de vitesse, le tout pour un déplacement de 3 500 tonneaux.

spécial, — 12 millimètres, dit-on, — sur la tôle ordinaire de bordé de superstructure, qui a de 9 à 11 millimètres, sans doute.

Mais les appareils aériens de grande taille et capables de faire des randonnées de 2000 kilomètres, aller et retour compris, de leur base à terre au milieu de la zone ou « bande de mer » de sécurité, les avons-nous, ou plutôt les aurons-nous au moment du plus grand besoin, quand battra son plein le transport des masses américaines, c'est-à-dire à partir de l'été ou de l'automne prochain? C'est à ce sujet que j'émettais un doute, tout à l'heure, quand je parlais de la révélation, *d'ailleurs hypothétique et momentanée*, de certaine insuffisance des capacités de production industrielle des Alliés. On se rappelle en effet, les promesses qu'on nous faisait, il y a quelques mois, en parlant des aéroplanes qu'allaient nous fournir les États-Unis : 30000 appareils, disait-on, et quelques enthousiastes poussaient jusqu'à 100000.

Or, il y a quelques semaines, un éminent publiciste américain, M. Whitney Warren, tenait un autre langage : « Quant aux cent mille aéroplanes, disait-il, je ne crois pas qu'à l'heure actuelle un seul d'entre eux (1) ait encore traversé les mers. Mes informations me conduisent à prétendre, au contraire, que c'est nous qui, pour les besoins de notre armée à venir, avons passé des commandes aux usines alliées... »

M. Whitney Warren ne s'en tient pas à ces constatations dont la bienfaisante franchise a ému ceux d'entre nous que sollicite une inconsciente tendance au « moindre effort. » Le clairvoyant Américain nous dit aussitôt ce qu'il faut faire, des deux côtés de l'Atlantique, pour venir rapidement et complètement à bout de nos difficultés. N'insistons donc pas davantage; *soyons bien convaincus que des conseils si judicieux seront suivis*. Entre autres appareils aériens produits, soit en Amérique avec l'aide de la France sur certains points particuliers, soit en France avec le secours d'un personnel américain et au moyen d'objets de matériel ou d'outillage spéciaux (2), on verra planer dans

(1) Je crois savoir cependant qu'il nous est arrivé déjà des appareils américains en assez grand nombre.

(2) Ce personnel et cet outillage seraient surtout utiles en ce qui touche les réparations d'appareils sur le front. Il y aurait là, paraît-il, une certaine insuffisance de moyens qui entraîne des pertes assez sensibles d'appareils, de moteurs

le ciel l'aéroplane géant qui tiendra l'air assez longtemps pour entreprendre de véritables croisières dans une section déterminée de la bande ou zone maritime de sécurité que nous avons définie plus haut.

Ne demandons pas trop, d'ailleurs, pour le début. L'exigence serait grande que cet appareil fût complètement autonome et que ses explorations fussent de longue durée. Une telle prétention ne serait soutenable que si l'on se décidait, pour le cas qui nous occupe, à revenir au type de l'aéronef, du « dirigeable, » ce qui, au demeurant, peut fort bien se défendre, mais exigerait de plus longs travaux, des installations plus compliquées aux bases extérieures dont je demande la création; ou bien encore si on arrivait à bref délai à produire le « navire volant » que je signalais plus haut à l'attention du lecteur. Pour le début, répétons-le, il est convenable de ne prévoir que la mise en jeu d'appareils ne s'écartant des types d'aéroplanes ou d'hydravions déjà connus que par des dimensions plus fortes et des facultés *d'endurance* beaucoup plus étendues. Mais il résulte de ceci que le nombre de ces appareils devra être sensiblement plus grand que celui des « navires volans, » par exemple, susceptible de tenir la mer par temps maniable, aussi bien que l'air et, donc, de s'y reposer, tout en économisant le précieux combustible; beaucoup plus grand aussi que celui des dirigeables, où les conditions d'existence du personnel sont beaucoup plus favorables, et dont le rayon d'action peut atteindre une longueur assez considérable. Il résulte encore et surtout, de la nécessité de se tenir pour le moment au type général de l'aéroplane, qu'il faut que les croisières de ces appareils se lient étroitement avec celles de grands bâtimens de surface qui, répartis en nombre convenable sur le faisceau normal des routes de l'Atlantique, d'une part y exerceraient eux-mêmes une surveillance active, de l'autre serviraient de « relais » aux grands avions ou hydravions en reconnaissance (1).

en particulier. Mais, ce point réglé, il restera plus de ressources pour construire les grands appareils nouveaux dans des usines à qui l'on demandera moins d'avions ordinaires.

(1) Relais et réapprovisionnemens. Seulement, on ne peut concevoir immédiatement l'appareil aérien se ravitaillant en combustible *à la mer* que s'il appartient au type hydravion, de façon à pouvoir se poser sur l'eau près du navire de surface, si l'état de la mer lui permet d'appareiller de nouveau.

Telles sont, me semble-t-il, les données générales du problème de l'application des facultés des appareils aériens à l'organisation de la *zone de sécurité des grands convois américains*. Reste à dire quelques mots de la coopération des navires de plongée, dans ce cas particulier, avec les navires de surface et les aéroplanes, avec ces derniers surtout.

On sait, d'une manière générale, — et je le rappelais implicitement en proposant l'avion satellite immédiat du sous-marin, le « pilote » du requin qui se trouverait être un poisson volant, — on sait, dis-je, qu'une étroite solidarité peut s'établir entre navire de plongée et appareil aérien, qui nous apparaissent plutôt en ce moment comme foncièrement antagonistes. L'éminent amiral Percy Scott l'avait dit prophétiquement à la fin de 1913, lorsqu'il avait donné au *Times* la retentissante interview qui sonna le premier glas des engins et des méthodes de guerre de l'ancienne marine : « ... Des escadrilles combinées de sous-marins et d'aéroplanes chasseront vos « dreadnoughts » de la mer du Nord, » etc. (1).

Or, ne peut-on concevoir cette solidarité, cette combinaison de facultés si diverses, s'exerçant autrement qu'en vue de la destruction des grandes unités de surface, et s'exerçant au détriment même du sous-marin, aidant par exemple un submersible de taille moyenne à découvrir et combattre un submersible de grand déplacement ?

Il me semble que oui. Remarquons tout d'abord que le croiseur sous-marin de 2500 tonneaux qui fait le principal objet de nos réflexions, ici, est déjà un navire de fortes dimensions qui, s'il veut pouvoir prolonger sa croisière de manière à fournir un rendement avantageux, doit naviguer *presque toujours* en surface, n'usant de la plongée que pour sa dernière marche d'approche et dans le cas seulement où il estime que le combat d'artillerie ne lui serait pas favorable. Ce navire est donc, le plus souvent, justiciable de l'attaque d'un autre sous-marin par la torpille, à la seule condition que ce dernier puisse se placer sur sa route à bonne portée *sans avoir été aperçu*. C'est une chance, d'ailleurs, sur laquelle il est d'autant plus raisonnable de compter que le grand submersible, eût-il même plus

(1) Je n'ai pas besoin de dire qu'il s'agissait des dreadnoughts d'alors, non pourvus des moyens de défense contre la torpille et les mines qu'ils possèdent aujourd'hui.

de 2 500 tonneaux, sera encore, dans son assiette normale d'émersion, un navire bas sur l'eau, relativement peu favorisé, par conséquent, pour la découverte d'un périscope lointain, tant qu'il n'aura pas de cerf-volant ou d'avion satellite.

J'ajoute qu'il ne semble pas impossible, — les limites du possible ne reculent-elles pas tous les jours, en ce moment? — d'admettre qu'avec l'aide d'un appareil aérien exactement adapté aux exigences de ce rôle particulier, le sous-marin, en général, et à quelque type qu'il appartienne, ne devienne le pire ennemi du sous-marin lui-même, sans attendre que des appareils spéciaux fondés sur la propagation du son, sur celle des ondes électriques ou magnétiques, ne révèlent réciproquement à ces frères devenus ennemis non seulement l'approche, mais le gisement et la distance de l'adversaire.

Loi générale, d'ailleurs, et sans doute extension de celle du talion, que ce retour contre lui-même de tout engin de guerre...

***

Revenons à l'actuelle réalité et concluons.

Les Alliés sont-ils en état de parer au danger que vont leur faire courir les nouveaux croiseurs sous-marins allemands? Sont-ils suffisamment outillés pour la protection des grands convois de troupes dans l'Atlantique, en même temps que pour la défense de leurs arrivages de denrées, matières premières et objets confectionnés?

J'espère que oui, mais j'avoue que je ne considère pas comme tout à fait suffisantes à ce sujet les assurances que les organes officieux nous prodiguent, pas plus que celles qui nous viennent de personnalités « autorisées, » assurément, — M. l'amiral lord Jellicoë, par exemple (1), — mais dont l'optimisme très confiant recule de jour en jour la date où les *petits moyens* actuellement employés, à la vérité, sur une fort grande échelle, nous débarrasseront décidément des sous-marins ennemis.

Le temps s'écoule. J'ai eu l'occasion de dire qu'il ne me paraissait pas travailler toujours pour nous. Les événemens se chargent d'en faire la preuve. Que de mois, que d'années

(1) Lord Jellicoë nous promet la fin de la guerre sous-marine pour août prochain.

même, déjà, perdus parce que les gouvernans n'ont pas eu, une fois pour toutes, dès le début de la dangereuse guerre sous-marine, l'énergie de mettre les organismes maritimes en demeure d'entreprendre des opérations parfaitement réalisables, quoi qu'on en ait voulu dire, *et qui le sont toujours*, je ne me lasserai pas de l'affirmer; parce que, aussi, les chefs militaires n'ont pas suffisamment compris quelle allait être la capitale importance d'une méthode de guerre dont leurs grands devanciers ont cependant reconnu la haute valeur, *les attaques cont nues sur les lignes de communications de l'adversaire!...*

J'ai apporté, dans ces quelques pages, ma contribution à l'étude des moyens d'action directe contre les navires de plongée au cours de leurs opérations à la mer, c'est-à dire à l'étude, au fond, de moyens purement défensifs, dont il ne convient point, certes! de se désintéresser. Ceux que je propose auraient, je crois, l'avantage de nous couvrir d'avance contre les effets de ce « maximum de rendement » des grands sous-marins dont je parlais au début de mon travail et que les Allemands ne sont pas du tout assurés d'obtenir, je le répète. Mais, plus efficace encore, la méthode offensive, celle qui, *entre autres manifestations*, se traduirait par l'occlusion successive des estuaires allemands et des débouchés de la Baltique, et nous donnerait une *plus prompte victoire* sur ces engins à l'action desquels l'ennemi attache tant d'espoirs.

CONTRE-AMIRAL DEGOUY.

AUX
RÉGIONS DÉVASTÉES

III[1]

AVEC LA CROIX-ROUGE AMÉRICAINE

Au débarcadère de la gare du chemin de fer qui aboutit à la zone des armées, en un point d'où l'on ne peut s'éloigner qu'en automobile, avec les permis du Quartier Général, voici une bonne figure, qu'épanouit un large sourire de bienvenue, sous un chapeau de feutre *kaki*, orné d'un cordonnet à glands de soie. C'est un délégué régional de l'*American Red Cross*, M. Henry Copley Greene, qui travaille sur place, depuis plusieurs mois, dans un secteur des régions dévastées, et qui doit aujourd'hui, en compagnie de M. Blake et de M. Gannett, me faire voir, en parcourant les postes dont la direction lui est confiée, quelques-uns des résultats déjà obtenus par l'initiative de ses compatriotes. Les Américains, venus chez nous, comme des chevaliers sans peur et sans reproche, à la rescousse contre les ennemis de la civilisation et de la liberté, ne sont pas moins soucieux d'assurer méthodiquement l'heureux succès de leurs opérations militaires qu'attentifs à organiser, dans toute la zone des armées, les postes de secours permanent qui doivent assurer le réconfort et la guérison des blessés militaires ou

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet et du 1er octobre 1917.

civils, la réception et l'installation des rapatriés dans des abris provisoires ou définitifs, le soulagement de tous ceux qui souffrent des maux de la grande guerre. L'aide fraternelle de nos alliés d'outre-mer a pris des formes diverses, des aspects multiples, variés, imprévus, qu'il faut noter par une observation directe et décrire en termes précis.

Shake hand. Et, tout de suite, en route. Avec les Américains, on ne perd pas de temps, et les choses ne traînent pas.

Lassigny.

L'auto roule, à vive allure, vers Lassigny. On voit déjà, sur le terrain tourmenté comme par des convulsions volcaniques, un baraquement postal, une boite aux lettres, un facteur, humbles et véridiques témoins des relations sociales qui recommencent à unir au reste du monde les habitans des régions dévastées et raniment la civilisation dans ces parages dépeuplés. Lassigny se reprend à vivre. Mais ses habitans sont de très pauvres gens, rapatriés naguère après avoir souffert toutes sortes de tortures physiques et morales au fond des geôles d'outre-Rhin. Il faut pourvoir d'urgence à leur subsistance quotidienne, contribuer à leur entretien, les approvisionner, les ravitailler. C'est précisément de quoi s'occupe, avec l'aide cordiale de la Croix-Rouge américaine, l'association du « Village reconstitué, » qui vient d'établir un poste de secours et un centre de réception à Lassigny.

— Nous aidons cette association autant que nous le pouvons, me dit M. Green. La Croix-Rouge américaine n'entend pas se substituer aux œuvres déjà existantes. Elle entend, au contraire, les laisser se développer dans leur cadre. Ce qu'elle veut, c'est simplement les aider à perfectionner leur organisation en favorisant leur développement. Le 12 juin dernier, nos délégués débarquaient en France. Aussitôt ils établissaient leur quartier général à Paris, 4, place de la Concorde, et prenaient en mains l'organisation des secours américains. L'*American National Red Cross* comptait, avant la guerre, environ 286 000 adhérens. Elle en compte aujourd'hui vingt-trois millions.

Non seulement c'est une société volontaire, autorisée par le gouvernement à aider en temps de guerre le service de santé américain, mais c'est une organisation qui a les meilleurs rapports avec l'État, puisque le président des États-Unis est de droit

son président, et que, d'autre part, le comité de la Croix-Rouge américaine comprend obligatoirement des délégués du gouvernement fédéral. Une souscription ouverte au moment de l'intervention armée des États-Unis dans le conflit européen, a recueilli en une semaine plus de cent millions de dollars. Sous la direction de M. Davison, de M. Beatty, l'activité de la Croix-Rouge américaine s'exerce à la fois dans le service des hôpitaux ou des ambulances militaires et dans le domaine illimité des « affaires civiles. » L'œuvre militaire de la Croix-Rouge américaine, consistant à servir les malades et les blessés de l'armée fédérale et des armées alliées, est une partie de son action d'ensemble. Son œuvre civile se recommande aussi à l'attention de l'opinion publique en France, parce que nous y voyons une initiative particulièrement neuve et généreuse, dont plusieurs circonstances toutes récentes ont montré les bienfaisans effets (1).

Tout de suite, j'ai devant les yeux un exemple à l'appui des principes que me définit mon obligeant compagnon de voyage. L'automobile stoppe. Quelle jolie maison bleue, là, près de cet arbre effeuillé, dans ce champ où rien ne pousse, au bord de ce chemin où, tout de même, les gens recommencent à passer! Enluminé d'azur clair, ce logis tout neuf semble étrangement riant, avenant, et son aspect offre un singulier contraste avec la tristesse morne de ce paysage en deuil. On sent d'avance qu'on y sera bien accueilli, comme en un refuge de consolation et d'espoir. Si l'accès en est difficile, à cause des ornières de la route raboteuse, ruisselante, qui, par endroits, n'est plus que le lit d'un torrent boueux, on se trouve là, du moins, en rassurante et réconfortante compagnie. Ce poste du « Village reconstitué » est un des points d'attraction qu'une bonne volonté aussi ingénieuse que prévoyante a déjà multipliés sur ce sol dont les habitans se sont retirés devant l'invasion ou furent emmenés en esclavage. On espère que l'ouvroir de la maison bleue sera bientôt peuplé d'une nombreuse équipe de travailleuses, promptes à la besogne. On annonce un prochain retour de rapatriés. Hier, une brave femme, long-

(1) Ces jours-ci, notamment, sur le terrain ravagé, miné par l'explosion de la Courneuve, le personnel de la Croix-Rouge américaine, accouru dès la première heure au secours des victimes, a fait preuve des plus belles qualités de courage et de dévouement.

temps exilée, a cherché vainement, dans les ruines, la trace de son foyer détruit. Elle a neuf enfans. Elle n'aurait aucun moyen de les nourrir et de subsister, si nos amis de la Croix-Rouge américaine n'avaient pourvu, sans retard, à la réception de cette veuve et de ces orphelins dans un baraquement provisoire, où il y a déjà une machine à coudre. Pour les malades qui, pendant l'hiver, sont éprouvés par le froid dans les baraquemens humides, la maison bleue a réservé des dortoirs et une infirmerie. Les lits blancs et propres, fleurant bon la lessive, s'alignent face à face, en double rang, sur un parquet bien ciré, qui miroite.

On sait que le nihilisme dévastateur d'un Hindenburg, d'un Ludendorff, sous l'œil impérieux du kaiser, avait élaboré un programme de destruction qui comprenait la suppression de toute vie, la stérilisation de la terre et l'empoisonnement ou la disparition des eaux. Tous les puits de Lassigny ayant été comblés ou contaminés par les Allemands en retraite, les Américains ont fourni aux services de la direction des étapes, chargés de faire rouvrir ces puits par une équipe de prisonniers boches, une importante quantité de pompes et d'appareils bactériologiques, afin que l'on pût procéder, le plus tôt possible, à la collection et à l'analyse de l'eau nécessaire à l'alimentation des habitans réintégrés dans la commune.

Avant de visiter les autres postes qu'organise ou qu'assiste l'Amérique bienfaisante et secourable, mes compagnons tiennent à faire un pèlerinage aux tombes d'un cimetière où reposent les soldats qui sont morts ici, en pleine victoire, dans l'avance mémorable du printemps dernier. Les croix de bois, sur les tertres funéraires, sont pavoisées de cocardes tricolores. Et, sur la couche de terre où sont ensevelis ces libérateurs de la France envahie, l'on voit des fleurs que des mains pieuses renouvelient avec une fidélité touchante, au nom des amis lointains et des parens absens. Ces combattans d'avant-garde, ces humbles et intrépides fantassins du 16e régiment, du 98e, du 219e sont morts en poursuivant l'ennemi, et leurs yeux, avant de se clore à la lumière du jour, ont vu rayonner dans la splendeur du renouveau, à l'horizon brillant de clartés radieuses, l'aurore de la liberté. Ils ont su, ils ont vu, ceux-là, que leur effort n'était pas vain, et que leur sacrifice n'a pas été inutile. Cette pensée sera la consolation et le réconfort de ceux

qui les pleurent. Puisse-t-on savoir, à leur foyer assombri par un deuil glorieux, que des amis, venus de l'autre bout de la terre habitée et des extrêmes limites de la civilisation européenne, se sont inclinés sur leurs tombes et se sont penchés sur leurs épitaphes pour déchiffrer leurs noms plébéiens et superbes!

La Croix-Rouge américaine, par les soins de ses délégués dans les secteurs de l'Oise, de la Somme et de l'Aisne, organise des entrepôts qui seront de plus en plus et de mieux en mieux, pour toutes les œuvres françaises ou américaines établies dans ces secteurs, des centres de ravitaillement matériel et moral, situés sur des points stratégiques, juste à l'arrière des lignes, tels que Soissons, Noyon, Ham et Péronne. Elle possède, dans sa section des affaires civiles *(Department of civil affairs)* un bureau de reconstruction dirigé par M. Edward Eyre Hunt, avec la collaboration de M. Louis Chevrillon, ingénieur français. Construire dans les endroits où l'on ne peut pas reconstruire, tel est le programme adopté.

— Nous voudrions aider partout, dit M. Green, simplement.

Gruny.

De quelle façon personnelle et directe l'Amérique entend cette aide efficace et affectueuse, c'est ce qu'on peut voir notamment à Gruny, chef-lieu d'une commune située dans le département de la Somme, à vingt-trois kilomètres de Montdidier, dans le canton de Roye. Sur un total d'environ trois cents habitans, Gruny, localité presque uniquement agricole, n'a conservé qu'un petit nombre de familles, peu à peu revenues pour chercher, dans ce désert couvert de ruines, ce qui peut rester de leurs biens péniblement et honnêtement gagnés. Sur la route, bordée de façades mutilées et de clôtures béantes qui font penser à quelque Pompéi rustique, quatre petits bonshommes, coiffés de bonnets de police bleu horizon, vont en classe, livres et cahiers sous le bras.

Il y a déjà une école rouverte dans ce paysage désolé. Bonne nouvelle, joyeusement annoncée par une équipe d'étudians américains, appartenant à la société des « Amis » (*Society of Friends*), établis à Gruny pour y refaire les toitures des maisons ouvertes lamentablement à la pluie, au vent, aux chauves-souris. Ces constructeurs volontaires travaillent à remplacer par des tuiles ou par des ardoises le papier goudronné qui a

servi de couverture provisoire et que les rafales de l'automne et les bourrasques de l'hiver ont déjà mis hors d'usage.

La santé morale des jeunes colons américains de Gruny fait plaisir à voir, non moins que leur santé physique. Ils grimpent sur les toits avec une agilité d'apprentis couvreurs. Et, dans leurs propos, ils s'élèvent de prime-saut jusqu'aux plus hautes questions de philosophie et de jurisprudence, étant d'ailleurs gradués des plus célèbres universités du Nouveau Monde. L'un d'eux vient des environs de San-Francisco. Né sous le ciel rayonnant de la Californie, au milieu des jardins merveilleux dont les parterres et les pelouses s'épanouissent aux rivages enchantés de l'océan Pacifique, il s'est acclimaté, à force de travail, dans l'humide contrée où il répare des charpentes désarticulées. Il a pavoisé de rouge, de bleu, de blanc, aux couleurs de la bannière étoilée des États-Unis, qui est tricolore comme notre drapeau, l'atelier de menuiserie où il rabote allégrement des étançons, des échantignoles et des écoperches. En manches de chemise, le col et les bras nus, il besogne de tout son cœur. Les rares intervalles de repos ou de récréation qu'il s'accorde à lui-même sont consacrés aux correspondances qu'il entretient avec ses parens et ses amis, restés là-bas, aux rives heureuses qu'illumine le printemps californien. Il me montre une boîte aux lettres, peinte en bleu, accrochée au tronc d'un des rares arbres que les Allemands ont laissés debout dans les ruines de Gruny. Chaque jour, un facteur, en faisant sa tournée réglementaire parmi des débris de villages et des fragmens de populations, vient prendre le courrier des Américains. Et c'est, pour nos jeunes amis, le seul moyen de communiquer avec le monde civilisé, dont ils sont, en ces parages hantés de funèbres visions, les messagers et les ouvriers volontaires.

Nesle.

Shake hand... Nous allons à Nesle, où la Croix-Rouge américaine a fondé un hôpital-modèle, spécialement destiné aux enfans du pays.

Il s'agit spécialement ici d'assurer l'avenir de la nation française par le sauvetage de l'enfance menacée des contre-coups de la guerre et de l'invasion. Un certain degré de misère entraîne fatalement la maladie. La mortalité infantile est un fléau dont il faut préserver les régions dévastées et dépeuplées.

Nombreux, hélas! sont les villages dont les cimetières sont tout blancs de petites croix incessamment multipliées par les maux innombrables qui, dans ce temps de détresse et de disette, atteignent les tout petits et vident les berceaux.

Sur le siège de l'auto, M. Green, tout en maniant avec dextérité son volant de direction, me définit les principes de l'organisation bienfaisante dont nous devons étudier sur place un des plus intéressans effets.

C'est d'abord en Lorraine que nos amis de la *Red Cross*, en coopération avec le « Fonds américain pour les blessés français » *(American Fund for French Wounded)* et la commission Rockefeller, songèrent à établir des refuges hospitaliers pour les enfans malades. Les villages des environs de Toul étant bombarbés par des obus à gaz asphyxians, le préfet de Meurthe-et-Moselle, M. Mirman, justement inquiet du sort des enfans de ces villages lorrains, apprit que les tout petits, incapables de porter convenablement leurs masques, étaient menacés des plus graves dangers. Dès qu'on sut, à la Croix-Rouge américaine, qu'on avait besoin, en Lorraine, d'une assistance immédiate pour 350 enfans, le docteur J.-P. Sodgwick, la doctoresse Alice Barlow Brown, de Chicago, Mme Horter, infirmière-major, trois *nurses*, un bactériologiste et un gestionnaire disposant de deux automobiles, furent envoyés à Toul, avec mission de prendre d'urgence toutes les mesures nécessaires. C'était le 27 juillet 1917. Les enfans, tous âgés de moins de huit ans, furent installés dans des baraques neuves, où ils furent rejoints, quelques jours après, par les petits évacués des communes de Pompey et de Frouard. Dès le 5 septembre, cette formation sanitaire fut inaugurée par les autorités civiles et militaires de la région. Entre temps, le représentant de la Croix-Rouge française à Nesle avait fait parvenir au délégué de la Croix-Rouge américaine un avis ainsi conçu : « Dans mon secteur, nous avons environ douze cents enfants, dont sept cent cinquante viennent de Nesle. Beaucoup de ces enfans âgés de douze à quinze ans sont menacés de tuberculose... Je vous demanderai donc d'envoyer à Nesle un de vos médecins, pour visiter nos cinq communes... » Aussitôt dit, aussitôt fait.

Le docteur Baldwin, venu de l'université John Hopkins de Baltimore pour soigner les enfans du secteur de Nesle, est un grand jeune homme blond, à l'air pensif et doux. Correctement

vêtu de l'uniforme kaki des troupes américaines, il nous souhaite la bienvenue dans un petit parloir de couvent, qui sert de vestibule à l'hôpital, vieux bâtiment, construit en briques rouges, en pierres blanches, et qui fait songer aux béguinages décrits par les peintres de Bruges.

La *Kommandantur* avait fait maçonner, pour son usage exclusif, un poêle en pierres et en briques, dans une salle claire dont les vitres, bien lavées, laissent entrer à souhait la lumière.

— Nous allons utiliser ce poêle boche, dit gaiement le docteur Baldwin, nous nous en servirons pour que les enfans français puissent avoir bien chaud pendant l'hiver...

En effet, ce coin de France est une place chaude, abritée, où reviennent, comme en un refuge, ceux que la mort menace et que la vie a meurtris. Dans la cour de l'hôpital, près de la grille d'entrée, au seuil d'un jardin étroit qui aligne ses buis et ses ifs taillés à la française, je vois un brave fantassin territorial et quelques citoyens de bonne volonté, qui déchargent une charretée de charbon. Il y aura des effluves de douce chaleur, tout l'hiver, dans les dortoirs où sont rangés les lits blancs et dans la salle de consultation qu'une main féminine égaya en disposant dans l'eau d'un vase de cristal un beau bouquet de roses blanches et de chrysanthèmes. Déjà plusieurs infirmières, vêtues de bleu et de blanc, sont à leur poste, auprès du docteur Baldwin. D'autres viendront en renfort ou pour faire la relève...

Tandis que tous les renseignemens nécessaires nous sont fournis avec une amicale allégresse, un véhicule automobile stoppe près de la grille, non loin de la charrette de charbon, à peu près déchargée. C'est la camionnette médicale du centre hospitalier de Nesle. Cette voiture est un dispensaire mobile, contenant une pharmacie portative, un appareil de douche à eau chaude, un outillage pour l'auscultation des enfans. Montée par un médecin consultant et par une infirmière expérimentée *(a trained nurse)*, la camionnette de l'hôpital de Nesle visite régulièrement les communes du secteur Somme-Est. Elle est toujours sûre de trouver de nombreux cliens dans les vingt-neuf villages de cette circonscription.

En attendant que cette installation soit complétée dans toutes ses parties, on travaille, avec un grand désir de perfection, à l'aménagement du pavillon principal, qui s'appelle déjà, par la volonté de nos amis américains, le « pavillon Joffre. »

Grécourt.

En route. Il faut, avant que la nuit soit tout à fait tombée, aller à Grécourt, petite commune située à neuf kilomètres de Nesle, afin d'y visiter la colonie américaine de *Smith College*.

Smith College!... Ces deux mots, prononcés par mes compagnons de route, réveillent en moi les visions d'un ancien voyage d'outre-mer. A travers le vaste silence de la brousse humide, voilée par le brouillard d'un soir d'hiver, au delà des horizons de la campagne ravagée et des arrière-plans noyés de brume, perdus dans les remous d'une houle de pluie et d'ombre qui aggrave la tristesse de la Picardie en deuil, j'aperçois en imagination, au fond du lointain Massachusetts, une ville, Northampton, avec son église épiscopale, son avenue d'ormes déjà plus que centenaires, ayant été plantés au temps de Washington et de La Fayette, sa rivière navigable, ses rues tranquilles où abondent, comme dans les vieux quartiers universitaires de notre rive gauche, les libraires et les papetiers. C'est que Northampton, cité paisible, appartient, par droit de conquête, aux milliers d'écolières qui, de tous les États de l'Amérique entreprenante et studieuse, sont venues à *Smith College* pour y apprendre les disciplines des bonnes lettres, de la gaie science, des arts et des métiers. *Smith College* est un des centres intellectuels du Nouveau-Monde. Qui m'eût dit qu'un jour je retrouverais ici une élite de ces jeunes filles belles et vaillantes, dont j'entendais les propos graves et les rires sérieux, tandis qu'elles allaient et venaient par groupes, d'une allure vive et décidée, à travers la neige et le verglas d'un jour de février, déjà lointain, hélas!... M. Clarke Seely était alors président de *Smith College*. Sous sa direction prévoyante et organisatrice, un programme très complet, harmonieusement équilibré, occupait, à chaque heure du jour, depuis la première aube jusqu'à la nuit tombée, les étudiantes de cette grande maison gracieusement studieuse. Je me souviens d'avoir vu, sur l'annuaire de cet établissement d'instruction, fondé par l'initiative d'un riche donateur, le nombre étonnant des élèves à qui l'on enseignait, là-bas, les lettres françaises, latines, grecques, anglaises, les mathématiques, la musique et aussi les sports que les institutions athlétiques de l'antiquité prescrivaient, conformément au rythme de la vie, afin de com-

pléter par la culture physique l'éducation de l'esprit. Au temps de ma première visite aux États-Unis, *Smith College*, véritable université féminine, comptait exactement 1 133 élèves. Elles obéissaient, sans contrainte, à un régime prudent et sage qui comportait un heureux mélange de sujétion nécessaire et de salubre liberté. On eût dit la réalisation de ce rêve poétique, dont le célèbre Tennyson, en sa féerie sentimentale de la *Princesse*, a esquissé les engageantes perspectives. Les jeunes filles de *Smith College*, comme celles de Wellesley, de Vassar, de Bryn Mawr, vivent par petits groupes, formés au gré des amitiés et des préférences, dans des cottages, au bord des étangs et des pelouses, sous les arbres d'un parc plein d'ombre, égayé par des eaux vives où l'on peut se délasser des fatigues de l'étude par les plaisirs de la promenade, du canotage ou de la natation. Point de murs de clôture. Elles se réunissent, aux heures des cours, des conférences, des exercices de gymnastique, dans leurs amphithéâtres, dans leurs laboratoires et dans l'admirable palestre où elles se divertissent de la lecture des livres par le jeu mouvementé du *basket ball*. Ainsi préparées par un apprentissage où l'âme et le corps trouvent harmonieusement les moyens de s'assouplir et de se fortifier, elles étaient prêtes aux difficiles tâches qui exigent autant de santé que de courage et non moins d'intelligence que de bonté. Les voici donc, ouvrières d'une grande réparation matérielle et morale, les voici, transplantées par un exode volontaire, loin du pays natal et des villégiatures confortables, au milieu des ruines et des deuils, pour obéir à la voix intérieure qui leur commandait d'aller à la rescousse, elles aussi, dans la lutte où les jeunes hommes des États-Unis d'Amérique sont nos frères d'armes.

On nous a dit qu'elles sont à Grécourt. Mais leur poste de labeur est malaisé à découvrir. Il fait noir. Pas une étoile au ciel. La solitude ténébreuse est de plus en plus sombre. Le vent souffle, la pluie tombe sur les champs ravagés, pareils à une vaste ondulation de steppes. L'auto fonce dans la nuit, en sautant à travers des ornières dont l'eau éclabousse l'espace vide. Çà et là, en fouillant du regard l'obscurité opaque, on aperçoit des fantômes de villages, des formes vaguement ébauchées au-dessus de l'horizon bas et mouillé. La carte, consultée à la lueur livide des phares électriques, nous

apprend que ces débris de murs écroulés et de toitures effondrées s'appellent Breuil, dans le canton de Roye, Buverchy, à vingt-sept kilomètres de Péronne... Et ces noms, déchiffrés au passage, évoquent des coins de vieille France, un long passé de vie de province, en Picardie, avec des fêtes patronales, des marchés francs, des coutumes tout imprégnées de la saveur du terroir. Comme tout cela semble loin de l'Amérique! Et cependant nous allons visiter une colonie de *Smith College!...*

Voici qu'une petite lumière brille au loin, dans une vallée. Elle nous attire, elle nous guide en cette traversée de l'ombre, comme le fanal de quelque rive invisible, ou comme la clarté lointaine du château de la Belle au Bois dormant. Halte. Dans quel fantastique parc de légende avons-nous stoppé? Quel saisissant contraste entre la machine très moderne qui nous mène à ce château nocturne, et le spectacle que révèle à nos yeux l'électricité des phares de l'auto, dans cette nuit sans étoile et sans lune!

Les Américains, dont le sens pratique a été souvent loué comme il le mérite, ont le goût du romantisme pittoresque. Les Américaines surtout ont une jolie inclination à l'idéalisme aventureux. J'imagine que les vaillantes jeunes filles, qui viennent de quitter ainsi les coteaux granitiques du Massachusetts pour coloniser de cette façon originale et bienfaisante les plaines limoneuses du Santerre, ont trouvé dans la vue des ruines de Grécourt une impression qui répond en même temps à leur recherche du décor pathétique et à leur dessein de reconstruction matérielle, morale, sociale.

Les ruines du château de Grécourt, surgissant dans la nuit comme une vision de cauchemar, ne sont plus que la carcasse d'une demeure qui fut opulente, spacieuse et seigneuriale, autant qu'on en peut juger d'après les hauts perrons, les larges fenêtres, les cheminées monumentales que révèle, au passage des lumières électriques, le mystère de la façade balafrée, des salles éventrées et du faîtage démoli. Mais nous n'avons guère le temps de faire des réflexions, car voici qu'une ombre légère se glisse parmi les pierres disjointes de ce château que Walter Scott ou Anne Radcliffe eussent aimé à décrire pour y encadrer quelque drame du moyen âge. Quelqu'un traverse d'un pas presque imperceptible l'herbe humide, les feuilles mortes, le sable ruisselant de l'averse récente. On vient vers nous.

Est-ce le génie des ruines qui s'est levé sous la forme d'un gracieux fantôme? A mesure que cette apparition se rapproche, nos yeux distinguent, à la lueur furtive des phares de l'auto, une robe bleue, un corsage de la même couleur, un béret tout pareil à celui de nos chasseurs alpins, des cheveux blonds, un visage rose... C'est une des jeunes étudiantes que *Smith College* a envoyées dans notre pays pour y refaire des foyers détruits, pour y guérir des cœurs navrés, pour s'enrôler dans la grande croisade humaine contre la douleur et contre la mort. Elle nous souhaite, en français, la bienvenue sous les branches noires de son parc effeuillé.

— Ce château, nous dit-elle, appartient à Mme de Haussy de Robécourt, qui veut bien nous le prêter avec toutes ses dépendances. Les Boches l'ont mis dans un tel état qu'il est inhabitable. Vous voyez, c'est un squelette...

— Où habitez-vous, mademoiselle? Le village semble être en aussi déplorable état que le château...

— Oh! oui. Les Bavarois ont incendié l'église. Nous habitons, mes compagnes et moi, ici tout près.

L'habitation des jeunes missionnaires déléguées dans ces solitudes par Mrs. Hawes, au nom du comité de secours de *Smith College*, ressemble à un de ces campemens où leurs ancêtres, les disciples des bons pèlerins de la *May Flower*, les futurs fondateurs des grandes cités du Nouveau Monde, vinrent s'établir, en assemblant à coups de marteau, comme faisait Robinson dans son île, des planches de bois blanc, solidement clouées. Ces baraques, construites par nos soldats, rappellent ces *cabins* dont le « style colonial, » au Massachusetts, au Connecticut ou dans la Nouvelle-Angleterre, amuse les yeux du voyageur par un exotisme plein de couleur locale.

Il pleut dehors, il pleut à verse. On entend les gouttes d'eau, tombant sans cesse, avec un bruit de tambour roulant sur le papier goudronné qui sert de couverture à cette case où les plus anciennes simplicités de la vie primitive se mêlent, par un curieux contraste, aux plus modernes raffinemens de la civilisation. Où sommes-nous? Des caisses de conserves, des paquets de corde, des outils de menuisier et de charpentier emplissent les moindres recoins de cet abri provisoire, comme au temps où notre Champlain, débarqué de la goélette *Bonne Renommée*, parmi les Hurons et les Iroquois, construisait des

maisons de bois, avec des arbres coupés dans les forêts riveraines du Saint-Laurent, sur les bords inexplorés du pays qui devait s'appeler la Nouvelle-France.

C'est aux enfans des régions dévastées que se consacre principalement, ici, la bienfaisance américaine. Une touchante prédilection incline vers la faiblesse du premier âge l'énergie agissante de nos amies d'outre-mer. Telle *miss* qui semblait, jusqu'ici, se passionner uniquement pour des *matches* de *basket-ball* ou de *lawn-tennis*, se dévoue maintenant, avec une assiduité maternelle et une sollicitude exemplaire, à l'entretien et aux progrès des pauvres *babies* cruellement éprouvés par les misères d'une guerre affreuse. Rien ne doit être négligé pour que ces chers petits puissent désormais se développer dans les meilleures conditions d'hygiène morale et physique. Deux des jeunes filles de *Smith College*, venues à Grécourt en mission volontaire, ont fait des études médicales. Aussi ne craignent-elles point d'entrer dans le détail de la cure qu'elles ont entreprise.

— On a commencé premièrement, dit l'une d'elles, par laver à grande eau et nettoyer à fond les têtes. Elles avaient besoin d'un bon *shampooing*.

L'hydrothérapie, les excellentes pratiques de la douche et du *tub* ne sont pas tout à fait des nouveautés en France. Le trouvère inconnu qui rima la vieille chanson de *Raoul de Cambrai*, laquelle remonte pour le moins au siècle de Louis le Gros et de Philippe-Auguste, n'a pas manqué de narrer les baignades et nettoyages auxquels on astreignait, bon gré mal gré, les damoiseaux de ce temps-là. Mais, si le châtelain du XIIe siècle, entre les murs épais de sa tour à créneaux, dans sa chambre enluminée de verrières peintes, ne négligeait pas de mettre au nombre des pièces de son mobilier domestique une aiguière ou même, selon l'habitude soigneusement notée par les inventaires et les comptes d'autrefois, un « bacin à laver la teste, » afin de procéder aux ablutions salutaires, après les fatigues de la guerre, de la chasse ou des tournois, il faut avouer que Jacques Bonhomme et sa postérité, bonnes gens de labour ou de métier, ignorèrent trop longtemps l'art de faire servir l'eau pure à la conservation de la santé humaine. Soyons reconnaissans à ceux, à celles qui viennent d'outre-mer pour dire affectueusement aux paysans de France qu'ils auraient tort

de pousser à un excès de scrupule l'espèce d'ascétisme et de renoncement à soi-même qui les rendit parfois trop oublieux de leur hygiène corporelle. Ne sont-ils pas devenus, eux aussi, des gentilshommes, surtout depuis qu'ils ont défendu, avec un héroïsme qui émerveille le monde, leurs tranchées contre l'invasion, leurs sillons contre la stérilité et contre la mort, tout le domaine des ancêtres contre le péril dont ils ont assumé vaillamment, pour eux et pour leurs fils, une si large part? Nos hôtes, nos alliés d'Amérique veulent que les enfans des paysans civilisés qui, par leur victoire de la Marne, ont sauvé les libertés universelles, puissent profiter bientôt, dans la paix victorieuse, de toutes les améliorations morales et sociales qui, sous l'influence persuasive des femmes de bien, doivent changer les conditions de la vie laborieuse et rendre plus légère l'acceptation de l'éternelle loi du travail. Telle est l'idée qui, par un irrésistible attrait, invita ces jeunes filles de *Smith College* à quitter leur beau parc de Northampton, à s'embarquer sur le *Rochambeau*, malgré la menace des sous-marins, à traverser l'Atlantique, à braver toutes les fatigues d'une longue et dangereuse navigation, pour venir ici, au secours des faibles et des affligés dont elles avaient appris là-bas, avec émotion, l'immense infortune.

Elles aiment à raconter les péripéties de ce voyage romanesque, la longue halte à Noyon, à cause d'une panne d'auto, le passage nocturne à Guiscard, où le commandant du secteur, après les avoir félicitées de leur juvénile audace, mêla toutefois quelques gronderies paternelles à l'extrême obligeance avec laquelle il s'occupa de leur faire donner une escorte et tous les moyens de locomotion dont il pouvait disposer. Un camion militaire les transporta jusqu'à leur dernière étape. Ce fut l'arrivée, en pleine nuit, dans le silence et l'ombre, au milieu des ruines. On se tira d'affaire comme on put. On se « débrouilla, » dans ce cantonnement inconfortable, à la manière du soldat français qui ne s'étonne jamais d'aucune situation, et qui trouverait moyen, le cas échéant, de dormir sur un sac de noix presque aussi bien que sur un lit de plumes.

— Nous sommes très contentes! me dit, en souriant, miss Maria Wolfe.

Et l'une de ses compagnes insiste, d'un ton décidé :

— Ça marche!

Cependant un joli visage rose, sous le béret de chasseur alpin qui laisse échapper quelques bouclettes d'une chevelure d'or, s'est penché vers le feu, qui fait briller d'une vive clarté l'azur de deux yeux lumineux et doux. Un souffle léger disperse la cendre et ranime la flamme de ce foyer improvisé. Déjà, au sortir de la nuit sournoise et hostile, nous nous sentons bien au chaud, comme dans la tiédeur d'un *home* familier. Et l'on cause, en hâte, sans arrêt, parce qu'on a beaucoup de choses à dire en peu de temps... Les enfans de Grécourt et du voisinage allaient nu-pieds. Une des jeunes filles de *Smith College* sait fabriquer des chaussures, manier l'alène, le tranchet, le ligneul comme un cordonnier de profession. Malheureusement, un gros stock de la provision de cuir qu'elle attendait d'Amérique, ces jours-ci, a sombré avec toute la cargaison d'un navire torpillé... Elle craint d'être obligée de chômer, en attendant qu'un nouveau convoi, plus favorisé du sort, lui apporte la matière première qui est nécessaire à son travail.

— Oh! me dit une autre, avec une délicieuse vivacité de jeunesse et un accent modulé, nous voudrions des journaux illustrés, des magazines, des livres, beaucoup de livres, surtout des contes de fées, afin que nos pauvres enfans, au sortir d'une si sombre réalité, puissent faire encore de beaux rêves. Songez que, pendant trois ans, ils n'ont pas souri. Nous leur apprenons des chansons, des rondes françaises de l'ancien temps; et, quand la belle saison sera revenue, nous les ferons danser sur l'herbe, dans le parc du château.

Elles adorent ces petits villageois, leurs enfans adoptifs. Elles sont, pour eux, des sœurs aînées. Elles ont résolu de les rendre heureux. Elles y réussiront, puisque rien ne résiste à la jeunesse du cœur, à l'amour du prochain, à la volonté d'agir.

On porte à ces braves gens du pain, dans les hameaux dépourvus de ravitaillement. On échange leurs vêtemens usagés contre des vêtemens neufs. Rien n'est perdu. Quand les lambeaux de vêtemens ont été lavés, bouillis, désinfectés à l'étuve, on fait des tapis de chiffons et des couvertures avec les découpures des vieux habits. L'infirmerie de Grécourt a trois *nurses* qui vont, à domicile, faire des enquêtes et se rendre compte, sur place, de l'état sanitaire de la région. Elles ne négligent point de donner, çà et là, quelques bonnes séances d'enseignement ménager.

— Nous ne voulons pas, disent-elles, que notre assistance prenne la forme d'une simple aumône, qui serait humiliante pour nos obligés et sans conséquences morales. En dehors des cas de maladie et d'indigence, nous avons établi le principe d'un échange amical qui sauvegarde la dignité de chacun, et qui nous procure des ressources pour une aide nouvelle. Ainsi nos épiceries, dans les villages, ne donnent pas les denrées pour rien, ce qui, à la longue, serait absurde. L'aumône déraisonnable entraîne fatalement la mendicité. Nous demandons une faible rétribution qui maintient des relations normales entre les habitans du pays et notre amicale colonie. La répétition machinale du don gratuit finirait par éteindre toute énergie en des âmes que nous voulons, au contraire, réveiller, encourager pour le travail et pour l'effort. Il faut ramener ici, aussitôt que possible, le régime des transactions habituelles et du budget régulier. Mais vous remarquerez le bon marché de nos denrées alimentaires. Le lait de nos vaches se donne à raison de trente centimes le litre. Ce n'est pas cher. Nous avons vendu, dans les mêmes conditions, trente-six lapins et tellement de poules et de poulets que notre poulailler est maintenant vide, et que nous avons dû faire une importante commande afin de repeupler notre basse-cour qui s'épuise ainsi que nos magasins de provisions alimentaires et nos réserves de combustibles. Si vous avez des poules disponibles, envoyez cette volaille au château de Robécourt, à Grécourt, par Nesle (Somme). Le *Relief Unit* de *Smith College* vous sera reconnaissant de cet envoi... Notre principe, c'est de vendre à très bon compte ce que nous possédons, et d'acheter le plus cher possible le travail des gens du pays. Nons voulons fonder des ouvroirs et des ateliers. Les filles du voisinage seront employées à la couture et confectionneront des trousseaux, moyennant un bon salaire. Les garçons, dans les mêmes conditions, apprendront des métiers. Nous leur donnerons des outils et de l'ouvrage. Quant aux enfans qui ne peuvent pas encore travailler, ils joueront. Nous leur apprenons des jeux. Pauvres petits! La plupart d'entre eux ne savent plus jouer. Nous voulons rapprendre la gaieté à ces jeunes Français...

Tandis qu'une voix jeune, nuancée par les inflexions d'un joli timbre musical, m'expose cet admirable programme de réconfort et de consolation, je vois passer une ombre de mélan-

colie dans la fraîche clarté de deux grands yeux couleur de pervenche. Quel dommage de partir! On voudrait demeurer plus longtemps, rester à loisir, en ce refuge de douce chaleur et de cordiale sympathie, rencontré à travers la nuit pluvieuse, au bout d'une longue journée de voyage. Le poêle, alimenté de coke et de bois sec, s'est décidé à ronfler. La lampe éclaire les trois couleurs d'un petit drapeau étoilé qui s'arbore à un chevron de la charpente et qui domine cette scène dont les moindres détails sont américains à souhait. Le parfum du thé flotte en ce bon gîte, digne des héroïnes de Fenimore Cooper. Ce coin de France nous offre, dans le raccourci d'un cadre familier, un résumé de ce qu'est la douce Amérique, si mal connue, si étrangement défigurée par ceux qui n'ont voulu voir aux États-Unis que la fièvre des affaires et du plaisir. Mais il faut partir, quitter cette oasis d'intimité. L'heure s'avance. Nous arriverons tard à l'étape prochaine. Avant de prendre congé de leurs visiteurs volontiers attardés, les demoiselles de Grécourt nous guident vers un pavillon qui a miraculeusement échappé aux dévastations des Allemands, et qui sert d'asile à quelques familles de rapatriés. Pour cette petite expédition nocturne, elles font jaillir la lumière de leurs lampes électriques. Et l'on dirait un étincellement de lucioles dans l'obscurité opaque de cette nuit d'hiver, près de cette tour, drapée de lierre, qui dresse une haute silhouette ébréchée parmi des arbres effeuillés et frissonnans. Il faut partir. Le moteur est en marche. Les phares sont allumés.

— *Good night!*

Et les demoiselles de Grécourt, châtelaines d'un château en ruine, prendront un frugal repas du soir dans leurs assiettes à fleurs, sur leur toile cirée à carreaux bleus... Après quoi, elles iront se reposer, comme des soldats en guerre, sur des lits de camp, dans leurs baraques de bois.

Blérancourt.

— Maintenant que nous avons vu les demoiselles de Grécourt, me dit M. Green, il faut faire visite aux dames de Blérancourt.

Blérancourt est une commune du département de l'Aisne, située à quarante kilomètres de Laon, dans le canton de Coucy-le-Château, dans les prairies humides où se dessine en molles

alluvions le vallon de l'Ailette. Deux panonceaux de notaires, quatre hôtelleries, deux agences d'assurances, une fabrique de sucre, un bureau de la Société Générale pour le développement du commerce et de l'industrie, attestaient avant la guerre toute la prospérité de ce chef-lieu qui occupait, en outre, un pharmacien et deux médecins, attirés notamment dans cette commune rurale par l'importance d'un hôpital dont la fondation est due aux libéralités d'un riche habitant de la contrée. Les dimensions de la halle sont visiblement adaptées à l'importance du commerce des grains où les agriculteurs du Soissonnais et les meuniers des moulins de l'Ailette trouvaient depuis longtemps mainte occasion de gros et légitimes profits. Le premier mercredi de chaque mois était un jour de foire aux bestiaux. Le café du bourg regorgeait alors de vendeurs et d'acheteurs qui, après les marchés faits, encourageaient par leurs emplettes le commerce de l'horloger-bijoutier, des trois charcutiers, du fabricant de chaussures, des deux marchands de draperie, rouennerie et nouveautés. Les enseignes que l'autorité allemande n'a pas fait décrocher de la devanture des boutiques nous entretiennent encore d'un trafic régulier, paisible, cossu, qui, dans la suite ininterrompue des travaux et des jours, passait habituellement de père en fils et de génération en génération. Blérancourt était aussi une petite cité de bourgeoisie bien pourvue de rentes annuelles et de terres au soleil. Un propriétaire de Blérancourt, M. Florelle de Saint-Just, dont le logis existe encore, avec une charmille et un bout de jardin tout plein de souvenirs, eut un fils très turbulent, qui devint, comme on sait, un conventionnel fameux. Enfin, au croisement des routes de Coucy et de Chauny, on voit les restes imposans d'une demeure seigneuriale qui fut autrefois la résidence des marquis de Gesvres, descendans d'un secrétaire d'État fort dévoué à l'intérêt public sous Henri IV, et d'un officier général, mestre de camp de cavalerie, maréchal des camps et armées du roi, mort au champ d'honneur, le 4 août 1643, en combattant les Allemands à Thionville, après avoir reçu trente-deux blessures devant l'ennemi.

Deux pavillons de style très noble, construits et ornés au temps de Louis XIII, commandent l'entrée du parc qui jadis entourait de ses verdures et de ses ombrages le château de Blérancourt. Du château des marquis de Gesvres il ne reste que

des vestiges épars au milieu d'une esplanade que longe un fossé à peu près comblé. C'est parmi ces pierres historiques, martelées et disjointes au temps de la Révolution, que les dames de la « section civile du Comité américain pour les blessés français *(American Fund for French Wounded)* » ont établi leurs bureaux, leurs magasins, leur dispensaire et leurs cantonnemens.

L'œuvre de ces dames de Blérancourt, aussi intelligentes que dévouées, ressemble à un ministère qui serait géré par un petit nombre de personnes, travaillant beaucoup. La présidente de leur conseil d'administration est Mrs. A. M. Dike, affectueusement secondée par miss Anne Morgan, de New-York. Ces noms suffisent à indiquer la qualité de l'élite où se sont recrutées les bonnes volontés qui se sont groupées pour travailler dans les ruines du château des marquis de Gesvres. On me raconte qu'au moment où les dames de Blérancourt cherchaient parmi ces pierres vénérables et branlantes un emplacement favorable à la construction de leurs baraques de guerre, un de nos soldats d'infanterie territoriale, piochant et bêchant la terre, aperçut, dans le pêle-mêle des mottes et des herbes retournées par son labeur, quelque chose qui brillait. C'était un beau louis d'or, tout neuf, à l'effigie du Roi Soleil. Ce témoin étincelant du passé avait dormi là, pendant plus de deux siècles, comme une relique de la demeure seigneuriale qui fut saccagée par les contemporains de Saint-Just. Et maintenant, il se réveillait, il sortait des profondeurs de l'histoire, pour apporter le salut de la vieille France à la jeune Amérique.

Miss Gertrude Folks, de New-York, graduée de *Vassar College*, est chargée, ainsi que miss Caroline Duer et miss Sue Watson, de la gestion des magasins et ateliers du château de Blérancourt. Cette jeune fille a de qui tenir : son père, M. Homer Folks, directeur de service des affaires civiles de la Croix-Rouge américaine, est, depuis plus de vingt années, l'un des chefs de tous les mouvemens de bienfaisance, d'éducation et d'hygiène sociale de l'État de New-York. Elle veut bien nous montrer ses provisions d'hiver : des amoncellemens de boîtes de fer-blanc, contenant le *malted milk*, les *tomatoes*, les *Spring Beans* de Californie, les *Beans with Pork*, le poulet en gelée, le *Corned Beef*, toutes les viandes que l'industrieuse Amérique excelle à comprimer, à réfrigérer, à mettre en bâtons ou en boulettes afin de satisfaire les appétits aiguisés par un long

jeûne. On dit merveille d'une « soupe franco-américaine » *(franco-american soup)* qui arrive de là-bas toute préparée : on n'a plus qu'à la faire chauffer. Pour aider les habitans du pays à préparer leurs repas, les dames de la « section civile du Comité américain pour les blessés français » ont centralisé dans leurs magasins de Blérancourt une abondante collection de marmites et de réchauds, de casseroles et de louches, toute une batterie de cuisine. Donnent-elles cela pour rien? Non. Même système que chez les demoiselles de Grécourt. Hormis les cas bien déterminés, nettement indiqués pour l'assistance immédiate et le secours d'urgence, ces objets sont vendus au détail, à moitié prix, calculé sur le tarif des achats en gros. C'est un commerce dont les transactions s'inspirent des principes de la charité la mieux ordonnée.

Comme il ne suffit pas de se nourrir, et qu'il faut aussi se vêtir chaudement, pendant l'hiver, les magasins de Blérancourt contiennent tout un assortiment de vêtures neuves, également débitées, excepté dans les cas d'extrême indigence, au prorata des modiques ressources de la population locale. Il faut se meubler. Voici des tables, des étagères, des armoires, fabriquées sur place, par une équipe de petits menuisiers recrutés dans les écoles de Blérancourt, avec le bois des caisses d'emballage qui viennent d'Amérique. Rien ne se perd dans ces ateliers où tout le monde travaille. Aussitôt déballée, la caisse est métamorphosée en meuble. Deviendra-t-elle buffet, table, étagère ou bureau? C'est l'affaire des petits menuisiers dont l'apprentissage a été organisé, au château de Blérancourt, sous une surveillance admirablement diligente et inventive.

— Ces enfans, me dit Mlle Adrienne Hickel, leur gracieuse directrice, nous donnent toutes les satisfactions possibles. Leur travail est bien émouvant. Voyez cette étagère. Elle est l'œuvre du petit Robert Vaillant. Cet enfant a cruellement souffert, par suite des privations et des souffrances qu'il a endurées pendant l'occupation allemande. Son père, son frère, âgé de quatorze ans, ont été emmenés comme otages... Il a dessiné lui-même le projet de son travail, au compas et au tire-ligne. Voyez comme il a soigneusement biseauté les rebords de son étagère, raccordé ses moulures avec un art instinctif et déjà guidé par une précoce expérience. Nos jeunes artisans français deviendraient facilement des artistes...

Plus loin, on me signale une table, fort bien faite, solidement établie d'aplomb sur quatre pieds amenuisés au rabot, avec des raccords de moulures obtenus sans boîte à onglets, par dessin direct. L'auteur de ce travail, expliqué avec une grande précision de termes techniques, est un petit bonhomme de dix ans, Maurice Cormier, réfugié d'Audignicourt; son père, glorieusement blessé à Verdun, est réformé; son grand-père, sa grand'mère, son oncle ont été emmenés en captivité par les Allemands. Sa maison est complètement ruinée. Son frère, Raoul Cormier, âgé de douze ans, ayant recueilli les débris des chevrons d'une toiture, quelques charnières en cuir, provenant de bretelles de fusil, un treillage trouvé dans les ruines, quelques rognures de carton goudronné, a construit, avec ces matériaux, une cabane à lapins.

Henri Dupargne (dix ans) a confectionné avec deux caisses, dont l'une est restée en l'état, non déclouée, et dont l'autre fut débitée en planches pour faire les pièces détachées, un beau pupitre où rien ne manque : les lattes débordent assez pour empêcher les cahiers de glisser; les porte-plume reposent sur des rainures adroitement agencées; une étagère porte-livres, un rayon intérieur, pour ranger les papiers, ont été imaginés par le petit constructeur, rendu ingénieux par la nécessité, comme Robinson dans son île. Lorsque tous les écoliers et toutes les écolières de Blérancourt auront des pupitres semblables, quels beaux devoirs seront calligraphiés pour les maîtres diligens et pour les dévouées maîtresses qui donnent leurs soins, de tout cœur, à cette enfance que l'expérience du malheur a faite si précocement pensive!

Pour ces pauvres petits, un dispensaire a été installé sous la direction de miss Florence H. Wright, née à Rome, dans l'État de New-York, et de miss May Toovey, née au comté de Warwick, en Angleterre. Au moment où nous entrons dans la salle bien chauffée où tout a été disposé pour le bien-être des convalescens, un chœur de voix enfantines chante la *Marseillaise*, comme un hymne de délivrance. Et jamais les notes vibrantes de notre chant national, rappris par des femmes de bien à ces captifs enfin délivrés, ne m'ont paru plus riches d'émotion profonde et d'ardente foi dans les destinées de la patrie.

— Vous avez vu ces enfans, me dit une infirmière améri-

caine, en me reconduisant au seuil du dispensaire pour la visite des autres parties du poste de secours, vous avez pu voir, sur leurs visages pâlots, les traces de leurs souffrances physiques et morales. Trois ans d'épreuves, cela compte terriblement dans la vie d'un enfant. Nous essayons de leur donner de la santé, de la joie et aussi du travail en proportion de leurs forces renaissantes. Visiblement arrêtés dans leur croissance par les privations qu'ils ont endurées, ils ont besoin de tant de ménagemens! A ces jeunes âmes effarouchées nous rendons la sociabilité par une rééducation dont le programme comprend d'abord la pratique des jeux. Ils ne jouaient pas, au temps des Boches. Ceux-ci les forçaient à travailler aux champs, sous la menace du bâton ou de la geôle. On leur faisait ramasser des pommes de terre, le dos courbé, du soir au matin. On les nourrissait à peine. Ils étaient épuisés d'atrophie, d'anémie. Maintenant, nous avons une laiterie, qui contribue à leur alimentation. Mrs. Arthur M. Taylor, de l'université de Virginie, a fait l'acquisition d'une douzaine de vaches en Normandie. Grâce à ce troupeau, cinquante-huit familles de Blérancourt et des environs reçoivent du lait à raison de huit sous le litre...

Le principe des dames de Blérancourt, comme celui des demoiselles de Grécourt, c'est que le don gratuit ressemble trop à une aumône, et qu'un juste souci de la dignité humaine exige un échange entre la main qui donne et la main qui reçoit. Les règles élémentaires de l'économie sociale veulent aussi que l'on mette de l'argent en circulation. D'ailleurs, si le rapatrié n'a pas d'argent, on accepte un paiement en nature, comme aux temps homériques. Un compte exact de ces échanges est tenu par le secrétariat, sous la direction de miss Edna Winslow, qui est venue de Meriden (Connecticut). Dès qu'on a vendu quelque objet à très bon marché, on achète autre chose, notamment des instrumens aratoires et des semences. L'outillage agricole ayant été presque entièrement détruit par les Boches, un des premiers soins de miss Anne Morgan fut de se procurer des semeuses mécaniques. Déjà douze cents hectares de bonne terre sont emblavés. La station agricole de Blérancourt a distribué 6 500 arbres fruitiers, afin de remplacer ceux que les Boches ont abattus au moment de leur retraite. Les pépinières de Versailles, que dirige le lieutenant Truffaut, ont cédé une

centaine de milliers d'oignons aux dames de Blérancourt, qui ont bien voulu s'occuper de la distribution de ces plantes potagères aux maraîchers de l'Aisne. Dans certaines communes rurales, par exemple à Trosly-Loire, localité plus grande que Blérancourt, il ne restait plus rien, la population ayant été enlevée en masse, y compris les enfans. Dans tous les endroits où les rapatriés commencent à rentrer, l'initiative américaine s'applique à trouver des solutions conformes à la loi morale et sociale qui veut que l'individualisme d'autrefois cède au progrès naturel de la coopération.

A Audignicourt, une dizaine de maisons, incendiées ou démolies par l'ennemi, ont été reconstruites. A Selens, un agriculteur très estimé, M. Boucher, qui a terriblement souffert de la guerre, est devenu l'un des plus utiles collaborateurs des dames de Blérancourt, dont l'ambition, déclarée à haute et intelligible voix, consiste à instituer, en matière agricole, des œuvres permanentes et durables. Quotidiennement, elles font des visites d'inspection et de contrôle dans toute la région, afin de se rendre compte des résultats obtenus et d'entretenir des relations fraternelles avec les habitans du pays. A ce service d'enquête et de distribution sont préposées miss Margaret V. Stevenson, de Montréal, et miss Mary V. Peyton, de l'université de Virginie. Le service automobile est assuré pratiquement, sur les routes difficiles, par une équipe de vaillantes mécaniciennes, qui s'appellent miss Myriam Blagden et miss Barbara Allen, de New-York; miss Rose Dolan, de Philadelphie, miss Margaret Moore, miss Mary Turmer...

Précisément, voici une de leurs autos, qui revient d'une tournée rurale, et qui s'engage dans l'allée du château. La jeune fille assise au volant de direction de la camionnette fait plaisir à voir, tant ses joues vermeilles, couleur de pomme d'api, démontrent la santé, le goût de l'action, l'ardeur à bien faire. Elle est coiffée d'un béret bleu qui la fait ressembler à quelque brave et gentil conscrit de la classe 18. Près d'elle a pris place une autre *girl*, vêtue de kaki. Toutes deux ont le teint avivé par le vent froid de l'hiver et par les souffles salubres de l'espace traversé à toute vitesse. J'admire, au passage, en ces deux figures pittoresques, charmantes et graves, le double symbole de cette force morale qui, chez les jeunes Américaines, résulte du bel épanouissement d'une vigueur développée,

entretenue, entraînée par la pratique des sports difficiles et réconfortans.

Cependant voici l'heure où les dames de Blérancourt ont accoutumé de se réunir pour prendre un repas bien gagné. Le couvert est mis sur une nappe blanche, dans la salle basse d'un pavillon qui a conservé des ornemens du meilleur goût et du plus agréable effet. A travers les vitres claires de cette salle à manger, improvisée dans les ruines, un furtif rayon, perçant les nuages d'une matinée qui fut grise et pluvieuse, fait briller les fleurs des assiettes peintes, la transparence des verres étincelans de netteté, la blancheur de la soupière où fume un potage dont la douce chaleur allèche à souhait les appétits aiguisés par les longues heures d'un labeur commencé dès l'aurore et qui continuera pendant l'après-midi. On a l'impression d'un réfectoire de couvent, modernisé par le génie inventif du Nouveau-Monde. Repas frugal et salubre, dont la simplicité contraste curieusement avec l'opulence historique et légendaire des déjeuners et des dîners qui réunissaient naguère les convives des somptueuses demeures de la Cinquième avenue, à New-York. C'est pourtant de cette aristocratie millionnaire ou milliardaire des États-Unis qu'est venue l'idée de ces phalanstères féminins, installés, équipés comme des postes militaires, et où l'on supplée désormais au confort par la bonne grâce, par la belle humeur, par l'esprit d'entreprise et de renoncement. Ces vaillantes femmes d'outre-mer, nées dans le luxe, nourries dans la richesse, élevées dans un milieu prodigieusement pourvu de toutes les commodités que procure la possession de l'argent et de l'or, ont adopté ce genre de vie, presque monastique, dans un pays dévasté, parmi des populations malheureuses. Elles viennent des pays quasiment fabuleux ou règne le Dollar. Elles veulent montrer, par leur exemple, de quels bienfaits est capable le Dollar, — lorsqu'il est idéaliste.

GASTON DESCHAMPS.

UNE
PREMIÈRE SOUS LES GOTHAS

Leur troupeau lourd et rapide,
Volant dans l'espace vide,
Semble un nuage livide
Qui porte un éclair au flanc.
V. H.

Les Gothas nous font des représentations de théâtre qui ne sont pas ordinaires. On a, en plein Paris, des impressions de théâtre aux armées. En entrant dans la salle, on se demande : Viendront-ils ?

Ils ne sont pas venus pour *Lucrèce Borgia*. Dispensons-nous donc d'insister sur l'entrée de ce vieux mélo à la Comédie-Française. La cause du théâtre de Victor Hugo est jugée depuis longtemps. Dans les drames en vers, la beauté de la forme couvre tout de son manteau magnifique. Donc que la Comédie-Française joue, le plus souvent qu'elle pourra, *Hernani* et *Ruy Blas !* Qu'elle joue même *Marion Delorme* pour les vers d'amour de Didier, et même *le Roi s'amuse* pour les imprécations de Saint-Vallier ! Qu'elle donne *les Burgraves*, non comme une pièce de théâtre, mais comme une récitation épique ! Mais qu'elle laisse de côté toutes les pièces en prose de Victor Hugo : qu'elle les ignore ! Nous réclamons pour ces méchantes pièces l'oubli auquel elles ont droit, et qui est la seule forme de la piété envers le génie du poète que nous admirons.

Dans la même quinzaine où elle avait monté *Lucrèce Borgia* avec un luxe inutile, la Comédie-Française nous conviait à entendre les *Noces Corinthiennes*. Donc, le lundi soir 11 mars, nous écoutions l'œuvre harmonieuse et violente où M. Anatole France dit son fait au Dieu des chrétiens. Une fois de plus les merveilleuses qualités de l'artiste, les grâces de son style et la perfection de ses vers nous

plongeaient dans un ravissement, auquel se mêlait à peine quelque irritation pour la logique hasardeuse du philosophe : je prends le terme au sens où l'employait le XVIIIe siècle, car *les Noces Corinthiennes* seraient de Voltaire, si elles n'étaient de M. France. Le philosophe veut montrer que le monde a possédé, une fois, la vraie science de la vie et que ce fut dans l'antiquité païenne. Le paganisme a été la seule religion conforme à la nature, une religion de lumière et de beauté qui divinisait la vie et la joie de vivre : le christianisme est venu tout gâter. Religion de laideur et de tristesse, il a divinisé la souffrance et la mort; et depuis, le monde porte le deuil des divinités perdues... A l'appui de cette thèse, le poète nous conte la déplorable aventure d'une jeune fille que sa mère fait entrer au couvent malgré elle. La jeune Daphné est fiancée au bel Hippias, elle chrétienne à lui païen. Pour son malheur, sa mère, Kallista, est une de ces dévotes dont la foi se concilie avec un égoïsme forcené et qui d'instinct confondent leur intérêt propre avec l'intérêt sacré. Malade, elle fait vœu, pour prix de sa guérison, de consacrer sa fille à Dieu. Et, victime de ce pieux marché, la triste Daphné se lamente parce qu'elle ne goûtera pas les joies de l'hyménée.

Or ces lamentations, nous les avons déjà entendues. « Hélas, infortunée! un époux bien-aimé ne déliera pas ta ceinture, et tu ne verras pas des enfans grandir dans ta claire demeure! » ainsi gémit une jeune fille que nous connaissons bien, pour l'avoir rencontrée, où cela? dans le théâtre antique, qu'elle fait retentir de ses plaintes : car ce n'est pas au Dieu des chrétiens qu'Iphigénie fut immolée en Aulide. Daphné est une petite sœur d'Iphigénie. Mais celle-ci, plus malheureuse, avait teint de son sang les autels païens : ce qui est tout de même plus radical que d'être mise au couvent. Le théâtre antique tout entier, à le prendre par ce biais, est une longue protestation contre la méchanceté de ces Dieux, qu'on nous représente dans *les Noces Corinthiennes* comme si indulgens, si bons, si humains!

Le premier acte venait d'être joué et il avait été fort applaudi. Le rideau s'était relevé sur le second tableau qui s'encadre dans la maison d'Hermas, père de Daphné. C'est le temps de la vendange. Hermas, tout de rouge vêtu, est tout à la joie : il rit, il chante, il imite le geste des vendangeurs qui pressent le raisin dans la cuve : l'odeur du vin nouveau lui est un peu montée à la tête. C'est l'excellent Silvain qui joue le rôle : il fait mille folies... Soudain, nous le voyons s'interrompre pour faire une annonce : : « On nous avertit qu'il y a une alerte... Les caves du théâtre sont à la disposition

de ceux qui voudraient s'y abriter... La représentation continue... » Cela dit, et dit comme la chose du monde la plus naturelle, la représentation a continué sans encombre. Ni un manque de mémoire, ni une hésitation dans la voix n'a trahi aucune émotion chez les artistes. Silvain a continué d'être jovial, Madeleine Roch fanatique, Albert Lambert courroucé, Fenoux paterne et Mlle Piérat de nous faire admirer sa grâce exquise de fine Tanagra. Ainsi tous ont donné l'exemple du devoir professionnel simplement accompli.

Cependant, de notre place, nous percevions le bruit du canon, auquel se joignait bientôt l'éclatement des bombes. Et c'était aux vers du poète un accompagnement anachronique et imprévu, quelque chose comme une sinistre musique de scène qui parfois couvrait celle du compositeur. A partir de ce moment, nous avons assisté à deux pièces : celle qui se jouait sur la scène et celle qui se jouait au dehors. Et celle-ci faisait à celle-là une curieuse contre-partie.

Car nous étions sensibles, ainsi qu'il convient, au désespoir d'Hippias qui se voit refuser celle qu'il aime, et nous nous attendrissions, comme il est juste, sur la vocation forcée de Daphné. Mais nous songions aussi qu'il y a de plus grands malheurs, inquiets, à cette minute même, pour les êtres chers que nous avions laissés dans la ville bombardée. Combien les Gothas feraient-ils, cette fois, de victimes? Ce qui était certain, c'est qu'il y aurait des morts et des blessés. Et la pensée de ces souffrances réelles ne laissait pas de nuire à l'effet des vaines lamentations de l'imaginaire Daphné.

Sur la scène on continuait à traiter sévèrement le Christ, qualifié de Dieu sombre et sans pitié, Dieu qui rend les hommes cruels, Dieu ennemi de la joie, Dieu de la mort,

> Mauvais démon armé contre le genre humain
> Qui fais traîner le chant des pleurs sur ton chemin...

Et comme, lui aussi, le bombardement continuait, nous réfléchissions que cette abominable tuerie ne se faisait pourtant pas au nom du Dieu de l'évangile, car il a dit : « Tu ne tueras pas. » Mais il est un autre Dieu qui, paraît-il, autorise la trahison, le pillage et l'assassinat. C'est celui-là que nous avons vu, il y a quatre ans, s'armer contre le genre humain; c'est lui qui fait traîner sur son chemin un si universel chant de pleurs qu'il n'est aujourd'hui presque pas une famille française, anglaise, italienne, où l'on ne soit en deuil. Ce vieux Dieu allemand est vieux comme la Barbarie qu'il symbolise et contre laquelle se sont élevées tour à tour les deux civilisations païenne et

chrétienne, héritières l'une de l'autre et toutes deux nées du même besoin de défendre l'humanité contre le même farouche ennemi.

Et il va sans dire que M. Anatole France ne pouvait prévoir que, le soir où la Comédie s'annexerait sa pièce, quelqu'un troublerait la fête... La représentation terminée, Silvain s'avança devant le trou du souffleur et renouvela au public l'offre d'une hospitalité sûre et confortable dans les caves du théâtre. Beaucoup préférèrent faire les cent pas sous le péristyle. Enfin la berloque se fit entendre. Et nous repartîmes par les rues pleines de ténèbres et de voix. Nous cheminions dans une ombre épaisse et mouvante, d'où soudain émergeaient des grappes humaines. Toute la nuit, des groupes sillonnèrent Paris en quête des « points de chute » et curieux de constater les dégâts.

Voilà donc la question de l'ouverture ou de la fermeture des théâtres bruyamment posée. La solution à laquelle on s'est arrêté est excellente. Les théâtres continueront de jouer en soirée aussi bien qu'en matinée ; en cas d'alerte, la représentation sera interrompue et le public acheminé vers des abris préalablement aménagés. Par là tous les intérêts seront conciliés. Acteurs et spectateurs ont prouvé que les bombes n'étaient pas pour les effrayer : il reste qu'un projectile tombant sur une salle de spectacle y ferait d'effroyables ravages. Mais à aucun prix il ne faut fermer les théâtres. Il ne faut pas les fermer parce que Paris sans ses théâtres n'est plus tout à fait Paris et parce que nos théâtres nous aident à traverser l'épreuve ; et puis, il ne faut pas faire ce plaisir au kaiser. Enfin il ne faut pas les fermer parce que ce serait mettre sur le pavé des milliers et des milliers de braves gens. Le personnel des théâtres a été très éprouvé par la guerre ; il n'a pas vu, lui, ses salaires augmenter et ses gains monter scandaleusement. Il y a dans ses rangs beaucoup et de cruelles misères : il lutte pour le pain quotidien. Il lutte courageusement, car ce dont j'ai été le témoin l'autre soir à la Comédie-Française s'est aussi bien passé dans tous les autres théâtres : depuis les artistes jusqu'aux machinistes et aux ouvreuses, tous ont montré le même sang-froid... Et j'ai écrit ces lignes pour rendre hommage aux acteurs de Paris et leur envoyer un cordial bravo, qui cette fois s'adresse non pas seulement à leur talent, mais à leur personne.

RENÉ DOUMIC.

LES ROMANS DE GUERRE

DE M. STILGEBAUER

Il s'est trouvé depuis la guerre quelques Allemands de marque pour déserter la cause allemande. Alors que les Français proclament à l'unisson le bon droit de la France, on voit des Germains retournés avec violence, mieux encore, dressés avec dégoût contre leur patrie. Et la liste de ces renégats par honnêteté s'accroît chaque jour.

Le romancier Edward Stilgebauer figure sur cette liste à un rang qui lui fait honneur. Tout comme ses frères en révolte, il a dû renoncer, d'ailleurs, à vivre en Allemagne et il s'est fixé en Suisse. Ce pays est devenu le rendez-vous des réfractaires allemands. Les plus hardis d'entre eux ont même fondé à Berne une gazette : *Die Freie Zeitung (le Libre Journal)* où Guillaume II et cette politique qu'il aggrava après l'avoir apprise de ses ancêtres sont vigoureusement, et à combien juste titre ! attaqués et maudits. Les articles de M. Stilgebauer sont parmi les plus cinglans de cette feuille qui préconise dans la fondation d'une république allemande le seul moyen de rénover l'Allemagne.

Les deux romans publiés par M. Stilgebauer depuis la guerre, *Inferno* et *le Navire de la Mort* (1), sont bien l'œuvre d'un journaliste, c'est-à-dire d'un homme plus soucieux de peindre la réalité immédiate, dans ce qu'elle a de confus et de passionnant, que d'étudier les phénomènes transcendans « sous l'aspect de l'éternité. » C'est une tournure d'esprit qui n'incline point à la conception de ces chefs-d'œuvre dont s'enorgueillit la littérature universelle, mais, si elle n'assure pas la gloire, elle procure le succès qui en est, comme on

(1) *Inferno*, Bâle, 1916, et *Das Schiff des Todes*, Olten, 1917.

dit, la menue monnaie. M. Stilgebauer est un enfant gâté du succès. On lui doit un des romans allemands le plus souvent réimprimés du vingtième siècle. Ce roman, *Gœtz Krafft*, qui suscita naguère des polémiques passionnées, ne se proposait rien de moins que de retracer dans la vie intérieure du héros, — jeune homme né vers 1870, — l'évolution typique de ces Allemands qui approchent aujourd'hui de la cinquantaine et qui jouent dans la tragédie actuelle un rôle capital.

Écrit et publié avant la guerre, *Gœtz Krafft* ne la faisait pas prévoir, bien que ce livre montre, d'une façon à vrai dire assez superficielle, les multiples influences subies par la jeunesse allemande. Gœtz Krafft passe par l'armée. Il fait à Munich son volontariat d'un an; mais à la dure école du militarisme, il ne devient pas pangermaniste, tant s'en faut. M. Stilgebauer a mis beaucoup de lui-même dans le roman qui l'a rendu célèbre. Gœtz Krafft, comme M. Stilgebauer, — et comme Gœthe, — est né à Francfort-sur-le-Mein, ville jadis libre. M. Stilgebauer tient à faire connaître que Francfort n'est pas Berlin. Francfort serait plus près moralement de ce Munich où Gœtz Krafft s'initie sans ferveur au métier des armes. C'est une idée chère à M. Stilgebauer que cette distinction qu'il conviendrait d'établir entre l'Allemagne du Nord et celle du Sud. Celle-ci est la vraie Allemagne : l'Allemagne du Nord n'est que la Prusse. Façonnée par les Hohenzollern suivant des règles qui sont en contradiction avec l'idéal classique de l'Allemagne, la Prusse a perverti l'Allemagne.

La thèse de M. Stilgebauer peut être spécieuse : sous cette forme absolue, elle est inadmissible. La fusion des deux Allemagnes, la guerre l'a prouvé, est complète. Combien sont-ils, au surplus, les Allemands qui s'en affligent et qui ont le courage de leur affliction? Ils se réduisent, tout compte fait, à une poignée de braves gens réfugiés en Suisse... ou dans les romans de M. Stilgebauer.

***

On voudrait admirer sans réserve les fictions romanesques où cet auteur a crié sa haine de la guerre allemande, mais ce n'est guère possible. Le bruit fait autour d'*Inferno* et du *Navire de la Mort* exige que l'on connaisse ces romans à l'étranger, mais le moyen de dissimuler au public français combien l'art en est sommaire?

Mélanie de Berkersburg, l'héroïne d'*Inferno*, est une femme mal mariée, comme il y en a dans tous les pays du monde. Elle a épousé

sans amour, — et pour payer les dettes de son père, — le major de Berkersburg, un soldat sans cœur et sans esprit. Aussi trompe-t-elle sans remords ce grossier soudard avec un officier, inférieur en grade, mais supérieur pour tout le reste, le capitaine Adolf. Adolf est jeune et beau, il est tendre, il est musicien. Enfin, — et l'on goûte la hardiesse de cet éloge sous la plume d'un romancier allemand, — « il a quelque chose d'anglais, bien qu'il soit officier prussien. »

Mélanie et Adolf ont soigneusement caché leurs amours jusqu'au jour de juillet 1914 où, sur l'ordre de Guillaume II, s'accomplit la mobilisation générale de l'armée allemande. Affolés par la perspective d'une séparation peut-être éternelle, Mélanie et Adolf se trahissent. Le major les surprend en train d'échanger un imprudent baiser d'adieu. Le moment est trop solennel pour un règlement de comptes; donc, Berkersburg n'a rien vu, mais il se promet bien de ne pas manquer la première occasion qui s'offrira, — et tout permet de croire qu'il s'en offrira plus d'une, — pour envoyer à la mort l'ami qui a trahi sa confiance.

Une occasion propice se présente dès les premiers jours de l'invasion. Le bataillon de Berkersburg est cantonné à Rosey, sur la Meuse. D'énormes masses ennemies sont signalées en avant du village. Berkersburg demande à être envoyé en première ligne, mais c'est afin de pouvoir désigner pour un poste plus dangereux encore le capitaine Adolf, son subordonné.

Le capitaine Adolf fait la guerre sans conviction. Il déclare courageusement : « J'aime le pays où nous lançons des torches incendiaires et ne puis trouver en moi la force de le haïr. » Le dégoût dont il est saturé, et qu'il n'a même plus la force de cacher, facilite au capitaine Adolf l'acceptation de la tâche que son chef lui impose. Il a d'ailleurs compris tout de suite ce que Berkersburg espère et attend.

Mais, comme il arrive toujours en pareil cas, Adolf sort indemne du combat, et c'est Berkersburg qui reçoit une blessure au bras. Oubliant ses griefs, Adolf panse et soigne Berkersburg avec un dévouement fraternel. Si bien que Berkersburg, désarmé par une telle grandeur d'âme, se réconcilie avec le capitaine Adolf et, du coup, gagné par la contagion antimilitariste, se met à tenir, lui aussi, les propos les plus subversifs.

Sa conversion, toutefois, est moins solide qu'il ne paraît. Adolf ayant été tué par des « francs-tireurs, » *(sic)* Berkersburg qui, la

veille encore, trouvait aux « francs-tireurs » toute sorte d'excuses, donne l'ordre de réduire en cendres le village de Rosey. L'incendie de Rosey est un morceau capital. L'auteur y a mis tous les élans lyriques et tous les points d'exclamation dont il est capable; mais atteint-il à cette grandeur épique où il vise? je n'en jurerais pas.

Cette description sert à traduire les impressions du lieutenant Schlosser, encore un antimilitariste. Schlosser, dans le civil, est critique d'art. Qu'on ne lui demande pas d'aimer la besogne qu'il accomplit en versant des larmes :

Larmes, larmes de délivrance dans une mer de sang et de feu! Larmes dans les yeux de celui qui se tient sur un monceau de cadavres entassés par ordre! Dieu du jugement dernier et larmes, chaudes, brûlantes, amères, salées, telles qu'il en versa le jour où ses pieds foulèrent pour la première fois les contreforts méridionaux des Alpes et où ses yeux, à Milan, contemplèrent la *Cène* de Léonard de Vinci! En vérité, je vous le dis, il en est un parmi vous qui me trahira! Il en est un, il en est un, il en est un qui voulait devenir poète et qui a vu cela et qui a fait cela! Il en est un parmi vous qui me trahira.

Berkersburg a vengé Adolf, mais il a chèrement acheté sa vengeance. Un paysan, surgi du village en feu, a planté dans le dos du major une fourche à fumier.

On le transporte, déjà paralysé plus d'à moitié, à Falkenstein, sur la frontière russe, dans la baronie où Mélanie s'est réfugiée auprès de son père. Mélanie, toujours éprise, n'admet pas qu'Adolf ait été tué et que son mari ait la vie sauve. Elle en marque une colère violente et un dépit croissant.

Le major n'en a plus pour longtemps, mais il mourra plus tôt encore que les médecins ne l'ont annoncé. Un jour, ce cri d'alarme retentit : « Les Cosaques! » Un vieux serviteur installe en hâte dans une carriole le major de Berkersburg. Et c'est une fuite éperdue devant les Cosaques; mais ils rejoignent les fugitifs et engagent avec eux un court combat. Berkersburg est mortellement frappé.

Mélanie n'a pas attendu l'invasion pour quitter Falkenstein. Dominée par les idées qui étaient celles de son amant, surtout par cette haine qu'il vouait à la Prusse et au militarisme prussien, Mélanie gagne la Belgique pour tenter d'y réparer les crimes commis par ceux qu'elle rougit d'appeler ses comptariotes. Ce sentiment honore Mélanie de Berkersburg. Il est seulement assez invraisemblable chez une femme telle que l'auteur nous l'a montrée jusqu'ici. Le caractère de Mélanie ne manquerait-il pas d'unité et de cohérence ?

Sous le nom de sœur Irène, Mélanie de Berkersburg prodigue ses soins aux blessés belges. Elle adopte plus spécialement l'un de ces malheureux qui se trouve être Josua de Kruiz, le plus grand poète de la Belgique. Elle se voue au salut de Josua comme s'il s'agissait d'arracher à la mort la Belgique elle-même. On commence par amputer Josua de Kruiz des deux jambes. Il supporte l'opération, mais ne cesse plus de délirer.

Une inondation causée par la rupture des digues ajoute à l'horreur de la situation. Autour de sœur Irène tous ont fui. Sœur Irène reste seule, agenouillée devant le lit de Josua de Kruiz. Les eaux redoublent de violence. Sous leurs coups répétés, le frêle abri, où sœur Irène veille avec amour, s'écroule. Le poète et sa garde-malade sont roulés par la vague. Avec une énergie surhumaine, sœur Irène empoigne le corps du mutilé et l'emporte au sommet de la dune; mais les eaux montent jusque-là. Sombre et résignée, sœur Irène les attend en improvisant, gagnée par le délire poétique, un hymne funèbre sur la mort de la ville d'Ypres. Après quoi, le flot montant toujours, sœur Irène saisit le corps du poète et le tient à bras tendus au-dessus de la mer en folie. Une dernière vague, plus furieuse, les renverse et les noie ensemble.

La violence de ces sentimens, le dramatique de ces situations ne laissent pas d'agir sur les nerfs du lecteur, mais convenons que tout ce pathétique est d'une qualité médiocre. *Inferno* veut dire Enfer. On sait que l'enfer est pavé de bonnes intentions. Rendons hommage aux intentions qui ont inspiré ce livre, mais n'hésitons pas à faire sur l'exécution toute sorte de réserves.

L'autre « roman de guerre » de M. Stilgebauer, le *Navire de la Mort*, n'est pas de qualité sensiblement supérieure, et il est d'un tragique encore plus sombre. Car l'auteur a pris pour thème : le torpillage du *Lusitania*.

Un paquebot anglais de grand luxe, le *Gigantic*, va quitter New-York à destination de la Grande-Bretagne ; mais le départ est attristé par une démarche de l'ambassade allemande. En effet, elle fait délivrer aux passagers un billet les mettant en garde contre un torpillage possible. Quelques voyageurs regagnent la terre. La plupart restent courageusement à bord.

On l'a dit cent fois : un paquebot est un microcosme. Après beaucoup d'autres, M. Stilgebauer décrit les passagers des diverses classes, sans oublier les pauvres gens entassés dans la partie infé-

rieure du navire. Nous apprenons à connaître de singuliers personnages, mais la plus étrange figure du bord est celle de M. de Chatelanard, surnommé d'une seule voix saint Jean-Baptiste.

M. de Chatelanard est un pécheur repenti devenu président de la *Society of christian science* de Philadelphie. Il porte des cheveux longs, une robe longue et tient de longs discours. La suprême vertu est, à ses yeux, la volonté et « quiconque possède une ferme volonté l'impose aux autres : c'est le secret du monde. » Fort de sa volonté, il se livre à des expériences spirituelles qui parfois réussissent et parfois ne réussissent pas. Il exploite en faveur de cette rénovation morale qu'il prêche la peur qui règne parmi les voyageurs. Il obtient un magnifique résultat avec la passagère la plus en vue, lady Mabel Road. Mabel Road s'appelait, de son nom de jeune fille, miss Withcombs. Ses millions, ses beaux cheveux blonds, sa grâce américaine faisaient d'elle le point de mire de tous les épouseurs. Les étrangers n'étaient pas les moins empressés. Et peu s'en fallut que miss Withcombs n'épousât un certain capitaine Stirn, officier dans la marine allemande, alors qu'il faisait un stage à l'ambassade de Washington comme attaché naval. Tout bien pesé, cependant, miss Withcombs découragea ce marin allemand pour épouser un diplomate anglais. C'est en qualité de passagère à destination de la Grande-Bretagne qu'elle se trouve à bord du *Gigantic*. Elle tremble pour son mari, elle tremble pour son bébé. Seul, M. de Chatelanard réussit à la calmer.

Saint Jean-Baptiste a moins de succès avec deux autres personnages considérables, mais suspects, deux hommes d'affaires qui se sont enrichis en Amérique par des opérations scandaleuses, qui continuent de s'enrichir à la faveur de la guerre et qui rentrent en Europe après fortune faite. L'apôtre les invite à mener une vie frugale et pure, mais il ne recueille que leurs sarcasmes. Il recourt alors aux moyens violens. Instruit des pièges que l'un des malandrins tend à la vertu d'une jeune et belle passagère, M. de Chatelanard applique ce pouvoir d'exercer sa volonté à distance qui est son précieux apanage. Le malandrin se tranche les artères et meurt, saigné à blanc, en s'efforçant, dans un accès de délire, d'ouvrir le hublot de sa cabine.

Les propos consolateurs et les actes justiciers du saint homme ont fait de lui l'idole du bord. Aussi laisse-t-il une grande angoisse derrière lui, le jour où il quitte le *Gigantic* et prend place dans un bateau-poste français venu à sa rencontre. Lady Road tombe en pâmoison à la vue de son directeur de conscience qui s'éloigne. Un

seul cri monte de la poitrine de tous les malheureux. « Nous serons sûrement torpillés ! »

La catastrophe prévue se produit quelques heures après le départ de saint Jean-Baptiste. Le *Gigantic* reçoit une torpille allemande en plein flanc. Il va couler à pic d'un moment à l'autre. M. Stilgebauer, qui se plaît à la peinture des situations corsées, ne manque pas de tirer de celle-ci tous les effets qu'elle comporte. La péripétie la plus poignante est peut-être celle qui montre le financier van Houten, le second des deux tristes personnages dont M. de Chatelanard avait tenté en vain la conversion, essayant de s'assurer la vie sauve en échange d'une partie de cette fortune qu'il porte dans sa sacoche.

Laissez-moi entrer dans le canot! s'écria van Houten. Un revolver braqué sur son front lui répondit. Un canot, de nouveau, était plein et van Houten n'en faisait pas partie. Alors, d'une voix plaintive, il offrit de l'argent aux matelots, d'abord mille, ensuite deux mille, puis trois mille dollars. Mais personne ne l'écoutait. Il offrit alors quatre, cinq, six et dix mille dollars, mais ses paroles restèrent sans écho.

Le canot descendit dans la mer. Et le câble dont il était attaché effleura la main de van Houten, cette main où il tenait, tremblant et frémissant, sa sacoche, la sacoche contenant toute sa fortune. Car il ne la quittait pas des yeux. Autrement, il serait devenu fou...

Et soudain, il se mit à crier comme une bête, mais non point de douleur, bien que sa main saignât, déchirée par le câble du canot. Non, il pleurait parce que sa sacoche lui avait échappé en décrivant une large parabole. Arrachée par le câble, précipitée dans l'Atlantique! Van Houten en avait perdu la raison. D'abord il se mit à rire comme un écolier qu'on a mené au cirque. Ensuite, il cria : *Tuez-moi!* mais nul ne l'écoutait plus.

Les hurlemens des nègres, venant de la salle des machines, étouffaient tout autre bruit. On les avait enfermés et ils ne pouvaient ni avancer, ni reculer. Et l'eau qui montait dans les couloirs et les escaliers atteignait déjà la hauteur d'un homme. Toutes les lumières électriques s'étaient subitement éteintes. Les nègres devaient périr, étouffés ou noyés.

La mort n'épargne pas plus les blancs que les noirs, les braves gens du bord que les bandits. Les cadavres des hommes d'équipage flottent pêle-mêle avec ceux de van Houten et de lady Mabel Road.

Et c'est la première partie du roman. Elle n'est qu'une introduction un peu longue à la seconde partie, qui est la pièce de résistance du livre et qui est une chose vraiment étrange.

Cette seconde partie nous transporte sur le lieu du crime, à bord du sous-marin allemand qui torpilla le *Gigantic*. Un obstacle gêne la marche du bateau assassin. Qu'est-ce donc ? Un matelot s'enquiert et

crie : « C'est le cadavre d'une femme ! » Cette femme porte une fourrure opulente, des bagues précieuses, un petit sac. Le capitaine fait hisser le cadavre et vide le sac. Mais quand il découvre le nom de sa victime — Mabel Road, née Mabel Withcombs — il devient fou, parce qu'il n'est autre que ce capitaine Stirn, qui faillit épouser la belle milliardaire.

Il perd la raison et le reste du roman est consacré au tableau de sa démence. Cette folie est elle-même un peu folle.

Le capitaine Stirn, — c'est la forme que revêt sa manie, — s'incarne successivement dans une foule de personnages, victimes de l'ambition allemande. Et sa folie s'exprime en dialogues vaguement puérils avec Mabel Road : « De quels vêtemens m'affubles-tu, Mabel? — Je te revêts d'un costume de moujik. — Qui suis-je, Mabel? — Tu es le moujik Ivan Mirsky, tu appartiens à l'armée du Naref. » Et, sur sa couchette d'hôpital, le capitaine Stirn fait le geste de creuser une tranchée, mais il se borne à égratigner son drap de lit.

Le capitaine Stirn est ensuite un curé belge dans un village de Sambre-et-Meuse, puis il est le fusilier polonais Prohaska, le maître d'école Kasparin Zohrab, chrétien de Turquie, persécuté, supplicié. On admire les connaissances de ce fou en histoire, en géographie, en politique. On s'étonne de la succession régulière mais fort monotone de ses incarnations. Il y a trop d'ordre dans ce désordre. On est las de ce défilé avant qu'il ait pris fin.

Le capitaine se croit un puissant monarque jouant au ballon avec la vie de ses sujets. Il est un aviateur. Il est Isaïe, fils d'Amos, prophète en Israël. A ce titre, il descend dans l'abîme et contemple face à face l'Ame de notre temps, fécond en maléfices. Sous la forme d'une femme nue assise sur un trône d'escarboucles, l'Ame de notre temps profère des paroles apocalyptiques que le héros de M. Stilgebauer vocifère en se vautrant sur sa couche. Il emprunte encore la forme du roi David dans une scène abracadabrante où il se rencontre avec Chronos. Des entretiens fumeux résultent de cette collision entre l'Ancien Testament et la mythologie grecque. Enfin le capitaine Stirn est saint Jean l'Évangéliste à Pathmos. C'est l'avatar suprême. Il rend l'âme après ce dernier effort. En vérité, il était temps.

Les romans de M. Stilgebauer peuvent ne pas plaire à tout le monde. Ils ont plu à beaucoup de monde et pas seulement en Allemagne. *Inferno* a été traduit depuis dix-huit mois dans cinq ou six langues. Les délicats protestent, mais M. Stilgebauer, d'un doigt triomphant, montre aux vitrines des marchands la pile de ses livres.

C'est l'argument dont les auteurs heureux et moqués ferment la bouche aux critiques.

Qu'on nous permette, malgré tout, une critique encore. Elle ne vise plus la forme des romans de M. Stilgebauer, mais les idées qu'il défend. Qu'elle est donc mal justifiée par les faits, l'insistance de cet auteur à ne peindre que des officiers, féroces malgré eux. Tous ces incendies, tous ces meurtres, toutes ces violences dont l'armée allemande restera déshonorée, M. Stilgebauer y voit le fait d'une manie collective dont les dirigeans seuls porteront la responsabilité! Il semble que l'idéal démocratique de M. Stilgebauer l'empêche de voir les choses comme elles sont. Rendre à César ce qui est à César, c'est bien, mais il n'a pas été seul à pécher.

Il est particulièrement téméraire de suggérer, comme s'y essaye l'auteur d'*Inferno* et du *Navire de la Mort*, que les officiers allemands n'ont point partagé la folie générale. Adolf, Berkersburg, Schlosser détestent le rôle qu'on leur fait jouer en France et en Belgique ; le capitaine Stirn perd la raison pour avoir « assassiné, » comme il hurle dans sa détresse, des milliers d'innocens; mais quelle image différente la réalité n'offre-t-elle pas! Ces officiers esthètes, ces officiers humains, ces Allemands hommes d'honneur qui remplissent les romans de M. Stilgebauer, on ne les trouverait malheureusement nulle part ailleurs. Le romancier francfortois ne les a pas dessinés d'après nature : il les a inventés. Ils sont les fils d'un écrivain, à l'imagination débordante et au cœur chaud, mais d'un écrivain, — ne l'oublions pas, — qui a dû s'exiler d'Allemagne parce qu'il ne pensait plus comme les Allemands.

MAURICE MURET.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Sur terre, jusqu'au 21 mars, la guerre avait continué de piétiner. Çà et là quelques incursions dans les lignes, où l'on se faisait de part et d'autre une pincée de prisonniers, quelques petites attaques, avec émission de gaz asphyxians, des sondages, des taquineries. Et toujours les canonnades ordinaires, qui tout à coup s'accentuaient et dépassaient les proportions convenues des *tiri di molestia*. On s'était tenu sur ses gardes, croyant qu'il allait en sortir autre chose que du bruit, et il n'en était rien sorti. Le lendemain, un calme relatif avait reparu. Le grande et longue et vaine attente avait recommencé. Sur mer, ou plutôt sous mer, la lutte enragée où l'Allemagne mit un moment tout son espoir aurait, selon les récentes déclarations de sir Eric Geddes, ministre de la Marine britannique, une tendance certaine à diminuer d'activité ou de capacité de nuire, en dehors même du fait que, par les constructions de plus en plus rapides, les pertes, se réparant de plus en plus vite, sont de moins en moins sensibles. C'est dans le ciel maintenant que les hommes portent de préférence leurs fureurs; c'est lui que les Allemands emplissent de leurs crimes, et c'est aussi par le chemin de l'air que le sang innocent devra retomber sur eux, et sur eux s'appesantir, sans pitié qui serait faiblesse, un châtiment qui ne sera que justice.

Deux nuits de la première quinzaine de mars, le vendredi 8 et le lundi 11, leurs sinistres oiseaux sont revenus planer au-dessus de Paris, dont deux fleuves et tant de voies ferrées convergentes leur indiquent la route. La seconde agression a été la plus dure, après celle du 30 janvier; mais que le résultat en est mince, comparé à l'effort! Et vaut-il vraiment qu'une nation se déshonore pour si peu de profit? Sans doute, voilà, alignés sur les dalles, les cadavres de deux ou trois douzaines de femmes et d'enfans ; en comptant tout, de

huit ou dix douzaines : encore la foule a-t-elle fait deux fois plus de victimes que le bombardement. La grossière Allemagne pourrait être tentée de se féliciter de ce que soixante-dix de ces femmes et de ces enfans sont allés s'écraser contre les portes d'un refuge; elle y pourrait reconnaître un signe de l'épouvante qu'elle sème, et sa vieille âme de barbarie en serait inondée de joie, car, il ne faut pas se lasser de le répéter, elle serait ainsi bien dans sa ligne, et c'est bien ainsi qu'elle comprend la guerre : *Horridum militum esse decet*, disait l'inscription que notre Montaigne lut à Landsberg. Elle s'abuserait. Le fameux canon lui-même, qui tire de trente lieues, nous intrigue plus qu'il ne nous effraie. Il nous plaît de le considérer avec curiosité, sous les espèces d'une nouveauté balistique. De vingt en vingt minutes, il nous envoie un obus de 240, et consacre Paris ville du front. Ce sont surtout nos nerfs qu'il vise, mais il a l'organe trop sourd pour les faire vibrer. Et puis, nous sommes trop amateurs de théâtre, pour ne pas comprendre que tout ce bruit est orchestré suivant les règles d'une dramaturgie sauvage. Ce qu'il y a de mécanique et proprement de stupide dans le génie allemand s'impose à notre jugement jusque par la répétition chronométrée des coups.

A leur tour, que nos escadrilles partent; qu'elles emportent d'autres provisions que des outres gonflées de vent; qu'elles s'enfoncent dans le territoire de l'Empire aussi profondément qu'elles pourront s'avancer. Si nous voulons être compris des Allemands, parlons-leur le seul langage qu'ils comprennent. Il ne s'agit ni d'imitation, ni de vengeance, ni de représailles ; il s'agit de guerre et de force. L'objet de la guerre est de vaincre, et le moyen est d'être partout le plus fort : c'est une philosophie très simple, qu'il n'est pas besoin d'embarrasser de casuistique. Nous eussions mieux aimé une guerre plus élégante, mais nous sommes obligés, sous peine d'anéantissement, de faire celle qu'on nous fait. Ne nous désarmons d'aucune arme, ne nous enchaînons pas nous-mêmes. Surtout ne négocions pas inconsidérément des marchés de dupes qui ne seraient attribués qu'à la peur, et qui seraient exploités comme des symptômes d'abandon. Assez des huit kilomètres du 2 août 1914; ils ont suffisamment marqué notre volonté de paix; point de trente kilomètres, en 1918, qui ne marqueraient que notre volonté de soumission. L'Allemand est un être que l'on n'attendrit pas, il faut l'abattre. Il ne s'humanise que dans la poussière.

A lire attentivement les derniers communiqués, on a l'impression que, dès à présent, l'aviation des Alliés domine ; ce n'est pas trahir

un secret que de l'annoncer: d'ici peu, par le nombre et la puissance des appareils, comme par l'habileté et la hardiesse des pilotes, elle dominera bien plus incontestablement encore. L'aviation anglaise, l'américaine, la nôtre. Dans ce domaine comme dans les autres, dans l'air comme sur mer et sur terre, il est difficile de s'imaginer en sa plénitude riche de promesses, déjà en partie réalisées, l'énormité de l'effort américain. Qui n'en a pas été témoin, qui ne l'a pas vu de ses yeux et touché de ses doigts, ne peut que malaisément y croire et se le représenter incomplètement. Qui l'a vu et touché en demeure émerveillé. Sur le vieux continent européen, secoué depuis plus de trois ans par les catastrophes les plus formidables, c'est l'autre hémisphère, c'est l'immense continent nouveau qui se déverse, et qui entreprend, le trouvant trop étroit ou trop lent, de l'élargir à sa taille, de l'accélérer à son rythme, de le machiner à sa manière et d'en changer la face. Tout l'Océan arrive vague par vague. L'Allemagne, au début, affectait d'en sourire; aujourd'hui, elle s'en inquiète. Elle mobilise ses journaux, dans le dessein d'endormir ce souci par des contes étranges, dont l'absurdité frapperait tout autre peuple que l'allemand, le plus niaisement crédule qui ait jamais vécu. D'abord, les Américains ne viendraient pas; ils avaient déclaré la guerre, mais ce n'était que pour la forme, et en quelque sorte pour la frime ; ce n'était qu'un simulacre, qu'une grimace. Ensuite, les premières troupes du général Pershing sont montées en ligne ; du fond de leurs tranchées, les soldats allemands étonnés en ont aperçu le drapeau et les chapeaux si caractéristiques; sur quoi on leur a persuadé qu'ils n'avaient devant eux que des Anglais, déguisés en Américains. Enfin, tel ou tel de ces détachemens a été engagé; on lui a tué quelques hommes, on lui en a pris quelques-uns, qui ont été interrogés; ne pouvant plus tout cacher ni tout nier, on s'est résigné à convenir qu'il y avait en France une division américaine, mais en assurant qu'il n'y en avait qu'une, et que, dans l'avenir, il n'y en aurait pas davantage. Soit, ne réveillons pas l'Allemagne avant l'heure ; il est bon que ce soient les États-Unis eux-mêmes qui se chargent de la détromper. Aussi bien le démenti sera rude, et ne portera pas seulement sur la quantité. L'Amérique prouvera sa valeur militaire par la qualité du travail. Mais nous qui sommes tout près, et qui pouvons voir, regardons. S'il nous fallait un motif de plus, non de tenir ni d'espérer, mais d'être sûrs et de vouloir jusqu'au bout, chaque navire, sous pavillon étoilé, qui entre dans un de nos ports, nous l'apporte.

La question, souvent posée cet hiver : « Aurons-nous ou n'aurons-

nous pas l'offensive allemande ? » est devenue oiseuse : nous aurons cette offensive, et même nous l'avons. Du moins semble-t-il qu'elle soit très sérieusement engagée. Sur plus de quatre-vingts kilomètres, de l'Oise à la Sensée, les Allemands, le 21 mars, au matin, ont attaqué les positions britanniques ; « avec une vigueur et une énergie extrêmes, » ajoute l'état-major anglais, dont ce n'est pas la coutume de rechercher les épithètes. Il s'est passé, dans ce choc initial, ce qui se passera toujours lorsqu'il sera poussé énergiquement et vigoureusement ; l'assaillant qui est bien résolu à gagner un peu de terrain le gagne par places, quitte à le reperdre : il n'a qu'à y mettre le prix : « Les assaillans sont parvenus à franchir nos lignes d'avant-postes et à pénétrer dans nos positions de combat en un certain nombre de points. Les attaques exécutées en formations massives ont été fort coûteuses à l'ennemi qui a subi des pertes extrêmement élevées. » Mais cette introduction ne préjuge pas du tout de la conclusion. « La bataille continue avec une grande violence sur toute l'étendue du front. » C'est réellement une bataille suivie et nourrie : « Nous avons observé, au cours de la journée, de nombreux renforts en marche à l'intérieur des lignes allemandes. » Quarante divisions, puis quarante divisions. Et les meilleures dont les Allemands disposent ; celles qu'ils ont entraînées spécialement en vue de cette suprême affaire, « des unités de la garde, » de cette garde vingt fois détruite, vingt fois refaite. En même temps, sur le front français, dans toute la région de Reims et partout en Champagne, « l'activité de l'artillerie allemande s'est maintenue très violente, » préparant aussi des attaques qui ont été brisées, des tentatives de coups de main qui ont échoué. Le bombardement s'étend à la rive droite de la Meuse, et jusqu'en Woëvre. Avec « un battement » de quelques heures, qui en scande les mouvemens, la bataille va donc probablement se développer en une bataille générale ; encore ces premières passes ne sont-elles peut-être que des feintes. Mais, sur le point principal, il y a une certitude ; plus ou moins acharnée, plus ou moins opiniâtre, plus ou moins à fond, l'offensive allemande est déchaînée. Il a sonné une de ces heures d'histoire où le destin et la vaillance engendrent pour des siècles.

Toutes les raisons alléguées pour et contre tombent en présence du fait et n'auraient plus qu'un intérêt rétrospectif. On avait mal interprété, si elles avaient été bien rapportées, les paroles de Hindenburg, à qui il était arrivé une étrange aventure : le traducteur avait, dans ses propos, oublié une négation. Au surplus, il n'importe ;

n'importe ce qu'il nous dit, n'importe ce qu'on lui a fait dire. Raisons pour l'offensive : l'Allemagne ne voudra pas attendre que l'aide américaine donne son plein effet; sa situation alimentaire est pénible; sa situation financière très difficile; sa situation économique, avec la perspective d'un boycottage universel, très sombre et très précaire; sa situation politique troublée, et, malgré la docilité, la passivité, la servilité de la nation, instable : c'est pour elle une quadruple ou quintuple nécessité d'en finir. Raisons contre : les Empires triomphent, dans l'Est, au delà même de ce qu'ils avaient rêvé : pourquoi attaqueraient-ils dans l'Ouest? Attaquer, pour eux, ce serait s'obliger à la victoire, éclatante, accablante, écrasante; un demi-succès serait un échec total. Eh! oui, il leur fallait, dans le marasme où la disette avait plongé leurs peuples, faire sonner les cloches; mais Lenine et Trotsky se sont pendus à la corde, et elles ont sonné. Cependant, il se pourrait que la vérité fût là. Les événemens de Russie ne paraissent pas avoir jeté l'opinion allemande en des transports d'enthousiasme, ni dans les milieux parlementaires, ni dans la presse, ni dans les masses populaires. La Courlande, la Lithuanie, la Livonie, l'Esthonie et la Finlande par-dessus la Pologne, c'est très beau, c'est trop beau; la Grande Russie, derrière la Petite, c'est très vaste, mais c'est très lourd : que de régimens, ne fût-ce que de *landsturm*, on se condamne à y maintenir, ne fût-ce que pour y faire la police! A supposer qu'on trouve du blé dans les greniers, comment le transporter, en l'état des chemins de fer, du matériel et des routes? Une seule ressource, Odessa, la Mer-Noire et le Danube. Mais combien de semaines ou combien de mois? Et du reste, y a-t-il tant de blé en Oukraine? Quand l'Allemagne, pour allécher la Suisse, lui en promet, dit-on, des dizaines, des centaines de milliers de tonnes, c'est un joli *bluff*. Rappelons-nous que les approvisionnemens ou bien ont été brûlés, ou bien ont pourri faute de soins, ou bien sont disséminés, cachés, immobilisables; et que le paysan s'est contenté de gratter la surface de son champ, en a fait tout juste pour lui. Nous le savons, il y aura les futures récoltes, et l'Allemagne, en prévision, expédie des wagons entiers d'instrumens agricoles, mais ce n'est pas encore la prochaine qui nourrira l'Europe centrale. Les têtes sont remplies, ou, comme on dit maintenant, les crânes ont été bourrés de songes magnifiques, mais les estomacs restent vides. La fin de mars, le commencement d'avril devaient précisément marquer le point le plus aigu de la crise. Nous y sommes; cette unique et péremptoire raison a effacé toutes les autres. On crie à l'Allemagne : « Des conquêtes, des terres, des

royaumes, des duchés ! » Elle répond : « La paix ! du pain, du pain ! » En Allemagne même, et même officiellement, on commence à parler « du dernier quart d'heure. » Hindenburg, Ludendorff, n'ont plus que cette minute pour enlever la paix qu'ils veulent; s'ils ne l'enlèvent pas, l'Allemagne acceptera la paix qu'elle pourra.

De notre côté, oserons-nous dire que nous souffrons, que nous manquons de quoi que ce soit? Assurément, nous sommes éprouvés dans les plus hautes et les plus nobles parties de nous-mêmes; assurément, nous souffrons dans notre cœur, dans notre chair, ou dans la chair de notre chair. Mais, pour souffrir, au sens de manquer, nous ne souffrons pas. Certaines denrées, qui ne sont pas toutes de luxe, sont rares, sont chères, sont mesurées; néanmoins, nous n'en sommes pas privés; et, en termes absolus, nous ne sommes pas privés. Par conséquent, pas de dépression physiologique, qui est le véhicule de l'autre. Et, non plus, pas de dépression, pas de fléchissement psychologique. Au contraire, jamais l'armée n'a montré plus de confiance tranquille en elle-même. Jamais le moral du pays n'a été meilleur. Les ombres, s'il y en avait, ont été dissipées par la ferme attitude du gouvernement, qui, appuyé sur une majorité inébranlable, poursuit au dedans l'œuvre d'épuration douloureuse, mais salutaire, afin de pouvoir, en toute sécurité, en toute sérénité, accomplir au dehors sa tâche essentielle : faire la guerre. Le discours où M. Clemenceau a résumé en ces trois mots sa politique a eu, dans le pays tout entier, et il méritait d'y avoir, le retentissement le plus considérable. Il s'est trouvé exprimer heureusement, et comme frapper en médaille, un moment de la pensée et de la volonté nationale, le désir le plus ardent de l'âme française à son maximum de tension. Elle a tressailli en sentant qu'elle avait enfin la seule chose, nécessaire sinon suffisante, qui lui avait si longtemps manqué, quelque chose qui ressemble d'aussi près que possible à un gouvernement de guerre. « Je fais la guerre: » c'est ce qu'elle a retenu surtout de la harangue vibrante, nerveuse, saccadée, selon sa manière, de M. le président du Conseil. Ce qu'il y a de français dans cette manière même, dans le ton et dans le geste, ne pouvait manquer de toucher la France : la race s'y reconnaissait, s'y voyait et s'y entendait.

Dans quoi et en qui la Russie se reconnaîtrait-elle? Elle vient de toucher le fond de l'abîme. Il n'y avait pas de doute que le Congrès général des *Soviets* ne ratifiât le traité signé par les commissaires du peuple. Il l'a fait par 704 voix contre 101, et 115 abstentions. Le

plus fort, ce sont les 115 abstentions : la honte est partagée, la souillure est sur tous, et ces 115 Pilates ne s'en laveront pas les mains. S'abstenir sur la vie ou la mort de la patrie, ne pas avoir ou ne pas oser exprimer son avis là-dessus, il n'y aurait rien de plus incroyable, s'il n'y avait les considérations que le Congrès a données comme motifs à sa résolution, et le jugement qu'en commettant son acte, il en a lui-même porté. « Le 4e Congrès extraordinaire sanctionne le traité de paix conclu par nos représentans à Brest-Litovsk, le 3 mars 1918, et approuve l'action du Comité central, ainsi que celle du Conseil des commissaires du peuple, qui ont résolu et signé une paix pénible, forcée et déshonorante. » Retenez la tournure : on eût pu glisser un « malgré, » un « quoique; » on eût pu écrire : « qui ont signé la paix, quoique cette paix soit déshonorante. » Mais non, on se contente d'accoler l'adjectif au substantif, bonnement, platement, sans le charger de blâme ni de regret. « Déshonorante : » il semble qu'il soit indifférent de se déshonorer ; et, par l'approbation, la ratification, la sanction, on saute à deux pieds dans ce déshonneur, qui rejaillit en taches de boue sur une nation hier respectée et glorieuse. L'homme qui s'écriait, en se frottant les mains : « Enfin, nous avons fait faillite ! » ne le disait que d'une maison de commerce, pour laquelle ce pouvait être une manière de liquidation, malhonnête, mais avantageuse. Jamais gouvernement, jamais assemblée, jamais peuple ni représentans du peuple ne l'avaient dit aussi cyniquement d'une nation pour qui « liquider » de la sorte, c'est se suicider, en mariant l'impudence au désastre.

Passons loin, et passons vite ; pourtant ne soyons pas injustes. Parmi les 101, une minorité, dite « socialiste révolutionnaire de gauche, » a protesté, a déclaré qu'il suffisait que cette paix fût « forcée et déshonorante » pour qu'elle ne s'y résignât point, a réservé sa liberté de revendication. Phénomène plus singulier : les maximalistes eux-mêmes, ceux mêmes qui ont signé, qui ont proposé et soutenu la rectification, ont l'air par intervalles de se comporter comme s'ils n'avaient ni fait ratifier, ni conclu, ni signé un traité qui les lie. Est-ce la paix? est-ce la guerre ? N'est-ce pas plutôt l'absence de l'une dans la carence de l'autre? Limbes diplomatiques, brouillards, nuées, fumées, où les contours des choses sont aussi incertains que le sont les frontières non tracées d'États inexistans. Au mépris de la paix de Brest-Litovsk, le prince Léopold de Bavière continue de diriger ses colonnes sur Pétrograd, et dessine, d'un geste large, à grand rayon, l'encerclement de Moscou. Après avoir démoli l'armée, le *Soviet* en

est réduit à refaire une milice. Pourquoi cette « milice ? » Non point, certes, pour une guerre « pillarde » dont « la République fédérative et socialiste » a horreur, mais pour « défendre la patrie socialiste, suivant son droit et son devoir, contre les agressions possibles des pays impérialistes. » — Pays impérialistes ; est-ce à dire : impériaux? Sont-ce les Empires et leurs aigles, auteurs et instrumens de la « guerre pillarde? Ce sont eux, mais non pas eux seuls, c'est nous avec eux, les démocraties avec les Empires. « Les forces du capitalisme international s'avancent en Russie ; les Allemands à l'Ouest, les Anglo-Français au Nord. (Et l'on se demande ce que cette allusion signifie.) Le président Wilson, qui, par amour de la démocratie, s'obstine à parler doucement aux *Soviets*, est repoussé avec insolence : Allez, bourgeois ! Allez, suppôt du capitalisme ! Si, dans le déshonneur que leur congrès avale, les *Soviets* conservent une espérance, c'est que « la révolution ouvrière est proche, et que la victoire du prolétariat socialiste est garantie, en dépit des ministres farouches des gouvernemens impérialistes. » Et c'est ce qui leur rend l'infamie légère. Nous concluons au cas de folie collective le plus prodigieux, endémique et épidémique, généralisé, incurable. Le peu de personnes demeurées saines se terrent et se taisent, ou ne se prononcent qu'en tremblant, parce que se prononcer, c'est se dénoncer. Les voix qui ne disent pas de sottises, qui ne font pas chorus dans le concert impie, viennent presque toutes de l'étranger; à peine quelques-unes s'élèvent-elles de la terre russe. Et c'est peut-être encore ce qu'il y a de plus étonnant, cette démission subite, cette défaillance de toute une nation, et qu'aucune armature n'ait résisté, qu'aucun ressort ne se soit redressé.

Tout autour de ces isolés silencieux, muets dans leur tour d'ivoire percée, ce n'est qu'incohérence et délire. Les mêmes gens qui livrent la patrie sans scrupules ont scrupule à livrer la Révolution. Tandis que Tchitchérine, adjoint au commissaire du peuple pour les Affaires extérieures, cède tout ce qui n'était pas encore cédé, Trotsky, nommé commissaire à la Guerre, se retire à Moscou, soi-disant pour organiser la résistance. Résistance qui, du reste, consiste à s'en aller, à faire le désert devant l'ennemi, puisque l'Allemand, avec qui la Russie a fait la paix, n'en demeure pas moins l'ennemi de la Révolution, et qu'ils ne cessent pas de se faire la guerre.

Le gouvernement maximaliste menace de reprendre la tactique de 1812. Si Moscou n'est pas hors d'atteinte, il se transférera à Samara, à Saratoff ou même à Oufa. Seulement, en 1812, il y avait les

cosaques qui harcelaient les débris de la grande armée; leur galop ne les emportait pas toujours, il les ramenait quelquefois. Les *bolchevikis*, quant à eux, n'ont jusqu'ici su faire que deux choses : s'étaler et détaler. Chassés de la Russie d'Europe par les Allemands, essaieraient-ils de fonder en Sibérie l'asile de la Révolution et la patrie du socialisme?

Ils risqueraient, eux et les Allemands à leur suite, d'y rencontrer les Japonais. A la vérité, l'intervention japonaise est encore à l'état de projet : toutes les objections, de la part de l'une ou de l'autre puissance alliée, toutes les hésitations du Japon lui-même ne sont peut-être pas levées. Mais que pèsent-elles, en regard de la fatalité? Il ne se peut pas que le Japon, et sans doute la Chine, pour peu qu'une action d'ensemble y soit possible, ne ferment pas les portes et ne barrent pas les routes de l'Extrême-Orient; parce que, pour le Japon, les laisser ouvertes, ce serait se laisser enfermer, et, pour la Chine, les ouvrir, ce serait s'ouvrir trop. En ce qui nous concerne, après nous être forgé une fausse Russie, ne nous forgeons pas un Japon chimérique : sachons borner et nos vues et nos vœux. L'intervention attendue sera sans doute, à son début, du moins, et tant que les événemens n'en forceront pas les conséquences, limitée à l'occupation de Vladivostok et de la tête de ligne du Transsibérien. Mais, même dans ce cadre restreint, elle est hautement souhaitable, et elle paraît inévitable. Si nous ne devons pas nous bercer d'illusions, nous ne devons pas non plus nous frapper de phobies qui paralyseraient l'un quelconque de nos moyens. Que craindrait-on? Le spectre du Péril Jaune? Nous verrons demain ou après demain, s'il y a quelque chose à voir. Aujourd'hui, on ne voit que le Péril « boche. » Mais quoi! Le Japon pourrait être tenté de s'installer sur la côte de la Province-Maritime, mettre le pied sur le continent asiatique, et l'y avancer même un peu? Vaudrait-il mieux permettre de s'y installer, soit directement à l'Allemagne, soit à une Russie germanisée, c'est-à-dire encore à l'Empire allemand sous le masque, par interposition de personnes?

A cette hypothèse, les Allemands haussent les épaules et plaisantent. « Parce que nous sommes sur la Narva, on nous aperçoit déjà sur l'Amour! » Mais déjà ils sont sur le golfe de Bothnie; à travers la Finlande, ils s'étirent vers l'Océan glacial; par l'Autriche-Hongrie, ils sont sur l'Adriatique; par la Bulgarie, sur la Mer-Noire; par la Turquie, ils vont, un de ces jours, s'efforcer de regagner le golfe d'Oman et l'océan Indien. Un retour offensif contre Salonique,

qu'exécuterait l'armée de Mackensen rendue libre, pourrait, la fortune aidant, leur livrer dans l'Archipel une des clefs de la Méditerranée. Pour ne pas sortir du présent ni du certain, ils sont à Odessa et à Constantza. La Roumanie, héroïque et trahie, est à leur discrétion, et ils en abusent. Comme ils la tiennent sous le genou, ils la saignent et la dépècent. Leurs conditions sont plus que draconiennes, léonines, féroces. Territorialement, ils lui arrachent non seulement les cols et les passages, mais, par endroits, les versans méridional et oriental des Alpes de Transylvanie. Ils y découpent, à l'Ouest, au Nord, à l'Est, trois lanières, trois bandes, plus ou moins longues, plus ou moins larges : trois couloirs pour communiquer avec leurs complices et les introduire chez autrui. C'est la servitude politique, mais l'esclavage économique serait pire. L'Allemagne abat sur les pétroles, sur les blés, sur les chemins de fer, sur les fleuves, sa poigne impitoyable. Elle ne ménage rien, pas plus la liberté intérieure que l'indépendance extérieure. Le roi Ferdinand, tout Hohenzollern qu'il est, justement parce qu'il est Hohenzollern, s'est rendu coupable à ses yeux du plus abominable des forfaits, qui est d'avoir été Roumain, et de n'avoir plus été Allemand. Son peuple a le tort de l'en aimer davantage. Qui sait si l'on ne les en punira pas tous les deux, en le déposant, et en intronisant de force, à sa place, un de ses frères, « le gros Guillaume » ou le prince Charles ?

Mais, pour se faire la main, avant de la porter sur la couronne, on la met sur le gouvernement. Le général Averesco, aux prises à la fois avec les Allemands par devant, et, par derrière, avec les *bolchevikis* qui, là encore (le hasard n'est pas si aveugle), font le jeu de l'Allemagne, s'est retiré. M. Marghiloman lui succède. Dès lors que M. Pierre Carp se dérobait, en s'excusant sur son grand âge, il n'y avait pas en Roumanie un germanophile plus qualifié que M. Alexandre Marghiloman, et d'un zèle d'autant plus chaud que c'est un zèle de néophyte. Nous avons connu à Paris M. Marghiloman, bien mieux que par les chevaux de son écurie de courses ; des camarades d'études, qui sont devenus des maîtres de notre Faculté de droit, l'ont connu aussi ardemment francophile qu'il est devenu ardemment admirateur de l'Allemagne. Son abjuration est si récente, que, dans la période qui précéda l'entrée en guerre de la Roumanie, on crut à une comédie arrangée, quels que pussent être leurs rapports personnels, entre M. Jean Bratiano et lui, pour contrebalancer le mouvement qui, dès les premiers mois, emportait spontanément la nation roumaine vers la France. Le nouveau ministre des Affaires étrangères M. Constantin

Arion, converti comme M. Marghiloman au culte du vieux dieu germain, et comme lui ancien élève de la Faculté de droit de Paris, fera difficilement oublier que, si ce n'est lui-même, son frère, M. Virgile Arion, fut un des personnages influens de la « Ligue culturale » dont le président était ce père Lucaci, curé dans le Maramarös, en Transylvanie, que les Hongrois ne se firent pas faute d'emprisonner à plusieurs reprises, pour réprimer les effusions de son patriotisme roumain. Mais c'est la loi : plus on a à se faire pardonner, plus on est incliné à donner et abandonner. M. Marghiloman se flatte t-il de pouvoir, par la grâce de ses sympathies, adoucir la rigueur allemande? Nous désirons sincèrement qu'il y réussisse, ou, pour dire vrai, nous ne désirons rien, sinon que la Roumanie, en tant que nation, et nos amis de Roumanie, ne souffrent pas trop. Nous ne demandons même pas qu'on leur épargne l'exil, infligé à trente d'entre eux, qui, dans ces cruelles circonstances, y trouveront peut-être une consolation. Mais, comme la Conférence de Londres l'a solennellement proclamé, nous tenons, d'une foi indéracinable, que de tels « traités » sont nuls à tous les titres ; qu'ils le sont pour l'Entente et pour chaque nation de l'Entente; que jamais nous n'y pourrons ni souscrire, ni adhérer; parce que les confirmer, les accepter, y consentir, serait non seulement sacrifier deux de nos alliés, mais nous sacrifier nous-mêmes, nous tous et chacun de nous. Quand même ils s'y résigneraient, sous le joug, nous serions encore, pour eux et pour nous, contraints de les repousser.

L'emprise de l'Allemagne devient de plus en plus audacieuse, sa tyrannie de plus en plus pesante. Les neutres n'en sont pas garantis. Maintenant qu'elle est prépondérante dans la Baltique, les Scandinaves vont en faire l'expérience. Ils l'ont déjà faite : la Suède, aux îles Aland; la Norvège, maintes fois, pour sa flotte de commerce; le Danemark, au moindre incident. La Hollande leur doit la réquisition de ses bateaux, que la guerre sous-marine interdit aux États-Unis et à l'Empire britannique de garder inemployés dans leurs ports; elle leur devra peut-être leur destruction, non point par la fortune de la mer, que fouette et irrite le génie diabolique des hommes, mais de propos délibéré, pour supprimer une concurrence redoutable, dans le métier, fructueux entre tous au lendemain de la paix, de « transporteur » universel. La Suisse se voit refuser ou voit couler les navires qui la ravitailleraient en blé et en matières premières. La convention financière et commerciale que nous venons de passer avec l'Espagne pourrait attirer des ennuis au royaume

ibérique. Un surcroît d'ennuis, car la Péninsule est depuis longtemps un terrain de culture favori de la propagande allemande; et, sinon le prince de Ratibor, qui a d'autres goûts, son ambassade entretient avec les anarchistes des relations sur lesquelles le journal *El Sol*, à défaut de verser des torrens de lumière, projette peu à peu quelques rayons. Mais ce n'est pas dans le seul sac anarchiste qu'on prend la main de l'Allemagne; elle la fourre dans tous les sacs. Les crises espagnoles, qui se répètent et s'exaspèrent, et qui sont plus que ministérielles, sont dues aux Juntes militaires et civiles, c'est entendu; mais à qui sont dues les Juntes? L'ordre réel ne se rétablira ni par la formation d'un nouveau ministère, fût-ce un grand ministère, sous la présidence de M. Maura, assisté de M. Dato, du comte de Romanonès et de M. Garcia Prieto, ni par de nouvelles élections qui du reste n'ont rien changé, ni par un programme royal de réformes.

Le mal de l'Espagne est le mal d'une nation et d'une société, où se mêlent les fins et les commencemens, qui pourra bien, si l'on sait reconnaître et séparer le bon grain de l'ivraie, aboutir à un travail de renaissance. Mais c'est d'abord le mal d'une nation, et ce mal d'une nation est le mal de toutes les nations. Le monde tout entier est malade de l'infiltration, de l'invasion allemande. Partout l'Allemand se présente comme le despote, l'espion, l'ennemi du genre humain. Le dilemme est le même pour tous les pays, grands ou petits, belligérans ou neutres. Ou l'humanité fera ce qu'il faut pour se guérir du fléau et s'en préserver. Ou la vie de l'humanité ne vaudra plus d'être vécue.

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant,

RENÉ DOUMIC.